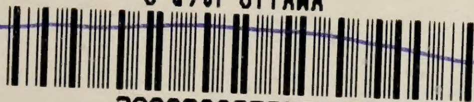
GEORGES LECOMTE

LES HANNETONS DE PARIS

PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR




ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
u Ottawa
LIBRARY ANNEX
Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

LES

HANNETONS DE PARIS

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR, 11, RUE DE GRENELLE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

La Meule . . . . 1 vol.
Mirages. . . . . 1 vol.
L'Art Impressionniste . . . . 1 vol.

DANS LA BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER à 3 fr. 50 le volume

Espagne . . . . 1 vol.
Les Valets . . . . 1 vol.
Suzeraine . . . . 1 vol.
La Maison en Fleurs . . . . 1 vol.
Les Cartons verts . . . . 1 vol.
Le Veau d'Or. . . . . 1 vol.

EN PRÉPARATION :

L'Espoir, roman. . . . . 1 vol.

*Il a été tiré de cet ouvrage
cinq exemplaires numérotés à la presse,
sur papier de Hollande.*

Paris. — L. Maretheux, imprimeur, 1, rue Cassette. — 10816.

GEORGES LECOMTE

LES
HANNETONS DE PARIS

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1905



A GUSTAVE BABIN

Ce livre de satires — bien plus narquoises que sévères — sur l'esbroufe pittoresque et le vertige falot de l'élégante troupe du plaisir, je vous l'offre, mon cher ami, d'abord en témoignage de très ancienne affection, ensuite parce que vous avez un sens aigu des bouffonneries de ce monde et que, vous aussi, vous savez vous divertir, sans amertume ni tristesse, à voir défiler la brillante et tumultueuse farandole.

Ensemble que de fois l'avons-nous regardée avec une joie peut-être malicieuse mais toujours prête à s'attendrir ! Que de fois, sans prendre le ton solennel du philosophe ou du moraliste, avons-nous constaté, entre deux sourires, l'inutilité parfaite de nouveaux Codes, des révoltes

et même des révolutions si l'être humain reste l'esclave émerveillé de l'artifice, du faisandage et de toutes les simagrées cabotines !

Tant que ces réjouissantes vilaines mœurs triompheront dans un certain monde qui, par son prestige de titres, de fortune ou de panache, donne le ton à la foule, tant que les gens plus modestes ne s'évertueront au travail que pour hâter l'heure où ils pourront à leur tour se pavaner dans la danse de Saint-Guy, peu importe que l'on bouleverse régimes et constitutions, qu'on aille à l'église, au temple ou à la synagogue, et même qu'on n'y aille plus du tout ; peu importe — ou à peu près — pour la douceur de vivre, que l'on maintienne la République, que l'Empereur ou le Roy ressuscite, puisque, avec les croyances et les principes les plus divers, l'homme demeurerait le même fringant animal de luxe, de plaisir et de conquête.

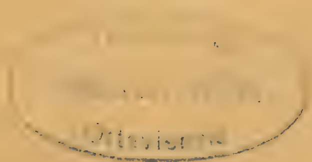
Aucune des réformes présentes, si péniblement conquises, n'aura toute sa bienfaisance humaine si elle n'est précédée de quelque réforme individuelle dans le sens de la simplicité, c'est-à-dire du bonheur.

Est-ce à dire que, par cette dédicace, je veuille

fonder le parti de la *Réforme individuelle?* Nous avons bien trop, n'est-ce pas, mon cher ami? le sentiment du comique pour nous risquer à de telles aventures guerrières! Sans compter que si jamais effort put se passer d'association, c'est bien celui qui consiste à réfléchir dans la solitude, à élucider gravement le mystère de sa conscience et à reconnaître, avec un sourire d'ironique pitié, tout ce que l'on gaspille de facile bonheur et de noblesse morale pour les plus dérisoires jouissances de parade.

Mais à une époque où tant d'êtres généreux rivalisent de science et d'ardeur pour rendre l'humanité plus heureuse, je tiens pourtant à inscrire mon humble formule comme le résumé — à coup sûr sans fanfare de triomphe ni rayons d'apothéose — de tout ce que la vie put apprendre de meilleur à l'un de ceux qui la vécurent avec amour, respect et confiance.

G. L.



LES HANNETONS DE PARIS

CHAPITRE PREMIER

HANNETONS DE PARIS

Entendez-vous ce bruit de pattes alertes, ce froufrou d'ailes froissées ou qui s'éploient, cette immense rumeur que finissent par faire, autour des girandoles et des lustres, tous ces bourdonnements de bestioles, graciles ou lourdes, mais toutes également bourdonnantes ?

C'est l'éternelle chanson du Paris léger, fiévreux, ahuri, jaseur, chanson de fête et de folie, qui loin de retentir aux seuls soirs de printemps tièdes et parfumés, gronde sans cesse, sous les rafales de neige comme dans les nuits alanguissantes d'été, dans les enveloppements de brume aussi bien que par les radieux après-midi de lumière, chanson d'esbroufe et d'allégresse que

fait Paris en s'évertuant à l'amusette, peut-être aussi pour se donner à lui-même l'illusion de la joie, peut-être encore pour s'étourdir.

On ne sait pas au juste. Et bien malin qui le dirait. Il y a tant d'airs dans cette chanson ! De folâtres et de mélancoliques, certains qui sont comme des rugissements de volupté et d'autres pareils à des sanglots ! D'autres encore — et c'est le plus grand nombre — bêtes à faire pleurer et monotones, pots pourris de cancans, vrais couplets de chez la portière ! Mais, qu'importe ? Médisances, lazzis, cruautés grossissent la rumeur. Et, pourvu qu'il y ait des lumières et des violons, pourvu qu'on soit au spectacle ou qu'on se sente en représentation, pourvu qu'il y ait des gens à voir, d'autres par qui être vus, la rumeur s'élève et s'amplifie.

Elle est faite du beau rire jeune des danseuses qui bostonnent, du frôlement de la gaze de leurs écharpes sur leurs robes soyeuses, de la preste caresse de leurs petits pieds sur le miroir du parquet ; elle est faite aussi, pourrait-on dire, de la palpitation des cœurs sous les battements de l'éventail, des désirs et des frénésies qui rôdent, des révoltes pudiques de la chair nue sous la convoitise ardente des regards, de la crispation des nerfs qui vibrent, frissonnent, se contractent. Et vraiment n'en est-elle pas faite, de tout cet immatériel tumulte, puisqu'elle se compose en réalité des rires, des soupirs, des chucho-

tements, des exclamations, des murmures de langueur et de pâmoison, des verbiages ambitieux ou cupides par quoi toutes ces forces intérieures se trahissent ?

Elle s'augmente encore, cette rumeur, de tous les flirts qui gazouillent et susurrent, de l'aigre sifflement des calomnies, des ambitions qui ronronnent et de toutes les captieuses jaseries de l'intrigue. Surtout elle se hausse à un bruit de tonnerre lorsque, couvrant la frêle mélodie du papotage et des rires féminins, la rude voix des hommes aux aguets dans les embrasures, gesticulant dans les recoins, trahit l'ardeur de leurs complots, de leurs fringales, de leurs roueries.

Car ce sont des joies bien ingénues et bien désintéressées qu'offre le Monde ! Que les gens y viennent donc avec l'intention et la certitude de s'y divertir ! Comme on voit qu'ils s'y amusent d'un cœur serein ! Cette mère qui évalue les flirts de sa fille et ne les tolère que s'ils peuvent aboutir à un mariage profitable, cette fille qui, se livrant à la même estimation des flirts de sa mère encore jeune, daigne ne s'en pas scandaliser s'ils jettent un peu de lustre dans la famille, telle épouse qui, plus loin, suit dans le regard d'une femme puissante et friande de cajoleries si la cour de son conjoint avance les affaires du ménage, et enfin ce mari qui, du coin de l'œil, mesure si les coquetteries de son associée émeuvent les barbons égrillards mais influents, dont

la griserie peut accélérer sa carrière, tous ces êtres en toilettes d'apparat, plastronnés d'ordres ou de joyaux, parés comme mannequins de couturiers, luisants comme vitrines du Palais-Royal, tous ces êtres inquiets, fiévreux, tressaillants, crispés, aux mobilités maladives, aux rictus hystériques, sont assurément venus pour l'ivresse de la danse, pour la délectation de la musique, pour l'émouvante beauté des vers qu'on dira et surtout pour l'enchantement de la causerie avec les maîtres de la maison, gens exquis, délicieux — murmure-t-on avec une indifférence convaincue aux personnes à qui l'on n'a rien de plus utile à dire — gens exquis, délicieux sans doute, mais que l'on aperçoit à peine et à qui l'on n'a ni le loisir ni le désir d'adresser trois mots. On est là non pour eux bien sûr, mais pour soi! Comme ils seraient tenus pour des malappris, pour des égoïstes balourds, sans le moindre charme de parisianisme, s'ils se permettaient de s'en ahurir et de prétendre qu'on vînt désormais pour eux!

Le pianiste plaque-t-il ses premiers accords, la cantatrice soupire-t-elle son lamento d'amour, le baryton attaque-t-il son air de bravoure ou les archets commencent-ils à promener leurs caresses sur les violons du quator, aussitôt voilà nos dilettanti, nos passionnés de musique et d'art qui, à la faveur de cette diversion, se ruent dans la fournaise d'intrigues et font assaut de diplomaties

Voyez-les, tandis que les roucouleurs s'égosillent et que s'évertuent les instrumentistes! Voyez, dans le salon voisin ou dans la galerie proche, leurs enchevêtrements, leurs circuits, leur travail frénétique! Sous les lustres ce perpétuel va-et-vient de silhouettes sombres et chuchoteuses n'évoque-t-il pas l'idée d'un vol de hannetons bourdonnant autour des lumières, d'une mêlée de hannetons en rumeur sur le sol? L'étreinte des mains remplace le heurt des antennes et, dans cette foule grouillante, le contact des pans d'habits n'est-il point pareil à un froissement d'ailes?

— Que signifie le silence de X? se demande un tel. Serait-ce parce que je n'ai pas été aux obsèques du petit-neveu de sa belle-sœur?

— Sapristi! impossible de joindre ce vieil imbécile de Y pour le complimenter du pas que, moyennant finance, il est parvenu à faire danser à son pruneau d'Ibis III! Ce soir, je n'ai vraiment ni chance ni adresse!

— Voilà encore le sénateur Z accaparé! Lui fait-on assez fête ce soir! Si décidément c'était lui le chef du nouveau Cabinet! Il faut absolument, fût-ce au prix d'une bousculade, que je l'accule en tête-à-tête dans une embrasure!

— En attendant, allons nous extasier sur l'éternelle jeunesse du Général de N. Cela lui fera plaisir, à cause des vingt-deux ans de sa jolie femme, qui d'ailleurs l'affole et le rend gâteux!...

Il me prendra peut-être à son état-major pour mes satanés 28 jours.

— Ah ! mon cher G., déclare un « auditeur », tous mes compliments pour...

— Vous l'avez vue dans le 2 quand elle apporte la lettre sur un plateau?... Chut! Ma femme...

— Je voulais vous féliciter pour votre brillante victoire d'hier au polo...

— Vendez sans perdre un jour tous vos consolidés Australiens, conseille un autre « mélomane »...

— Ah ! à propos, mon cher, vous ne pourriez pas prendre mon jeune cousin à votre Cabinet ?

— Pour votre rosette d'officier, comptez sur moi au 1er janvier ! promet un habit noir. C'est moi qui empêche le *Rataplan* de conspuer tous les jours le Ministre, d'ailleurs pas fort.

— Mon petit, le renseignement que je vous ai donné vaut bien trois parts de fondateur !

— Mon bon vieux, faites engager Rosette aux Folies-Luxembourgeoises et je vous garantis que les chrysanthèmes de votre amie seront reçus au Salon.

— Pourquoi donc n'attendrais-je pas que Chose vienne me saluer, se dit Machin. En somme je suis quart d'agent de change et officier du Nicham Iftikar, et s'il a dans sa famille une cravate de commandeur du Mérite agricole, il oublie trop que c'est son grand-oncle qui la porte !

Et dans la radieuse cohue des femmes assises,

brillantes comme des boules de flammes ou de fleurs avec leurs claires étoffes, leurs rubans d'un charme d'aurore et de crépuscule, avec la splendeur cuivrée ou bleuâtre des chevelures, avec les feux des pierreries et les lueurs des diamants, avec la frémissante merveille de leurs gorges nacrées, c'est la même frénésie, d'autant plus pénible que, pour elles, sous prétexte d'hommage à leur faiblesse, la réclusion sur une chaise est quasi de rigueur, alors qu'elles feraient une besogne autrement utile, autrement agréable, si elles avaient licence de se faufiler parmi les hommes ! Comme nos prisonnières crispées envient le manège des habits noirs ! Et quand donc les maîtres de maison, s'affranchissant eux-mêmes de cette corvée coûteuse qu'est le moindre spectacle mondain, laisseront-ils à leurs invités des deux sexes, sans hypocrisie ni contrainte, la pleine liberté de l'intrigue ? C'est alors seulement que les soirées auront tout leur intérêt et tout leur charme ! Mais qu'il faut donc de temps aux êtres les plus avisés, les plus modern-style, pour se dégager des traditions aimables et des élégantes routines !

Du moins, dans la plus stricte inattention à la musique qui fait rage, se livre-t-on de loin par le sourire des yeux et la grimace des lèvres, à toute la télégraphie mondaine, que permet cet encagement si grotesque : les regards quémandent des saluts, le jeu coquet des éventails, les caresses douillettes des boas, des dentelles que l'on re-

monte d'un geste pudique sur les épaules, tiennent en éveil les désirs. Et l'on espère bien que plus tard, quand l'averse de musique se sera calmée, les admirateurs, retenus à distance mais aguichés par toutes ces pantomines gracieuses, accourront plus empressés. Minute de détente fiévreusement souhaitée pour prendre sa revanche en alertes diplomaties ou en flirts ingénieux ! Et, en attendant, pour se distraire, pour se donner aux yeux des personnages qui vous regardent, attitude de femme spirituelle, heureuse, rayonnante, surtout pour les émouvoir par le mystère des chuchotements et des rires, on jase, on abrite mille propos caustiques derrière les paillettes ou les plumes de l'éventail :

— Alors vous croyez, ma bonne, que c'est avec les dix mille francs annuels que gagne son mari aux chemins de fer du Paraguay qu'elle a payé la zibeline avec laquelle nous l'avons vue arriver tout à l'heure...

— Voilà Mme de N... redevenue blonde pour la troisième fois !

— Ses jolies dents, vous pouvez les admirer ! Une de ses amies m'a conté qu'un jour, après un éternuement formidable, elle avait vu la malheureuse courir après sur le trottoir.

— Il paraît que l'amant de Mme G... se marie.

— Ne prenez pas souci de son bonheur. Elle l'a déjà remplacé plusieurs fois !

— Le bruit court que les R... qui portent si

beau ce soir sont ruinés et à la veille des pires aventures.

— Merci de me prévenir. Nous devions y dîner dans huit jours. Voilà le moment d'espacer.

— Stupéfiante, cette jolie baronne de S... Pas le sou et toujours d'une élégance ! Pourtant elle passe pour n'avoir pas d'amant.

— Pas besoin ! Elle est un des mannequins que le couturier Worms promène dans le monde... Toutes ses toilettes à l'œil ! On dit aussi qu'elle tripote dans les ventes de charité.

— Charité bien ordonnée commence par soi-même...

Les voilà, hommes, femmes, dans leurs nobles fonctions mondaines, et si les enfants sont admis à faire leur partie dans le concert — ce qui arrive, car c'est un sport de ruses et de vanités auquel on doit s'entraîner tôt pour être en formes de bonne heure — nous pouvons être sûrs qu'excités par de si vivantes leçons, déjà, dans les encoignures, ils caracolent pour la simple parade, peut-être même auprès des vieilles dames pour l'amour, auprès des messieurs âgés pour l'ambition. J'imagine qu'une belle carrière dans les lettres, les consulats ou la galanterie s'amorce aujourd'hui vers la dixième année. Encore certains parents prennent-ils le soin de la commencer tandis que leur rejeton s'évertue encore sur les seins de sa nourrice !

Et ce n'est pas seulement le soir que toutes

ces frénésies s'attirent, s'entremêlent, s'exaltent l'une l'autre, s'exténuent, c'est tout le jour sans trêve ni détente, en visites, five o'clock, garden parties, vernissages, répétitions générales, séances chez le couturier, la modiste, piaffe dans les grands magasins! C'est une perpétuelle fièvre, une trépidation des nerfs sans fin, un bouillonnement de cervelle de toutes les minutes.

Au milieu de tout ce vertige indispensable, sans quoi on sombre, sans quoi votre nom n'est plus dans les échos ni dans les bouches, où trouverait-on le temps de lire, de regarder, d'écouter, de réfléchir, de se faire une opinion sur les gens, les idées et les choses! C'est plaisir de pauvre diable sans relations et sans importance dans le monde! C'est la plate existence des gens du commun! Un homme d'un certain rang, une femme répandue n'ont que tout juste le temps de leur esbroufe, de leur parade et de leurs cabrioles pour grimper.

Aussi comme il sont divertissants nos hannetons de Paris, lorsque, au milieu de leurs poignées de mains-antennes et de leurs frôlements de queues d'habit pareils à un bruit d'ailes froissées, ils se croient obligés, par une suprême pudeur, par un dernier souci d'élégance, de donner une parure d'art, de littérature, à leurs intrigues de chair et d'or, d'or surtout, qui sont le tréfonds solide, éternel, de toute effervescence mondaine! C'est à ce moment-là qu'ils atteignent

le sommet de la bouffonnerie. Mais quel hommage inconsciemment rendu à la noblesse des grandes choses désintéressées qui font la beauté de vivre !

Comment pourraient-ils bien parler des hommes puisque, à part la jouissance ou le profit immédiat qu'ils en attendent, ils sont incapables de l'observation tranquille ou des fortes hypothèses psychologiques permettant seules de les bien connaître ? Comment exprimeraient-ils un jugement original sur les idées alors qu'ils ont si peu le temps d'y réfléchir et que l'escrime des idées leur est si totalement indifférente ? Que peuvent-ils dire d'utile sur les livres puisque leurs frivoles existences d'hurluberlus et leur fébrilité d'esprit ne leur laissent jamais le loisir d'une lecture, même sur les plages et dans les villes d'eaux où le vertige continue, même à la campagne où l'on se doit à ses hôtes, où la farandole se prolonge sous d'autres formes et où dans l'intérêt de son prestige mondain, pour essayer de prévenir par des billets cordiaux les médisances des bonnes amies dans les villas ou les manoirs que l'on devine tout bourdonnants de commérages, on s'exténue aux plus savantes diplomaties épistolaires? Quelles opinions valables sont-ils en état de proférer sur un tableau, sur une statue, ces pauvres affolés qui, dans un après-midi de vernissage, sont tellement attentifs aux grimaces et aux sourires des personnages

vivants, à leurs toilettes, à leurs manèges, sont tellement soucieux des mains à serrer, des mains à éviter, des choses à taire, de celles à dire, qu'ils sortent du hall sans avoir rien vu des œuvres d'art exposées ? Enfin que faut-il espérer d'original et de profond même dans leurs causeries sur les pièces représentées au Théâtre (bien que là ils semblent devoir entendre, car ils s'y astreignent à trois heures d'immobilité et de quasi-silence !) puisque, malgré cette apparence d'attention, la plupart des spectateurs, des spectatrices surtout, n'écoutent rien, ne saisissent rien, ne sont curieux que des toilettes étalées sur la scène, que des toilettes dont la salle se décore? Le drame est-il humain? Les passions sont-elles logiquement étudiées et mises en contact? Qu'importe? C'est bien d'une telle fadaise qu'il s'agit! L'essentiel est de savoir combien de plissés ornent la jupe de Bartet, si la mode adoptera les manches de la robe de Brandès où ce somptueux manteau du soir dont les journaux du lendemain diront — n'est-ce pas la seule critique théâtrale qui compte ? — l'adroit confectionneur. Et puis n'y a-t-il pas l'intérêt scandaleux ou simplement mondain de la salle, les voisinages voulus ou fortuits de loges, les flirts, les œillades, les chuchotements à voix basse dans les frisettes du cou? Comment resterait-il un peu d'attention disponible pour voir autre chose ?

Que j'en connais de ces gentilles, gazouillantes,

froufroutantes et embaumantes petites femmes qui vieillissent — encore un détail dont elles n'ont pas le loisir de se rendre compte ! — sans avoir rien entendu — après s'être régalées de tant de concerts et de si nombreuses pièces, sans avoir rien regardé ni rien vu — après vingt ans de spectacles et d'expositions !

Alors de quoi sont faits leurs opinions, leurs jugements ? Car il faut bien en avoir, n'est-ce pas ? pour les dîners en ville et les visites, pour n'avoir pas trop l'air tout de même de la délicieuse oiselle qu'on est. Des vagues propos de quelque mondain, moins illettré que ses pairs, qui s'est fait ou à qui l'on a fait réputation d'homme de goût, d'oracle du beau, qui, en soupant, en flirtant, meuble leur esprit de formules lapidaires ou pittoresques ; des racontars aigris de quelque littérateur salonnier, mange-truffes envieux de tous les confrères qui travaillent chez eux au lieu d'aller mendier chez les duchesses, nées « Pied » où « Latrompette », leur nom dans les échos des gazettes du lendemain, en serre-file, humiliés mais bien contents tout de même, d'une cohue reluisante de petits vicomtes et de grands rastaquouères.

Dans la mémoire falote de nos hannetons exténués, de nos délirantes hannetonnettes quel tohu-bohu de noms, de titres, d'anecdotes !

— Qui a donc fait cela ? Un tel — à moins que ce ne soit tel autre ?

— Où avons-nous donc entendu prononcer ce nom ? En cour d'assises ou à la distribution des prix Montyon ?

— Si je connais M. de la X... ? Je crois bien ! Il est très célèbre !

Seulement on ne sait plus si cette célébrité vient d'un scandale ou d'un chef-d'œuvre ! Ça n'a d'ailleurs aucun intérêt. Car du moment qu'on est quelqu'un à Paris, qu'importent les moyens par lesquels on l'est devenu ?

De même que personne n'a rien lu, rien entendu, personne ne se rappelle rien. Et c'est bien sur cette frénésie bourdonnante, sur ce perpétuel vol effaré et sans but de phalènes sous les lustres que comptent, avec une tranquille audace, tous les pîtres, tous les attrape-nigauds, tous les charlatans qui, sans avoir jamais rien fait que du battage autour de leur prétentieuse nullité, deviennent illustres à coup de cymbales, avec la complicité de nos ahuris gobeurs qui croient en leur génie, parce qu'ils ont souvent entendu leur nom !

Silhouettes bouffonnes, pittoresques clodoches de l'importance et de la gloire, que nous allons voir aux prises avec la cohue badaude, radieuse, et spirituelle oh combien ! de nos brillants hannetons, dont j'entends d'ici, à l'heure où j'achève ces lignes, le bruit de pattes alertes, le frôlement de queues d'habit, pareil à un bruit d'ailes froissées...

CHAPITRE II

M. MAXIME PIROUETTE

— Du talent, celui-là !

— Grande autorité !

— Un esprit libre ! Un cœur généreux !

— Et quelle crânerie !

— C'est vrai ! Toujours les poings en avant pour défendre ses amis et ses idées !

— Certes ! Une compétence et une conscience !

Telles sont les litanies qui, dans les salons à la mode, retentissent, chantées par vingt bouches féminines avec accompagnement du bourdon approbateur de presque toutes les voix mâles, dès que le nom de M. Maxime Pirouette est jeté dans la conversation ! On dirait d'une plume brillante qu'on se lance et se repasse à l'envi, et dont le rayonnement jetterait un tel éclat sur les joueuses de cette partie de raquette qu'elles la prolongent pour leur propre gloire.

C'est que M. Maxime Pirouette (prénom, insé-

parable du nom et qui, ajoutant la grandeur à la fantaisie, évoque si bien la physionomie complète du héros!) est un personnage si connu, si répandu, si souvent et à tant de propos cité — même hors de propos, ce qui est le comble du prestige — que, véritablement, un homme dans le train, une de ces femmes qui passent pour faire l'opinion parce qu'elles en sont les esclaves, doivent à la réputation de leur salon comme de leur goût, d'affirmer qu'elles apprécient un homme aussi fêté que M. Maxime Pirouette.

Que, d'aventure, un grincheux sincère, croyant encore à la justice mondaine et assez ingénu pour vouloir l'éclairer, ou bien que, amusé par tant de folies, un ricaneur, contemporain des ruses par lesquels M. Maxime Pirouette se fit jadis prendre au sérieux, ne se contente pas de sourire et mêle à ce chœur exalté quelques sarcasmes, aussitôt c'est contre l'audacieux une averse d'épigrammes où, ce qui est plus meurtrier, un murmure de hargneuses insinuations à voix basse.

— Une compétence et une conscience! Raille-t-il? Dites plutôt toutes les compétences et plusieurs consciences!..... Toujours les poings en avant! Rassurez-vous : Non pour la bataille, mais pour se faufiler!.... De la crânerie, certes, mais lorsque, sans le moindre risque, elle est une profitable pose de théâtre,..

— Grognerie négligeable!.... C'est le fiel d'un envieux sans goût et mal renseigné! murmurent

derrière l'éventail les jolies personnes qui ne veulent pas qu'on leur ternisse la gloire dont elles se sont parées — c'est déjà un tel effort que de retenir un nom, même sans en connaître au juste le sens! — et qui d'ailleurs, surprises d'avoir pu rester trois secondes sur un sujet, même sans l'approfondir, papillonnent déjà sur d'autres pistes.

Et si par hasard, le grincheux, allant jusqu'au bout de son indignation aussi naïve qu'inutile, ou le ricaneur, prolongeant sa taquinerie, riposte au murmure de blâme par la simple question : « Au moins ayez la bonté de m'apprendre ce qu'a fait M. Pirouette et pourquoi il est glorieux », déjà on est à cent cabrioles de ce sujet, que personne ne songe à reprendre d'une manière aussi grave, car il faudrait réfléchir et comparer. D'ailleurs l'annonce de trois divorces, l'évocation d'un scandale et six égratignages de gens respectables protégent, cette fois comme tant d'autres, M. Maxime Pirouette contre tout retour offensif de la clairvoyance.

A vrai dire le héros de notre vertige s'est bien gardé de rien faire. C'est sa force. C'est même tout le secret de son importance. Ayant l'avantage de juger avec sang-froid la société moderne, il a vite découvert que le travail et la création sont, pour un homme soucieux de parvenir, du temps perdu, tout au moins le moyen le plus lent et le plus ingrat. Pendant que le bûcheur s'exténue

sur ses procédures s'il est avocat, à développer et orner l'intelligence de ses élèves s'il est professeur, dans son laboratoire s'il est chimiste ou médecin, dans son cabinet s'il est homme de lettres, dans son atelier s'il est poète de la couleur ou du dessin, qui donc se trémoussera pour lui sur les boulevards, au café, dans les milieux où l'on intrigue et l'on papote, qui donc portera le pavillon de sa gloire frémissante et piaffante, qui donc représentera, dans la voracité et la parade universelles, sa fringale d'importance ?

L'exercice d'un art, l'orgueil et l'enchantement de la création, nobles calembredaines pour les nigauds qui ont le ridicule d'ambitionner de telles joies et qui les paieront de la misère comme de l'obscurité, mais sottises dangereuses, inutiles tout au moins, dont ne s'encombre pas un gaillard avisé, remuant, sachant son monde et son époque, et qui ne leur demande que le prestige par lequel on arrive à l'argent, et l'argent dont, par un choc en retour, le prestige s'embellit aussitôt.

Ne rien faire, mais s'agiter beaucoup, telle est la devise. Ne pas s'attarder au vain tourment de la création, mais faire le pître solennel autour de ceux qui créent, programme pratique et combien plus aisé ! D'une profession, d'un art, la simple apparence, juste ce qu'il en faut pour se donner une raison d'être. Car si gobe-mouche que soit le monde, encore faut-il, au début tout au moins,

avoir un titre à offrir aux curiosités légitimes par lesquelles il se garde.

Un art, un métier? A vrai dire, ce n'est guère suffisant. Ne faut-il pas d'autant plus soigner et multiplier les façades que plus ferme est l'intention de ne rien abriter derrière? Pour ce frénétique cambriolage de l'importance, l'idéal est de paraître exercer à la fois une ou deux professions, afin d'avoir le pied dans plusieurs étriers pour rendre quelques services aux innombrables gens dont on a besoin au début de son escalade, afin aussi de grandir dans chacune d'elles par le prestige qu'on tire des autres. Surtout il est adroit de se donner en même temps, à la faveur de quelques rôderies dans le monde de la palette et de la littérature, le lustre de plusieurs arts qui, à la longue, favoriseront vos diverses carrières et, en attendant, vous permettront de mieux duper les naïfs et les sots.

* * *

L'unique mérite de M. Maxime Pirouette qui, aux yeux des fantoches dont il est le grand favori, semble faire le trust des mérites les plus disparates, c'est d'avoir compris, avant même la naissance de ses moustaches, tout le parti qu'un homme frémissant de petites vanités, mais libre de grands orgueils, exempt de scrupules et d'ambitions fières, peut tirer du vertige et de la trépi-

dation d'un Paris tout à son habituelle farandole.

Pour qu'il s'engoue, il ne lui faut qu'une formule, par laquelle, une seconde, on étonne son perpétuel ahurissement, que dis-je? un simple nom que l'on finit, en le lui faisant lire et entendre sans cesse, par graver dans son ordinaire stupeur.

Fort de cette certitude que sa rouerie native lui donna bien vite, M. Maxime Pirouette, tout en prenant part aux plaisirs et à la rumeur des hannetons dont l'agitation lui est familière, ne songe qu'à faire sa trouée parmi les mains tendues comme des antennes, qu'à dominer de sa pantomime et de son tapage le frôlement des queues d'habits pareil à un bruit d'ailes froissées, qu'à surgir sans cesse, en attitudes saisissantes, en gestes de théâtre, devant leurs yeux effarés, qu'à faire retentir de son nom leurs mémoires si distraites et si frêles...

Avocat d'abord, M. Maxime Pirouette le fut ou feignit l'être parce que la porte du Palais est une de celles que l'on s'ouvre assez facilement tout en faisant ou, mieux, tout en se donnant l'air de faire autre chose, parce qu'il n'est pas indispensable d'y travailler, surtout parce qu'on peut s'y livrer à de grands gestes dans de grandes manches, et parce que même s'il l'on n'y peut jouer les premiers rôles, tout de même on participe en costume à la figuration et on a le droit d'entrée au magasin d'accessoires.

Des causes? L'étude des dossiers? La préparation des plaidoiries? Moyens usuels, à la portée des esprits routiniers, sans audace, et des besogneux n'ayant à leur arc que cette corde! Mais si l'on a le bonheur de n'être pas contraint, pour vivre, de saisir le client au collet ou par les basques, à quoi bon cette fatigue? Le papier timbré, l'atmosphère des greffes, des études d'avoué, pouah!

Si l'on est homme ingénieux et moderniste, avec un peu de doigté, qu'il est facile d'acquérir, quasi sans plaider, réputation de grand avocat! Quelques malices, et le tour est joué. L'une des plus classiques est de savoir se servir de ces reporters ahuris, dignes informateurs des agités qui les lisent, et qui, avec une touchante candeur, ne demandent pas mieux que de vous faire de la gloire. Toute la science consiste à mettre en branle leur orchestre. Bah! Simple affaire de mise en train, de dîners opportuns, de camaraderie après boire!

Quelque crime passionnel vient-il à émouvoir Paris, une amitié au commissariat de police ou à la Conciergerie — il faut avoir des relations partout! — ou bien, à défaut, une piécette aux gardiens a-t-elle fait de vous le défenseur désigné du sanguinaire benêt, aussitôt dix interviewers, dupés eux-mêmes par le prestige d'un tel choix, révéleront au monde votre importance. Votre adresse graduera savamment l'intérêt jusqu'au

jour où, sentant que l'affaire ne peut plus vous valoir que du travail et le discrédit d'un échec, vous prétexterez habilement une grippe ou une extinction de voix pour ne pas plaider. A quoi bon d'ailleurs? De cette affaire n'avez-vous pas eu tous les profits moraux? Que vous plaidiez ou non, n'en êtes-vous pas moins célèbre?

Que demain, éclate au Palais un incident politique, qu'un scandaleux procès passionne le public, comme vous avez eu la prudence de rester en bons termes avec les interviewers et comme d'autre part votre oisiveté, sans cesse à l'affût de la réclame qui passe, vous tient à la disposition de leurs curiosités, on imprime votre sentiment entre les avis de personnages éminents; et comme trop occupés, ils se borneront à répondre qu'ils se dérobent à toute réponse, vous aurez ainsi le bénéfice de ce glorieux voisinage et le relief d'une consultation intéressante!

Deux ou trois épisodes de ce genre et vous voilà lancé! De même que la gloire de certains auteurs dramatiques est faite de leurs fours, on pourrait dire que la carrière de certains avocats est tout entière dans les interviews qu'ils se sont laissé prendre.

Sans doute, au Palais, ils acquièrent fâcheux renom de farceurs. Réputation excellente lorsqu'on sait s'en servir! En toute profession, le dénigrement des confrères n'est-il pas signe de succès? Qu'importe l'opinion du dedans si celle

du dehors est toute retentissante de vos faits et gestes?

Le Palais vous aura fourni ce que vous en espériez, c'est-à-dire le premier échelon pour une série d'escalades. Gardez-vous, du reste, de vous en tenir à ce premier, à cet unique service. A un tel appui, un lutteur matois comme M. Maxime Pirouette se cramponne, malgré tous les sarcasmes, pour d'autres gambades. Ce n'est pas à l'heure où, sans talent et sans travail, il s'est fait un nom au Barreau, qu'il va l'abandonner! Ne faut-il pas que son lustre d'avocat lui serve à en conquérir d'autres?

Et d'abord, mettant à profit sa flânerie perpétuelle de Chambre en Chambre et de groupe en groupe, il utilisera les critiques et les anecdotes recueillies pour publier un opuscule généreux et révolutionnaire (c'est à la mode chez les snobinettes), où il dira de haut ce que doit être cette profession d'avocat, qu'il n'a pas su exercer, et de quelle manière il entend la Justice, à l'administration de laquelle il négligea de prendre part.

Premier pas vers la gloire! On devine l'adresse avec laquelle il met en valeur le petit bruit qu'il fait. D'avocat fameux (bien que n'ayant parlé que dans les journaux) il se hisse, par le moyen d'un petit livre, au rang de sociologue et de réformiste. Déjà l'homme de lettres perce sous l'homme de loi! Étape nécessaire et décisive. Pour la grande voltige, il faut des tremplins multipliés.

Le titre de chef-adjoint dans quelque vague cabinet d'une durée de trois mois lui vaut renom, prestige et relations de politicien. Il est le personnage officiel duquel on a sollicité palmes et fonctions, qui, ayant été un trimestre autour du Pouvoir, risque d'y faire une nouvelle saison triomphale. A partir du jour où il peut compléter ce lustre éclatant mais transitoire par celui d'avocat-conseil de quelque compagnie pas trop discréditée, il acquiert aussitôt et pour toujours réputation de financier, de remueur d'affaires, qui subjugue les naïfs du monde, de l'art, de la politique, du barreau, par l'espoir que ses services et sa compétence pourront un jour leur être profitables. Mais, aux yeux du politicien qui le remorque et des brasseurs d'affaires qui utilisent son entregent, son principal mérite est le faux-nez littéraire dont il s'affuble et les amitiés dont il se targue dans la Presse. Afin d'entretenir cette illusion et d'en créer ailleurs d'autres également avantageuses, il se rue plus particulièrement vers les Lettres et le Journalisme.

Quelques feuillets sur le droit de réponse dans les journaux avec anecdotes d'emprunt, souvenirs d'autrui, portraits tracés de chic, accentueront le passage. Un Salon publié dans une gazette du Palais, un article sur l'art ancien (comment un mondain si répandu, habitué de tous les vernissages, donnant ses rendez-vous galants au Musée, tel un héros des livres de M. Paul Bourget,

n'aurait-il pas des opinions sur l'art ancien et l'art moderne ?), articles accueillis dans quelque journal dégringolé du boulevard, amorcent sa réputation d'homme de lettres, qu'il sait vite établir — n'en doutez pas — par des moyens plus prestes et moins ennuyeux que la lente confection même d'un simple opuscule !

Un homme de l'envergure et de la souplesse de M. Maxime Pirouette devient littérateur sans tomber dans le danger et le ridicule de la littérature. Là aussi, il y a des interviewers, des batailles qu'on annonce et qu'on ne livre pas, des livres autour desquels on fait tapage et qu'on a bien soin de ne jamais écrire. Là aussi, là surtout, il y a des mariages, des enterrements, des soirées, des premières, dont il faut être et desquels on est quand on s'y applique. Là aussi, il y a de l'esbroufe autour des œuvres d'autrui, du battage autour des idées à la mode.

Ne craignez pas que, dans ces milieux nouveaux pour lui, M. Maxime Pirouette s'égare ! D'abord, pour un tel retors, il n'est pas de milieu nouveau, car il a vite compris que, dans toutes les corporations, sous les nuances professionnelles, les hommes se ressemblent, et que partout, à côté de ceux qui travaillent pour leur idéal ou par conscience, il y a place pour les finauds sachant profiter de leurs nobles hallucinations. Près de ceux qui créent en silence et sans gestes, il y a ceux qui pérorent, se démènent,

hurlent des théories, administrent, organisent, dressent les tréteaux et y font les pitres solennels.

Et comme M. Maxime Pirouette n'a pas de plus noble ambition que l'argent et la vedette, il ne fut guère long à juger qu'à heurter les cymbales et à faire le boniment autour des hommes qui pensent, qui créent et dont on ne parle qu'à propos de leurs œuvres — et encore pas toujours! — il acquerrait plus vite qu'eux, bien entendu sans rien faire, honneurs et profits, les uns suivant les autres d'une marche invariable, quel que soit le genre de moisson par lequel on commence!

*
* *

Voilà donc le souple, le fringant, le frétillant M. Maxime Pirouette en possession de trois ou quatre estrades, sur lesquelles il peut donner de la voix, et d'un embryon de notoriété, un peu ridicule au début mais que, avec l'aide des ans, son merveilleux aplomb saura bien faire prendre au sérieux.

Avocat ne parlant jamais que dans les couloirs et les salons, politicien de rencontre et financier de mardi-gras, écrivain ne publiant guère que des lettres sur des sujets passionnants ou bien encore sa signature au bas de pétitions tapageuses mais, autant que possible, pas compromettantes, afin de mêler son nom peu ou prou à tous les débats

dont on se préoccupe, M. Maxime Pirouette unit en sa personne tous les pouvoirs de ce temps.

Tour à tour, et même le plus souvent tout à la fois, obséquieux et indigné contre les gens auxquels il a fait des courbettes la veille, auxquels demain encore il les prodiguera, en fureur contre des idées et des mœurs dont nul plus que lui ne profite, que nul mieux que lui ne pratique, ce Parisien bien Parisien n'emploie du matin au soir ses mains qu'à offrir des poignées de mains. Entre les milieux disparates où ses divers masques lui donnent accès il est une passerelle vivante, un trait d'union, un pont dont sa flexible échine serait l'arche. « Servez-vous donc de moi semble-t-il toujours mendier, mettez à profit mon entregent, ma nullité trépidante et obligeante qui ne demande qu'à s'employer ! »

Car, au début tout au moins, M. Maxime Pirouette est humble, serviable jusqu'à être servile. Pour justifier son agitation à vide, pour prendre peu à peu de l'importance, il a besoin qu'on ait besoin de lui. Il s'offre. Il va au-devant de vos désirs. Il est sous vos pieds comme une descente de lit qui s'étalerait d'elle-même au moindre appel et même avant tout appel. Jusqu'au jour, moins éloigné qu'il ne semble, où M. Maxime Pirouette, indispensable et incontesté, prendra en arrogances de toute sorte sa revanche des bassesses par lesquelles il s'implanta.

Car tout de même cette œuvre d'insinuation est,

les premiers temps, difficile. On a beau s'être octroyé la noble tâche de représenter au Palais les Beaux-Arts et les Lettres, d'être chez les écrivains et les artistes le plénipotentiaire de la Loi et le ministre bénévole de chats-fourrés de tous poils et de tous panonceaux, d'apparaître aux yeux des robins et des gens de plume comme un rôdeur madré des coulisses de la Finance et de la Politique, malgré tout, les camarades qui se rappellent vos fiascos à la barre, vos racolages éhontés de reporters, les contemporains qui n'ont pas encore oublié la misère prétentieuse de vos rares et brefs écrits, et qui s'accordent à trouver que c'est bien du battage autour de rien du tout, haussent les épaules et ne sont pas dupes! Il y en a qui repoussent du pied les tapis que l'on déroule devant leurs pas. Il en est qui, dans les divers mondes où évolue M. Pirouette, ne peuvent lui faire l'honneur de le traiter autrement que comme un fantoche.

Mais comme les pîtreries de notre arriviste gaillard ne gênent pas leur travail, comme ils ont de plus hautes ambitions que les siennes, comme surtout ils ont mieux à faire qu'à penser à M. Maxime Pirouette, bien vite, trop vite, ils négligent ses vociférations et ses gestes. Seuls s'occupent de lui sans lâcher prise les médiocres de son espèce, jaloux de le voir mieux qu'eux réussir ce qu'ils rêvent de faire. Leurs dénigrements qu'on sent intéressés, lui sont plutôt profi-

tables. Pour les arrivistes par le bluff, les attaques ne valent-elles pas mieux que le silence ? Et puis les témoins de ces galops d'essai, de ces premiers jeux, ne tardent pas à disparaître. La fatigue, l'oubli rendent bien inoffensifs les survivants : on a si peu le temps de se souvenir, et à quoi bon d'ailleurs s'indigner ? La vie ne vous enseigne-t-elle pas le sourire et l'indulgence ? Sans compter qu'elle vous apprend encore qu'on ne peut rien contre les faits accomplis ou qui s'accomplissent.

Or, avant même qu'on ait bien eu le loisir de s'en apercevoir, l'importance sociale, mondaine, littéraire, artistique, juridique de M. Maxime Pirouette est en réalité à l'abri même des sarcasmes !

Finis les regards narquois, les mains dédaigneuses, les éclats et les pouffées de rire de jadis lorsqu'on voyait M. Maxime Pirouette se démener pour donner à tous l'illusion de son importance ! Il s'est montré un si parfait intermédiaire des chercheurs et des curieux, un si adroit réconciliateur des gens brouillés en des milieux où tout le monde est en bisbille avec tout le monde, il a tellement imposé ses services, il a si ingénieusement prodigué flagorneries et louanges que, à moins d'ingratitude, les obligés de M. Pirouette sont contraints d'oublier — si tant est qu'ils se souviennent — que M. Pirouette, apôtre d'art, de littérature et de droit, n'a jamais rien peint, ni

écrit, ni plaidé, qu'il n'a jamais été que le hanneton le plus sonore dans la mêlée des hannetons bourdonnants !

Passage délicat, quasi merveilleux, qui nécessite des prodiges de roueries et qui, sauf à l'impatiente fringale de M. Pirouette, apparaît bien rapide au regard des obstacles et des périls !

Juriste réformateur, critique d'art, avocat, écrivain et même peintre amateur, M. Maxime Pirouette n'en était pas moins, au vu et au su de tous ceux qui avaient assisté à ses départs successifs, le bateleur qui n'avait rien réformé, rien suggéré de neuf pour la sauvegarde du droit de réponse dans la Presse, rien dit d'original en art, rien écrit et rien peint ! La plus grande force de M. Pirouette, c'est qu'il le savait mieux que personne et que, prêt à l'oublier lui-même plus tard, il était très sûr que les autres, dans leur perpétuel vertige, l'oublieraient plus vite que lui.

Aussi, comme il y avait si bien préludé au barreau, se mit-il à multiplier les gestes autour de son néant. Se démenant et poussant des clameurs dans le sillage lumineux des hommes glorieux, assez indifférents d'habitude à ceux qui se trémoussent dans leur cortège, il fit le rodomont et le hâbleur pour être aperçu. Les premières années, malgré génuflexions, aboiements, poings sur la hanche, il fut surtout le figurant grotesque qui provoque les « à la chienlit », de tous ceux qui le reconnaissent.

La première étape décisive de sa montée vers la gloire fut l'époque où, cessant d'être uniformément ridicule dans tous les mondes, il commença de passer quelque peu pour un gendelettre chez les avocats, pour un jurisconsulte chez les hommes de plume, ou encore dans les deux corporations pour un politicien financier, ou encore pour un peintre, ou mieux pour un administrateur et un gérant du Beau !

Dès lors il trouva moins de résistances et de défaites goguenardes dans l'offre de ses services. Moins nombreux furent les gens qui firent le geste de retirer, pour le lui mettre au derrière, le pied placé par mégarde sur le tapis qu'il déroulait devant leurs pas. Et ceux qui s'étaient laissé faire ainsi douce violence furent moins fondés à rire du cymbalisme habituel à M. Pirouette.

Car on pense bien que l'avisé gaillard ne négligeait pas son équipe de reporters. Bocks, dîners, joyeux devis, promenades sans morgue, bras dessus bras dessous, entretenaient des relations si précieuses. Enfin, à défaut d'autres mérites, M. Pirouette a au moins celui d'être adroit. Devinant que presque toujours, sous la gouaille de l'interviewer, s'abrite un poète mort jeune mais dont l'espoir et les regrets survivent, il s'assurait à jamais les sympathies des plus notoires en flattant leur marotte, en louant la fleur de littérature qu'ils laissaient transparaître dans leurs filets les plus ingrats. Aussi la présence de M. Maxime Pi-

rouette était-elle signalée simultanément dans les lieux les plus opposés, à la fois au vernissage des Pieds-Crottés et à l'après-midi poétique de la Comtesse de la Caillette, au procès passionnel qui fait le maximum à la cour d'assises, au mariage chic et aux deux grands enterrements de la matinée. Aussi l'opinion de M. Maxime Pirouette, comme si ses contemporains mouraient d'angoisse de la connaître, était-elle sollicitée et imprimée dans toute gazette et sur tous sujets, à propos de l'Union libre et de la Tiare de Saïtapharnès, à propos de l'alliance Franco-Russe comme du déboulonnement de la Tour Eiffel !

Le second degré dans l'ascension de M. Maxime Pirouette fut le changement d'attitude des « chers maîtres » qui, jusqu'alors assez dédaigneux pour son servilisme, se montrèrent flattés d'avoir dans leur sillage un homme si répandu, capable de propager leur lustre en des milieux aussi divers, capable de prendre avec autorité l'initiative d'un banquet à leur gloire ou plus tard même, le plus tard possible évidemment, d'une souscription pour perpétuer en bronze ou en marbre leur mémoire, si nécessaire au prestige de la France !

Délicat et charmant office où excelle M. Pirouette ! C'est son rayon et sa spécialité. Il est l'homme indispensable des statues, des banquets, des collectes, des inaugurations. Nul ne possède un tel flair, pareil tour de main pour la mise en train et la réussite. Pas de belle fête sans lui. C'est

le jardinier de la gloire, le tuteur des célébrités, le gérant du Beau. Carrière occupante, qui vous dispense de toute autre, mais d'un profit si certain !

Le pauvre grand artiste, dont l'on fête un soir, un soir unique, les quarante ans de labeur et de création magnifiques, rentre, après le tintamarre des toasts, dans le silence et la vie précaire. Mais l'organisateur de ce tardif hommage, le sympathique M. Maxime Pirouette, qui s'est arrangé pour faire parler de lui-même beaucoup plus que du héros de la fête, M. Maxime Pirouette, dont on a vanté à cette occasion le goût, l'esprit de justice, le dévouement à l'art, le talent — on ne sait pas au juste de quelle nature, mais qu'importe ? — M. Maxime Pirouette prend ses précautions contre l'oubli, aux flambeaux qui charbonnent rallume d'autres flambeaux pour une nouvelle apothéose, fait souscrire pour un buste, prend sur lui l'érection d'une statue, met des enfilades de couverts sur une autre nappe et, tout en ayant l'air de se compromettre dans un éternel désir de justice et de réparation, se dit que, à force de se montrer en des illuminations de gloire, c'est à la sienne propre qu'il travaille !

*
* *

Tant de piété, de dévotion, tant de services rendus à l'art, cela ne vaut-il pas la Croix d'hon-

neur, et il se trouve des gens pour prétendre et même pour imprimer que ce sera un scandale véritable si la poitrine de M. Pirouette reste un semestre de plus sans le ruban rouge que tant d'avocats plaidant, d'hommes de lettres écrivant, de réformateurs réformant, d'artistes peignant et sculptant n'ont pas après trente années de travail et de belles œuvres !

Le ministre, les conseillers du ministre, trop contemporains des débuts de M. Pirouette pour ne pas s'étonner de tant d'effronterie, hochent la tête, hésitent. Peu à peu tout de même ils se laissent émouvoir par les cris de l'opinion. C'est alors surtout que la gratitude des reporters flagornés fait merveille ! D'ailleurs la première équipe a vieilli, est remplacée par une plus jeune qui n'est pas au courant des pitreries initiales de M. Pirouette et qui, n'ayant recueilli qu'une longue et vague rumeur de notoriété, la continue docilement avec conviction. Le ministre lui-même et ses conseillers, qui, en raison même de leur âge, étaient renseignés sur le bluff de M. Pirouette, ont pour successeurs des gens d'une autre époque qui, ne soupçonnant pas la vérité sous la légende, attribuent de bonne foi à M. Pirouette une importance en rapport avec le bruit fait autour de son nom, et s'imaginent rendre service à l'Art, au Droit, aux Lettres, voire même à la Finance, en accordant à M. Pirouette la si juste et si tardive récompense de ses éminents travaux.

Un peuple, a-t-on dit, n'a jamais que le gouvernement qu'il mérite. Navrante vérité que tous les partis peuvent à tour de rôle, hélas! se jeter à la tête. Hannetons de province, fidèle représentation de la hannetonnerie générale, effarés, fébriles et frémissants au milieu des hannetons parisiens qui, d'ailleurs plus désinvoltes et plus élégants, s'imaginent être d'une perspicacité bien plus fine mais qui, en réalité, observant et réfléchissant moins encore, sont encore bien plus dupés, à cause de la fièvre plus ardente dans laquelle ils trépignent !

Aussi ne jugent-ils, nos hannetons en perpétuelle rumeur, que sur des apparences, que sur des attitudes. Et M. Maxime Pirouette dont ils rencontrent partout devant leurs yeux affolés, au bout de leurs poignées de mains-antennes, la tête arrogante et finaude cravatée du rouge des Commandeurs, — car son premier ruban s'est très vite amplifié — M. Maxime Pirouette, dont ils lisent et entendent répéter partout le nom, dont le sentiment est publié sur la Mort du Pape, l'avenir du Japon, le rôle social de l'art ou les droits d'auteur au Kamtchatka, M. Maxime Pirouette, répandu et fêté, portant beau et insolemment protecteur, est à leurs yeux l'homme de tous les talents, de toutes les compétences, et comme l'incarnation même du génie français, artiste, généreux et novateur !

Gens de robe et de plume eux-mêmes, qui

jadis n'avaient pas assez de sarcasmes pour notre arriviste frénétique, se montrent pleins de déférence à son égard. Et les braves travailleurs qui, le croyant à jamais inoffensif, ont eu le tort, par indolence, par scepticisme ou par tendresse pour le ridicule, de le laisser intriguer et grandir, se voient contraints d'accepter, voire même de quémander la tutelle du drôle qui, n'ayant jamais rien fait, les éclipse, régit l'opinion et se donne l'importance de les protéger.

Triomphe que M. Maxime Pirouette porte sur son visage et dans son maintien. Admirez son allure de dindon infatué lorsqu'il daigne illuminer de sa présence un salon! Les gens qui l'ont vu naguère si humble ne le reconnaissent plus sous ces airs de majesté et de suffisance.

— Il ne lui manque vraiment que d'être truffé! ricane un basochien à l'oreille d'un homme de lettres.

— A quoi bon? riposte mélancoliquement celui-ci. Nous aurons peut-être besoin de lui ce soir, puisque l'universelle légèreté a fait doucement de ce propre à rien une manière de potentat, dont nous sommes peut-être les seuls ici à penser qu'il est ridicule...

Certes, M. Maxime Pirouette, même aux jours de ses premières audaces, ne se trouva jamais tel.

Mais malgré sa ferme conviction qu'un homme hardi peut tout oser au milieu du vertige contem-

porain, il lui arriva cependant de s'étonner qu'une telle conquête, sans aucun titre que le toupet, ait pu être si facile.

Maintenant il a pris l'habitude du succès et, triomphant parmi son peuple de fantoches, il ne s'ahurit en aucune manière d'être l'arbitre de leurs élégances, le guide de leurs emballements.

Et nous-mêmes, tout en nous divertissant de cette bouffonnerie, ne trouvons-nous pas logique qu'une nuée d'insectes trépidants se fasse des grands hommes à son image?

Prenons la peine de chercher autour de nous, dans la danse de Saint-Guy actuelle, l'homme illustre qui, passant pour pratiquer deux ou trois arts et une ou deux professions, mais en réalité n'ayant jamais écrit, plaidé, peint ou composé, rafle la gloire et l'argent d'autrui — car l'argent vrai suit toujours la fausse gloire — installe ou sape les réputations, parvient à faire oublier qu'il n'a jamais rien créé ou produit. N'hésitons pas : allons droit au cercle le plus compact, le plus empressé, le plus admirateur.

C'est là que, parmi les œillades de fièvre, les tressaillements nerveux, les rictus, le frôlement des habits pareil à un bruit d'ailes froissées, nous découvrirons — le monde en est plein — sa majesté loquace et gesticulante de vaniteux dindon!

Honneurs, richesse et gloire à tous les Maxim

Pirouette, cyniques profiteurs de nos affolements, de notre trépidation et de notre vertige qui nous empêchent de voir leur néant sous leur grandeur de comédie !

CHAPITRE III

SUR LA CÔTE D'AZUR

Parfois, las de bourdonner sur place et de s'enfiévrer des mêmes plaisirs, des mêmes rumeurs dans l'invariable décor de salons, de théâtres, de restaurants où leur frénésie trépide, ils prennent allègrement leur vol et s'abattent sur d'autres contrées.

L'hiver et aux premiers jours de printemps (qui prend la fâcheuse habitude de s'annoncer par une recrudescence de grisaille et de froid), c'est vers les pays de soleil, de tièdes rayonnements, de floraisons joyeuses et de parfums, qu'ils s'envolent.

C'est du moins vers ces féeries et vers cette grâce que les plus sincères croient s'envoler. Mais ils sont dupes de leur âme ingénue et des rengaines traditionnelles. Les hannetons vraiment affranchis des fadeurs surannées savent bien pour quels enchantements de casinos, de

tirs aux pigeons et de grands hôtels mondains ils s'embarquent! Et s'il leur arrive, hommes ou femmes, de faire chorus avec les naïfs ou les hypocrites qui, à l'heure du départ, exaltent leurs futures joies de nature, d'un sourire narquois ils remettent les choses au point :

— Pas de bluff envers nous-mêmes et les autres! sont-ils tentés de dire... Bonne pour une pensionnaire ou un boutiquier à la veille de son premier exode dans le Midi, cette ivresse de quitter la neige boueuse et la pluie pour goûter là-bas la poésie de la lumière, des merveilles florales et des couleurs d'Orient!... Sans doute, ô petite femme frileuse, ô noctambule fourbu, vous ne serez pas insensibles à cet exquis bien-être physique qui rendra plus agréable l'exercice de vos flirts... Mais si vous ne jouez la comédie ni à vous-même ni aux autres, reconnaissez que, en dépit de vos hymnes à la nature (dont vous ne prenez la peine que par besoin de dire quelque chose aux five o'clock tea, par un respect des formules qui résiste mieux qu'on ne croit aux paradoxes du snobisme, et aussi pour vous donner le prestige d'une âme artiste éprise de beauté) reconnaissez gracieusement, jolie voyageuse surexcitée, que, dans votre malle pleine d'étoffes éclatantes et de chapeaux radieux qui, à trois wagons de distance, vous suivent comme les ailes magnifiques d'un insecte suivent sa petite tête fébrile et ses pattes agitées, les robes de soirées s'entassent,

débordent; et vous, clubman flapi, avouez qu'habit et smoking, pièces essentielles de votre garde-robe, prouvent vers quelles lumières, vers quels parfums et quelles fleurs de chair, éblouissantes sous les lustres, vous allez! »

En effet, lorsqu'on entend ces frénétiques s'exciter avec des regards de pâmoison sur les buissons de roses, les nuées chatoyantes de mimosas, la flamme multicolore et translucide des anémones, les tapis d'œillets, le bleu clapotis de la mer au pied des roches rouges, les frissons d'azur lumineux entre les branches des pins, ne couperait-on pas volontiers d'un sarcasme leurs litanies éperdues :

— Délicieux programme de fête sans doute! Mais, touchante victime de vos habitudes et de vos élégances, c'est, non pas sous la caresse du soleil et de l'air marin, mais aux flamboiements du casino que vous allez vous vivifier, non pas des parfums de la campagne fleurie que vous vous réjouirez le plus souvent, mais des odeurs de chair, de chevelures, que tout l'hiver vous avez flairées jusqu'à la migraine, jusqu'à l'écœurement, des élixirs capiteux grâce auxquels toute cette humanité de parade efface et ragaillardit sa décrépitude!

Et n'est-ce pas ainsi que, dans la réalité, sans la moindre exagération de satire, les choses se passent? Dans chacun des rapides qui s'ébranlent vers le soleil, un vol de nos pittoresques hanne-

tons s'engouffre. Tout à l'heure encore ils bourdonnaient, s'agrippaient de leurs antennes, piétinaient, se froissaient mutuellement leurs ailes dans les salons, les magasins, les lieux d'exposition, les thés où ils s'agitent à l'ordinaire. Et maintenant les voici qui bourdonnent et trépident dans le beau wagon où ils sont pour un soir encagés. Si l'on a la chance d'y retrouver quelque habituel figurant de son monde, quelles heures d'épileptique bavardage! Les gens que l'on quitte, ceux que l'on retrouvera demain! Les scandales ici esquissés, là-bas éclos, dont la potinière cosmopolite a déjà porté la rumeur dans tous les centres de high-life, et qu'on se régale à l'avance de pouvoir constater bientôt! Car partout ce sont les mêmes êtres factices, fourbus, vertigineux, à bout de nerfs, n'ayant le loisir ni d'une pensée ni d'un sentiment, menant la même vie, épris des mêmes plaisirs, dociles aux mêmes modes, curieux des mêmes potins, rabâchant les mêmes histoires. Que ce soit à Nice, à Monte-Carlo, au Caire, à Florence, dans tous les recoins de villégiature mondaine, c'est, à des degrés divers et avec les quelques nuances que le climat et les mœurs locales imposent, l'invariable farandole où, un sourire crispé aux lèvres, nos affolés s'exténuent à Paris.

Aussi, en débarquant du train qui, en une nuit, leur a fait parcourir 1.000 kilomètres sans les dépayser, est-ce au milieu des mêmes perver-

sités dégradantes, des mêmes musiques surexcitantes, dans une atmosphère plus électrique encore de vice et de folie, avec en plus cette fleur vénéneuse de crapule, de cynisme, d'amoralité, propre à l'élégante cohue cosmopolite, que nos alertes voyageurs vont reprendre leur vie de toujours, sans même, pour la plupart, l'illusion qu'ils en essayent une autre. Leur bonheur n'en est que plus vif, car c'est celle-là, et celle-là seule qu'ils aiment !

L'habit et le smoking dépliés, les belles étoffes scintillantes défroissées, les frais chapeaux mis à l'abri des poussières et des meurtrissures, voici nos hannetons qui recommencent à bourdonner, à scruter l'espace de leurs antennes et de leurs yeux ronds, à faire palpiter leurs ailes pour un premier essor :

— Où sont les X?... Il paraît que Mme de B... est à notre hôtel?

— C'est inévitable, puisque nous venons d'apercevoir dans le hall son sautillant escogriffe de V...

— Cinq heures bientôt! Hâtons-nous de nous habiller pour aller au thé du Café de Paris... Ce soir déjà nous serons au courant de tous les potins... Au moins on pourra causer...

— C'est Racletzi qui conduit l'orchestre des tziganes...

— Il n'a encore enlevé personne?... Non, Barbanegra que je viens de rencontrer dans l'ascen-

seur m'a dit que cette saison, c'est un croupier étourdissant qui chavire les cœurs...

— Nous nous ferons montrer cette coqueluche...

Et, sitôt que les petits corps tout trépidants du voyage ou que les formes majestueuses, lasses pourtant d'avoir été comprimées toute une nuit, mais tous également frottés, oints, massés, enduits, poudrerizés, ont été incarcérés de nouveau sous les corsets déformateurs et sous les jupes habiles à faire saillir les hanches ; sitôt que les figures, balafrées de carmin et de khol par-dessus leur savant crépissage, s'enveloppent de boas dont la neige palpite et de la gaze qui a le charme mystérieux et frissonnant d'un grand voile, ce n'est pas vers le bleu subtil de la mer qu'on se dirige, vers le vaporeux rayonnement d'azur et d'or, vers l'allégresse sereine des jardins, vers l'éblouissante merveille des fleurs dans l'écrin de velours sombre que leur font les pelouses et les palmes des plantes tropicales. La pleine lumière est si traîtresse aux visages fripés par les maquillages du soir qui ne peuvent plus prétendre qu'à une beauté fiévreuse sous les flamboiements artificiels ! Quant à la mer, radoteuse mélancolique, ne la verra-t-on pas assez derrière la dégringolade des pigeons fracassés par le tir des fusils élégants, et comme décor indispensable aux évolutions des yachts de la gentry ? Pour ce qui est des fleurs, ne quitte-t-on point Paris où leur splendeur éclate dans les vitrines,

égaye et embaume tous les salons, s'étale comme une nappe de joie gracieuse au centre de toutes les tables et semble, sur le miroir qui les porte, comme le reflet de toutes les beautés pimpantes, qui rayonnent en guirlande autour d'elle? Terrasses sur la mer, jardins édéniques, frémissants bois d'oliviers, beautés simples et banales, vraiment trop à la portée de tout le monde, qu'on laisse dédaigneusement à la rêverie des poètes égarés, des maniaques du sentiment et de la romance... et aux sinistres gymnastiques des suicidés !

A Monte-Carlo surtout, jamais personne dans ce féerique abri de songe, parmi ces souples balancées de branches, parmi cette luxuriance embaumée de thyrses et de corolles. A peine de loin en loin, quelque passant hâtif qui, sans rien voir, sans s'alanguir des parfums épars, traverse ces parterres de lueurs parce que son trajet en est raccourci, et dont aussitôt un garde inquiet épie la silhouette fuyante. Paradis désert, silence si funèbre qu'on croirait ces prodigieuses fleurs poussées sur un tombeau. Même abandon et solitude plus tragique encore dans les jardins ombreux de Monaco qui, perchés sur le roc, érigent leurs feuillages dans le ciel, frémissent en plein azur et dominent à pic l'immensité bleue que l'on découvre entre les palmes et les branches convulsées des arbres. Délicieux refuge de paix et de joie qui n'abrite guère qu'entretiens d'amants coupables et gigotements de pendus !

Car jamais l'élégante société ne s'y risque. Pourquoi s'y attarderait-elle ? Elle n'a ni le goût ni le loisir du rêve. Et à quoi bon perdre du temps en des recoins où l'on ne voit personne, où l'on n'est pas en vue? Avoir fait voyager tant de magnifiques robes, tant de chapeaux adorables pour n'être qu'une calme et radieuse fleur au milieu des autres fleurs, quel gaspillage de soins! Sans compter que le plaisir serait médiocre de cette exaltation dans l'allégresse du ciel, de la lumière, de toutes les grâces de la nature! Le vrai plaisir, c'est la fête, c'est la continuation vertigineuse, dans ce décor qu'on ne regarde pas, de la farandole que l'on mène partout. Le vrai plaisir, celui pour lequel on déserta l'amusette, les flirts et les triomphes de Paris, c'est l'amusette, les flirts et la parade dans la griserie plus violente des milieux de joie et des villégiatures de volupté. Si, parfois, l'on grimpe dans une automobile ou bien on s'alanguit dans un landau sur les routes qui parmi les fleurs sont autant de balcons admirables au-dessus de la mer, c'est beaucoup moins pour jouir de l'atmosphère dorée, de la soie chatoyante et azurée des flots que pour des rendez-vous de mondanité : régates ici, polo ou gulf quelque part, déjeuner à tel cabaret juché sur les cimes, thé et papotage dans le palmarium de certain hôtel célèbre pour sa rumeur d'élégante potinière.

Voilà pour nos hannetons fébriles et nos fré-

nétiques hannetonnettes le véritable enchantement du Midi : Doux murmures des halls de restaurant, rayonnante lumière des théâtres, des salles de concert, fleurs dans les vases qui ornent les tables à thé, et, au lieu des graves harmonies de la nature qui frissonne sous le soleil, sous l'air léger, le perpétuel bourdonnement de la comédie mondaine ! La volupté réelle, c'est de passer sans cesse d'une robe dans une autre, de piquer chaque jour trois ou quatre chapeaux sur cette jolie petite tête vide, aux yeux de folie, qui n'écoute rien, ne réfléchit à rien et jacasse comme l'oiseau chante, à laisser derrière soi un sillage d'esbroufe, de froufrous, de désirs, de curiosité pour se rendre de l'hôtel très chic au restaurant plus chic encore, où les grands voiles de gaze et la blancheur frissonnante des boas font si bien dans la douce lumière qui transparaît des abats-jours roses, de quitter les boutiques à la mode, toutes scintillantes de pierreries et tapissées de dentelles précieuses, pour les salles de spectacle où la luxueuse forfanterie des courtisanes, le faste des rastaquouères triomphants excitent hommes et femmes au gain, à la lubricité, à la parade magnifique et coûteuse.

Atmosphère de vice, de cynisme, de bluff, de corruption. Dans ce tohu-bohu fiévreux, pas d'autre valeur que l'argent, pas d'autre signe de supériorité que l'étal du luxe. Le bookmaker enrichi écrase de son arrogance, de son or, de sa

piaffe quelque glorieux artiste, quelque savant illustre, mais de train plus modeste ; la moindre princesse de station balnéaire, louche aventurière de casinos cosmopolites, humiliera de ses succès, de ses bijoux, de son brillant cortège, l'élégance discrète d'une femme de noble race ou de haut mérite.

Foule exotique, bigarrée, éclatante et tapageuse comme une volée de perroquets et de perruches, où aucun contrôle n'est possible, où toutes les hiérarchies ordinaires s'effacent, même celles du bon ton, de l'esprit et de la distinction réservée, car dans ce hourvari, cette perpétuelle fanfare et cette trépidation, il faut être voyant, s'agiter, parler fort.

C'est le triomphe du rastaquouérisme. Après toute cette esbroufe en langue et en mœurs étrangères, quel soulagement de retrouver, dans une campagne paisible, le doux parler de France et nos coutumes simples ! C'est aussi le triomphe du cynisme. Merveilleuse école de perversité. D'autant plus dangereuse qu'elle est plus séduisante : L'apothéose du faste, de la gogeaille, de la galanterie. Partout l'or, les bijoux, les dentelles, tous les plaisirs d'apparat que le lent et honnête travail procure avec tant de peine, mais dont la galanterie si vite vous plastronne et vous gave. Enveloppement de sensualité, de jouissance matérielle, de farniente ébloui et crispé, qui décourage du patient effort, de la vie saine et grave !

Pour la chute l'occasion est aussi fréquente que la tentation. De cette atmosphère artificielle et dégradante que l'honnête homme préserve sa femme et ses filles! Mais qu'il s'en écarte lui-même et qu'il en détourne ses fils, car elle est, dans son fiévreux enchantement, conseillère de toute corruption.

La joie bestiale, l'ivresse de la parade, la galanterie, l'or! L'or surtout! C'est son royaume. Pour beaucoup d'êtres en effervescence sur ces rives de fête, sa splendeur immonde éteint le rayonnement du soleil. Lorsque, à l'un des tournants de la Corniche, on découvre soudain — dans cet harmonieux panorama de baies mystérieuses, de montagnes aux lignes souples baignant dans l'azur moiré les frissons verts de leurs pins, — l'amas hideux et criard des bâtisses neuves de Monte-Carlo, tout de suite le regard est attiré par des tourelles dominatrices, des dômes arrogants : Sans doute quelque monument de la faveur populaire, église, palais historique? Illusion! Ici, il n'y a pas un peuple, pas de souvenirs historiques, pas d'autre ferveur que celle de l'argent. C'est le Casino, magnifique et clinquant, qui est la cathédrale! c'est là que s'abrite le Dieu! c'est là que du matin au soir, s'engouffre l'éternel pèlerinage de tous les affolés de l'Univers qui, dans un vertige mystique, attendent du seul miracle la richesse. Et c'est là qu'il faut nous hâter de descendre pour voir nos hannetons bourdonnants et

nos gracieuses hannetonnettes dans leur trépidation hallucinée.

Car s'ils se pavanent au théâtre, potinent aux thés, s'étalent dans les salles de restaurant et cherchent partout à distraire par la fièvre leur ennui, ce n'est que l'accessoire brillant qui ne leur fait pas perdre de vue l'essentiel. Et l'essentiel, c'est l'or, dont on a tant besoin pour la parade, l'or qu'il faut à tout prix conquérir et que, en quantité si grande, on n'espère plus que du miracle.

Cette lutte folle de l'humanité impuissante, contre la chance sur laquelle elle n'a aucune prise, est pour un observateur de sang-froid le spectacle le plus tragique et le plus bouffon. Dans le sanctuaire de l'or, le soleil ne brille pas. Comme si la moisson d'or sur les tables dégageait une lueur suffisante, volets et rideaux cachent la joie du ciel et du paysage, la blonde limpidité de la lumière. Errant dans ces salles sinistres, j'ai toujours eu l'impression d'être reclus en de fantastiques coffres, assez vastes pour contenir une foule piétinant dans les demi-ténèbres et venant s'entasser, bouche grimaçante, doigts crispés, yeux de fièvre, autour de l'averse d'or qui scintille sous les abat-jour concentrant sur elle toute l'électrique clarté. Quelle procession hébétée! Et le silence des grands drames! On ne perçoit que le tintement du métal et le brouhaha de ce piétinement perpétuel.

Désertant pour cette ombre l'allégresse du jour limpide, sans cesse la fourmilière humaine afflue aux vomitoires qui s'ouvrent sur l'illusoire curée, comme les mouches s'abattent au sucre décevant des pièges. Tant qu'elle est dans la lumière et dans la vie, elle jase, rit et se gausse. Si artificielle que soit l'atmosphère de cette cité pourrisseuse, les femmes y sont encore des femmes, et les hommes y gardent passions et sentiments mâles (le mot « viril », que j'avais au bout de ma plume, serait excessif pour de tels fantoches!). Mais à partir de la minute où ils se jettent dans l'antre, finies l'élégance, la gaîté, la tenue! L'aimable jaserie cesse, les rires s'éteignent, les flirts eux-mêmes sont suspendus, les visages se durcissent, les mains se crispent sur les réticules et les bourses, les doigts sont fébriles aux goussets. Dans cette surexcitante musique de l'or, dans ce bruit d'éternelle procession qui, au bout d'une heure, finit par retentir sur les nerfs épuisés, comme un grondement de mer, il n'y a plus d'hommes ni de femmes, il n'y a que des joueurs. C'est à peine si, dans la fièvre et l'irritation de cette lutte si vaine, si dérisoire, l'homme se souviendra des différences de sexe et des devoirs de galanterie pour un menu service à rendre, si la femme, n'ayant plus d'argent dans ses mains chargées de bagues, se rappellera que sa beauté peut émouvoir les hommes. Mais ce n'est point ici que s'éveilleront leurs désirs.

Voilà donc le troupeau dans la fournaise. Comiques en vérité les salamalecs de dévotion qu'on exige pour l'or et la cohue qui le convoite. Chapeau bas! On est dans le Temple, chez le souverain! Dans cet entassement de filles, d'aigrefins, de rastaquouères, de guenilleux amoraux, de pittoresques vide-gousset, on proteste si, par une inconsciente marque de malaise et de dégoût — retire-t-on son chapeau au bouge? — un visiteur distrait reste couvert. Ne serait-ce pas pourtant d'une administration sage que de lui laisser les deux mains libres pour mieux défendre ses poches? Saluons donc l'ignominie régnante pour avoir le droit de la bien regarder!

Pauvres honnêtes gens que l'appât du gain, que l'incorrigible folie du miracle attirent vers cette danse de l'or! Pauvres dupes qui croient s'y divertir, avoir de grandes émotions, des spectacles d'élégance et de beauté!

Raillons leur folie, plaignons cette erreur, car rien n'est plus lugubre ni plus suprêmement dénué d'élégance. Peut-on rêver spectacle plus morne que celui de ces êtres ahuris, crispés, sans autre désir que le gain, dégradés par cela seul qu'ils ne vivent ni par l'esprit, ni par la chair, et qui piétinent, hagards, fantomatiques, autour des tables où sans arrêt, l'or roule et tinte. Dans quelle bataille décevante ils usent et surexcitent leurs nerfs! C'est la chance qu'ils prennent au collet! C'est le hasard dont ils prétendent déjouer les

ruses! Comme si la logique de l'homme pouvait avoir raison des caprices du sort! Aussi cette lutte impossible, démente, paradoxale, brise-t-elle leur énergie, les afflige-t-elle d'une torpeur hallucinée, ne tarde-t-elle pas à faire de tous, malgré les sourires intermittents de la fortune, des épaves ballottées par les remous de la cohue! De là leurs attitudes harassées, leurs gestes las, leurs visages d'angoisse et de spleen.

Voyez les, hommes, femmes, se traînant d'une table à l'autre, ne sachant que tenter contre la chance puisqu'il n'y a rien à faire pour la vaincre, et ne pouvant même pas se donner l'illusion de l'effort! Comme des fous qui, en liberté au milieu de torrents et de tourbillons, iraient tour à tour dans chacun d'eux écarter leurs doigts pleins d'or avec le ridicule espoir de retirer quelques paillettes éparses dans les flots, de temps en temps, avec une allure de somnambule, ils s'approchent d'une de ces rondes sonores du métal, voient leur offrande emportée par elle sans que leurs calculs ou leurs fétiches puissent rien pour en modifier le cours fatal, et, un peu plus déçus de leurs combinaisons vaines, de cette vaine tension nerveuse, viennent, après quelques minutes de piétinement mélancolique, faire enlever un peu de leur argent par une autre ronde!

Dans cette bataille d'avance perdue contre le hasard, les plus frénétiques, les plus convaincus de la toute-puissance humaine, chiffrent, pointent

raisonnent, comparent. Les mains fébriles se crispent sur le crayon qui note, sur le stylet qui perce des numéros et des colonnes. Jolies mains de femmes parfois, douces mains pâles, mains de caresses et de tendres soins, qui pourraient si bien faire ailleurs œuvre d'enchantement! Au milieu de leur fièvre souvent hargneuse et qui pour rien chipote, les plus résignés, ne cherchant pas à se leurrer sur leur impuissance, attendent, avec le regard vague de la foi et des airs touchants de supplication, le miracle qui les enrichira. Et, comme dans les plus fameuses chapelles de pèlerinage, Lourdes, Fourvière, où les prêtres affluent si nombreux que plusieurs célèbrent la messe en même temps et qu'il y en a toujours pour la dire aux nouveaux débarqués, du matin au soir, sans cesse, la monotone et tragique cérémonie se prolonge, dans le silence, dans le recueillement, dans l'angoisse et l'attente éperdue. En étudiant bien les crispations des physionomies, on arriverait à surprendre sur les lèvres de certaines femmes des mobilités d'oraisons et de marmottements dévôts! Et sans cesse aussi, comme dans les sanctuaires où plusieurs offices sont célébrés en même temps, la sonnette du jeu — Rien ne va plus! — tinte, ponctue le silence, dessine l'arabesque de ses sons grêles sur l'accompagnement de ce triste, de cet agaçant bruit de pas qui jamais ne s'arrête et qui fait songer à la rumeur de l'Océan

Quelle déception aussi pour ceux qui pensent avoir la vision d'élégance et de beauté! Quelques filles assurément s'y pressent, empanachées pour la parade galante de tout à l'heure et de plus tard. Rebondies sous l'étoffe claire, leurs hanches roulent, leurs croupes se tendent, et les grands voiles qui palpitent autour de leurs visages ajoutent à leurs œillades de voluptueuse arrogance, à la pourpre de leurs lèvres voraces, à leurs paupières bistrées, comme la dérision de je ne sais quelle virginale candeur. On s'émeut parfois de souples démarches onduleuses et de belles attitudes lascives, et il arrive aussi qu'on découvre des hommes de fière distinction. Mais en général quelle mélancolique et triste humanité, quels accoutrements de chez la marchande à la toilette, quel ramas de pierreuses, de maritornes bouffies, de vieilles gardes molles et velues, de dandys d'hôtels meublés, de gentilshommes râpés s'évertuant avec rage, avec hébétude, pour leurs maigres matérielles! Tels sont le plus souvent les spectacles de faste et d'élégance qu'on a sous les yeux : Petits bourgeois grincheux et potiniers s'obstinant là pour arrondir leurs rentes et qui, décavés, unissent leurs grogneries dans les encoignures ou geignent dans le compartiment du train qui les ramène à leur pot-bouille de Nice ou d'ailleurs, filles galantes qui, soucieuses de réduire au minimum leur exténuant office, s'acharnent avec une pas-

sion hargneuse à faire fructifier le salaire de leurs gymnastiques nocturnes ; mystérieux aventuriers, aux regards cyniques, au faciès hâve, balafré de rides, où toutes les angoisses de tables de jeu, de mauvais quarts d'heure, peut-être même de correctionnelle, sont inscrits en marbrures de fiel, en ravines grimaçantes. Foule banale et grise de mercantis, de gotons et de cuisinières, de bourgeois rondouillards, de carnassiers aux allures voraces, où, de temps à autre, se détachent un visage de grâce, une silhouette harmonieuse et claire de jeune femme.

Et dans ce morne troupeau s'enfiévrant jusqu'à la démence pour la reconquête de son or à mesure qu'il le perd, et risquant (dans cette rage épileptique que donne le sentiment de l'impuissance et qu'ont ressenti peu ou prou tous les joueurs) de s'entêter jusqu'au détroussage complet, jusqu'au suicide, apparaissent tragiquement toutes les épaves de Paris.

Tous ceux, femmes ou hommes, qu'on a connus puissants, adulés et qui, ayant perdu soit leur beauté dont elles vivaient en splendeur, soit leur sang-froid, leur force de travail et leur prestige, et n'ayant pas l'énergie de se recréer une existence propre, cherchent à marauder leur pain et leur luxe quotidiens autour des tables de jeu.

Quel est donc ce visage blême, fripé, jauni, aux paupières gonflées, aux yeux clignotants? Quelle est donc cette silhouette de pauvre oiseau

de nuit qui, effaré dans la lumière, semble jeté là par quelque rafale ? N'est-ce pas la belle Mme de X... dont, trente ans, le nom fameux fut sans cesse répété aux échos des deux mondes? Quel désastre! Quel effondrement! Un cyclone social a donc bouleversé sa vie et trahi soudain sa vieillesse si longtemps masquée sous l'émail! Après s'être toujours prélassée dans les voitures, elle semble ne plus savoir marcher. Dans sa robe d'un luxe fané et qui visiblement sort de chez la fripière, elle sautille comme un quadrupède plusieurs années reclus et qui se risquerait hors de sa cage. Si longtemps séparée de la vie par l'artifice dans lequel elle a vécu, elle paraît ne plus savoir se tenir dans le brouhaha des humains. Quelle expiation de sa sotte et lamentable existence sous les lustres! Une vieillesse ridicule, et ni le moyen ni le goût de se refaire une autre vie! Comme un oiseau affolé et bancroche qui se réfugie dans l'asile où il espère trouver quelques grains, elle sautille vers le jeu. Sitôt qu'elle est passée, les filles, habituées des courses, des théâtres et des restaurants de Paris, qui si souvent jalousèrent sa figurine XVIIIe siècle et son charme de jolie poupée, la reconnaissent avec stupeur sous tant de ravages, se gaussent de cette ruine bouffonne et chuchotent en se poussant du coude : « la vieille de X... ! » Inactive à la table de jeu, où elle a tout un long après-midi pour risquer ses deux ou trois pièces de cent

sous qui si vite seront ratissées, elle ne sait que faire, elle a des attitudes d'agonie et de lassitude, elle semble gênée de sa gloire mondaine qui survit à sa beauté déchue... à moins qu'elle n'en soit fière et qu'elle ne compte sur l'émotion qu'elle peut encore produire sur les jouvenceaux, sur les exotiques, pour de suprêmes succès qui l'alimenteront !

Mais voici que, derrière les frisettes de sa perruque rousse et le panache de son grand chapeau, se profile un sinistre visage, maintenant atone, mais que l'on connut jadis impertinent et fier. Un quart de siècle plus tôt, quelles espérances, quel avenir! Spirituel, éloquent, favorisé d'un succès immédiat, il n'avait qu'à se montrer pour séduire les salons comme les foules. Homme de tribune, il semblait né pour trouver les heureuses formules qui eussent guidé l'humanité d'aujourd'hui. Hélas! le caractère n'était pas à la hauteur du talent, l'ambition était trop âpre pour être patiente et pour attendre la gloire solide de la lente montée par l'effort et les services rendus; et, comme il arrive toujours, notre escaladeur au front d'audace perdit pied et culbuta. A présent le voici, regards inquiets, face aveulie et gestes louches, parmi les guenilleux impuissants, hypnotisés par la roulette, et, comme eux, à l'affût du louis qui le ravitaillera...

Pittoresques exemples de hannetonnerie trépidante, vertigineuse, mais qui n'est pas une

leçon pour nos hannetons esbroufeurs et nos hannetonnettes éperdues, beaucoup trop épileptiques et bourdonnants pour réfléchir, et bien trop ivres de leur vaine agitation pour en comprendre le péril et pour s'amender.

O les belles fleurs de casinos qu'il faut savoir regarder sur la Côte d'azur !

CHAPITRE IV

LA SNOBINETTE

Elle parle de tout ce qui tient en effervescence les potinières à la mode, ou mieux de tout ce qui les mettra en rumeur demain. Elle vibre de l'enthousiasme qu'il est « chic » de partager ce soir-là, se crispe de la dernière indignation dont il est élégant de frémir. Elle a l'opinion, la toilette, le style, l'écriture, l'argot mondain, voire même les maladies dont la vogue commence. Elle est fervente des sports, du luxe, des bibelots, des livres, que des fournisseurs avisés lui suggèrent et qu'elle croit découvrir. Elle se discipline à l'attitude, à la ligne, aux gestes que son couturier lui impose et qu'elle se persuade d'avoir lancés. Elle répète le tic et la grimace que telle cabotine glorieuse a mis en valeur, avec la certitude que sa grâce personnelle en fit seule le succès. Elle est partout où il faut être vu, où le nom d'une femme

dans le train doit être cité, de toutes les fêtes dont il faut pouvoir dire « qu'on en était ».

Il n'importe guère qu'elle ait lu ou écouté ce dont elle parle, qu'elle ait réfléchi aux gens et aux choses à propos de quoi elle affirme ardemment une opinion outrancière et définitive (qui du reste changera demain si le vent est à quelque caprice contraire). Peu importe aussi qu'elle n'ait rien regardé et rien compris du spectacle où il n'y avait d'intéressant pour elle que d'y être aperçue, où elle était elle-même une figurante au même titre que toutes les caillettes frénétiques de sa sorte qui constituent toujours les unes pour les autres le véritable spectacle. Ne sait-elle pas, en effet, que ses pareilles se trémoussent dans le même vertige, se convulsent de la même épilepsie, qu'aucune d'elles ne sera de cerveau assez orné pour la prendre en défaut et que, d'ailleurs, avec sa prestesse et ses grâces de papotage, elle se tirerait aisément, par une jolie pirouette, de ce piège improbable? L'essentiel n'est-il point de donner, par une phrase adroite, l'illusion d'une connaissance profonde, par une pensée pittoresque et rare, le leurre d'un jugement hardi autant que sûr, et, avant tout, pour maintenir son prestige, d'inspirer par la variété et la magnificence des cérémonies mondaines où elle figura, par l'importance du décor et des noms évoqués, par la richesse des anecdotes et des menus détails intimes, le sentiment de sa gloire mondaine?

N'ai-je pas eu, certain soir, la joie de dîner avec une personne si répandue et si agitée que son esprit n'avait évidemment le loisir de se fixer sur rien, aimable femme en perpétuel galop de parade, qui, dans la même journée, après avoir assisté à un grand enterrement, processionné dans la cohue piaffante et papotante d'un mariage où il fallait apparaître, pris le temps de jouer son rôle de cousine affectueuse dans la venue au monde d'un petit parent et d'amie affligée dans la mise en bière d'un poète illustre, montré enfin un costume clair et une figure de fête au vernissage d'un peintre mondain, avait encore trouvé le moyen de revêtir une toilette de soirée pour ses nombreuses voltiges du soir, car ce dîner auquel nous étions conviés ensemble n'était qu'un des endroits où elle devait paraître. Quel carnet, mon Dieu! Quelle trépidation! Mais, n'est-ce pas? il faut bien dîner. Et la nécessité de s'asseoir une heure pour cet office lui valait quelque détente dans ce hourvari.

Repos tout relatif, car on pense bien qu'une femme ayant tant de gestes à conter et tant de relations à mettre en valeur s'asseyait à table pour bien d'autres choses que pour y manger. D'abord ne lui fallait-il pas jouir de son prestige en narrant les péripéties hétéroclites de sa journée, en faisant briller ses parentés ou ses amitiés si reluisantes? Puis, tout en illuminant son petit être falot par les innombrables reflets des diverses gloires au milieu desquelles elle avait pirouetté

tout le jour, ne devait-elle pas aussi retenir des noms, des titres, des cancans et des mots, ramasser les miettes de la conversation à cette table où il y avait une guirlande d'hommes notoires et de femmes élégantes, afin d'ajouter ce lustre nouveau au magnifique compte rendu de sa journée dans les deux soirées qu'elle avait encore à « faire » avant de pouvoir reposer dans le sommeil son exténuante grimace mondaine?

Ses voltiges si disparates du tantôt l'avaient bien, à dire vrai, un peu mise en retard pour ce dîner qu'on différait de servir à cause d'elle, et le visage bourru des maîtres de maison commençait à trahir leur agacement de son sans-gêne. Mais quelle entrée joyeuse, jacassante, exubérante! Quelle prometteuse entrée de commère de revue qui porte en elle un grouillant mystère de drôlatiques aventures et qu'on sent devoir défiler en quelques quarts d'heure un long chapelet de bouffonneries! Aussitôt, les figures maussades des convives affamés rayonnent, celles des hôtes se plissent d'un sourire indulgent, autour de la retardataire loquace la glace de l'avant-dîner se fond. Sa toilette est comme murmurante de potins. On devine qu'elle sait tout, qu'elle a tout vu, que par sa bouche toutes les fanfares de Paris vont retentir. Et comme les yeux des mioches dans l'attente du spectacle, les regards des auditeurs lui font risette.

A peine a-t-elle échangé les shake-hands (du

geste à la mode cette saison-là), offert ses doigts aux baisers des hommes, arrangé d'une tape les volants de la robe autour de sa croupe un instant posée sur une chaise, que, immédiatement, les récits commencent et s'entrecroisent. Le passage du salon à la salle à manger n'interrompt ni ne gêne sa volubilité, et tous les couples en partance se taisent pour ouïr le tumultueux bavardage qui va leur révéler toute l'anecdote galante, familière, funèbre ou pittoresque de ce même tantôt à Paris.

Oh ! Elle les aime, tous ces gens qu'elle frôle, dans la douleur ou la félicité desquels elle figure, ces gens dont on parle et qui feront parler d'elle dans le monde ou les journaux! Avec la même sincérité de cabotine qui se pique à son propre jeu, elle a ri et congratulé au lunch des nouveaux époux, elle a pleuré et sangloté sa condoléance dans les voiles noirs de la famille en deuil. D'une âme également mais diversement émue elle vit mettre le nouveau-né dans ses langes et le mort illustre dans son linceul. Elle n'a oublié aucun des éloges qu'elle entendit bourdonner autour d'elle par des visiteurs compétents au vernissage du peintre mondain et que, pour être sûre de ne pas lui déplaire, elle lui a resservis avec le charme de son bagoût personnel, aucune des célébrités dont elle a reçu l'hommage, aucune des historiettes scandaleuses ou méchantes dont ses amis la régalèrent.

— Pauvre grand Fleurville, jacasse-t-elle... Qu'elles étaient donc tristes ses pâles mains jointes qui ne ciselleront plus la joaillerie des mots!... Et que sa tête chauve semblait petite!... Une vraie pomme de rampe d'escalier! Devant ce crâne si longtemps sonore de rythmes et dont le mécanisme ne fonctionnera plus, j'ai eu la même impression qu'en face d'un réveil-matin pour toujours arrêté... Figurez-vous que sa femme, qui a la superstition d'une vêture confortable pour les morts, a voulu l'embarquer pour ce grand voyage — où pourtant le coryza n'est guère à craindre — avec la petite calotte noire dont il préservait sa calvitie et dissimulait la misère de son pauvre petit crâne à musique!... Hélas! Les fées, les princes et les cygnes ont fini de s'y prélasser pour notre enchantement! Quel dommage! car c'était un grand poète que Fleurville et d'une grâce si spirituelle avec les femmes, dont il excellait à mettre en valeur le charme et la beauté... Encore un brillant foyer d'art qui s'éteint!... Chez lui, quel défilé de gloires! Fête perpétuelle du Verbe et de l'Idée! Quelles utiles et enorgueillissantes relations!... L'émoi produit par sa mort avive les regrets de tous les familiers de son salon... A sa mise en bière, une Altesse impériale, deux académiciens, une duchesse, et le Nonce disant les prières des Morts!... Dans l'antichambre une nuée de reporters aux aguets d'un détail et d'un nom — ils sont admirablement renseignés et je me

suis aperçue qu'ils chuchotaient le mien! — dans le salon une file de jeunes poètes — il en est de tout blancs déjà et de tout fripés — qui font queue pour obtenir l'honneur d'une pieuse veillée autour du catafalque... Mon Dieu, pourvu que ces reporters ne travestissent pas les renseignements que j'ai eu la faiblesse de ne savoir leur refuser!... Avec quelle impatience j'attends les feuilles de demain!... Quel ennui d'avoir son nom dans les journaux!... Le Nonce! Je le retrouverai au baptême de mon jeune cousin... J'ai profité d'une seconde de répit entre deux de ses prières pour lui apprendre l'heureuse naissance du bébé... Il en a paru ravi... C'est M. de Rothschild qui sera son parrain et une descendante de l'amiral de Coligny sa marraine. Le docteur Lapince, de l'Académie de médecine, vieil ami de la famille, a fait l'accouchement... La célèbre sage-femme, Mme Dextre, médecin de l'hôpital Necker et officier de la Légion d'honneur, a tenu à l'assister comme simple garde... Au moment où je suis partie, M. Coquelin, l'Amiralissime et la princesse de Gennevilliers venaient déjà de faire prendre des nouvelles... J'avais hâte de bondir au vernissage de notre admirable Mortora... Quel art bien français sous ce nom levantin!... Rien que des portraits de femme à la mode et de gens connus!... Vous pensez s'il y avait foule... Dès l'entrée un parfum d'élégance et une rumeur de succès... Une vraie griserie...

On se sentait vivre... Des photographes braquant leur objectif sur des groupes!... Tout le gratin dans la salle et dans les cadres... C'est un Van Dyck qui nous est né... Impossible de mieux rendre les morbidesses, la névrose, les crispations de la femme moderne et le plaqué mousseux de ses toilettes!... Je ne pouvais manquer d'y être, puisque je l'avais promis à Mortora que j'avais rencontré au mariage de la petite Josse et ensuite à l'enterrement de maître Chafouin, l'ancien bâtonnier... Cérémonies contradictoires, l'une délicieusement gaie, l'autre lugubre, à une demi-heure de distance!... Très liée avec les Josse et les Chafouin, j'étais naturellement des deux... Impossible de rater l'une au profit de l'autre!... On l'aurait remarqué... Très difficile à cause des toilettes... Je ne pouvais guère aller au mariage en costume sombre... Alors j'ai pris le parti d'une couleur intermédiaire... Quittant la messe d'hyménée, juste à pic pour arriver au service funèbre à l'heure du défilé de condoléances, je me suis arrangée pour changer en fiacre de gants, de voilette et de visage... Je m'en suis très bien tirée... Et j'ai rejoint le mariage pour le lunch... Très élégant... Le Gotha de la race ou de la gloire... Magnifique compte rendu dans les journaux... Les reporters des gazettes mondaines connaissent vraiment leur Tout-Paris... Là encore pas un qui m'ignorât... Mais, Dieu, qu'on est teigne!... Dans un groupe de jeunes femmes,

amies de la mariée, ne s'amusait-on pas à désigner pour elle les amants possibles?... On s'en montrait jusqu'à trois, dont l'un passe pour avoir été, il n'y a pas deux ans, le tendre chéri de la mère... Fraîchement conservée d'ailleurs, la mère, et précieuse encore aux ardeurs juvéniles des amis de l'adolescent son fils... Par exemple, très solennelle aujourd'hui et pour la première fois peut-être prenant au sérieux son rôle de mère!... Songez donc, c'est son Éminence l'archevêque de Paris qui donnait la bénédiction! »

Tout en contant les épisodes, les historiettes pittoresques ou galantes et surtout les satisfactions d'amour-propre de sa journée si bien remplie, elle jouissait de l'effet produit avec des grâces de chatte qui se pourlèche, trouvait le temps d'épier les physionomies, de retenir le nom des gens qui dînaient autour d'elle et même les mots d'esprit, les formules d'une frappe amusante, dont ils ponctuaient son récit. Cela, non certes pour rendre hommage à leur verve, à leur importance, mais simplement afin de pouvoir se pavoiser du prestige de leur gloire et se faire un succès avec leurs propos dans les deux salons où elle devait encore porter cette nuit-là l'esbroufe de son verbiage.

A dire vrai, si glorieuse que fût la maison où elle dînait avec un tel ramage, sa cueillette était maigre, car les convives, depuis longtemps fameux, avaient un renom sans scandale, sans pi-

ment de nouveauté, et, comme ils avaient le respect d'eux-mèmes, ils n'éprouvaient pas le besoin d'ahurir leur monde par un tintamarre d'opinions quintessenciées et paradoxales.

Or, ce dont notre snobinette est friande, c'est de réputations frais écloses, ainsi que champignons dans la rosée du matin, qu'elle s'imagine avoir découvertes et fait resplendir, et dont elle se pare avant la foule badaude, comme d'un bijou qui n'est pas encore sur toutes les poitrines et dans toutes les chevelures. Ce qui la séduit, c'est l'opinion rare, outrancière, frénétique, qui la sépare du commun (et presque toujours du bon sens), c'est le dénigrement passionné de tout ce qu'on s'accorde à trouver digne d'intérêt, c'est l'enthousiasme éperdu pour des bibelots et des ouvrages que personne ne connaît et qui ahurissent le goût public, c'est l'adhésion fiévreuse aux plus abracadabrantes idées.

Des musées, où elle ne va jamais parce qu'on n'y est pas vu du Tout-Paris — lequel ne demande à l'art que des prétextes de mondanité — elle n'admire que deux ou trois œuvrettes d'une beauté un peu baroque, dont quelque prétentieux esthète aura bruyamment exalté les mérites fort contestables afin d'accroître son propre prestige de raffiné. Dans une exposition de peinture, ce qu'elle cherche ce n'est pas la toile d'harmonieux équilibre et de noble caractère qui enchantera le commun des artistes sans pose, c'est le barbouillage

coruscant, c'est le tohu-bohu de lignes et de couleurs, c'est le rébus indéchiffrable sous prétexte de symbole, qui est un outrage au bon sens et une torture pour les yeux, c'est le triomphe de la cocasserie et de la monstruosité. En littérature où elle ignore tout du passé et où pourtant elle s'arroge le droit des verdicts les plus sévères, elle n'est à l'affût que de pensées prétentieusement vides et des formes les plus saugrenues. Au théâtre, elle ne tolère que les balbutiements de l'art le plus neuf en des salles de spectacle où elle a la certitude de ne partager son plaisir qu'avec la fine fleur de l'aristocratie intellectuelle. Peu importe d'ailleurs que la lumière — ou même l'obscurité — lui vienne du Nord, du Midi ou simplement du boulevard ! C'est ainsi que, après s'être engouée des drames norvégiens sans les comprendre, de pièces italiennes sans en discerner la passion égoïste et voluptueuse jusqu'à la férocité, elle s'émerveille des piécettes à fleur de peau, optimistes et goguenardes, qui font fureur en ce moment et nous viennent en ligne directe de feu le perron de Tortoni, sans même apercevoir en leur succès une renaissance — vraiment peu folichorne — du vaudeville, qu'elle avait jadis tant honni ! Quant à la musique, notre snobinette déclarait volontiers, ces années dernières, qu'il n'y avait qu'à Bayreuth, à Munich ou à Dresde qu'on en pouvait ouïr de bonne. Elle prenait en pitié les humbles gens, moins nomades ou

moins bien rentés, qui avouaient modestement leur joie d'une bonne audition à quelque concert du dimanche. De même les seuls pianistes d'outre-Rhin avaient le don de la faire frissonner. Il fallait voir de quel air langoureux, de quels regards voilés, elle s'émouvait de leur jeu ! C'est que la musique, où, pour acquérir réputation de dilettante, il suffit généralement de soupirer, avec des yeux de pâmoison, des propos enthousiastes et confus, la musique est son royaume. Monde mystérieux dont elle se fait la souveraine extasiée et trépidante. Que ce soit chez elle ou chez des amis, dès que le piano s'ouvre et que les premiers accords retentissent, elle s'approche de l'instrument comme si elle en était l'âme, du virtuose, comme si elle en était l'inspiratrice, et, un sourire de béatitude aux lèvres, le regard perdu dans une sorte d'hallucination extatique, semble être le génie même de la musique et offrir aux profanes émerveillés l'ivresse des grandes ondes harmonieuses ! Mais depuis quelques mois, elle a fini par s'apercevoir que les billets Cook promènent bien aisément une clientèle fort mêlée à travers les vieilles villes allemandes, que ce n'est plus une originalité d'avoir entendu la tétralogie à Bayreuth, à Munich, à Dresde, que l'invasion allemande se continue en la personne des innombrables pianistes teutons qui prodiguent un peu trop, dans tous les concerts et tous les salons qui les paient bien, leur cabotinage, leur pédantisme,

voire même leur talent. Aussi son enthousiasme a-t-il repassé le Rhin pour exalter deux ou trois compositeurs ou instrumentistes français encore inconnus des foules et qu'elle propose à leur admiration.

Caprices, ferveurs, mépris que, d'ordinaire, elle n'a pas spontanément, mais qu'elle recueille avec docilité de quelque nigaud flegmatique et solennel, de quelque pétulante personne, soucieux de se distinguer par la bizarrerie de leurs opinions et qui, à force de silence hautain où d'exubérante frénésie, à force d'artifice ou de trémoussements sont devenus comme les guides d'un petit monde où ils rendent leurs oracles. C'est généralement une maîtresse de salon littéraire qui se doit à elle-même d'avoir des opinions originales, ou quelque médiocre esthète sans public qui, par la cocasserie sévère de ses jugements, prend au milieu de ce cénacle sa revanche du manque d'influence et d'autorité qui le caractérise.

Du reste, après quelques années de ce régime, notre snobinette n'a plus besoin de conseiller et d'entraîneur. N'en étant pas à une erreur ou à une contradiction près, elle préfère se donner l'illusion qu'elle se dirige elle-même, en prenant comme seul guide son fanatisme de toute nouveauté, guide ni plus incertain, ni plus mauvais d'ailleurs que celui auquel naguère elle obéissait. Invariablement donc, sans réflexion, contrôle, ni choix, elle galope et bondit au tout dernier brim-

borion, à la fantasmagorie la plus récente, à l'élégance qui vient à peine de sévir, à l'opinion en train d'éclore. Dans une vie sans principes et sans foi, l'enthousiasme pour toute floraison nouvelle, même vénéneuse, est son unique foi et son seul principe. Ce qu'elle redoute avant tout, c'est de paraître retarder, de ne pas être dans le train — aussi monte-t-elle parfois dans ceux qui s'immobilisent tout de suite sur une voie de garage! — de ne pas être comprise parmi les passagers du dernier bateau — aussi lui arrive-t-il de s'embarquer sur certains qui sombrent avant même d'avoir quitté le port! — C'est sa terreur, son angoisse. Elle met son amour-propre à s'épargner cette inélégance... d'autant mieux qu'elle l'a connue peut-être dans sa jeunesse sans prétention et sans méfiance.

Car, bien souvent, notre curieuse d'impressions rares, notre exploratrice de cocasseries et d'outrances, notre interprète exaltée de tous les balbutiements d'art, ne s'est pas toujours dressée, frénétique et trépidante, à la proue des bateaux d'avant-garde, sous les yeux du Tout-Paris attentif à ses nobles appels de vigie! Avant d'être en vedette sur les tréteaux mondains de la Grande Ville, elle était enfouie peut-être dans l'obscur silence de la province où, jusqu'à son mariage, elle mena une existence de jeune fille paisiblement docile à toute tradition. Avant d'être émancipée par l'hymen, par le triomphe de sa beauté

dans les salons de Paris, avant de subir la transfiguration qui résulte de son fiévreux cabotinage, elle vivotait, respectueuse de toutes les idées reçues, de toutes les formes consacrées, des élégances un peu défraîchies. Elle se trouvait très heureuse en ces plaisirs de tout repos et ne soupçonnait même pas qu'on pût si frénétiquement être prise du besoin d'en changer.

Mais lorsque, de Pont-à-Mousson ou d'Yssingeaux, son mariage avec un homme lancé dans la farandole de Paris la transplanta soudain en plein artifice, en plein règne de la grimace et de l'attitude, elle rougit de ses opinions « popotte », de ses goûts arriérés, de ses connaissances sans imprévu sur les hommes et sur leurs œuvres. Ne s'apercevant pas que cette délicate fleur de naïveté était l'un de ses charmes, elle eut hâte de grimper dans le train le plus tumultueux et le plus rapide, pour n'en jamais redescendre, elle mit son orgueil à y faire la plus voyante pantomime afin que sa gaucherie retardataire de la veille fût pour toujours oubliée.

Aussi, par honte de son bourgeoisisme un peu timoré d'antan, est-elle d'avance acquise à toute nouveauté, même inutile et bouffonne, à toute floraison, fût-elle mort-née, d'art ou de littérature. Par crainte qu'on se rappelle sa ferveur ancienne pour les choses d'autrefois, elle adhère fougueusement à ce qui ne sera peut-être qu'une pauvre minute de demain. Même elle n'attend

pas que la bizarrerie surgisse : pour se donner le lustre de l'avoir pressentie et découverte, elle guette son éclosion. Alors ce sont des fanfares d'enthousiasme qui saluent beaucoup plus sa propre importance, son goût, son originalité que le mérite de l'inventeur. Aussi est-elle la proie ravie et consentante de tous les charlatans, de tous les cymbalistes, de tous les batteurs d'estrade. Cette prétendue directrice de l'art et du goût n'est au fond que de la quintessence de gogo! Sa terreur de paraître retarder la fait choir dans toutes les fadaises, la rend dupe des pires démences. Quelle victime désignée pour tous les clowns de lettres qui remplacent l'œuvre (difficile à créer) par les théories tapageuses, pour tous les aigrefins de la peinture et de la sculpture qui masquent d'une noble doctrine leur impuissance, pour tous les stropiats de la musique, pour les innombrables bavards qui, impuissants à rien tirer d'eux-mêmes, rendent des oracles sous le majestueux titre d'esthéticiens, et sont d'autant plus enclins à égarer le goût public par la bizarrerie de leurs jugements, qu'ils gardent rancune à l'art sain et fort de n'avoir pu y réussir! Ratés aigris et fourbus qui sont les grands hommes de notre snobinette. Ne sympathise-t-elle pas avec eux non seulement dans la frénésie pour toutes végétations baroques, mais dans le mépris de l'harmonieuse et robuste beauté? Car si elle est fort au courant de la moindre broussaille qui

vient de surgir, elle est magnifiquement ignorante des plus grandes fleurs éternelles. Son effroi d'être une arriérée s'accorde à merveille avec son manque de vraie culture : elle nie, dédaigne, prend en pitié les œuvres simplement riches de beauté sans fracas et sans scandale. C'est d'ailleurs bien à tort qu'elle s'inquiète jusqu'à l'angoisse de passer pour une retardataire. Nul risque pour elle de chopper à cette mésaventure puisque, de parti pris désormais, sans avoir besoin de recourir aux fantoches qui guident d'ordinaire ses enthousiasmes, elle court d'elle-même à tout ce que l'on déballe sur le marché.

Ce galop éperdu autant qu'aveugle n'a qu'un péril : celui de vous faire passer sans les voir à côté des fortes œuvres qui s'édifient sans bluff, et, tandis qu'on s'attarde à une cueillette ridicule d'herbes rabougries, de découvrir soudain, au bruit des acclamations de la foule, qu'on a négligé telle pousse vraiment radieuse et vivace, et cela simplement parce que personne ne prit soin d'y accrocher les grelots de la réclame! Mais qu'importe? On en est quitte pour rebrousser chemin en hâte, et pour se livrer à une si tapageuse pantomime d'admiration que les autres hannetons toujours distraits et préoccupés d'eux-mêmes, remarquent à peine que, si l'on se démène ainsi, c'est pour rattraper le temps perdu! Un autre écueil, bien plus anodin encore, c'est de s'engouer de niaiseries par trop grotesques dans leur appa-

rente nouveauté. Mais n'a-t-on pas la ressource de les jeter discrètement au tas des défroques de la mode, « aux laissés pour compte » des grands enthousiasmes? Qui donc dans cette trépidation perpétuelle s'apercevra d'un emballement à faux? La seule chose qui compte, c'est de se trémousser, d'une manière très voyante, pour tout ce qui tient cinq minutes l'affiche de la curiosité : œuvres, idées, hommes.

Car on est aussi friand des personnages dont on parle que des bibelots dont la vogue commence. Si c'est Paris qui est le lieu de leur triomphe, on les veut dans son salon et sa salle à manger. Les plus frénétiques iront peut-être jusqu'à leur ouvrir leur alcôve. S'ils accomplissent leurs prouesses sur les chemins du monde, il faut qu'on ait de leurs nouvelles directes, qu'on puisse donner la preuve de l'intimité cordiale où l'on est avec eux, en exhibant quelques lignes de leur écriture héroïque. Lorsque, étrangers, ils voyagent en France, ou bien, coloniaux, viennent y rafraîchir leur fièvre, quel orgueil de pouvoir, chez soi, les offrir à ses hôtes! Fort légitime serait la satisfaction de reconquérir un ami et de fêter son retour au milieu de gens qui l'estiment. Mais ce n'est point d'un tel plaisir affectueux qu'il s'agit. Nulle joie sinon de vanité sereine! Le but c'est de s'annexer cette gloire à la mode, c'est d'en faire parade, c'est de montrer « qu'on en est » peu ou prou. Aussi ne se contentera-t-on point d'un hom-

mage discret. Là encore on n'aura que des gestes qui seront très vus. Lettres, paroles, attitudes seront combinées pour ne laisser de doute à personne sur l'ancienneté et la profondeur de cette affection... qui eût été moins démonstrative en cas de malchance! Ce qu'il faut, c'est qu'une relation aussi splendide illumine de ses reflets le prestige de notre hannetonnette, c'est que son accueil au héros, au savant créateur, au grand artiste, soit partout trompetté, soit un peu étrange en sa forme afin qu'on en parle davantage.

Avec quel art, à la première rumeur de succès, elle saura pour un homme, pour une femme jadis négligés parce qu'elle ne croyait pas à leur avenir, resserrer les liens, évoquer les souvenirs qui rapprochent, afin de pouvoir porter comme une parure cette amitié en train de devenir rayonnante! Si, dans cette famille en vedette, quelque grave événement se produit, mariage ou mort, avec quelle ingéniosité elle se singularisera dans l'hommage, afin d'attirer sur elle-même un peu de l'attention qui se fixe sur ses amis illustres! Son cadeau ou ses fleurs ne ressembleront pas aux autres, son attitude de congratulation ou de condoléance sera calculée pour l'effet. Soyons sûrs que, de là, elle ne sortira pas inaperçue...

Danse de Saint-Guy perpétuelle, qui exige invention, souplesse, rouerie, qui ne laisse ni repos ni détente et à laquelle notre snobinette s'évertue sans profond plaisir, car elle ne jouit de

rien, sinon de son esbroufe, et sans vrai profit, car le jour où elle s'arrête enfin, exténuée, fourbue, elle n'est qu'un pauvre petit être falot, parcheminé, ridicule, qui, de toutes les puissantes rumeurs et de tous les grands souffles du monde, n'a rien perçu que le bruit des antennes, des ailes et des pattes des hannetons, ses pareils, dans la trépidation desquels elle-même trépida!

CHAPITRE V

DÉPLACEMENTS ET VILLÉGIATURES

Voilà nos frénétiques créatures en rumeur sur les plages et dans toutes les stations, dites balnéaires, où pour papoter, flirter, faire assaut de vanités et de toilettes sous de frais ombrages, on a le prétexte d'une eau qui coule. Le vide, si lugubre, de l'avenue du Bois-de-Boulogne et de l'allée des Acacias leur a révélé soudain que c'est décidément l'été. Tant que ces voies triomphales de la fashion s'illustraient de robes élégantes et de figures notoires, beaucoup de nos belles agitées ne s'étaient point aperçues de la fournaise, bien que ce défilé radieux se recommençât chaque jour par 30 degrés centigrades. Paris peut-il vraiment être l'étouffante rôtissoire qu'on dit lorsque tant de silhouettes claires, tant de visages en fleurs et mille sourires de joie, de volupté, de conquête, s'y promènent en une parade enchantée? Mais dès que la pimpante volière, après une dernière

esbroufe de son ramage et de son plumage, commence de s'éparpiller, cette désertion fait sentir l'été à ceux qui restent et que cette rumeur de joie étourdissait. Dès que l'allée des Acacias n'est plus belle que de ses nobles masses d'arbres frissonnant dans le pur ciel d'été, dès que les échos de Trouville, de Dieppe, d'Aix, d'Evian — de tous les coins où retentissent les rythmes de danse et le roulement des petits chevaux — prouvent que toute la mondanité élégante et folâtre prend ses ébats sur ces rivages dont les gazettes content chaque jour les délices, on découvre soudain que le soleil flamboie et calcine, que Paris n'est plus tenable. On s'attendrit sur le teint cireux, sur les yeux cernés des enfants. Dans une stupeur un peu humiliée de rôtir encore dans la ville étouffante, alors que tant d'amis ont déjà leurs noms dans les comptes rendus du plein air, on a hâte d'abréger un séjour dont la prolongation, pas loin d'apparaître comme une manière de déchéance, est à coup sûr un ennui.

Alors c'est le galop vers les étalages, les vitrines, les halls des grands magasins. Deux jours durant, on dévalise les armoires pour jeter leur contenu au gouffre des malles profondes. Il semble que l'on parte pour une expédition, pour la conquête de la nature. On a tellement vécu dans l'artifice que l'air, l'eau, la lumière et la terre, même édulcorés par l'industrie des hommes, apparaissent dans leur force redoutable d'éléments! Sous la

morsure de la brise marine, que deviendra la fleur délicate d'un visage déshabitué de telles violences? Comment les crèmes de beauté, si précieuses pour l'atmosphère bénigne de la cité, résisteront-elles à la desséchante averse de soleil? Et le col, la naissance de la gorge, la blancheur douillette des bras, jolies évocations de tout le mystère féminin qu'on laisse si volontiers apparaître, ne vont-ils pas se flétrir dans un tel embrasement? Les mains elles-mêmes, les fines mains pâles — formule banale dont on a mis son amour-propre à faire une troublante réalité! — pourront-elles, malgré leur lourde armature de bagues, garder la douceur laiteuse qui les rendit célèbres? Aussi ne se trouve-t-on jamais assez pourvu des dentelles, gazes, linons et mousselines, de tous les tissus qui protègeront tant de charmes sans trop en dissimuler la splendeur. Et leur grâce légère s'insinue dans le majestueux amas de toilettes que, partout, en toute saison, il faut pour la parade et la conquête. Prémuni de la sorte contre les rudesses de la nature, on commence à glorifier son enchantement, sa saine et forte poésie, dans les suprêmes papotages avec les figurants de la farandole qui sont encore là et qui, dans une griserie pareille, s'apprêtent au même exode :

— Ah! La merveille des soleils couchants sur la mer! Magnificence!... Mélancolie!... Grande voix de l'Océan! Et le murmure du flot qui crépite sur les galets!... Si émouvant le mystère de

l'espace !... Bienfaisante influence sur l'esprit comme sur le corps !... Quelle joie de pouvoir se bien reposer ! C'est avec tout un programme de vie végétative et intérieure que nous partons...

— Et où allez-vous ?

C'est généralement quelque plage célèbre de la côte normande, quelque tumultueuse ville d'eaux dont alors on vous dit le nom. Certaines eaux sont à la mode comme certaines maladies qu'elles sont censées guérir. Et beaucoup de docteurs ayant les plus palpables raisons pour entasser leur clientèle en des cités balnéaires qui savent se montrer reconnaissantes, on a bien des chances d'être envoyé sans effort à quelque source folâtre autour de laquelle toute une fourmilière, friande de plaisirs, d'aventures, de potins, se trémousse et s'évertue. S'il s'agit d'un intègre praticien qui, dans sa probité ingénue, ne songe pas à vous y expédier d'office, quelle facile victoire d'amener son scepticisme complaisant à vous prescrire une station thermale où l'on s'amuse et qui est un rendez-vous d'élégances ! La distraction n'est-elle pas le meilleur traitement ? Quant aux eaux vraiment efficaces, que l'on va prendre par réel besoin, la société cosmopolite qui depuis toujours y vient faire pénitence, ne se les est-elle pas rendues agréables par tous les divertissements possibles et d'abord par celui qui pour elle-même résulte de sa propre rumeur et de son incessante voltige ? Enfin, si c'est sur la forte senteur et les

souffles du large que l'on compte pour vivifier son corps fourbu, n'est-on pas sûr, même en choisissant au hasard le long de la côte, de tomber sur quelque grève toute pimpante de parasols en toile rayée et de toilettes claires, plus sonore des bavardages, des rires et des flonflons que du fracas des vagues ?

Si le mari est lui aussi un hanneton oisif dont tout le rôle social consiste à mêler son bourdonnement à l'immense rumeur de plaisir, c'est lui qui, avec une joie fébrile, se fait le guide des siens vers quelque réduit d'élégance. Sous prétexte de se ragaillardir dans la saine allégresse de la nature, il a la même hâte de retrouver dans un lumineux décor d'été les gens, le flirtage, les amusettes, les ragots dont il se divertit tout l'hiver, et de goûter la fièvre grisante des casinos. Si, au contraire, il est retenu à Paris par la nécessité de conquérir, dans une perpétuelle chasse à l'or, le luxe et le faste mondain de sa femme, c'est sans lui que sa nichée vient s'ébattre dans le vertige balnéaire. Lettres et cartes illustrées lui représenteront chaque matin les voluptés du farniente, d'amour-propre et de cabotinage auxquelles, sous couleur de se reposer dans le calme des grands horizons, il pourra prétendre du samedi soir au lundi matin. Evocation quotidienne des nouvelles relations ébauchées sous la tente de coutil rayé, compte rendu des petits succès mondains qui, de loin, l'enorgueillissent et lui font

prendre sa solitude en patience... si tant est qu'il ne s'en console point par des jeux plus personnels.

Car un ménage avisé ne perd pas de vue le profit social d'une villégiature. Si elle coûte cher, il faut qu'elle rapporte en intimités brillantes, en accroissement de prestige et de considération. Ce n'est pas tout que de prendre du plaisir. L'essentiel est de le goûter en compagnie de gens capables de vous servir, de favoriser votre escalade sociale ou celle de vos enfants, d'être plus tard des figurants glorieux dans votre salon. Sans doute une partie de tennis ou de gulf est un agréable passe-temps, sans doute il n'est rien de tel que la vive escrime d'un flirt pour vous distraire, mais l'enchantement n'est-il pas plus complet lorsque ce duo de raquettes ou de langueurs vous approvisionne d'une bonne affaire, d'une amitié utile, vous laisse l'espoir d'une situation enviable ou d'un fructueux mariage ?

Aussi est-il élémentaire de bien choisir sa villégiature. Précaution initiale d'où dépend tout le succès de la campagne.

— Les de N. sont à Houlgate.

— Tiens ! on disait qu'ils avaient loué à Trouville.

— On verra défiler leur cortège habituel de financiers et de politiciens.

— Le *Figaro* de ce matin annonce l'arrivée de Mme Le B.

— Ses fils l'accompagnent-ils ? Ce sont des boute-en-train qui mettent en branle toute la jeunesse. Quadrilles américains, amour, hymen !

— Le *Gaulois* d'hier signale que Mme du G. vient de planter sur les galets de Dieppe sa tente littéraire. Toute la future Académie y viendra gagner par quelques spirituelles médisances les voix des deux académiciens qui font assaut d'esprit sous son sceptre ! Dans les Lettres, il n'est pas de meilleur placement que la méchanceté courtisane...

Alors, selon que par nécessité de carrière ou de situation familiale, on se soucie de belles combinaisons financières ou d'intrigues politiques, qu'on ambitionne un beau mariage pour ses filles ou bien des lauriers académiques pour ses fils, ou même que, tout uniment, on désire faire pour son salon une rafle de gens notoires ou fastueux qu'on n'avait pu encore y attirer, c'est à Trouville, Houlgate, Dieppe, Vichy, Royat, qu'on ira mettre à l'air les frais chapeaux, les ombrelles éclatantes, les toilettes radieuses comme des fleurs, dont on s'est muni pour aller goûter les joies simples de la nature.

A peine débarqué là-bas, avant même d'accorder un regard à la mer ou aux montagnes qui enserrent la ville d'eaux, on s'enquiert des baigneurs déjà présents, de leurs habitudes, des plaisirs et des passionnettes qui les attachent les uns aux autres.

— Où sont descendus les Un Tel ? De quel escorte sont-ils ? Qui traînent-ils à leur suite ? Qu'est-ce qu'on fait ? S'amuse-t-on ? Quels jeux à la mode ? De qui parle-t-on surtout ? Les flirts, les liaisons, les divorces, les potins ?

Et l'amie interviewée, fière de l'expérience que lui donne son antériorité de séjour, ravie de se pourlécher à nouveau de toutes les histoires dont elle s'est déjà divertie à mesure que s'en régalait la plage, récapitule avec une volubilité complaisante ses observations et ses découvertes, les chuchotements et les rumeurs, ajoute aux aventures dont on a la preuve, aux diplomaties galantes ou ambitieuses qu'on peut suivre, celles que son imagination devine. Avec un don du portrait et de l'anecdote caractéristique que bien des écrivains lui envieraient, elle fait défiler en moins d'une heure toute la troupe élégante des personnages qu'on peut avoir intérêt ou plaisir à connaître :

— Aujourd'hui presque personne sous les tentes. Tout le monde galope à la recherche de « l'homme blanc ». Jeu importé d'hier. Vêtu de blanc pour qu'on l'aperçoive mieux, un homme se dissimule et toute la gentry, divisée en couples sympathiques, le cherche. Il a droit de cache dans toutes les demeures publiques de la ville, hôtels, cafés, casinos, dans les dépendances les plus secrètes desquelles les fringants limiers couplés ont droit de visite. Plaisir cocasse et réjouissant.

— Qui m'a tout l'air d'avoir été mis à la mode par quelque galantin pas bête, sûr de ce qu'on peut attendre d'un tel pourchas à travers les chambres garnies et les recoins obscurs...

— Le fait est que le gibier se terre admirablement et que ces parties de cache-cache se prolongent plus qu'aucun jeu connu !... Comme dans toutes les chasses ardentes, il y a des couples de limiers qui s'attardent et rentrent longtemps après que la bête a été forcée... Ainsi, à la dernière battue, tandis que l' « homme blanc » était pris à 4 heures, c'est beaucoup plus tard qu'on vit poindre M. de Chapaize et Mme Cruzille, souriants mais un peu gênés. Ils s'étaient, paraît-il, obstinés à une recherche méthodique dans les dépendances de l'Hôtel-Royal...

Ainsi renseignée, l'arrivante se poste. Déjà, sur les seules indications de journaux mondains qui d'avance lui ont révélé le gîte des personnages notoires, elle a choisi l'hôtel qui en est le mieux fourni. Là, elle ruse pour conquérir dans la salle à manger une table qui lui assure un voisinage agréable ou utile. Même si l'on ne se connaît pas, le moindre incident de service, un souffle de gaieté qui passe, vous mettent en même temps le sourire aux lèvres. Et dans une telle atmosphère c'est bien vite que le sourire s'accompagne de paroles aimables. Amorce de l'intimité future que l'on rêve. Les enfants aussi sont un lien. Comment ne pas échanger des regards sympathiques

au-dessus de leurs joues rubicondes et dorées qui font concurrence aux pêches, aux pommes, aux raisins qu'à belles dents ils dévorent ?

Surtout l'avant-garde d'amis qu'on possède dans la place facilite tout ce travail d'investissement. Par eux on se faufile et s'insinue. Après vous avoir annoncé, ils vous présentent. Comme leur propre intérêt les pousse à embellir votre valeur sociale, on est garanti contre toute médisance. Dans leur cortège on se lie avec les personnes de marque qu'ils ont eu déjà le temps de s'annexer et qu'on ambitionne de faire figurer l'hiver dans son salon. En attendant, elles grossissent la cohue des amis plus anciens qui manœuvrent au gré de votre sourire, et, brillantes, aimables, empressées, contribuent, grâce à la parade mondaine dont elles vous entourent, à faire de vous une des reines de la plage ou de la station. Et c'est tout ce qu'on souhaite. Quel été charmant ! On est de toutes les fêtes. On les inspire et on les règle au mieux de son prestige. Pas une mondanité, pas un divertissement où l'on n'ait un rôle en vedette !

C'est l'allègre trépidation de Paris qui continue. Véritables délices que de retrouver dans l'éparpillement de l'été le pittoresque vertige hors duquel on languit et de compléter par des recrues nouvelles l'équipe d'hommes élégants ou connus, de jolies femmes à la mode dont on a besoin pour maintenir la façade ! Des potins, des passion-

nettes, des intrigues dont on se régale, une frénésie de joie au milieu de laquelle il fait si bon vivre, et le comique enchevêtrement des vanités et des appétits au jeu desquels on s'amuse sans négliger ses propres malices et sans se dire que, par elles, on donne aux autres le même spectacle bouffon.

Que la nature est donc adorable et bienfaisante ! Quelle douceur de pouvoir apaiser son âme dans sa majesté sereine ! Ah ! Le charme de la vie végétative ! Le mystère de l'infini ! L'immense rumeur de l'espace ! La magie des soleils couchants ! Seulement cette grande voix de la mer, jamais on ne l'écoute, et le crépuscule a le tort de flamboyer à l'heure où l'on s'attife pour l'élégante parade du casino. Aussi ne voit-on que son reflet dans le mircir de la table à coiffer. A vrai dire, on n'a pas l'âme assez recueillie pour goûter l'émotion de tels spectacles. Et l'on s'éloignera de la mer sans avoir senti sa grandeur et l'on quittera les montagnes sombres qui font à la ville d'eaux comme un cirque de velours sans avoir été une seule fois troublé par leur grave mystère. Tant d'autres préoccupations vous assaillent !

— Que fait-on demain ? Etes-vous du pique-nique des Courtillière ? Il paraît qu'ils racolent pour un déjeuner au phare des Dunes ? Deux filles à marier et trois crétins de fils à pourvoir. Vous pensez s'ils se trémoussent ! Pas gais d'ailleurs les Courtillière ! Plus dans le train.

Leurs plaisirs datent de l'époque où leurs filles n'avaient pas encore coiffé Sainte-Catherine. C'est assez dire s'ils sont vieillots ! Le seul homme amusant qui se fourvoie de loin en loin dans leur bande, c'est ce brimborion de Moranne, vous savez bien, le minéralogiste de l'Institut, facétieux, pirouetteur et prompt aux calembours. Encore ne s'y risque-t-il que pour contrebalancer ses autres relations trop légères et pour se faire prendre au sérieux. Il me semble examiner le corsage des femmes avec plus d'intérêt que les cailloux de la côte. C'est vrai que nous sommes en vacances. D'ailleurs, il m'a tout l'air d'un vorace sans goût. Avez-vous vu l'abominable décolleté sur lequel, avant-hier, chez Mme de Praye, il s'hypnotisait ! Et les grâces de cette matrone aux salières n'avaient même pas le mérite du désintéressement ! Elle poitrinait pour le salut de son fils, dont les culbutes au baccalauréat pourraient enfin être arrêtées par la recommandation de Moranne... Ce n'est pas comme cette insatiable Mme Chazeux dont les cinquante ans ne désarment pas et qui a le grand tort de trop montrer son sein, fort pénible à voir, et de cacher son fils, joli garçon qu'on regarderait avec plus de plaisir. Tandis que Mme Chazeux essaie de se rajeunir ici pour de suprêmes amours avec des coquebins timides, il se déniaise à Etretat avec une contemporaine, encore fringante, de sa mère... Tiens ! Voilà Grime, de la Comédie-Française, avec les Francfort qui l'accaparent !

On m'avait dit en effet qu'il devait venir ici et descendre chez eux. Mon Dieu! l'exhibent-ils avec assez d'ostentation! On dirait qu'il leur appartient. Ah! ils le conduisent vers les de la Masure. Naturellement. Les plus cabots de la plage! Enfin, je vais le rejoindre sous leur tente. Il faut absolument que Grime dise un monologue à ma première soirée de l'hiver. Tâchons de prolonger son séjour ici par des flirts agréables et des promenades amusantes... Regardez-moi le manège de la petite Mme Toury autour du jeune ancien ministre Bavardol. Elle a un tel désir de l'avoir chez elle... A moins qu'elle ne cherche à le séduire pour lui faire plaider à l'œil son divorce! Car aucun avocat n'a l'oreille du tribunal et ne fait gagner les causes comme un ancien ministre qui peut l'être encore demain. Aussi n'y a-t-il plus qu'eux qui plaident... Ah! Mme La Guiche avec son ténébreux ami Blanot! il a l'air d'un poète romantique et c'est simplement le directeur des Galeries Sébastopol. Dans son hall à fanfreluches il pourra nous faire profiter de bonnes occasions. Le coup de revolver que sa femme a voulu tirer sur lui le mois dernier fait un peu de vide autour d'eux. Mais comme d'ici quelques semaines tout le monde aura oublié ce scandale et fera fête à ce couple important, c'est le moment de prendre date dans son amitié. Rejoignons-le avant de fondre sur Grime... »

Cependant que se jouent ces petites comédies

vaniteuses ou intéressées, sur la mer aux tons de perle et pour ainsi dire immatérielle dans son vaporeux rayonnement, la pourpre du couchant s'étale et flambe. Mais personne ne s'en aperçoit. Ou bien, si c'est au pied des montagnes que la fourmilière élégante s'agite, le velours sombre des sommets s'illumine des splendeurs du soir, la nappe tranquille du lac ou la courbe de la rivière semble refléter toute la joie glorieuse de la terre. Mais personne n'a un regard pour cette féerie banale et quotidienne, vraiment trop sans imprévu pour une âme à la mode. Du moins si on ne la sent pas, on en parle, ne fut-ce que pour amorcer les entretiens difficiles en attendant que la moindre insinuation caustique permette d'en arriver au seul bavardage passionnant, c'est-à-dire aux hypothèses, anecdotes et pronostics sur les galanteries de l'endroit, aux astucieux propos de bluff et de parade, surtout aux conversations adroites pour mettre au service de ses intérêts ou de sa vanité les gens qu'on tâche de séduire. Alors le soleil et les étoiles jouent tout juste le rôle de l'électricité dans un salon où l'on flirte, où l'on intrigue, et la voix profonde de la mer n'a pas d'autre importance que l'orchestre des tziganes qui, dans une soirée, sert d'accompagnement à l'alerte jaserie mondaine.

Sur la plage, sous les arbres et les vérandas de la station balnéaire, chaque personne dirige les plaisirs et les pourchas de sa villégiature selon

sa situation, sa nature et la nature de ses intérêts. Heureusement ! Car, sans cela, quelle âpre lutte ! Personne ne pourrait supporter personne autour de son perpétuel affût, et les hôtes de marque ne sauraient à quel appeau répondre. Même avec la dispersion des frénésies, les rivalités sont déjà suffisamment hargneuses !

La maîtresse de salon littéraire bat le rappel des célébrités de plume ou de pinceau qui passent et que, dans ses battues parisiennes, elle n'a pas encore atteintes. La voici aux aguets sous sa tente ou bien sous les ombrages du parc, au milieu de son cercle quotidien qu'elle réunit en pleine fourmilière élégante. De là elle épie sans en avoir l'air le remue-ménage d'alentour, le travail et les prises des concurrentes qui, après plus ou moins de virtuosité spirituelle, s'évertuent à la même traque ; là elle est en bonne place pour lancer ses rabatteurs et surveiller leur manœuvre, pour mettre à profit les occasions qui s'offrent d'accrochages et d'intimités, pour juger la minute où l'intermédiaire des amis peut être le plus propice.

Même jeu, seulement avec un autre personnel, de la femme autoritaire qui ambitionne d'exercer une influence politique. Nul ministre, ancien, présent ou futur, nul journaliste prépondérant, nul financier mêlé aux grandes affaires dont la politique dépend, qu'elle n'attire dans ses rèts et ne retienne dans son sillage. Autour d'elle, em-

pressés à lui plaire et à l'amuser, tous les petits jeunes hommes friands de places, qui trouvent agréable et commode de grandir à l'abri d'un cotillon.

Moins spécialisée parce qu'elle n'a ni mari, ni amant, ni fils à pourvoir d'un fauteuil à l'Institut ou d'un siège au Parlement, la femme qui se soucie simplement de satisfaire sa vanité par des « chopins » dans tous les mondes, jette ses filets sur toutes les gloires, toutes les beautés et même tous les figurants qui se montrent. Ce qu'elle veut surtout, c'est remplir ses salons, avoir une cohue froufroutante, jacassante, esbroufante à ses soirées et à son jour. Alors au seuil de sa tente ou bien sous son dais de feuillages, avec autant de brio et de grâce que chez elle, elle est une maîtresse de maison impeccable. Elle dit tout ce qui sied de dire, avec le sourire, le ton et les nuances qu'il faut. Elle a des gestes et des regards de « réception ». Lorsqu'on la voit, lorsqu'on l'écoute, on s'étonne de ne pas retrouver autour d'elle l'habituel décor, les bibelots, les laqués blancs et les fleurettes de son salon.

Pour celles qui ne songent qu'à se divertir, qu'à recruter des comparses pour leur éternelle farandole, pareille goinfrerie sans choix : on accueille ou l'on guette tout ce qui offre une façade même momentanée d'élégance, tout ce qui a une apparence de chic, tout ce qui semble chérir la fête, tout ce qui fringue, piaffe, bluffe, rit, tout ce qui

s'habille bien, mène vie de luxe et de joie, pratique les sports et les plaisirs à la mode, parle l'argot mondain du moment et dit les fadaises en vogue...

*
* *

Mais déjà le soleil est moins chaud sur les arbres qui, aux premières bruines, ont comme des frissons d'automne. Les abois des chiens résonnent sous la futaie, la fusillade retentit dans la plaine. Tous ceux qui peuvent s'offrir l'enchantement d'une double villégiature vont partir pour la grave solitude des champs. On pourrait croire que, après ces semaines de parade succédant aux brisantes fièvres de Paris, tout ce monde, fourbu de plaisir et d'esbroufe élégante, las d'avoir enchevêtré les combinaisons diplomatiques pour la prééminence, l'amour, l'argent, va être heureux de pouvoir enfin se réfugier au fond des vieilles demeures, loin de la folie, et jouir avec volupté du repos enfin conquis, de même que, au soir d'une longue chasse d'apparat, on s'anéantit béatement, dans le sommeil. Quelle erreur ! A la campagne la danse de Saint-Guy continue. Pas plus qu'on ne goûtait la merveille de la lumière sur le tumulte ou la sérénité des flots et la ligne veloutée des monts se dessinant sur l'azur, on ne s'émeut de tous les souvenirs familiaux qui bourdonnent pour ainsi dire autour de vous, on ne sent la grâce mélancolique de la terre sous sa resplendissante parure d'automne. Une fois de plus

le décor change, mais l'agitation fébrile se prolonge aussi ardente.

De qui est-on entouré ? Les de la Tagnière sont-ils déjà installés dans leur château ? Quels invités avaient chez eux les du Pampre pour faire l'ouverture ? Sait-on quelles personnes se succèderont chez les Trouillard du Plessis ? La vieille Mme de Varangeville, retirée de l'amour faute d'un partenaire de bonne volonté, a-t-elle comme d'habitude réuni sous son toit sa troupe d'hommes et de femmes aimables dont les passionnettes divertissent ses loisirs de voluptueuse inlassée qui, ne pouvant plus espérer d'autres joies, trouve une légère compensation dans l'atmosphère de bonheur au milieu de laquelle elle se plaît à vivre ? Dans quelle maison annonce-t-on comédies, charades, bals, etc ?... Où flirte-t-on ? Où intrigue-t-on ! Quels personnages de marque sont attendus, cette saison, dans la contrée ?

Tels sont les soucis qui vous assaillent dès que, dans l'omnibus de famille venu vous prendre à la station, on roule entre les peupliers bruissants et les haies touffues d'où les troupes de moineaux s'envolent avec fracas, entre les chaumes blonds où les sombres corbeaux qui s'y prélassent évoquent le souvenir d'habits noirs dans un décor clair, et les vignes sous le feuillage jaunissant duquel les lourdes grappes violettes apparaissent.

Et, à peine débarqué, sans avoir pris le temps d'un regard aux choses qui vous parleraient si

tendrement de votre enfance, des parents et des aïeuls qui l'enchantèrent par leurs gâteries, de votre jeunesse rêveuse et fêtée, de vos premières années d'amour et de bonheur, vite, en auto, sur les mails, dans les victorias prestes et les charrettes rapides, pour reprendre contact avec le voisinage élégant, pour inventorier les promesses de plaisir que la région recèle, pour se réjouir des potins qu'on y chuchote, pour y resserrer les liens de famille ou d'amitié qui rendront plus aisés l'escalade sociale et les mariages fructueux.

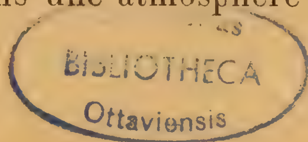
Par intérêt aussi bien que par frénétique besoin de divertissement, voilà donc la farandole qui continue sans même se métamorphoser. Il n'y a qu'un peu plus de carrosserie dans les rapports, parce qu'on est obligé de courir après son plaisir. Mais cela encore n'est-il pas un plaisir et une élégance de plus ?

Le peu de répit que vous laisseront vos hôtes — car il faut des séries d'invités pour que cette retraite ne soit pas trop sévère — et ces randonnées de castels en villas, se gaspille en correspondances. En effet, il ne suffit pas de maintenir ses relations avec les voisins directs, avec les amis du dehors qui villégiaturent chez eux ou se succèdent chez vous. Pour déjouer l'indifférence, il faut savoir, malgré l'éloignement, se maintenir toujours présent. Après quelques semaines de séparation, les gens auxquels vous unissaient des

plaisirs pris en commun perdent si vite l'habitude de vous aimer, au profit d'amis nouveaux en la société desquels ils courent de fête en fête! Sans compter que le débinage des absents est un tel ciment de relations agréables et d'intimité! Il semble au contraire que, même à distance, on empêche l'oubli, on paralyse le dénigrement par des lettres amusantes et cordiales où, en évoquant les joies, les ragots, les brocarts d'antan, les anecdotes dont on s'est diverti ensemble, on se rappelle qu'on est de la même bande, qu'on se retrouvera aux brumes prochaines et qu'on aura encore besoin les uns des autres pour les beaux vertiges de l'hiver et du printemps.

Alors on griffonne et l'on téléphone. On se trémousse la plume à la main, comme naguère sur la plage élégante. Pour briller devant ceux qu'on veut séduire de loin, on se montre spirituel aux dépens des amis qui vous entourent et même des hôtes accourus à votre appel pour vous distraire. N'arrêtera-t-on pas des égratignages plus cruels si l'on réussit à provoquer tout de suite ce cri de respectueuse admiration : « Quelle charmante petite rosse que cette Yvonne ou cette Madeleine! »

Mais quelle imagination pour ainsi suppléer la présence réelle, impérieuse et loquace! Il ne suffit pas de connaître les cœurs et de se rappeler les caractères. On doit pouvoir se les représenter tels qu'ils réagissent, dans une atmosphère don-



née, lorsqu'ils sont aux prises avec certaines personnes. Il faut être capable de reconstituer cette atmosphère et de pressentir ces influences. Quelle finesse psychologique ! Quelle divination ! Et même si l'on est doué de ces vertus, quel tact pour les mettre en œuvre à distance ! La moindre gaucherie, une note de trop dans le persiflage laisseront affleurer vos craintes. Loin d'une conversation on en prend difficilement le ton, et, comme une lettre est une parole jetée dans un long entretien qui se prolonge plusieurs jours entre intimes, cette parole risque fort de n'être pas au diapason. Si encore on savait qui est là, qui va venir, dans quel état d'esprit et de cœur l'on est !

Ce sont toutes ces choses aléatoires et passagères que nos hannetonnettes s'ingénient sans cesse à se représenter. Et ce sont ces soucis, joints à leurs autres préoccupations et à leurs autres vertiges, qui font de leurs villégiatures dans l'éblouissement de l'été ou le charme de l'automne des semaines si salutaires pour le corps, si propices à la paix de l'âme et aux grands rêves humains !

CHAPITRE VI

BIENFAISANCE ET CHARITÉ

Quel prestigieux renom de personnes charitables ont Mmes La Griffe et du Jabot! Gloires de la bienfaisance française, elles rayonnent même à l'étranger, maintenant que, grâce à la prestesse des communications internationales et à l'accord des âmes généreuses par delà les frontières, les bonnes œuvres s'entr'aident pour les sinistres retentissants. Pas une catastrophe un peu reluisante, pas une guerre bien effroyable où leur nom ne soit imprimé dans les journaux, où elles n'entrent en correspondance avec les impératrices et les reines, où elles ne prouvent leur zèle par des communiqués à la Presse! Ce sont des puissances morales avec lesquelles le Gouvernement compte, des célébrités dont Paris est fier, que la Province finit par connaître à force de les voir citées dans les gazettes, auxquelles les Grands-Ducs en voyage se font un devoir de rendre visite... lorsqu'elles

ne sont pas trop décaties, et dont les modernes journaux de mode (qui propagent si fâcheusement dans la foule les ridicules snobismes des gens chics) ne se lassent pas de publier les portraits aux heures et dans les décors les plus intimes de leur vie.

D'aussi loin qu'elles se souviennent, elles furent dressées à ce sport amusant et profitable de la bienfaisance. Encore toutes petites filles, elles figuraient aux côtés de leur mère dans les fêtes de charité les plus élégantes, tendaient à l'aumône leurs jolies menottes et, en voyant les grimaces d'alentour, en écoutant les captieux papotages, apprenaient l'art du faux sourire qui masque les secrètes pensées, du cabotinage qui est l'essentielle vertu mondaine, pressentaient à bonne école les calculs vaniteux ou intéressés, arrière-fond invariable des parades les plus diverses dont le monde décore son incessante curée.

Car ce n'est pas du jour au lendemain qu'on peut devenir une belle créature d'artifice, bien en formes et en souplesse ! Tant de virtuosité ne s'improvise pas, les préceptes et le don ne suffisent point. Il y faut l'entraînement, l'atmosphère, la lente emprise des traditions vivantes. De même que les meilleures ballerines sont celles qui, nées pour ainsi dire au foyer de la danse, y ont grandi, les mondaines les plus réussies sont celles qui, dès leur frêle enfance, balbutièrent leurs pre-

miers mots, esquissèrent leurs premiers sourires et leurs premiers pas au milieu de la farandole. Alors, plus n'est besoin qu'on leur enseigne petit à petit les valeurs sociales, la graduation des hommages ou de la désinvolture, les ruses complexes de la diplomatie. Aux gestes, aux regards, aux inflexions de voix elles ont vite deviné ces nuances. Sans doute, dès leurs premiers jeux aux Tuileries et aux Champs-Élysées, dès leurs premières matinées enfantines, une habile éducation est venue en aide à leur instinct pour leur apprendre à garder leur rang de petites poupées précieuses, importantes et adroites. Elles savent, les pauvrettes, qu'il y a des compagnes dont les parents sont milliardaires, illustres et puissants, que c'est avec celles-là qu'elles doivent s'ingénier à jouer sans cesse, que pour celles-là il faut réserver complaisances, gentillesses, sourires, qu'il en est d'autres, peut-être plus joyeuses et plus charmantes, mais pour lesquelles, leurs familles étant sans fortune, sans éclat ni influence, il est inutile d'avoir le moindre égard. Déjà aussi elles s'y forment à l'art des propos avisés et des sourires trompeurs. Mais rien ne vaut la merveilleuse école de certaines fêtes de bienfaisance où il faut, pour tirer d'elles tout le profit possible, beaucoup d'adresse et la plus rare connaissance des hommes, où il faut savoir mettre en œuvre tout le cabotinage et toute la rouerie mondaine que les salons vous apprirent.

Aussi, bien vite, Mmes La Griffe et du Jabot, encore fillettes, surent-elles se familiariser avec les malices les plus secrètes, et leur rôle de mignonnes figurantes dans l'apothéose de leur mère ne tarda-t-il point à devenir plus personnel. A peine leur taille commença-t-elle de s'emprisonner dans un corset, leurs robes à descendre jusqu'aux chevilles et leurs cheveux fous à se nouer en nattes que, tout en paraissant aider leurs mamans, elles travaillèrent pour leur propre compte. Si les rayons de vente où se trémoussent les mères sont moins glorieusement achalandés que d'autres, c'est à l'un de ces autres que les filles porteront leurs grâces coquettes, leur parfum, leurs souples attitudes, leur désir de relations brillantes, d'invitations magnifiques, de flirts qui vous classent et vous font envier, surtout de beaux mariages !

Une personne fûtée et entendue à la charité mondaine doit s'annexer à une grappe de duègnes importantes, de jeunes femmes et de jeunes filles d'un radieux prestige social. Il faut qu'elle s'arrange pour ne point passer inaperçue au milieu d'elles et même pour y conquérir sans fracas la vedette. Une fois incorporée à une telle bande qui rehausse ses mérites et son rang, qui attire sur elle les regards des gens « distingués », notre jeune fille est en selle pour les galopades fructueuses.

C'est ainsi que, encore toute virginale et gra-

cile, la personne délurée qui devait être plus tard Mme La Griffe, escaladant plusieurs étages dans la hiérarchie de la bienfaisance mondaine, s'était faufilée en des œuvres tout à fait reluisantes, auxquelles jadis sa mère n'eût jamais osé prétendre et qui augmentaient singulièrement pour toutes deux le prestige comme le profit de leurs opérations.

— Tout ce qu'il y a de plus aristocratique, *l'Orphelinat des Porteurs de viande de la Villette* et *l'Œuvre pour la Sobriété des Cuisinières!* avait enseigné à sa fille la mère de la future Mme La Griffe, fort experte en la valeur représentative des divers groupements charitables dont l'opinion élégante a souci.

La mignonne n'avait guère besoin pourtant qu'on lui fît la leçon! Dans son amour-propre de fillette ambitieuse, elle avait souffert de la bienfaisance encore un peu subalterne où sa mère était confinée et des nobles contacts qui, de ce fait, lui restaient interdits. Aussi n'avait-elle point attendu qu'on lui conseillât cette grimpée pour en supputer les avantages. Tout de suite, dans son jargon utilitaire et sans hypocrisie de mondaine moderniste, elle les précisa :

— Oui, la princesse d'Hunyadi-Janos aux *Porteurs de viande* et la marquise de la Tour d'Ivoire à l'œuvre de *l'Anse du Panier*, comme nous disons entre nous! Très chic en effet! L'armorial et le Tout-Paris du million! Les soirées de la Prin-

cesse, ennuyeuses à périr, mais où les invités sentent chaque minute leur valeur s'accroître... Les bals de la Marquise, bien plus divertissants car on y flirte sous l'œil sympathique de la maîtresse de maison, et les séries légendaires dans son château d'Eure-et-Loir qui se liquident régulièrement, chaque automne, par deux ou trois grands mariages et de plus nombreuses aventures également retentissantes!... Il n'y a que *l'Assistance aux goitreux des Savoies* qui soit plus chic encore et plus fermée!... Tu penses : Un brelan d'Altesses royales et impériales! Autour d'elles rien que la plus pure noblesse historique ou des milliardaires datant au moins du règne de Louis-Philippe!... Là, rien à espérer pour nous, à moins d'un coup de chance ou de cœur....

— Ma fille! gronda pudiquement la mère qui était d'une génération où l'on se croyait tenu de voiler, par quelques guirlandes, des calculs tout aussi désinvoltes et où l'on ne dédaignait pas de se duper soi-même par des propos charitables... Ambitionne surtout les œuvres où tu croiras pouvoir faire le plus de bien! Tu sais que ce fut la règle de ma vie.

— Connu, maman!... Ne t'épuise pas à me donner le « la »! Réserve ton manifeste pour le monde... Sans compter même que tu peux t'en dispenser : Tu n'en es plus à faire tes preuves et à suggérer aux gens l'opinion que tu veux qu'ils aient de toi! Il y a des années que ta vertu chari-

table est un lieu commun. Jouis de tes lauriers puisque tu sens un avantage à ne pas encore dormir sur eux et laisse-moi monter dessus pour faire une enjambée plus haute!

Sans les égards que notre fringante moderniste se croyait tenue de garder pour le pharisaïsme grandiloquent à la mode de jadis, elle eût ajouté avec ce tranquille cynisme qui n'éprouve même plus le besoin de s'abriter sous un masque :

— T'époumonne pas à faire du bluff, maman! On connaît la ferveur et le désintéressement de ta charité. N'aie pas peur qu'on te déboulonne de ton piédestal! N'empêche que c'est à force de te trémousser parmi les belles madames de *l'Orphelinat des Allumeurs de réverbères* que, de famille plutôt modeste, tu épousas un industriel d'assez beau train. N'empêche que c'est là, ainsi qu'à *l'Œuvre des Mutilés du Second Empire* et à la *Ligue des Récréations familiales*, que tu as eu tes flirts les plus enorgueillissants, tes relations les plus brillantes et les plus cossues, qui t'ouvrirent les salles à manger fastueuses, mirent dans ton salon des hôtes de marque, t'obtinrent pour ton mari — feu mon père qui était loin d'être un aigle, — et pour mes frères, — d'aimables crétins n'ayant d'autre mérite que de s'habiller chez le bon faiseur! — toutes les places, faveurs, distinctions, passe-droit qu'il n'était pas trop scandaleux de leur conquérir! Tu es une très bonne mère en essayant que tes longs services dans la bien-

faisance me profitent aussi. Ils me donnent un tremplin plus haut que celui d'où tu t'es élancée jadis. Ne nous alourdissons pas de vaines hypocrisies et tu verras où me porteront mes cabrioles sur une piste que je connais ! »

C'est ainsi que la jeune fille, mettant à profit l'expérience de sa mère et des contemporaines qu'elle avait vu se démener autour d'elle, sachant tirer un merveilleux parti des hommes, des femmes et des circonstances, ménageant les vanités et les intérêts dans le seul but que l'on ne contrecarre pas les siens, avait su — sans négliger les œuvres où triomphait sa mère et qui pouvaient lui servir — se faire agréer à celles qui constituaient à ses yeux un avancement social. C'est ainsi que, d'abord modeste et se bornant à une figuration effacée, elle n'avait point tardé, en récompense même de son allure si discrète, à s'y voir offrir une place bien en vue, des invitations qui l'empourpraient d'orgueil et la main de M. La Griffe, boursier auquel une particule trop récemment conquise sur son nom roturier et une richesse à peine de quelques années plus ancienne ne permettaient pas encore trop d'exigences dans ce monde où il était fier d'être admis et où il avait hâte de consolider quelque peu sa situation précaire.

Première pirouette ascendante qui en avait permis bien d'autres ! Pouvant répéter sur les hauteurs, avec l'aplomb que donnent l'entregent

et la fortune, le jeu charitable qui avait si bien réussi à sa mère, Mme La Griffe connut des succès et des profits bien plus exaltants. Avec une beauté plutôt moindre et des grâces plutôt moins affriolantes, quels flirts plus glorieux! Dans son salon, des pages de l'Almanach de Gotha et les notabilités les plus indiscutables de l'art, de la finance, de la politique, de la littérature. Et pour ses enfants, pour ses gendres — bien que le souci de ne point effaroucher ses relations aristocratiques l'eût contrainte à une circonspection délicate envers la « tourbe au pouvoir » — quelles rafles sur les cîmes de la Magistrature et de l'Armée! D'ailleurs, la réserve même à laquelle elle était condamnée envers les politiciens de la « faction » régnante n'accroissait-elle pas son prestige auprès de certains de ces parvenus vaniteux qui ambitionnaient comme un brevet de parisianisme et d'élégance la faveur d'être reçus chez elle et ne croyaient pas l'acheter trop cher en la payant de toutes leurs complaisances?

Par surcroît, Mme La Griffe — à l'instar de sa mère mais bien plus ostensiblement qu'elle — acquérait peu à peu l'angélique et noble réputation de sœur de charité mondaine, inconsciente même de son propre mérite. Les journaux pourtant ne se faisaient pas faute de le lui révéler! Car de même que Mme La Griffe faisait le sacrifice, disait-elle à ses aristocratiques amies qui lui en savaient gré, de recevoir les ministres uniquement pour le suc-

cès de ses œuvres, elle condescendait à bien accueillir les reporters pour émouvoir l'opinion par leurs articles et battre le rappel autour des caisses trop souvent vides. Dévouement qu'elle expiait par des indiscrétions en vérité bien pénibles : ainsi avait-elle dû se résigner au ruban de la Légion d'Honneur qu'un ministre en extase devant les faits et gestes de la noblesse (même la moins authentique) lui avait de force mis au corsage, et ne pouvait-elle empêcher les journalistes d'imprimer sans cesse son nom, sa louange, de publier son portrait, celui de ses chiens, de son mari, de son automobile, de sa salle de bains, de sa table à coiffer, etc..... et de lui faire réputation universelle d'une déesse ardente, sereine, candide, de la bienfaisance mondaine !

A quelques variantes près, Mme du Jabot, s'élançant de tremplins analogues, s'était évertuée aux mêmes cabrioles. Seulement, plus fortunée que son émule Mme La Griffe, moins escortée qu'elle d'amis, de neveux, de cousins à pourvoir, elle avait borné sa récolte aux seules satisfactions vaniteuses. Ne demandant pas à la charité mondaine la conquête de l'argent que déjà elle possédait, et des grandes situations dont elle n'avait cure pour personne de sa famille, elle n'utilisait les tréteaux de la charité élégante que pour collectionner les invitations précieuses, acquérir autorité et prestige dans un monde plus reluisant que celui où elle avait grandi et pour asseoir dans les

archaïques fauteuils de son salon des personnages ornés de titres bien plus anciens et bien plus majestueux encore : désintéressement des profits palpables qui lui permettait un discret mépris pour Mme La Griffe dont elle était un peu jalouse et dont elle aurait voulu être un peu mieux différenciée. Mais qu'importe, après tout, du moment qu'elles sont associées dans la gloire et dans la reconnaissance publique, du moment que, tout en gardant pour les vrais connaisseurs leur physionomie distincte, elles se complètent l'une l'autre et attirent par le prestige de leur exemple toutes les jeunes vocations ambitieuses d'aussi bien réussir?

Car, ce n'est pas niable, elles les fascinent. Grâce à elles, toutes les personnes d'un peu d'esprit et qui ne se sentent pas dans le monde pour en être dupes, découvrent les heureux résultats de la charité mondaine, la seule qui soit amusante et profitable.

Se gardant, comme tant de parvenues maladroites, d'imprimer dans les journaux leurs largesses et de perdre par cette déplaisante ostentation le bénéfice mondain de leurs générosités, elles recommencent pour leur propre compte les calculs et l'adroit manège de Mme La Griffe et du Jabot, qui, tout en assurant à ces deux personnes une vie de fêtes, de parade, d'hommages, d'influence, de pouvoir et de profits, leur vaut de faire figure dans les annales de la bienfaisance.

Et l'éternel dialogue reprend avec quelque compagne ou avec soi-même, si l'on n'a pas de confidente assez sûre, et sous la réserve de quelque précaution de langage si l'on a la faiblesse démodée de mettre à l'abri sous de grands mots ses fringales et ses ambitions.

— Êtes-vous de *Œuvre de la Régénération des petites mains?* Moi je m'en mets. De récentes zizanies ont fait des vides dans les rangs des dames patronnesses... Avec un peu de doigté, beaucoup de places à prendre, et très rapidement!... Je suis du dernier bien avec la rèche Mme Arselard qui, en raison de son mauvais caractère et de ses succulents dîners, fait selon son bon plaisir les élections au comité, choisit les vendeuses et distribue les vedettes... C'est elle qui, trois ans de suite, a mis d'office au buffet la petite de la Haye dont personne ne voulait parce qu'on ne la jugeait pas assez bien en chair et en sourires pour faire recette. C'est elle aussi qui, d'office, lui dépêchait des soiffards richissimes pour consommer son champagne et son porto, surtout pour lui créer une cour, tant et si bien qu'elle a fini par faire convoler ce paquet d'os en justes noces avec un fastueux Américain, grand buveur d'extra-dry... Ç'aurait pu être aussi bien un gentilhomme avec plus de quartiers que la lune elle-même, car à la *Régénération des petites mains*, il y a beau preneur pour les disgraciées et des ressources magnifiques pour les ambitions les plus

voraces : des archiducs, des agioteurs si puissants qu'ils sont au-dessus des lois ou tout au moins les font abroger lorsqu'elles les gênent, des millionnaires de la révolution sociale, des princes de l'Église, des anarchistes roulant en mail et en auto, des chefs d'armée, des chirurgiens qui ne taillent que des peaux de rois et de grands seigneurs, des ministres auxquels on permet de suivre le train, tout juste avant la valetaille, afin d'en obtenir croix, places, subventions, dithyrambes officiels... Dès qu'on s'est faufilé dans l'état-major, soirées et garden-party au Faubourg, un évêque *in partibus* pour vous marier, la bénédiction du Pape à peu près sûre!... Pour nos maris des invitations aux chasses les plus enviées, l'accès des clubs exigeants, les vingt-huit jours derrière les feuilles de chêne d'un général, des petits saluts cordiaux à toutes les réunions sportives élégantes et — on en a toujours besoin — les faveurs du gouvernement dont on est libre de dire plus de mal qu'on n'en pense...

Ayant réussi à se glisser et à se mettre en vue dans quelques œuvres du *Sauvetage des Trottins* ou de la *Tempérance des élèves en pharmacie*, la fine Mlle du Busc et l'ensorceleuse Mme Coquillat jouissent d'admirables tréteaux pour le flirt, la conquête, l'influence. Elles s'en font une manière de trône d'où elles règnent, se laissent voir en belles attitudes et tirent de leur office d'innombrables profits sociaux.

Des loques et des vices à propos de quoi elles battent l'estrade, elles se soucient comme de leur premier cabotinage! Les pauvres à secourir, les braves êtres chancelants à fortifier, pour lesquels elles se trémoussent, jamais elles ne les verront! Jamais ils n'auront d'elles un mot de réconfortante bonté. Seulement elles en parlent. Il le faut bien. C'est le prétexte indispensable pour leurs cabrioles. A l'occasion, lorsque l'auditeur vaut qu'elles se mettent en frais, elles sont même superbes de chaleur, attendrissantes d'émotion et de suavité. Ne faut-il pas qu'elles éclipsent par la splendeur de la recette telle rivale en influence qui se démène au rayon voisin pour donner, par un chiffre supérieur, la preuve qu'elle a des amis plus « chics », plus riches, plus fidèles?

— Le baron de Roulepif chez elle!... Tout à l'heure le prince de Tollu!... Mais qu'est-ce qu'elle fait donc pour les enjôler ainsi?... Voilà un succès préparé par bien des après-midi suspectes!... Pauvre mari berné... à moins qu'il ne soit consentant!... C'est qu'il s'attarde à ses grâces, le Baron!... Est-il possible de s'afficher ainsi?... Pourvu que les politiciens et les gentilshommes pannés ne l'aperçoivent pas! Ils viendraient tous courtiser son pouvoir ou ses millions!... Mauvaise journée! Je n'ai encore fait que six cents francs!... Et pas un flirt qui me fasse mousser!... Ma robe ne m'avantage

décidément pas. J'ai eu tort de vouloir trop devancer la mode ! Peut-être aussi que mon parfum n'est pas assez affolant !... Mon Dieu ! Mon Dieu ! Quelle guigne ! Si elle ne me lâche pas, je vais sortir de là diminuée !... N'ai-je pas eu pourtant les plus brillantes promesses ! L'ambassadeur du Japon et l'amiral révoqué d'avant-hier, Coquelin Cadet et Salivas, le futur président du Conseil !... Sans compter tous mes flirts, grands ou petits, passés ou présents... Un vrai lâchage ! C'est indigne ! Quelle leçon ! Je serai désormais moins prodigue de mon sourire. Si je n'avais pas tant de plaisir à montrer mes épaules, comme je les garderais pour moi !... Mais c'est navrant à pleurer ! Tout le monde autour de moi fait des affaires d'or... On remarque ma solitude. Je suis comme une pestiférée. Quels sarcasmes doit provoquer ma tape !... Oh ! c'est enrageant ! Voilà le Ministre des Fonds secrets qui vient de rejoindre M. de Roulepif et rivaliser avec lui de générosité !... Quel pied plat ! Toute cette bassesse pour être maintenu dans le prochain Cabinet... Si Salivas arrivait au moins, cette Excellence serait bien vite devant mon comptoir... Mais personne ne viendra donc à mon secours ?... Tiens ! Ce clou de Mme Tringle qui se permet d'accrocher au passage la princesse de Barbizon !... Cette petite Lavasse qui est assaillie à son buffet comme une cantinière par son régiment ! Toute la bande des artistes et des littérateurs mondains !

Ça boit sec et ça fait un ramage qui s'entend !... Pour comble, la mollasse Yvonne Bubon qui, elle-même, rafle les hommages et l'argent des jouvenceaux moins tremblants que son sein !... Il n'y a que moi ! C'est un désastre ! Je dois être envoûtée par ce mage borgne dont j'ai repoussé les attouchements visqueux qu'il me proposait sous prétexte de chiromancie !... Ma parole, si j'apercevais un bossu, je crois que j'irai le frôler pour faire tourner la chance... Ah ! Enfin ! M. Arsène Nabot, l'éternel blackboulé de l'Académie française... Un rossignol qui ne chante plus mais qui fait toujours parler de lui... Il vient pour moi... C'est mieux que rien... Sa verve hargneuse attirera près de moi tous ses confrères malchanceux !

La fine Mlle du Busc aussi bien que l'ensorceleuse Mme Coquillat ont bien raison de palpiter en de telles angoisses et d'interpréter avec tant de fièvre les péripéties de cette foire aux vanités où la charité n'est que le magnifique prétexte de l'éternelle parade mondaine, de l'éternelle course à l'argent, à l'amour, au pouvoir. Les figurants ne s'agitent en ces ventes de charité que comme dans un salon ordinaire où il faut faire montre de sa façade, plastronner pour l'embellir. Et l'on stupéfierait les meilleurs d'entre eux en leur demandant une pensée pour la détresse au profit de laquelle toute cette esbroufe se dépense ! N'est-ce pas le rôle obscur et subalterne des

bonnes créatures sans intrigues, sans amours et sans liesses d'aller à domicile consoler la guenille, sécher les humbles larmes, panser les plaies de misère et de solitude ? De même que ce ne sont pas les jeunes élégantes qui viennent s'agenouiller, au crépuscule, dans l'ombre des cathédrales, de même pourraient-elles avoir le loisir et le goût des escalades ignorées aux soupentes de détresse ? Ce sont des papillons qui font admirer leurs radieuses couleurs dans la lumière. Tant mieux si leurs battements d'ailes, qu'ils prodiguent pour leur propre allégresse, illuminent d'un peu de joie les ténèbres d'alentour !

Il s'agit bien en vérité de tels soucis ! Ecoutons les chuchotements de ces dames entre elles. Du côté des acheteuses qui ne viennent là que contraintes, comme l'on paye un billet souscrit, uniquement pour entretenir les relations utiles, faire leur cour aux femmes de maris influents, apporter le « merci » attendu pour les dîners où les fêtes de l'hiver, et qui gênées dans leurs folâtres passe-temps de l'après-midi, préféreraient peut-être à cette cohue l'ardente intimité de quelque garçonnière, ou bien, fort à court pour leurs fanfreluches personnelles ou pour le train de leur maison, s'irritent de semer en poudre aux yeux l'or qui leur serait si nécessaire :

— Voilà Mme Calebasse qui me guette. Feignons de ne la point voir. Mon aîné ne passe son bachot que dans trois ans. D'ici là j'aurais bien d'autres

occasions de lui faire plaisir pour amadouer par elle le professeur de Faculté son époux... Mieux vaut me réserver pour Mme de Hautefutaie aux bals de laquelle ma fille se crée d'utiles relations... Cent sous pour Mme du Verne. C'est tout ce que mérite son maigre dîner annuel... Dix francs à Mme La Brousse dont le mari invite le mien à ses chasses et qui nous octroie du gibier quand sa valetaille n'en veut plus. Vingt francs à Mme Chipoteaux dont le salon est utile à la carrière de mon mari... Mon Dieu ! que d'argent ! Surtout lorsqu'on a tant de dépenses ailleurs, qu'on est en retard d'un terme pour son loyer et que ma fille et moi faisons nos visites dans nos manteaux de la saison dernière !... Et que l'après-midi serait donc plus douce chez mon joli bien-aimé qui est précisément libre aujourd'hui et qui m'a tant suppliée de venir !... C'est à peine si je pourrai faire chez lui un saut d'un quart d'heure ! Juste le temps d'un baiser au galop !

Prêtons maintenant l'oreille au bavardage des vendeuses inoccupées et du grand état-major de la bienfaisance qui, dans l'attente des visiteurs tout à fait éblouissants, surveillent la manœuvre, marquent les fautes, les ruses, les hardiesses, les succès et jugent d'un coup d'œil le progrès ou la dégringolade des situations mondaines :

— L'étude de Me Discord ne doit plus faire florès : on ne voit plus en rumeur autour de sa femme la ruche de divorcées élégantes qui

venaient se ruiner en brimborions pour conquérir l'époux à leur cause et accélérer la procédure libératrice ! Il faudra la remplacer l'an prochain !... Voyez nos recrues de cette année ! Jolies et flirteuses en diable, elles font merveille.

— Leurs sourires, leurs regards câlins affolent les hommes. C'est vrai. Les voilà tous en pâmoison dans le sillage de leurs froufrous et de leurs parfums.

— Précieuse leçon pour l'avenir. Il n'y a plus qu'un peu de galanterie qui fasse recette !

— Pas trop n'en faut pourtant, car nous risquerions le discrédit pour notre œuvre, d'une grâce jusqu'alors si digne.

— Il sera bon de donner le « la » à celles de nos néophytes qui se laissent entraîner par leur généreuse nature.

— Ainsi la petite Mme du Bois se prodigue. Regardez-la se trémousser au milieu de sa troupe d'hommes, les frôler de sa poitrine et leur offrir ses lèvres et ses dents quasi sous le nez.

— Pas étonnant qu'elle ait usé déjà son premier livre de caisse.

— Ah ! M. Maroufle ! Attention ! Il est encore plus vaniteux que riche ! Vite ! Vite ! Faisons un succès à son entrée !... Bon ! Bien attaqué !... Tout un essaim de femmes capiteuses autour de lui ! Il ira de ses cinquante louis !...

— Depuis que Mme Grignotte s'habille chez

Rousset, elle est plus à son avantage et a plus de succès.

— Vous savez qu'il lui donne la plupart de ses toilettes en échange de la réclame mondaine qu'elle lui fait partout.

— Je m'étais bien aperçue qu'elle chantait un peu trop la gloire de son couturier.

— On m'avait dit qu'elle jouissait seulement de prix spéciaux.

— Ah! l'agrément d'avoir de fortes hanches et une délicatesse accommodante!

— C'est peut-être pour cela qu'elle fait tant d'argent! Son comptoir ne désemplit pas!

— Mme Blette avoue trop son âge : rien que des adolescents autour de sa grâce encourageante et dodue! Puisse-t-elle ne pas nous créer d'histoires en ruinant des mineurs!

— La zézayante Mme d'Amandis est très en beauté et son mari est en train de prendre à la Chambre une grande importance. Aussi, elle ne chôme pas! Et dire que, dans la crainte d'un fiasco, nous ne lui avions confié que le rayon des cure-dents! Une vraie panne! A la prochaine vente, il faudra la mettre en vedette.

— C'est comme Mme Frissonnet qui, avec ses airs d'Ophélie, nous avait paru dangereusement mélancolique! Elle a un succès fou auprès des vieux messieurs élégiaques et des jouvenceaux timides. Elle vient de faire quinze louis avec le solennel M. Ducroc, vous savez bien, celui

qui fait de la philanthropie dans les prisons !

— Une nouvelle : l'amiral de Kermorvan est en perdition devant les fossettes et la chair abondante de Mme Gelinard.

— Sans doute, en souvenir des Hottentotes de sa jeunesse !

— C'est le flirt et le potin du jour.

— Flatteur pour elle. Mais l'amiral n'a que sa retraite, son grand cordon et ses pertes au jeu. Rien de bon pour l'Œuvre dans ces aventures !...

Et le soir, après ces passes d'armes de coquetteries, de séductions, d'aimables chantages à l'influence et à la beauté, lorsque nos vendeuses surexcitées confrontent entre elles les résultats de leur tactique, les preuves de leur prestige mondain, lorsqu'elles les récapitulent pour leur propre satisfaction ou encore, rentrées chez elles, recensent avec leurs époux les avantages que peut leur valoir cette parade de l'après-midi, quelles charitables préoccupations nos hannetonnettes trépidantes et fûtées ne laissent-elles point apparaître :

— Ton dernier discours a fait plus d'impression encore que je ne pensais. Jamais je n'ai été si entourée et si fêtée. Des hommages ! Des compliments ! La vieille Mme de Baliverne qui ne m'avait jamais honorée d'une escale, s'est mise en frais, dans l'espoir sans doute d'une aide à ses deux fils qui croupissent aux Affaires étrangères... Et aussi Mme de Mourmelon du Grandfief, dont le

gendre aimerait fort se rapprocher de Paris! Et des flirts! Et avec les personnages les plus chics de longues causettes qui faisaient blêmir d'envie les chères petites d'alentour... J'étais en verve. Le succès me donnait de l'entrain. Et quelle recette! Six mille! Je sens que nos actions montent. Sachons en profiter... La rogue Mme de Bourbince, qui ne prodigue pas ses grâces, veut que nous soyons avec elle d'un élégant pique-nique à Versailles... Les Carousse-Lajoie nous téléphoneront pour dîner un soir au cabaret et aller ensemble à quelque tréteau de Montmartre. Le comte de Stellanville a déserté pour moi ses belles amies qui me faisaient de terribles paires d'yeux... Tout le monde a eu le sentiment que nous marchons... Ça m'a valu enfin l'invitation chez la générale Lapointe et chez Mme d'Aramon qui nous manquait encore, mais au devant de laquelle je ne voulais pour rien au monde avoir l'air de courir... Ah! Je suis bien contente... Faites risette à votre femme qui porte si victorieusement le pavillon! Ah! la belle journée! Que je suis donc contente!

Contente en effet, mais de tous les frivoles et mesquins contentements dont se réjouissent à l'ordinaire les petites âmes falotes n'ayant pas d'autres rêves que l'ambition, l'orgueil, l'intérêt, pas d'autres désirs que les médiocres émois de la parade et du profit! De la charité comme de tous les autres sentiments de la vie, tout en étant

persuadées qu'elles les éprouvent avec une ardeur passionnée et profonde, elles ne connaissent guère que les apparences. Pauvres hannetonnettes bourdonnantes, étourdies de leur propre rumeur, de leur trépidation, du froufrou de leurs ailes froissées! De l'amour — dont elles s'imaginent ressentir toutes les fièvres et les joies exaltantes — elles n'ont jamais eu que les simagrées extérieures de coquetterie, d'intrigue, d'escrime brillante et vaniteuse. Quant aux félicités de la famille et de l'amitié, qui ne se révèlent dans leur plénitude qu'aux cœurs désintéressés, graves et paisibles, elles n'en peuvent goûter qu'une parodie mensongère, qui, du reste, leur suffit, car elles sont bien trop frénétiques pour en souhaiter de moins dérisoires, car, surtout, elles sont bien plus friandes de satisfactions cabotines et utilitaires. De même encore si elles se pourlèchent de tous les plaisirs, de tous les avantages que l'esbroufante charité mondaine réserve à celles qui la pratiquent avec adresse, si elles se délectent des hommages et des invitations qu'elles recueillent, de leur surcroît de prestige et d'influence, de l'embellissement de leur façade, elles ignoreront toujours la noble volupté qui résulte du don de soi-même et l'enchantement que procure l'espoir de semer autour de soi un peu de bonheur.

Plaisirs peut-être égoïstes, prétendra quelque sévère la Rochefoucauld, mais, dans tous les cas,

d'un égoïsme supérieur et raffiné! Ne sont-ce pas encore des êtres d'élite que ceux dont l'égoïsme est capable de se satisfaire ainsi? Puissent les cœurs un peu trop préoccupés d'eux-mêmes acquérir la certitude qu'une des plus belles joies c'est l'élan passionné pour faire des heureux, l'effort délicat et tendre pour que les larmes s'achèvent en sourires, c'est l'imagination du contentement qu'on a pu donner par la simple puissance d'une âme qui rayonne!

Ceux-là ne connaissent pas la vraie douceur de vivre qui n'ont pas tendrement frémi de toute la misère du monde, qui ne se sont pas exaltés pour l'amoindrir, qui n'ont pas goûté la sereine ivresse de se représenter le bien-être moral produit par le don de leur cœur et le bienfait de leur émoi fraternel.

Nos jolies âmes froufroutantes sont pleines de mépris pour « les bonnes gens » qui se vouent à cette charité sans fanfares, incapable de rapporter le moindre bénéfice mondain. Mais les « bonnes gens » peuvent aussi les plaindre de s'en tenir à de tels simulacres et de rester, avec une badauderie fièrote et vertigineuse, au seuil des vraies joies. Car si elles savourent l'exaltation de la farandole mondaine, elles ne soupçonnent même pas la secrète béatitude qu'on a de lire, en échange de sa tendresse ardemment offerte et secourable, un peu de tendresse heureuse dans un regard obscurci de douleur.

CHAPITRE VII

L'ÉPOUX

La femme pimpante, frénétique, ambitieuse ou folâtre, que nous avons vue cabrioler avec tant d'allure à travers le vertige et la trépidation de Paris a généralement un époux. Concession facile à des habitudes qui, modernisées, n'ont plus rien de déplaisant. En effet, le mariage est une formalité agréable (en même temps que la plus brillante de ces fêtes mondaines dont on raffole) qui, vers la vingtième année, libère la jeune fille d'une tutelle vieillotte et démodée, d'une réserve hypocrite qui ne se porte plus. Tout en lui révélant certains émois définitifs qui n'ont vraiment d'intérêt pour elle que par le mystère dont on les entoure et qui, au fond, l'exaltaient bien plus lorsqu'elle se bornait à les pressentir par l'imagination, il rend à la jeune fille le service de lui faire prendre son essor à l'heure où elle se sent bien souple, bien fringante et follement

éprise de cette farandole dont elle ne connait pas encore toute l'ivresse.

Le mari d'une mondaine c'est un peu comme, pour une ballerine d'opéra, le danseur fort, adroit et toujours sacrifié à son triomphe, qui étaye de son bras musclé l'audace de ses pointes, l'arc gracieux de ses flexions; qui offre un appui à ses envols et, inaperçu, jamais applaudi et pourtant indispensable, facilite tous les paradoxes d'attitude; qui enfin, par son ferme soutien, assure le succès, la fascination, l'apothéose. De même, le benoît mari, au cerveau industrieux qui conquiert le luxe, au nom célèbre et au talent réputé qui donnent l'orgueil d'un vrai règne dans le monde, au bras vigoureux et complaisant qui protège la sarabande, permet les cabrioles les plus éblouissantes et les plus risquées.

C'est son génie ou tout au moins son labeur qui procure le mobilier somptueux, décor nécessaire de la parade, les toilettes et les bijoux, accessoires d'où résultent les plus exquises jouissances d'amour-propre, enfin les splendeurs succulentes de la salle à manger où s'alimentent — c'est le cas de le dire — les relations précieuses.

C'est le prestige de son nom, c'est sa force représentative ou sa puissance d'action, c'est l'espoir qu'on met en son aide ou la terreur qu'on a de ses maléfices possibles qui ouvre à la jeune femme toutes les portes, qui lui vaut salamalecs, sourires, flatteries, complaisances.

Le mari, c'est la fin des gouvernantes, duègnes et autres impedimenta, c'est la liberté du rire, de l'espièglerie coquette, des propos hardis et des flirts. Finis les airs de ne pas comprendre, les pudeurs niaises, les réserves bêtotes que certains préjugés d'éducation imposent encore dans quelques familles collet-monté! On peut enfin se délecter des historiettes scabreuses que naguère on ne vous laissait pas entendre et l'on est affranchi de mines hypocrites sous lesquelles il fallait cacher sa folle envie de s'esbaudir. Le mari, c'est l'alerte trottinement dans la rue au milieu des désirs qu'on éveille sur son passage, c'est la bonne rôderie dans les magasins, la satisfaction beaucoup plus aisée de toutes vos fantaisies de fanfreluches, s'il vous aime et vous laisse la bride sur le cou pour semer son or. Le mari, c'est encore un répondant pour toutes imprudences et un porte-respect en cas de frénésies trop aventureuses.

Il peut arriver aussi que ce soit un homme qu'on aime et dont la tendresse vous soit un enchantement. Volupté très secondaire et quasi surérogatoire, dont une femme un peu dans le train n'éprouve guère le besoin d'encombrer son bonheur conjugal, fait surtout d'orgueil, de confort, de luxe et d'influence.

Sans compter que, d'après les mœurs plus encore que d'après la loi, c'est un bibelot si peu gênant que le mari! Il est commode et de rechange dès qu'il a cessé de plaire. Pour nos trépidantes hanneton-

nettes l'hymen a depuis longtemps fini d'être le lien sacramentel pour quoi, malgré chiquenaudes, nasardes et même coups de canif, on gardait jadis une dévotion superstitieuse. Il vous avait comme une splendeur tragique de tonnerre sur le Sinaï! Bien déchu de sa majesté sempiternelle, il n'est plus guère qu'un galop d'essai où l'on se lance avec tout juste un peu plus de cérémonie et d'émotion que pour une glissade sur les Montagnes Russes. Si ça marche, on continue l'amusette dans le même chariot, avec de petits frissons d'orgueil et de plaisir sous les regards émerveillés. Mais si par hasard le cœur vous chavire, sans souci des ruines que l'on fait ni des fleurs enfantines que l'on saccage, on se réembarque au bras d'un autre partenaire avec autant d'allégresse et d'inconscience, au milieu du même vertige mondain.

Pourquoi donc tant tergiverser? Il n'y a plus que les grands-parents et les notaires pour prendre au sérieux la matrimoniale aventure. Et encore les notaires parisiens? Ils sont de leur époque en somme et, justement soucieux de leurs honoraires, pensent que deux, trois et même quatre contrats pour la même personne leur sont plus profitables que l'unique contrat de jadis, et que les divorces successifs, pour peu qu'ils se compliquent de la moindre progéniture laissée en panne, nécessitent de fructueuses liquidations. Aussi ne font-ils les gros yeux et ne conseillent-ils la prudence que par fidélité aux traditions et parce qu'ils se doivent à

eux-mêmes de ne pas laisser les notaires de comédie être les derniers dépositaires de la dignité professionnelle.

Voilà donc mariée, sous une averse de compliments, de vœux et de baisers, notre jeune fille qui — a une époque où les vieilleries croûlent sous les sarcasmes, où les nouveautés s'effritent avant d'avoir pu devenir vieilles, où les monuments disparaissent, avant ceux-là mêmes qui les ont bâtis — sait bien que ce tralala ne tire pas à conséquence et n'a guère d'autre valeur qu'une fête de plus dans la série des divertissements mondains dont se compose sa jeunesse.

Quelle revanche après des années de harnais pudique et familial ! Quelle fringale de plaisir, de piaffe, d'esbroufe et de caprices sans contrôle ! Quelle joie d'être souveraine maîtresse, d'entendre claquer ses talons derrière soi, de mettre en valeur toute sa beauté par un impudique et superbe étalage ! Quelle ivresse d'empire et de conquête !

— « Ah ! Cher mari, messager de délectations, de liberté, de fièvres mondaines, docile « manager » de l'existence en coup de vent et en fanfares qu'on a toujours rêvée, sois le bienvenu ! Admire le radieux petit oiseau jaseur que je suis. Sois fier de mon plumage multicolore qui semble refléter toutes les féeries du ciel et de la terre, émerveille-toi de mes trottinements et de ma chanson. A chaque heure de jour et de la nuit — car la nuit, avec ses lustres et son vertige de plaisir, sera bien plus

encore le moment de mon triomphe — apprécie davantage l'orgueil de me suivre, béat et jalousé, dans le sillage de mon succès et de ma splendeur. Plus tard, dans le tête-à-tête auquel le besoin de repos nous oblige, montre-toi plein de gratitude dévote pour l'honneur que je te fais, pour les joies d'amour-propre dont je t'enivre. Redis-toi sans cesse, pour te maintenir dans le devoir, que tu es suffisamment payé de ton génie, de ta science, de ton exténuant travail et de la vie de plaisir, bien plus exténuante encore, que pour moi tu t'imposes, par l'orgueil de voir mon beau corps souple recueillant l'hommage de tous les regards, ma chevelure soyeuse rayonner sous les lustres et caresser tous les désirs au passage, ma gorge et mes épaules resplendir dans un chuchotement d'extaxe. Le peu que tu vaux et que tu donnes, répète-toi le bien, a aussi sa récompense dans ma gaîté autour de laquelle on fait cercle, dans mon rire insolent et vainqueur qui partout éveille le rire, dans mes attitudes belles comme des gestes de statue, dans mon esprit qu'on admire, dans mes crispations et mes langueurs qui tiennent les gens sous le charme. Surtout, malgré l'effort où tu te consumes pour embellir la vie de ton idole, n'oublie pas ton éternelle dette de reconnaissance envers elle, pour l'aumône qu'elle veut bien parfois te faire des fascinantes merveilles que tous s'affolent rien qu'à les imaginer, et que pour toi seul — en principe tout au moins — elle dévoile. Alors, utile

époux que j'ai choisi parce que je t'ai jugé, mieux qu'un autre, esclave de mes caprices et plus que tout autre résistant à la tâche pour les satisfaire, crée, invente, travaille, rafle l'or et la gloire afin que je sois splendide dans un cadre fastueux; paye, admire, réjouis-toi du bonheur que tu parviens à m'offrir et, au soir de ces rudes journées de bataille — quand il te serait doux peut-être d'endormir ton cerveau fiévreux et de reposer tes membres fourbus — donne-moi ton bras, vigoureux danseur, pour me conduire dans le monde, et, si surmené que tu puisses être, allons! un beau sourire heureux tandis que tu soutiens mes pirouettes et t'en émerveilles! Car ce n'est pas pour languir dans la solitude intime que je suis sortie de ma famille où j'étais choyée et divertie — pas suffisamment encore à mon gré, c'est même pour cette raison que tu me trouvas si peu rébarbative à ton désir! — mais bien pour cavalcader joyeusement dans le vertige de Paris. Donc, allons nous ébattre sous les lustres. Les violons font entendre leurs rythmes de folie et d'allégresse. C'est d'ailleurs à peine si l'on en perçoit le chant à travers le tumulte de la farandole et l'immense rumeur de la hannetonnerie bourdonnante. Me voici beau papillon radieux prêt à s'envoler dans la lumière. A tire d'ailes maintenant vers la joie! »

S'il est des parades et des amusettes de jour auxquelles il est d'usage que la femme courre seule pour laisser au mari le loisir de la lutte et

du gain, visites, five o'clock, ventes de charité, si c'est elle qui, en ces divers offices mondains, suffit à représenter la raison sociale du ménage, il est d'autres cérémonies où l'on ne se trémousse que le soir et où l'épouse doit être flanquée de l'époux. Ce sont d'ailleurs les plus exaltantes et les plus magnifiques, celles qui peuvent le plus utilement servir la carrière du mari et le règne de la femme, celles où il faut faire étal de toute sa beauté, de tout son prestige et de tout son faste : dîners à des tables opulentes, bals au milieu des gens notoires ou richissimes dont les hommages vous mettent en vedette, soirées de flirts en des salons enviés qui augmentent votre valeur sociale, concerts qui vous donnent une parure d'élégance et de goût, représentations à l'avant de loges très aristocratiques et très lorgnées, où l'on se sent soi-même le vrai spectacle et qui vous font apparaître dans la gloire de vos amitiés les plus reluisantes.

— Hop! Hop! Saute, galope, bon mari! Qu'on fasse avancer la voiture. Voyons! Ne prends pas cet air d'enterrement! Tu t'étires! Ah! que c'est gracieux! Tu es fatigué? Et moi donc? Si tu crois que c'est pour mon plaisir! Nous sommes du Tout-Paris, mon cher! Pas moyen de déserter notre place dans la danse. N'est-ce donc rien pour toi que d'y voir mon triomphe et d'y entendre le son de mon rire? Allons! Un peu d'énergie! C'est maintenant que la vraie bataille

commence. Tu as besogné tout le jour : possible. C'est tout juste le tremplin nécessaire pour nos cabrioles. A nous deux maintenant la profitable voltige pour l'or et le pouvoir. Belle lutte, où je me donne de toute ma beauté et de toute mon adresse. Ne disais-je pas à l'instant qu'elle m'assomme? Sot mensonge, pour t'exciter au courage! Elle me grise au contraire et me passionne. Chaque après-midi je la continue. J'y suis merveilleusement entraînée. Pas une minute où, en visite, aux expositions, aux fêtes de bienfaisance, je ne sois en vibration! Mes nerfs sont tendus, ma chair est souple, ma pensée flambante et prompte ma parole. On se sent vivre, et c'est si amusant! Mais, pour Dieu, ne bâille pas ainsi! Allons! Une dernière nuée de poudre de riz sur mes épaules, un peu de sang à mes lèvres avec ce crayon! Là, voici mes sourcils de nouveau bien dorés avec ce cosmétique de lumière blonde! Vite, ma fourrure! Mon écharpe d'hermine! En route! Ne me parle pas pendant les dix minutes de trajet, afin que j'aie le temps de me reposer un peu après cette accablante journée. Songe donc : un défilé de sacristie pour un mariage... J'oublie que tu étais aussi de cette figuration indispensable!... mais ce dont tu n'étais pas, c'est des huit visites où je me suis morfondue, du vernissage où j'ai entendu plus d'horreurs que je n'en ai regardées, ce qui n'est pas peu dire, et du bazar de charité où je nous suis fait, crois en

ma parole, plus de dix mille francs de réclame avec les cinq louis que j'y ai dépensés! »

Et le bon mari, médecin, avocat, ingénieur, professeur, commerçant, artiste, qui se serait avec bonheur couché après la journée de travail, ou volontiers réjoui du beau rire clair de ses en-enfants, — si tant est que sa trépidante et folâtre femme ait eu le loisir de lui en donner, — continue à bâiller et à s'étirer dans la voiture. Il s'y ratatine tout petit. Sa femme l'opprime du développement de ses fanfreluches, de l'ampleur de ses fourrures, de ses coudes qui manœuvrent pour boutonner des gants, de son éventail qui glisse et le meurtrit, de son parfum qui, surexcité par la tiédeur enfermée de la voiture, avive sa migraine. Qu'il serait donc à l'aise bien étendu dans son lit. Clac! le bruit du bouton électrique que l'on tourne pour dormir, le coup d'épaule voluptueux pour bien s'enrouler dans sa couverture et, la joue sur l'oreiller, les premiers rrsoufflements béats de l'homme harassé qui veut s'anéantir dans le sommeil! Hélas! Jamais plus qu'à des heures folles ces doux bruits familiers dont il a la nostalgie! Certes, il s'est déshabillé au moment où il eût été si heureux de s'allonger dans ses draps, mais pour se rhabiller en homme solennel et correct de figuration. Aussi avec quelle rage il s'est jeté dans son habit noir, triste livrée de servitude! C'est tellement bien l'uniforme sous lequel on s'épuise et peu à peu l'on meurt, que

c'est de lui, selon certain protocole funéraire et grotesque, qu'on revêt les défunts lorsqu'ils ont bien vraiment achevé de mourir!

Il bâille, le pauvre mari. Ses tempes sont comme parcourues de vrilles. Sa nuque endolorie cherche à user le mal par des flexions. Dans son dos l'épine dorsale lui est comme une barre de souffrance. Il fait gris et terne dans son cerveau qui pourtant récapitule les soucis et les travaux du jour, imagine dans une lueur trouble le labeur et les peines du lendemain.

En route pour le plaisir! Il songe au cours qu'il n'a pas eu le temps de préparer et qu'il devra improviser sur de simples souvenirs, à l'échéance prochaine qui menace sans qu'il ait eu encore le loisir de s'en occuper, à sa séance de modèle pour laquelle il n'aura pas l'esprit frais, à l'expertise rigoureuse qu'on attend de lui et qu'il faudra bien bâcler, à ses deux malades en péril pour le salut desquels il eût été bon de consulter dans les recueils nouveaux certaines expériences thérapeutiques. Mais que diable! Il faut vivre aussi, faire parade de ses lauriers, les mettre en valeur et jouir de leur prestige! Surtout, il faut que son précieux bibelot de femme triomphe et se divertisse. Ah! s'il osait lui parler dans la voiture, quelle distraction pour son tourment! Mais, si torturé qu'il soit de soucis, il lui fait la charité de son silence, puisqu'elle en a besoin pour détendre ses nerfs crispés.

Un suprême tour de roue. Coup de timbre, laquais, lumières. Le radieux papillon, dont les dentelles et les fourrures qui l'empaquettent laissent apercevoir les pimpantes étoffes, jaillit souplement de la voiture. A peine les portes sont-elles ouvertes que les rythmes de danse retentissent et que la rumeur de plaisir se propage. Un simple glissement d'épaule et voici la jolie fleur de chair hors de la gangue qui l'alourdissait. Puis, dès que surgissent devant elle les premières silhouettes de fête, un artificiel sourire de victoire et d'allégresse transfigure sa prostration récente. Ses dents deviennent une lueur nacrée entre les flammes mobiles des lèvres, naguère tristes et hargneuses. Les yeux, tour à tour espiègles, dominateurs, passionnés, mettent leur caresse dans toutes les âmes. La grâce des bras nus, la rondeur satinée de l'épaule, les souplesses de la nuque, la palpitante merveille des seins laissent comme un lumineux sillage que les regards extasiés suivent longtemps.

En écoutant ce rire de félicité, cette parole impérieuse et séductrice, en voyant cette allure de triomphe, le mari, ombre mélancolique de toute cette splendeur, ne tarde pas à oublier fatigues et tracas, à se ragaillardir au milieu de ces éblouissements comme un grelotteux se ranime à la tiédeur d'un foyer.

De même que sa femme s'est soudain métamorphosée comme une ballerine s'élançant sur

la scène en pleine féerie électrique et finit par se griser elle-même du rôle qu'elle joue parmi les hommages, les désirs et les rivalités, sous l'action des paroles et des musiques surexcitantes, lui aussi s'émeut du bonheur de sa femme, d'abord factice, puis sincère, de son succès qui flatte son amour-propre, lui aussi s'enfièvre de ce tohu-bohu et de ce bourdonnement dans la lumière, où il savoure les témoignages qu'on lui offre de son prestige et de son pouvoir, où, par une figuration adroite, il met en valeur son importance, où il s'acquiert des amitiés et des concours.

Aussi, sans y prendre garde, glisse-t-il peu à peu, loquace, spirituel, voire même diverti, au plus fort de la mêlée où il joue également son rôle de bluff, de flagornerie, d'intimidation, de vanité, où, selon le tour du bavardage, il affirme des opinions qu'il n'a pas eu le temps de contrôler, porte des jugements hasardeux sur des livres qu'il n'a pas ouverts, des tableaux qu'il n'a pas regardés, des œuvres qu'il n'a pas entendues, des méthodes auxquelles il n'a pas réfléchi. Mais qu'importe? Il faut briller. Il faut paraître savoir. Et d'ailleurs, avec l'expérience qu'il a du monde, peut-il ignorer que ses partenaires n'ont pas davantage lu, écouté, réfléchi et que presque tous jacassent avec aplomb d'après des propos analogues entendus à la table, au théâtre ou pendant un tour de valse? Ce sont même ces jacas-

series éperdues, enchevêtrées et réciproques qui forment ce que l'on appelle l'opinion du monde. Aussi les gens sensés savent-ils le compte qu'ils en doivent tenir !

Mais à côté de ces maris occupés et fourbus qui se surexcitent ainsi peu à peu pour arriver à faire figure dans la farandole et à y prendre plaisir — comme un pied meurtri et tout d'abord récalcitrant finit par s'échauffer par la marche dans une bottine qui le blesse, — il en est d'autres qui n'ont pas besoin d'être longtemps au milieu des fanfares, des rires et des cabrioles pour piaffer, fringuer et se divertir de leur propre esbroufe. Comme leurs femmes, cette brillante voltige les grise et les enchante. Ils y croient et de plein cœur s'y donnent. Ce n'est pas la frénésie de l'épouse qui les entraîne ni même l'orgueilleuse joie de la voir s'évertuer, demi-nue, adulée, triomphante, en son habituel décor d'apothéose. Tous deux marchent de front avec le même entrain. Tandis qu'elle trône, impérieuse et coquette au milieu d'une effervescence de désirs et d'hommages qui rehaussent son prestige mondain, il a des flirts qui exaltent sa réputation, il se dépense en roueries d'ambition ou d'intérêt, il plastronne, encense et se pavane. C'est le gobe-mouche bourdonnant qui, enfiévré de Paris, perd son sang-froid dans ce vertige, se persuade qu'il faut voir beaucoup de monde, être vu de partout, serrer d'innombrables mains, donner l'illusion, par des

mots tranchants, qu'on a tout vu, tout lu, tout étudié, et résumer en pittoresques formules des jugements superficiels, afin d'acquérir renom d'érudit sagace et de brillant causeur...



Venu de sa province où ses parents rendaient à leurs compatriotes le service de garder les barrières de la voie ferrée au passage des trains — occupations familiales qui l'avaient mal préparé aux élégances, — le D[r] Benoît Trifouille, ayant fait ses études grâce aux Bourses d'État et aux subsides municipaux, est aujourd'hui ce qu'on appelle un grand médecin, un médecin à la mode. Méprisant pour le peuple d'où il est issu, ne le faisant bénéficier de sa science — et encore avec quelle désinvolture ! — qu'à l'hôpital où il dirige un service afin d'avoir un titre de plus pour rançonner la clientèle riche et conquérir des croix, rendant ses oracles, ruineux autant que brefs, au fond d'un somptueux hôtel où l'on ne parvient à le voir qu'après diplomaties, correspondances, attentes et pourboires aux laquais, ne traversant Paris qu'au galop de ses carrossiers ou dans l'éclair de son automobile, M. Benoît Trifouille, professeur agrégé, médecin des hôpitaux, président de multiples sociétés, d'on ne sait combien d'œuvres, membre de l'Académie de médecine et

désireux de se faufiler en quelque autre classe de l'Institut grâce à des travaux accessoires — son violon d'Ingres, ainsi qu'il le répète complaisamment, — n'aime que les gens chics, les femmes de beau nom, les hommes de rang magnifique, ne songe qu'à les éblouir par sa science universelle, son esprit, sa verve et sa distinction mondaine. Merveilleusement assorti à sa femme, jolie perruche affolée de lumière, de clinquant, de papotages, il ne travaille qu'en vue de sa gloire salonnière.

Quelle existence ! Levé tôt, le cerveau encore brouillé des fariboles et du plastronnage de la veille, le voici qui roule en auto vers les richissimes malades en péril qu'il daigne, pour sa propre célébrité, soigner à domicile, puis qui se fait conduire plus vite encore vers son hôpital, qui galope, indifférent, hautain et solennel, devant les lits où tant de douleurs espèrent de lui le salut. Plus tard, c'est telle Fondation particulière de quelque roi du Pétrole ou du Porc trichiné à laquelle il consacre vingt minutes. Puis c'est la consultation qui chez lui l'immobilise trois ou quatre heures, si vite qu'il aille, car les rendez-vous se succèdent, s'entremêlent, chevauchent l'un sur l'autre. Mais aussi, avec quelle hâte les billets bleus et les poignées d'or s'entassent dans le tiroir ! Quelle recette à la fin du jour !

Ce sont en outre le cours à la Faculté, la séance de l'Académie, les Commissions qu'on préside et

qu'on ne peut pas toujours déserter, surtout si elles doivent être fertiles en honneurs. Sans compter que, pour rajeunir sans cesse sa gloire, le fameux Dr Benoît Trifouille a souci d'inventer chaque mois un nouveau remède, une nouvelle méthode thérapeutique, dont il n'a pas le temps de contrôler les résultats, mais au sujet desquels il fait en grande pompe, avec force réclame dans les journaux, communication à l'Académie. Peu importe que les gens se ruinent en drogues nocives ou en meurent. L'essentiel n'est-il pas que le pharmacien complice qui la triture lui verse chaque trimestre un imposant bénéfice et que la Presse glorifie son nom ?

Il y a aussi les livres, les plaquettes, les brochures qui entretiennent son prestige de savant, qu'il n'a certes pas le temps d'écrire, mais qu'il doit tout au moins parcourir ou annoter de sa main magistrale. Pour ces manipulations, expériences, communiqués, écritures, il a évidemment sous ses ordres une docile équipe de jeunes médecins arrivistes qui bûchent à son profit et dont, en revanche, il favorise la carrière. Mais encore faut-il les guider, les entendre, les tenir en respect et en émulation.

Puis viennent les travaux personnels et accessoires — le violon d'Ingres ! — qui lui vaudront une autre célébrité, d'autres honneurs, ou qui, au pis aller, lui assureront l'originalité si précieuse d'être un savant lettré et artiste.

Enfin, il faut connaître la pensée de son époque ou, du moins, en avoir l'air. Il faut se tenir au courant de ce qu'on écrit, sculpte, peint, déclame, ou du moins en prendre une notion vague, juste ce qui est nécessaire pour en parler aux belles clientes du tantôt et aux superbes mondaines du soir.

Alors, — au lieu de songer à ses malades, à ses recherches qu'on fait pour lui à la diable, — en se rasant, en procédant à sa toilette, en roulant au fond de son coupé, l'universel Benoît Trifouille, esclave du monde, dupe de son vertige, feuillette fébrilement les livres nouveaux dont on parle, balaye du regard journaux et revues, afin de retenir au moins titres et signatures.

Ce sont aussi les beaux mariages et les grands enterrements où il est indispensable que la présence du célèbre Dr Trifouille soit signalée le lendemain dans les gazettes. Puis, le soir, à l'heure où il ferait si bon se recueillir, coordonner les leçons de son art, s'enrichir d'études nouvelles ou simplement se reposer pour l'effort plus vigoureux du lendemain, en route pour les dîners et les fêtes où il aura, en coquetteries, en courbettes, en adulations, le bénéfice de toute cette exténuante acrobatie !

*
* *

Pour être un peu moins dispersée, non moins remplie apparaît l'existence de maître Hercule

Duvent, l'illustre avocat d'affaires et d'Assises — car il plaide tous les procès, sauf bien entendu ceux de la veuve et de l'orphelin misérables, dont jadis, bâtonnier rigoureux en ses préceptes, il enseignait l'amour désintéressé aux stagiaires faméliques, — Me Hercule Duvent, jurisconsulte mondain, spécialiste en l'art des divorces, président du Conseil Judiciaire de plusieurs Sociétés et Compagnies fastueuses, spirituel explicateur de la Loi pour le public des journaux élégants. Qu'il mange, fume, flirte, galope en voiture ou marche à pied, s'affale dans un fauteuil ou s'adosse à la cheminée, sa vie est une plaidoirie perpétuelle, avec gestes, pantomime, jeux de physionomie. Il parle comme on respire. La parole jaillit de son être comme l'eau suinte d'une source. Et nul besoin que la pensée précède. C'est le torrent de la phrase qui la fait naître. Encore faut-il que M. Hercule Duvent ait le temps matériel d'écouler tout ce verbiage et de jeter un coup d'œil aux dossiers qui serviront de prétexte à sa faconde. N'oublions pas non plus qu'il est un mondain frénétique, verveux commentateur de toutes les productions à la mode, que son prestige de salon lui est aussi cher que ses succès à la barre et que, en dépit de l'activité complexe où il se dépense pour les choses du Palais, il doit trouver le loisir de s'alimenter pour ses causeries du soir !

Combien terrible le programme de ses jour-

nées! Chaque matin, à peine a-t-il rasé sa face malicieuse que, la tète encore lourde des exténuantes mondanités de la veille, il se plonge, en bâillant, dans le dossier des affaires qu'il plaidera tantôt, dicte à ses secrétaires des conclusions, leur indique le sens d'articles et de lettres à rédiger, déjeune en hâte pour courir au Palais et y donner de la voix au civil comme au criminel.

En manœuvrant sa lèvre haute et rase sur la côtelette qu'il ronge, il cherche dans les journaux de quoi nourrir sa verve du soir. Dans sa voiture, en feuilletant quelque Revue, il essaie de deviner ce qu'elle peut contenir de nouveau. N'est-ce point assez pour que, avec les vagues propos de confrères et de gens du monde qu'il entendra plus tard, il puisse se faire un semblant d'opinion et surtout lui trouver une formule saisissante? Une ou deux fois, entre ses diverses vocalises devant le tribunal, il quittera sa robe et le Palais pour remplir son fructueux office de Conseil Judiciaire au profit de quelque opulent coffre-fort.

A peine revenu de ces exercices bigarrés — tout en dévorant dans sa voiture les feuilles du soir — il assiste, lucide, précis, interrogateur, au long défilé des clients, ordonne à la hâte la besogne des secrétaires tout en se laissant doucher, frictionner, friser, parfumer, habiller par son valet de chambre, afin de rejoindre Madame, qu'il n'a pas encore vue depuis la veille — car

elle dormait ou se délassait dans son bain à l'heure de son rapide déjeuner matinal — Madame qui, toute pomponnée et radieuse après sa brisante journée de visites, l'attend pour grimper en voiture, courir au dîner cérémonieux où ils arriveront en retard, pour commencer la féerique vie du soir dont les enchantements les récompenseront de leurs peines !

C'est en voiture qu'ils causeront, qu'ils pourront confronter leur respectif travail de l'après-midi. Et ils se verront d'un bout à l'autre de la table par-dessus les fleurs du surtout et les pyramides de fruits. Mais il y a déjà si longtemps qu'ils se voient que ce tête-à-tête leur suffit, et ils n'en ont pas besoin d'autre pour se régaler du seul plaisir qu'ils prennent encore ensemble et qui leur soit réellement cher.



A quelques variantes près, selon l'âge, le caractère, le genre de travaux et d'ambitions, et aussi selon la nature de leurs femmes, telles sont les existences démoniaques de l'éminent M. Veulette, professeur au Collège de France, écrivain d'art et de théâtre, conférencier prolixe, provincial balourd et vulgaire, dont le plus vif désir est d'être Parisien, qui s'évertue à travestir en lamentables à peu près sa science pédantesque ; de M. Ladislas

Machin, le peintre toujours égal à lui-même (c'est-à-dire inférieur aux autres) des élégances mondaines en un décor fastueux, M. Ladislas Machin, que des dons merveilleux prédisposaient à une grande œuvre, mais qui, se grisant de Paris, d'une femme trop jolie et trop coquette, se laissa entraîner par elle vers la fête, vers le travail hâtif et commercial, seul capable d'en payer les dépenses, M. Ladislas Machin, navrante épave du monde qui, conscient de sa déchéance, marche depuis un quart de siècle au désespoir derrière les épaules toujours belles de sa femme, porte beau, revendique le prestige du sportsman, et qui, en ses heures de clairvoyance, pleure de chagrin devant ses œuvres de jeunesse, témoignages de sa vie et de son talent gâchés!

C'est à peu près aussi le sort quotidien de M. Lamproie, banquier et lanceur d'affaires, commanditaire de journaux, de théâtres et, heureusement pour lui, d'innombrables industries plus rémunératrices, qui a des intérêts partout où, dans Paris et ailleurs, il y a un fil électrique, une roue sur rail, un volant en activité, qui passe ses jours à brasser l'or, à recevoir les inventeurs, à reconnaître une parcelle de vérité dans le fatras des chimères, à faire du 60 à l'heure entre ses diverses usines, à présider les conseils d'administration les plus disparates, et qui veut posséder une teinte de toutes les choses auxquelles il s'intéresse, pouvoir en parler, pouvoir briller

en évoquant avec esprit leurs prestiges inconnus, dans le monde éblouissant, vertigineux où, aux côtés de sa femme, superbe idole adulée, il éprouve un véritable enchantement à jouir de sa force, de sa richesse, de son influence, au milieu de gens qui l'exècrent, le jalousent, et ne songent qu'à découvrir le défaut de sa fastueuse cuirasse pour le duper!

Dans cette frénétique vie de plaisir, de parade et de perpétuelle lutte sous la grâce des sourires, tel est le rôle folâtre de l'époux esclave de son propre vertige ou bien asservi aux caprices de sa femme !

Sans doute tous n'ont pas la carrure des tragiques silhouettes que nous venons d'esquisser à titre d'exemples. Combien pourtant, dans une bousculade peut-être moins infernale, mais tout de même accablante, expient par une agitation morbide et un gâtisme précoce leur sottise ingénue de croire à la beauté, à la joie de toute cette hannetonnerie brillante, pitoyable et ridicule!

CHAPITRE VIII

LES ENFANTS

Stupéfiant hasard, de ces êtres convulsifs, artificiels, dont nous avons esquissé le vertige, naît parfois — tout arrive! — cette fleur de joie, de paix, de tendresse grave et profonde qu'est un enfant. Miracle! Comment ces hommes fourbus et frénétiques qui, tout à la parade, à la conquête, au plaisir, prennent à peine le temps de manger et n'ont pas celui de dormir, de réfléchir, ni d'aimer, comment ces femmes fiévreuses, trépidantes, toujours exténuées dans leur perpétuel tourbillon, peuvent-ils avoir l'amoureux désir de créer?

Contradiction, paradoxe ou, plus simplement, fol abandon dans l'inexpérience juvénile et l'exquise griserie de liberté que le mariage est au début pour toute hannetonnette.

Quelquefois aussi — mais c'est plus rare — il y a l'enchantement de l'amour qui, dans sa merveilleuse fringale, ne calcule pas. Tout au moins peut-

il se produire, durant les premières semaines, l'ardente curiosité d'une émotion neuve qui étourdit sur le désagrément des suites. Sans compter que, si renseignée et cavalière que soit la jeune épouse, il y a aussi l'emprise de l'époux, devant les flatteurs hommages duquel elle se sent timide et dont elle n'ose pas tout de suite, par de trop glaciales remontrances, décourager la passion.

A moins donc qu'elle n'ait eu le bonheur de trouver un mari aussi désireux qu'elle de piaffe et de plaisir, aussi résolu qu'elle au sacrifice des joies banales, pour continuer sans encombre cette vie délirante, elle peut se voir contrainte de jouer son rôle insipide de vraie femme.

Mais, qu'on l'ait commise soit par inexpérience, soit par l'attrait du nouveau, soit par hypocrisie ou exaltation d'amour, cette erreur du début, si préjudiciable, si ennuyeuse, on ne la recommence guère! La récidive ne viendra plus que d'une maladresse ou d'un bref délire, de vanité bien plus que du cœur ou des sens, et on aura pour le regretter, toute sa jeunesse, c'est-à-dire bien longtemps, car on sait que la jeunesse de nos hannetonnettes, peintes, teintes, émaillées et vernies, ne prend fin quasi qu'avec leur existence.

Pensez donc aux ennuis et aux disgrâces de l'amour fécond! Une femme élégante n'a-t-elle point, de par la beauté artificielle qu'elle représente dans le monde, comme le devoir supérieur de s'y dérober? Laissons aux mères gigognes nées

avec une vocation de nourrice, ou bien aux maritornes sentimentales, le goût de créer dans la tendresse, l'ivresse des premiers tressaillements mystérieux de la chair qui a fleuri dans leur chair, la joie des gracieux rêves qu'on fait doucement avec l'époux tout en préparant le trousseau du bébé attendu. Laissons à ces âmes vulgaires la contemplation émerveillée de la frêle vie qui vient d'éclore, le bonheur d'entendre sous les voiles de son berceau son petit souffle pressé, la surprise de le voir se ruer goulûment au sein d'où le lait vient de jaillir et que la mère, extasiée du miracle, lui offre!

Béatitudes négligeables, vraiment trop à la portée des plus sordides femelles, sur lesquelles on ne s'attendrit que par obstination de l'instinct animal et par docilité aux plus fades romances, mais dont une femme dans le train, avertie par une jeunesse folâtrement sceptique, se garde bien d'être dupe!

La Maternité! Émouvant sujet de médaille ou de tableau. Gracieux thème pour statuettes d'appartement. Ressource pour sculpteurs fatigués des mythes et des allégories. Ça peut faire très bien aussi comme dessus de pendule modern-style! Mais aucun risque de voir un romancier à la solde des perversités mondaines écrire les 300 pages de son « article de saison » sur ces babioles qui se portent de moins en moins parce qu'elles ne s'accordent plus avec les fièvres et les crispations de

la frénétique vie élégante! Il sait bien ce qu'en pense son public de belles affolées. Libérées de poésie et de faux attendrissement, elles connaissent la vérité de ces beaux mensonges ensorceleurs. Une grossesse : Une félicité, une gloire, un orgueil, une langueur exquise de rêves et d'espoirs? Allons donc! Presque une année durant laquelle, laide, difforme, sujette aux pleurnicheries et aux pâmoisons, une femme du monde est encombrante pour la joie, grotesque pour le flirt, indisponible pour la parade et le bluff. Presque une année où son sourire est impuissant pour la conquête, où sa beauté alourdie ne fait guère de recrues pour son salon, d'hôtes pour sa salle à manger, où elle n'a plus toute la virtuosité souhaitable dans son rôle de représentation et de raccrochage mondains!

Plus tard, beaucoup plus tard, l'enfant sera peut-être une force, un élément de prestige et de domination, un associé nouveau dans ce ménage d'associés. Mais pour l'instant quel préjudice et quelle gêne! Ne plus se sentir la prestesse qu'il faut pour être partout presque à la fois, ne plus rayonner de toute sa splendeur fringante et souple, ne plus émouvoir les hommes par sa victorieuse stature, constater son impuissance à suivre le train qu'on menait jadis avec les claires fanfares de son rire et où l'on jouait gaillardement un rôle si profitable. Quelle rage! Quelle tristesse! Comment chérir d'avance la petite chose bondissante en vous, qui, même avant de naître, déjà vous supplicie

d'un tel servage? Comment ne pas exécrer un mari, butor et gauche, qui vous vaut pareille disgrâce, surtout lorsque, comme trop souvent, par un abominable égoïsme, il vous garde sournoisement rancune de ne plus porter son pavillon avec autant de brio.



Et pourtant avec quel héroïsme, digne d'une œuvre meilleure, on brave la nature! Le Monde, dont on ne peut se passer, où l'on a sa place et son rôle, on ne le déserte vraiment qu'à l'heure suprême. Il y a des enfants qui sont presque nés sous les lustres et parmi les musiques de fête, tant leurs mères se sont acharnées à suivre jusqu'au bout la farandole. Hygiène bien recommandable pour les grossesses! Quelle force de nerfs, de volonté, d'attachement au plaisir et aux simagrées vaniteuses ne faut-il pas pour la suivre! Si longtemps qu'elles le peuvent, nos hannetonnettes cachent la sotte aventure qui va les rendre impropres au beau vertige. Les usuelles prudences de vie lente et de costumes aisés n'auraient-ils pas pour résultat de les tenir trop vite à l'écart de la folie et, révélant à tous leur disgrâce, de les sevrer trop tôt de l'intrigue galante, des flirts, et, par suite, du pouvoir que leur coquetterie leur donne dans la

lutte? Car la plupart des hommes sont d'un tel cynisme vorace qu'ils ne s'attardent guère auprès d'une femme, si séduisante qu'elle soit par l'esprit, mais dont leur volupté sait trop qu'elle ne peut attendre aucune liesse et leur orgueil aucune joie d'amour-propre.

Alors, fines, cambrées, alertes, elles virevoltent et sautillent. A voir leur flexible taille de vierge, leur démarche souple, on ne croirait jamais qu'elles recèlent en leurs flancs une promesse, bientôt tressaillante, de maternité. Elles se trémoussent, ploient, s'agitent. Ceux qui savent s'émerveillent d'une telle acrobatie. Et les maris qui s'alarmeraient si, moins affolés eux-mêmes, ils avaient le temps de réfléchir et de prévoir, admirent qu'elles résistent si bien, pour le triomphe et le profit de la maison.

Cependant, chaque soir, ils pourraient constater au prix de quel martyre et de quel péril est acquise cette paradoxale sveltesse : le busc du corset opprimant la chair, les baleines inscrites en ravines tuméfiées là même où la vie s'élabore, les lacets zébrant la peau, toutes preuves des souffrances infligées au petit être pour la maternité duquel le corps devrait librement se distendre! Mais, bast, puisque la voltigeante mère est si joyeuse, si frénétique, joue avec tant de virtuosité et de bonheur son rôle de parade, n'est-ce pas l'essentiel? L'entrain moral n'est-il pas ce qui importe le plus pour la bonne fin de

ces anicroches conjugales? Donc, hop! hop! Qu'elle se démène et que claironne son rire vainqueur! Avec l'assentiment de l'époux qui ne veut pas débrider, lui non plus, car il s'amuse, ni déserter la piste où d'autres prendraient bien vite sa place et son butin, voilà donc la femme qui, sans souci de son adorable fardeau, danse, cabriole, trépide, s'évertue, galope à cheval, roule en auto, s'exténue sans répit aux visites, mariages, figurations et grimaces qui constituent le fond de toute vie élégante. Peut-être, de loin en loin, une pâleur soudaine lui fera-t-elle suspendre la danse, peut-être encore faudra-t-il interrompre quelque joyeux souper pour une pâmoison d'un instant. Bah! Sottes protestations de la nature dont les sels et l'air frais ont vite raison, après la petite mort desquelles on rentre dans la folie avec des forces neuves et un plus frénétique désir de joie!

Lamentable héroïne de la fête, notre hannetonnette s'obstine ainsi, svelte, légère, pirouettante, jusqu'à ce que les misères de son corps, en révolte finale contre tant de meurtrissures, la contraignent à l'aveu des toilettes plus vagues et des attitudes molles. A grands coups qui émeuvent la tendresse des vraies mères, l'enfant rappelle sa vie et ses droits. Mystérieux langage qui se mêle bien désagréablement parfois aux duos des flirts tardifs et des intrigues trop prolongées! Mais si fâcheuses que soient ces exigences de la

nature, encore faut-il en tenir compte. Finies donc pour un temps les souplesses et les grâces de tige! Finies cavalcades et farandoles!

Mais ne croyez pas que, un peu moins bondissante, la jeune femme va se recueillir à l'écart dans une tendre langueur : Si son fardeau l'assied lourdement au creux des fauteuils et l'allonge sur les divans, elle compte bien, pour cela, ne pas déserter tout à fait son champ d'action. Si elle ne trépigne plus dans la sarabande, du moins veut-elle la voir passer, se divertir de son papillottement et de sa rumeur, se griser de sa musique! Ainsi lui semblera-t-il qu'elle en est encore et aura-t-elle la certitude de ne pas être oubliée.

Sans compter que, si désinvoltes que soient la plupart des hommes dans leur goinfrerie amoureuse, elle recueillera tout de même quelques hommages et confidences, et que, si diminuée que soit sa séduction, elle ne sera peut-être pas inutile, par son sourire, sa finesse et ses grâces, aux bonnes affaires de son ménage.

D'ailleurs, elle ne réfléchit pas tant! C'est l'amusette et l'intérêt de sa vie. Elle ne peut guère s'en passer. Voilà tout. De la cohue mondaine elle aime la griserie, les papotages, l'atmosphère affolante. Elle en aime les lumières, la rumeur et les flonflons. Hors de cette fièvre quotidienne, elle se sent toute désemparée. Aussi ne s'en retire-t-elle qu'aux premiers spasmes.



C'est donc au milieu de ce tourbillon que l'enfant s'est formé, parmi ces frénétiques cabrioles que cette fleur de chair a fleuri. Meurtri par l'armature du corset, ligotté par les cordons qui resserrent son étau, bien avant de naître, il a trépidé de cette perpétuelle agitation, subi le contre-coup de toutes ces cavalcades et de toutes ces pirouettes, il a par ricochet ressenti l'excitation des fièvres, des manèges, des forcenés désirs, des exténuantes stratégies de flirt, d'intérêt, d'orgueil, des musiques, des frémissements dont sa mère a elle-même vibré tandis que, dans l'abri de son sein, déjà elle le promenait à travers le monde.

Ne semble-t-il pas qu'un tel enfant, ainsi porté au milieu des fanfares et de cet effréné galop, ne puisse venir au monde qu'avec des nerfs crispés, un sang déjà vicié d'usure, un cerveau las qui, plus tard, dès les premiers contacts avec la vie, se révélera sénile, de même que son visage, prématurément flétri, deviendra grimaçant et rusé comme celui d'un vieillard !

Gracieuse enfance, fraîche et pure comme un beau fruit dans l'éclat serein de l'aube ! Quelle caricature ! Si encore, après le paradoxe d'une si piaffante grossesse, une saine éducation inter-

venait pour en réparer les fautes! Mais, hélas! malgré docteurs illustres, nourrices au sein jaillissant, malgré gouvernantes expertes et principes d'hygiène, c'est la même atmosphère qui continue autour de l'enfant. Pour l'élever dans la quiétude, il faudrait que les parents pussent eux-mêmes se réformer. Et l'on pense bien que ce n'est pas au moment où le père vient d'être troublé dans sa manœuvre mondaine et un peu tenu à l'écart de la sarabande par la brève indisponibilité de sa femme, où la jeune mère fut, si brièvement que ce soit, sevrée de ses intrigues et plaisirs habituels, qu'elle va se résigner par sagesse à un calfeutrage volontaire!

Ainsi qu'une acrobate furieuse de s'être vue condamnée au repos, elle a hâte de prendre sa revanche. Dans son impatience, il lui semble que ses muscles se tendent comme ceux d'une lionne crispée dans sa cage. Quel besoin de lumières et de brouhaha, de papotages et d'hommages, de griserie et d'étourdissement!

Dans cette bousculade, tout aussitôt reprise, l'enfant ne tarde pas à n'être plus qu'un souvenir, rafraîchissant à certaines minutes, ennuyeux à d'autres. Qu'est-il dans le vertige quotidien d'une mondaine? Une chose remuante que, le matin, on lui apporte un instant dans son lit à son réveil tardif, une jolie petite chose dont elle se divertit comme d'un souple animal aux gestes gauches, au gazouillis joyeux, dont elle embrasse les gra-

cieuses fossettes et les chairs dodues, aux rires duquel elle fait risette. Deux ou trois fois encore dans la journée, si le perpétuel coup de vent de sa vie lui laisse de tels loisirs, on recommencera cette formalité (que, empanachée maintenant et fiévreuse, elle écourte d'ailleurs), afin que son amour maternel soit comblé et à l'abri de tout reproche.

C'est toute la joie de tendresse et de soin que représente l'enfant. Mais il est aussi une joie de vanité, après avoir été, tandis qu'il se formait lentement au sein de la mère, un prétexte à gâteries, à caprices, à exigences. En effet, pour un mari tendre ou simplement un peu godiche devant les fantaisies d'une femme impérieuse, quelle terreur de ne pas être assez prompt à satisfaire les plus saugrenus désirs au cours d'une grossesse!

— Mon Dieu, se lamente alors l'époux inquiet de n'avoir pas découvert assez vite le joyau, le fruit rare ou la fourrure souhaitée avec une trépignante ardeur. Si ma fille allait naître avec une pendeloque de Lalique sur le front ou un lustre de chez Salviati sur la joue, qu'elle serait donc difficile à marier plus tard! Ou encore si le fils que j'attends surgissait par malheur avec du chinchilla sur la hanche!

C'est ainsi que l'astucieuse jeune femme, rançonnant avec adresse l'époux, les tendres parents, l'affection des amis intimes, sachant proportionner le coût de ses envies à la fortune et à la générosité de chacun, profite de cette mésaventure, qui la

sèvre cruellement des joies de la fête, de la parade, de la conquête, pour enrichir ses armoires et sa collection de bibelots.

Mais voici que, douillettement enfoui sous le vaste manteau de la nourrice bretonne, ou joli paquet de fanfreluches roses à l'abri de l'immense nœud alsacien qui se découpe sur le ciel comme un moulin à vent funèbre, ou encore manié avec une sèche précaution par l'Anglaise gantée de blanc, le bébé enfin venu au monde est une exaltante cause d'orgueil :

— Oh! le magnifique baby! Qu'il a l'air intelligent! Quelle grâce! Votre portrait, ma chère! La forme de son front indique la puissance, son regard un caractère et une volonté! Qu'il ressemble donc ainsi à son père! Il est né pour la domination et la force!

Et il faut que, dès les premiers jours, l'enfant soit le plus admiré dans sa chambre comme aux Tuileries et aux Champs-Élysées, aussi bien, dedans, pour le nid somptueux de son berceau que, dehors, pour le luxe de ses robes, de son béguin et pour le bijou qui griffe sa bavette.

— C'est son parrain qui le lui a donné, le prince de Lapis-Lazuli, vous savez bien, la gloire de nos Tirs aux pigeons et de nos pesages, sportsman richissime et grand seigneur... Sa capote sort de chez Reboux, et c'est déjà Doucet qui habille cette mignonne de quinze jours, comme sa maman!

Puis à peine le marmot grandit-il, précieux bibelot de luxe et de parade, que les causes de vanité croissent, se renouvellent, se diversifient. Le voilà qui parle, fait des mots, prend des attitudes! Tout le monde cabotine autour de lui, vise à l'effet. Alors, se sentant en représentation et sans cesse admiré, dès l'âge le plus tendre il joue son rôle. Conçu dans cette atmosphère, il en devine, d'instinct, les roueries et les nécessités. Très vite sa joie n'est plus naturelle, son ton devient truqué, son rire factice. Même avec le tempérament le plus sain, comment ne serait-il pas un petit personnage de tréteaux lorsque, à toute heure, il voit son père vivre la vie comme un grime, sa mère séduire les gens par le brio de son artifice, ses frères et ses sœurs donner la comédie? Au lieu de rabrouer ce triste don, chacun d'y faire fête, non seulement parce qu'on sait bien que tel est le grand art de la vie et que c'est au fond l'éducation, sinon la plus noble, du moins la plus profitable.

— Qu'il est type, mon fils! s'émerveille une maman. Déjà malin et prudent! Il ne dit que ce qu'il veut dire! Et le juste sentiment de l'effet qu'il produit! Ah! le roué, s'il continue, quel avenir!

S'il continue? Peut-être à soixante ans sera-t-il pour la première fois, mais un peu tard, en enfance! Pour l'instant, il est un petit homme, avec tous les attributs qui caractérisent un véritable

homme du monde : le rire faux, l'attitude et la parole cabotines, la science innée du masque. Que sa mère en doit avoir d'orgueil ! Ce sont plusieurs siècles de rictus et de malices qui sont inscrits déjà dans sa figure vieillotte. Quel avantage !

Et pour que l'illusion soit complète, aussitôt que possible, on déguise ce bébé en jeune homme. A peine quitte-t-il les robes qu'on l'affuble d'un veston, d'une culotte longue et d'un chapeau melon. L'Anglais, qui parfois s'aventure loin dans le ridicule, a bien essayé de nous faire aller jusqu'au « gibus » pour les têtes bouclées de deux ans, mais notre goût a fini par reculer d'horreur. Ainsi vêtus, les pauvres petits sont adorables : ils ont vraiment l'air de chiens habillés ! Et si sérieux, si chics, si gentlemen ! Quelle rapide habitude ils prennent ainsi de la tenue et de l'élégance ! Mais qu'ils doivent donc porter envie au débraillé et aux libres gambades des voyous !

Tout de même, comme, malgré le léger accroc de ces tentations peu distinguées, leur vraie nature dessine bien sa courbe ! D'emblée ils savent la vie. Et si, par hasard, à voir comment leur père et leur mère s'y trémoussent, ils n'en devinaient pas d'eux-mêmes les exigences et les ruses, le bluff et l'hypocrisie, on trouverait bien aisément dans le tran-tran journalier des exemples et des préceptes.

Mais ce n'est pas nécessaire. Aussi bien qu'ils savent de très bonne heure feindre et cabotiner,

tenir avec malice les rôles les plus propres à se faire choyer, de même ils connaissent les hiérarchies, l'importance des signes extérieurs de pouvoir et de fortune, l'avantage des relations brillantes. Avec sérénité, comme si elles s'évertuaient au prosélytisme le plus noble, mères et gouvernantes ont du reste pris soin de guider par un mot leurs pressentiments :

— A l'avenue du Bois, aux Champs-Élysées, ne joue qu'avec des enfants qui descendent d'un équipage... Au bal, ne danse qu'avec ceux dont les parents sont glorieux à Paris ou riches... Au cours, ne te lie qu'avec les tout premiers, car ils peuvent se faire illustres plus tard, et avec ceux qui portent un nom connu, même si ce sont des crétins ! Voilà comment on se fait de belles relations et comment l'on prépare l'avenir !

Peut-être ne révèle-t-on pas d'un seul coup tant de fortes maximes avec cette brutalité. Car l'hypocrisie étant la plus indispensable des vertus, il faut avoir soin d'y assouplir de bonne heure les enfants. Il est donc d'une sage éducation de colorer ces préceptes un peu rudes par quelques grandiloquentes raisons. Du reste, pas besoin de tant insister auprès de mioches qui, tout de go, font le même petit travail à l'instar de leurs désinvoltes parents !

Aussi, ont-ils la joie d'admirer la clairvoyance de leur progéniture au retour de quelque promenade publique ou d'une fête en commun :

— Figure-toi, ricanera, comme une vraie mondaine, telle poupée de douze ans, figure-toi qu'une petite fille inconnue a voulu jouer avec moi... Toque et manteau de fourrure... Avec une Anglaise, raide... Ça sentait l'élégance. Je lui ai tout de même demandé son nom, sa religion et qui sont ses parents. Elle m'a bien répondu qu'elle est catholique. Mais son père, qui s'appelle Rognon, est, paraît-il, un gros négociant du faubourg Saint-Honoré. Tu penses si je lui ai tourné le dos! Je sais trop bien que je ne dois jouer qu'avec l'Aristocratie, l'Armée, les Professions libérales et les noms glorieux de l'Art. Pour la petite fille d'aujourd'hui, c'est dommage, car elle était gentille, jolie, rieuse, drôle comme tout et je m'ennuyais dans ma grandeur qui, justement, cet après-midi, ne rencontrait personne digne d'elle. Mais ça ne fait rien : la tenue avant tout, n'est-ce pas? J'ai bien trouvé sur la fin la fille du président Mornifle, avec laquelle on est toujours sûr de s'amuser, mais, au moment d'aller vers elle, je me suis souvenue de vous avoir entendu dire que, depuis sa cravate de Commandeur, vous vous aperceviez que M. Mornifle semblait attendre vos hommages, et j'ai cru sage d'attendre, moi aussi, malgré mon désir de jeu, que sa fille vienne à moi. Notre situation mondaine vaut bien son hermine et son collier rouge! Sans compter que si les amis de papa prenaient le pouvoir, il aurait vite un cordon bien plus grand encore!

Ou bien, en revenant d'un petit bal, tout joyeux de fanfreluches brillantes et colorées, de rires et de grâces, c'est la même petite personne, ou une autre de la même précocité finaude, qui conte, non pas ses bonheurs d'enfant, mais ses diplomaties, ses ruses captieuses ou ses dédains. Elle aussi, déjà, stylée, assouplie aux malices et au bluff, travaille selon ses forces au prestige de la famille :

— Il y avait les petits Maltaverne, que nous avons connus sur cette médiocre plage de Carogneville et qui auraient bien voulu m'accaparer. Mais, le père, un dessinateur obscur, la mère un vrai paquet : Tu penses si je les ai distancés ! Les souvenirs et les amitiés de jeunesse, comme tu dis, faut pas que ça encombre ! C'est même curieux que les Maltaverne aient pu être invités à ce bal très chic : Rien que des enfants célèbres ! Des fils et des filles de ministres, de généraux, d'académiciens, de divorces retentissants et des grandes affaires dont on parle ! Aussi j'en ai profité. Tu peux être sûre que je n'ai pas perdu mon temps et, si tu m'as suivie des yeux pendant que tu étais là, tu n'as pas dû me voir commettre beaucoup de gaffes ! Tu sais, avec la fille de Falandre, l'ancien président du Conseil, on se tutoie maintenant... Et puis, j'ai une Philippine avec John, le septième fils du richissime Gorgon-Chussett... J'ai dansé deux fois avec l'aîné de l'Ambassade des Flandres, un crétin qui n'ose qu'avec

moi... Et je me suis presque compromise avec le marquis de Lescopette, tant j'ai bostonné avec lui... Comme le vieux duc de la Tremblotterie s'était fait monter pour voir ses petits-enfants prendre leurs ébats, je me suis rappelé votre recommandation d'être toujours aimable pour les personnes âgées lorsqu'elles sont importantes, et je suis venue espièglement lui offrir un bonbon. Il a été si heureux qu'il a voulu m'embrasser. Je crois bien que son grand vieux nez m'a un peu mouillé la joue. Mais ça ne fait rien : l'honneur! J'ai senti que tout le monde me regardait et m'enviait... Pour une autre fois il faudra me dire comment je dois être avec les petites Rastac. Elles se montrent si empressées que je me méfie et me demande si les Rastac n'ont pas plus d'intérêt à être bien avec nous que nous à les voir. De l'Institut, c'est vrai, mais pas le sou et pique-assiette! Tout de même ils font bien dans un salon, malgré qu'ils ne puissent être utiles à rien... Ah! Autre chose! A un moment, comme le jeune de Maupertuis voulait nous éblouir avec tout le gratin de son intimité, j'ai profité de ce que Marcelle de la Hutte me demandait si l'on nous verrait demain au mariage Confrançon pour dire que cela nous serait impossible parce que justement nous avons à déjeuner Salivas... Tu penses si ce grand nom a produit son effet! D'autant plus que personne n'ignore que le célèbre orateur ne va jamais nulle part... Il est vrai que

c'est seulement son idiot de frère que nous avons demain. Mais ils n'ont pas besoin de le savoir... Je me suis dit que ça nous ferait mousser... Ça n'a d'ailleurs pas raté.

— Bravo ! Bravo ! applaudit la mère enthousiasmée. Cette petite nous fait honneur. Elle ira loin...



Parfois, souvent même, au bout de quelques années, il arrive que divorce et remariage aient mis autour de l'enfant un autre papa ou une mère différente. Mais comme le nouveau conjoint appartient au même monde, le changement est à peine sensible. Si ce n'est plus le même nom et le même physique, les habitudes, les goûts restent pareils. Pour cette atmosphère immuable les préceptes demeurent identiques. Affiné par tout cet artifice, l'enfant achève de devenir une merveille de grâce souple, fûtée, cabotine et d'ingénieuse dextérité.

Pour être juste, reconnaissons que c'est seulement à la faveur d'une telle rouerie précoce que les pauvres petits enfants de la farandole parviennent à se faire un sort acceptable à travers les ruines, les enchevêtrements, les constructions hasardeuses et bancroches parmi lesquelles, tant de fois, leur jeunesse s'écoule.

A force de courir ensemble cet exténuant et fré-

nétique galop, leurs parents s'irritent l'un contre l'autre, se meurtrissent en faisant souffrir ceux qui les entourent, et en arrivent à la brisure. De la part de l'enfant quelles finesses pour ne point envenimer le débat, pour maintenir son droit et son devoir d'une double affection! Puis, ce sont les parents des deux époux hostiles dont il faut savoir se garder de servir colères et rancunes.

Plus tard, après la séparation, ne sont-ce pas des prodiges de diplomatie qu'il faut à notre marmot désabusé, pour naviguer d'un bord à l'autre sans anicroche ni chavirage, pour ne rien trahir de ce qu'on lui confie, pour donner son cœur à tour de rôle! Surtout lorsque la rupture se complique, de part et d'autre — ce qui ne tarde guère — d'un réembarquement pour le bonheur avec de nouveaux partenaires, lorsque la venue de nouveaux enfants rend plus inextricable encore ce lacis d'affections, d'intérêts, d'orgueils! Quelle souplesse et quel tact deviennent alors nécessaires : Les communications sont rompues entre les deux camps. L'enfant qui, le jeudi, le dimanche, évolue d'une tendresse à l'autre, est entre elles le seul lien. Si petit qu'il soit, on l'interroge. C'est de sa bouche qu'on espère savoir le vrai. Et on le presse d'autant plus qu'on le suppose moins clairvoyant. Mais toutes les fantasmagories au milieu desquelles il a grandi l'aident à faire bonne figure dans ce rôle difficile. Son cabotinage héréditaire, le sens de l'artifice

dont le perpétuel exemple de ses proches l'a bien vite pourvu, viennent à son secours. Tout jeunet, il est merveilleux de prudence, de dissimulation ayant l'air de la franchise, d'étourderie voulue qui abrite sous une volubilité joyeuse le plus perspicace sang-froid. N'ai-je pas connu une fillette qui, endolorie dès sa quatrième année par le divorce de ses parents, sentait confusément la laideur de les trahir lorsqu'elle allait de l'un à l'autre et avait pris le parti d'éluder leurs questions opiniâtres ou les interrogatoires des deux familles en feignant de ne les pas comprendre, en y opposant la force d'inertie de ses machinales onomatopées. Dans sa sagesse de petite écorchée qui aime aussi bien son père que sa mère, d'instinct elle recourait au chantonnement, à la fois si tragique et si commode, des vieillards qui, même parmi leurs interlocuteurs, fredonnent à mi-voix pour fuir la tristesse de leurs hantises et pour n'avoir point à répondre sur les choses qui les assombrissent.

— Poum! Poum! Poum! murmurait la mignonne en se détournant vers la fenêtre dont, très attentive au spectacle de la rue, elle soulevait le rideau... Poum! Poum! disait-elle en cabriolant jusque vers les fleurs d'un bouquet ou les fanfreluches d'un coussin, dans la contemplation desquelles elle s'absorbait.

Comme isolée dans sa morne chanson, elle attendait que le désir de savoir se fût lassé. Et,

en effet, le questionneur, un peu gêné, revenait vite à des paroles plus discrètes.

Quatre ans! Que sera-ce plus tard lorsque la fillette ou le bambin, mieux assouplis encore par ce dressage de chaque jour, auront acquis toutes les ressources d'astuce pour évoluer entre les haines, les jalousies, les rancunes, les froissements d'amour-propre et d'intérêt!

Songeons que, au bout de peu de mois, ce n'est pas seulement dans le ménage où ils passent en visiteurs qu'il y aura des affections nouvelles, mais qu'aussi, dans le ménage où le jugement de divorce les fait vivre, des enchevêtrements de liens compliqueront leur rôle. Alors cette science précoce du monde, pas loin tout d'abord de nous choquer comme une flétrissure, finit par nous apparaître presque comme un bienfait, puisque c'est seulement grâce à ces roueries que les pauvres mioches privés des tendresses protectrices parviennent à passer dans tout ce hérissement de haines sans irriter les blessures et dans la fournaise des récentes amours sans les froisser et sans trop en souffrir.

Le vertige même de leur existence fiévreuse contribue à diminuer le chagrin qu'ils pourraient avoir de ces querelles. Dans leur brillant hourvari, ils ont si peu de temps à donner aux choses du cœur, et le sentiment est une fleur si négligée au milieu des cavalcades, des intrigues et des plaisirs qui les passionnent! Fâcheuse anicroche

à coup sûr que le divorce des parents, qui trouble les commodités de la fête, mais dont on se console en la retrouvant pareille chez tant d'amis, et qui, après tout, ne bouleverse pas si fort des existences frénétiques cherchant toutes leurs joies hors du foyer! Bah! On n'en court pas moins d'essayages en vernissages, de five o'clock en visites, on ne rate pour cela ni bals, ni spectacles, ni concerts, on n'est privé ni d'un flirt, ni d'un potin, ni d'une relation précieuse. A ces délices sous les lustres, qu'est-ce que pourraient bien ajouter le froufrou d'une mère affolée des mêmes ivresses et les tendres conseils d'un père qui vous escorte en grognant? Dans une vie si complexe, à quelles minutes nicher l'exercice de telles affections? C'est tout juste un agrément pour les retours en fiacre et la torpeur maussade des déjeuners de famille! Bientôt d'ailleurs, pour la jeune fille, va surgir le mari qui remplira très bien cet office, pas tellement indispensable en somme. Après quelques mois, ce compagnonnage du mari sera même le plus clair de son rôle, sans compter bien entendu la charge essentielle d'alimenter d'or, de plaisir, de prestige, l'épileptique ménage.

— Il n'y a vraiment que pour la vie pot-au-feu des gens vulgaires que toutes ces rafales et ces brisures ont tant d'importance! disait un jour, avec sa franchise ingénue, une ravissante écervelée... Mais, pour nous, dans notre perpétuel galop de plaisir, mince affaire! Ça ne change pas

grand'chose! Et même, sans paradoxe, on peut prétendre que nous autres, papillons de lumières, nous ne profitons jamais si bien de nos parents qu'après le divorce, car, lorsqu'on va passer près d'eux les heures du dimanche ou les semaines de vacances que le tribunal leur concède, ils sont bien obligés, ne fût-ce que par coquetterie d'émulation, de s'occuper gracieusement de nous, ce dont ils n'avaient jamais le loisir au temps de leur accord conjugal... Pour ma part, jamais je n'ai autant causé avec ma mère qu'à partir du moment où elle eut quitté la maison et où je dus me borner à lui faire une visite bi-mensuelle!

Sans compter d'autres avantages fort précieux dans la lutte pour l'amour et pour le prestige qu'est véritablement le monde : une opulente beauté maternelle de trente-cinq ans éteint si souvent de sa splendeur la grâce un peu frêle d'une toute jeune fille! Si désagréable pour elle que puisse être le divorce des parents au point de vue des complications familiales, du moins l'affranchit-il d'une concurrence immédiate, perpétuelle, exaspérante. Pour en douter il faut n'avoir jamais vu les regards de reproche dont certaines vierges peu fêtées surveillent les charmes trop éblouissants de leur mère et leurs flirts victorieux. Tandis que, maigriotes et gauches, elles battent fébrilement de l'éventail dans la rage d'être délaissées, quelle humiliation de voir leurs mères triomphantes au milieu d'une cour en extase, d'enten-

dre l'éclat joyeux de leur rire! Loin de renoncer, elles jettent tous leurs feux pour jouir de cette suprême gloire, elles rayonnent de toute la magnificence de leur chair, de toute la fièvre langoureuse ou mutine de leurs yeux! Leur science des troublantes attitudes et l'attrait des coquetteries spirituelles compensent leur léger défleurissement de jeunesse. Elles le portent avec une maëstria brillante et, d'ailleurs, la plupart des hommes en raffolent. Aussi, d'âge mûr ou jouvenceaux, s'empressent-ils, émerveillés, frémissants de désir, autour de la belle statue lumineuse, odorante, coiffée de flammes ou de ténèbres, qui les hypnotise de sa grâce expérimentée. Tout à leurs délices, elles sont encore trop adulées pour s'apercevoir des œillades jalouses de leurs filles et pour en promener de semblables sur leurs jeux galants.

— Quelles éteigneuses que nos mères toujours si effroyablement jeunes, ma pauvre Yvonne! soupire avec mélancolie une de ces vierges délaissées. Rien à faire pour nous autour d'elles! Ce sont nos plus terribles rivales. Il n'y a de sourires, d'hommages et de flirts qu'à leur profit. Si elles ne dansent pas, c'est qu'elles dédaignent et que leurs libres manèges n'ont plus besoin des grâces du boston, mais si elles le voulaient, ce sont elles qui empliraient les salons de leurs voltes harmonieuses et c'est dans le coup-de-vent de leurs jupes que bien vite tourneraient les plus

timides de nos tout derniers danseurs? Regarde ma mère en ce moment : un cercle d'habits noirs autour de ses épaules, dix paires de moustaches grises, blondes, brunes, rousses ou simplement naissantes autour de son sourire ! Et, près de nous, personne ! Vois la tienne : elle passe en conquérante au milieu des hommes qui, cependant, nous laissent au plaisir de nos causeries virginales. Vraie bravade à la nature que cette prolongation artificielle de la jeunesse par les femmes d'aujourd'hui ! Elles en oublient leur rôle et leurs devoirs. Tant qu'elles réussiront, par massages, lotions et fards, à se maintenir dans l'exercice de leur beauté, nous passerons inaperçues. C'est enrageant! Nous ne devrions plus les sortir...

On devine les mille petits drames que, chaque jour, dans le monde du plaisir, ces muettes rivalités provoquent et la sereine atmosphère familiale qu'ils créent : Les enfants, il est vrai, servent à la parade. Un beau jeune homme séduisant devient vite une force qui s'ajoute à la valeur mondaine de la famille. Le sourire d'une fine et jolie jeune fille — surtout si elle sait en faire usage — assurera bien des sympathies et des concours. Mais quels tourments parfois et quelles blessures!

Car si, dans les salons, la mère, toujours jeune, peut être gênée par la surveillance et les jeux rivaux de sa fille, si leur malaise respectif se traduit parfois en propos hargneux, dans les petits théâtres et les joyeux cafés de nuit le père court

aussi le risque de heurter sa folie de plaisir au vertige pareil de son fils. N'est-il pas responsable des fringales précoces de son enfant, par la trépidation et la fête perpétuelles où il l'a fait grandir, puis par l'élégant cynisme de ses propos? Dans certaines familles on dit tout devant les enfants, sous prétexte d'abord qu'ils sont naïfs autant que purs et ne comprennent pas, plus tard en justifiant ce sans-gêne par la raison que c'est un péril de leur cacher la vie. Ce ne sont d'ailleurs pas les misères qu'on leur en fait voir, mais les gaudrioles et les hontes. Et l'on ne s'aperçoit pas qu'en manquant ainsi de respect à l'enfance, on perd tout droit à son respect et que, en la flétrissant on se dégrade. La femme qui, en présence de sa fille, s'est pourléchée d'histoires scabreuses, ne doit s'étonner qu'à demi le jour où elle découvre qu'elle n'a plus sur elle assez d'autorité morale pour combattre son désir malsain d'aventures. De même le père qui, dans le pittoresque laisser-aller de la vie en fanfares, a trouvé moderniste d'évoquer, en présence de son fils, avec une verve de bon camarade spirituel et amusé, toutes les pourritures de la vie, aurait mauvaise grâce à se montrer surpris de le rencontrer, tout jeunet et déjà pittoresquement vicieux, dans les lieux de bamboche où il folâtre lui-même, ou encore de le découvrir comme rival auprès d'une frétillante mondaine vers laquelle une même convoitise les jette.

Aussi est-il plaisant — et quelquefois superbement tragique — de voir le tendre respect que, dans ces milieux de vertige, de plaisir, de lutte sans vergogne pour la conquête, d'élégance à la fois féroce et veule, fils et filles ont pour leurs parents qu'ils voient vivre sans cesse sous leurs yeux avec tant de frénésie, de cynisme, de cupidité et de bassesse! Ils connaissent leurs ruses, tous leurs mensonges, leur perpétuelle parade de bluff, leurs lécheries à tous pouvoirs, leur arrogance pour toutes faiblesses, leurs convoitises avec les ruses hypocrites pour les assouvir. Telle fut l'éducation par l'exemple sinon, par le précepte, qu'on leur donna. Aussi s'estiment-ils en droit d'exiger que leurs parents, soudain furieux de les voir embusqués trop près de leurs propres plaisirs, ne prennent pas la fantaisie de venir, au nom d'une morale si désinvolte, contrarier leurs joies par des prêches austères. Sinon, ils regimbent, et, dans un langage cyniquement camarade, se bornent à faire comprendre que la vertu de telles familles n'a guère qualité pour être rigoureuse. On imagine le charme de vénération et de tendresse que peuvent avoir semblables entretiens entre parents et enfants!

— Je vous aime bien papa et maman, menace le fringant Gérard, à qui son père et sa mère reprochent ses foucades par trop scandaleuses. Mais si vous voulez que ça continue à coller, ne m'obligez pas à vous sortir votre paquet, à l'un

comme à l'autre... Je n'ai pas le temps d'écouter les potins et surtout, par pudeur filiale, je ferme l'oreille à ceux-là. Mais, sapristi, tout de même, je n'ai pu passer à travers la rumeur sans l'entendre... Alors, si vous voulez bien, ne nous drapons pas !

La mère aussi bien que le père, jugeant sage de ne pas insister, feignent de ne pas comprendre et murmurant de confuses gronderies pour sauver leur retraite, pour couvrir l'aveu qui résulte de leur mutisme, se dérobent avec prudence. Le fils, étonné que, après tant d'exemples de tohu-bohu folâtre, de brillante et vertigineuse amoralité, on prétende refréner son goût du libre plaisir et des conquêtes cyniques, reste triomphant au milieu de sa famille. Tout d'abord stupéfiée, celle-ci ne tarde pas à se laisser emporter derechef par la farandole en se disant que la radieuse vie du monde n'en est pas à une turpitude ou un écrasement près, et que tout cela disparaît dans le magnifique ensemble. Que personne ne soit gêné dans sa course vers les belles régalades de la vie, c'est l'essentiel ! Et que, dans le même esprit, les enfants ne soient même pas contrariés par le souci des égards et des devoirs envers les parents !

— L'odeur de papa me poursuit ! déclare, avec une mine de dégoût, en se tamponnant les narines de son mouchoir parfumé, un fils très élégant qui, accouru près de son père mort, s'est vu contraint,

au moins par l'usage, de passer quelques minutes dans la chambre funèbre, et, troublé dans ses raffinements ordinaires, se plaint que sa piété filiale inflige à ses muqueuses le supplice d'une odeur moins suave que celles dont il a l'habitude!

C'est plus de souffrance que n'en comportent sa tendresse et son respect d'homme de plaisir. Dans quels exemples eût-il trouvé autour de lui le conseil de sentiments meilleurs et des raisons de mieux chérir les souples fantoches au milieu desquels il a grandi et dont il connaît les ridicules ou les tares?

Pour les juger avec clairvoyance il n'a souvent pas besoin, nourri comme il l'est dans l'artifice, d'âge, d'expérience et de réflexion. Des témoins dignes de foi ne m'ont-ils pas conté cette pittoresque anecdote qui montre l'observation et le désenchantement précoce de certains petits êtres vieillis par tout le vertige qui tourbillonne autour d'eux.

Un petit Anglais de sept ans — il n'est pas nécessaire de naître Parisien pour mériter ce titre de « hanneton de Paris » qui s'applique si bien à la vie frénétique d'innombrables étrangers tout trépidants de cette Danse de Saint-Guy — un petit Anglais, délaissé par sa mère qui folâtre et par son père que consolent d'autres ivresses, bavarde avec la directrice d'un somptueux hôtel de la Riviera où sa famille, pour se ruer au plaisir,

l'abandonne tout le jour aux soins des domestiques dont il répète les propos vulgaires :

— Dites, Madame, avez-vous de l'estime pour ma mère?

Et le sérieux de son ton britannique ajoute je ne sais quelle tragique bouffonnerie à sa question saugrenue. Attendrie et inquiète, l'hôtelière, pleine de bonté pour ce pitoyable marmot, le rassure d'une parole banale :

— Mais certainement. Madame votre mère vous aime beaucoup...

— No. Elle n'a pas le temps, ma mère. Ses yeux et sa bouche sont à trop de monde...

— Ne répétez pas ces vilaines choses! Ce n'est pas vrai.

— Et mon père, continue le bambin, est-ce que vous avez de l'estime pour mon père?

— Mais pourquoi me demandez-vous tout cela?

— C'est que, moi, je n'ai pas d'estime pour mon père... Parce que mon père il est toujours saoûl!

Et les femmes de chambre ricanaient en l'écoutant évoquer ces tristesses avec l'assurance résignée d'un très vieil homme, tandis que sa mère et son père cabriolaient, chacun avec ses vices et ses passions, dans la bourdonnante cité de plaisir toute proche!

Tendres, frais et joyeux enfants, que façonna cette belle existence! Avec eux, toutes les satisfactions de vanité et parfois d'ambition! Futés,

espiègles, railleurs, ils donnent allègrement la réplique à la gouaille malicieuse des parents. Leur rire désenchanté fait chorus avec leur rire de gens sans foi qui s'étourdissent de leur propre frénésie. De bonne heure, ils sont des associés pour la façade, l'influence et l'argent. N'est-ce pas l'essentiel?

Il y a bien, c'est vrai, le calme et grave bonheur familial. Mais quelle surannée rengaine, surtout pour des gens qui n'ont ni le loisir ni le goût du foyer, qui s'y endorment, moroses et désemparés, chaque fois qu'un contre-temps ou un malaise les obligent à y passer un soir!

Pour des êtres qui vivent en représentation perpétuelle, la famille n'est guère qu'un clan toujours en bataille et en parade. La vraie joie, c'est le butin qu'on fait. Après l'avoir conquis, on danse et trépigne autour, d'abord parce que c'est la plus divertissante manière de le fêter, ensuite pour l'accroître, ce que, au milieu de toutes les grâces et de toutes les liesses, on ne perd jamais de vue!

N'est-ce pas ainsi que, dans les cirques, les enfants d'acrobates, dès qu'ils peuvent commencer leurs pirouettes sur la corde raide ou bien à travers les cerceaux, augmentent la valeur et la félicité de la famille? Le foyer, c'est la recette!

CHAPITRE IX

LES AMIS

Ami, gracieux mot tendre, doux au cœur comme une caresse. Du latin *amare*, qui veut dire : aimer. Celui ou bien celle qui nous aime et que nous aimons. Quelles délices sentimentales il évoque! Sérénité, confiance, émotion des lointains souvenirs, enchantement des longs espoirs, joie de se sentir enveloppé d'affection, joie plus vive encore de faire don de soi-même, délicat bonheur de garder, pour le perpétuel et dur effort qu'est jusqu'au bout la vie, les fidèles compagnons d'enfance, de jeunesse, de maturité, les témoins cordiaux des premiers jeux, des premiers rêves, des ambitions et des troubles juvéniles, des exaltations, des ivresses et aussi des cruelles déconvenues de la maturité!

Ensemble, avec des yeux émerveillés d'enfant et dans une même allégresse de vivre, on est allé, en folâtrant, le corps souple, l'esprit léger, à la

découverte des hommes et des choses. Au matin de l'existence, on fut ensemble parmi les grâces et les sourires du monde, ainsi que papillons voletant au milieu des fleurs dans la pureté d'une aube. Plus tard, si les petites misères d'école ont assombri parfois ces jolis cœurs frais, comme elles furent subies côte à côte, interrompant le même éclat de rire, elles n'ont été qu'un lien de plus.

Puis, succédant à Guignol, où, ensemble, on a battu des mains et trépigné, c'est le passionnant théâtre du monde, à la fois tragique et bouffon, qui, avec ses rictus, ses sanglots, ses fièvres, s'est peu à peu découvert à nos petits compagnons éblouis. Le rideau une fois levé, plus d'entr'actes. A peine dans leur plaisir se sont-ils aperçus que, s'ils comprenaient mieux comédies et drames, c'est que, tout en regardant le spectacle, petit à petit, ils s'y sont mêlés comme acteurs. Cet aveu chuchoté, ce baiser surpris, cet espoir qui fait bondir les cœurs, cette déception ou cette querelle qui les fait fondre en larmes, sont-ce les vastes tréteaux de la vie qui leur en offrent l'émotion? Non pas. Ce sont eux-mêmes qui, l'un près de l'autre toujours, tressaillent, rient, pleurent, et leur frisson se mêle au grand frisson du monde.

Habitués à unir leurs émois, ils s'en font confidence, s'exaltent, vibrent ensemble et ensemble se consolent. Entre eux, ce sont de fortes attaches nouvelles, et quel semis de souvenirs pour les floraisons de plus tard! Voilà encore que les

croyances s'enracinent en leurs âmes, que les colères y font rage et que les enthousiasmes y flambent. Qu'ils les aient en commun ou bien que leur idéal diffère, peu importe ; c'est une égale ferveur qui les surexcite, et même contradictoire, les rapproche.

Pourront-ils oublier dans le désenchantement et les glaces de la vieillesse que c'est côte à côte qu'il ont cru, frémi, espéré ?

Puis, voilà que les grandes joies de la vie les illuminent et que ses terribles rafales les courbent : après les amourettes dont les sourires se paient d'une larme vite essuyée, les profondes amours ; après le mirage des folles ambitions juvéniles, les sérieux et légitimes désirs tenacement poursuivis ; après les dégringolades de chimères, dont on s'amuse comme d'un château de cartes en ruines, la tristesse des déconvenues pareilles à des écroulements ; après les gamins plaisirs, les joies dont on vit ; après les petits chagrins, les souffrances dont on meurt. Mariages, enfants, luttes pour la vie, réussites, gloire, échecs, meurtrissures, deuil : c'est la grande aventure banale qui se déroule. Ensemble et tour à tour, les gais, les tendres compagnons d'hier en vivent pour eux-mêmes et pour les autres toutes les péripéties.

Peut-être y laissent-ils un peu de leur gaîté, mais leur tendresse respective s'en accroît. Songez donc : quels crocs dans la chair et l'esprit

l'un de l'autre ! Tant d'affres et de bonheurs communs ! Tout ce long passé que l'on a vécu cœur-à-cœur en se prêtant appui, en se faisant confidence de toutes joies et de toutes tristesses, en y participant d'une âme chaleureuse ! C'est ensemble que, peu à peu, la vie vous marque de sa griffe. Ces fronts lisses, ces joues fraîches qui rougirent vers le même temps de leurs premiers émois, elle les a striés de ses balafres et de ses ravines. Et sur ces têtes, belles maintenant de la souffrance qui y est inscrite, elle a semé la neige des ans. Raison de plus, n'est-ce pas, puisque c'est les uns avec les autres qu'on meurt ainsi peu à peu, pour s'émouvoir au souvenir de la radieuse jeunesse et de tous les hasards, bons ou tristes, qui, en cours de route, vous ont l'un près de l'autre assaillis et fait vibrer.

Imaginons bien la valeur morale d'un ami, au plein sens du mot, la chose précieuse et irremplaçable que c'est. Songeons à tout ce qu'une profonde amitié représente de vie vécue en commun, de souvenirs, de tendresse reçue et offerte, d'émotions accumulées, de délicatesses et d'hommages réciproques, de bonne humeur secourable ou de fermeté grondeuse, de patience, de douceur, d'élan, de fidélité, d'habitudes communes.

Une telle amitié, c'est, de même que les vieux arbres, une des rares beautés de la vie qui ne se peuvent improviser. La volonté n'y suffit pas. Il

y faut le temps et les soins. Je n'ai jamais vu un tronc séculaire ravagé comme un visage humain et l'une de ces immenses ramures qui ne semblent pas avoir trop de toute leur ombre pour abriter tout leur passé, sans songer à la grandeur, à la croissance toutes pareilles d'une longue amitié. En une saison, on peut faire bâtir la plus luxueuse demeure, en un souper l'on s'attache des compagnons de ripaille et de butin. Mais tant d'or que l'on sème et si grand pouvoir qu'on ait, de même que si séduisantes qu'on offre les fêtes, on ne fait pas surgir d'un coup quelque tendre et sûr vieil ami.

La majesté de l'arbre est faite des pluies qui fécondèrent l'humus où il s'érige, des perpétuelles transformations de sa substance qui, après s'être épanouie en fleurs et en folioles, retombe sur le sol en fertilisante jonchée pour l'enrichir et pour se transformer de nouveau en bourgeons, en thyrses, en bouquets de verdure. Elle est faite, cette majesté des vieux arbres, de tous les printemps qui ont échauffé leurs sèves, de toutes les brises qui firent frissonner leurs feuillages, de toutes les bourrasques qui les secouèrent comme des chevelures de désespoir, des gels qui crevassèrent leur écorce, des autans qui les noircirent, des soleils qui, radieux ou discrets, flambèrent sur la splendeur alternée de leurs décrépitudes et de leurs résurrections. Pour les êtres qui sentent plus encore par leur âme que par leurs yeux,

l'émouvante beauté d'un tronc séculaire résulte encore de toute l'aventure humaine qui, à travers les âges, s'est déroulée, gracieuse, mélancolique ou lugubre, dans le mystère de sa grande ombre : à l'abri de ce dôme frémissant, peut-on ne pas évoquer les confidences, les enlacements, les sourires, les baisers des couples qui, de génération en génération, chuchotèrent leurs rêves et leurs espoirs en regardant, à travers les balancées des branches, les étoiles palpiter dans la sérénité transparente du ciel? Patient chef-d'œuvre que forment lentement les saisons et auquel le frisson d'humanité qui s'abrite dans son silence ajoute comme une beauté sentimentale.

Pour les privilégiés qui, malgré les rudesses et les pantalonnades de la vie, savent prendre le temps d'écouter battre leur cœur et d'appliquer leur imagination à ses émois, n'est-ce pas un charme analogue, un charme lointain, accumulé, profond, qui rend si précieuse une réelle amitié? Favorisée peut-être par la tendresse antérieure des familles, représentant ainsi plusieurs lustres de soins, de dévouement et de souvenirs avant même que les enfants songent à la continuer, elle se tisse peu à peu de mille délicatesses, de joies et douleurs communes, elle s'accroît chaque jour par le don des cœurs, l'habitude, la confiance. C'est de tout ce passé, de tout cet enrichissement quotidien qu'est faite sa valeur morale. Si comme une jolie fleur toujours un peu frêle malgré son

incessante floraison, elle offre d'exquis enchantements, elle exige aussi précautions et soins. Comme, pour la perpétuer, il faut un constant don de soi, c'est un peu de soi-même qu'on chérit en elle et que l'on défend quand on s'ingénie à la préserver. Elle nous émeut, ainsi que notre propre création au jour le jour passionnément continuée. Nous avons pour elle une sorte de fidélité pieuse et reconnaissante comme pour certains refuges, qui s'embellissent à nos yeux des rêves que nous y avons promenés, des émotions gaies ou tristes dont nous y fûmes étreints, et aussi des peines que nous avons eues pour maintenir en végétation luxuriante ce doux abri, aux ronces duquel nous avons parfois laissé des lambeaux de notre cœur.

Voici de quoi faire sourire, provoquer l'ahurissement ou plutôt la pitié de nos hannetons et de nos gracieuses hannetonnettes, si pratiques en leurs bourdonnements! Une telle conception de l'amitié, si tant est qu'un sentimental naïf s'expose au ridicule de la définir en leur présence, leur semblerait d'un « démodé », d'un « province » à pouffer, ma chère, et d'un archaïsme à faire apparaître comme des merveilles de jeunesse les castels féodaux et les cathédrales gothiques!

— « Une véritable exposition rétrospective du sentiment à travers les âges! Oreste, Pylade et autres échantillons fameux! Vertus de musée ou de poème épique! Matière d'examen ou sujet de

conférence pour l'Odéon!... Nobles souvenirs auxquels on rend hommage pour montrer qu'on a du cœur, des Lettres, et que l'on sympathise avec l'héroïsme, surtout quand, très lointain, il ne vous gêne ni ne vous humilie... Mais, sincèrement, tout ce « décrochez-moi ça », si pittoresque qu'en puisse être l'évocation, n'est guère d'actualité... Dans notre vie frénétique et dispersée, où l'on a tout juste le temps des démonstrations profitables, des paroles utiles, de telles fariboles semblent aussi surannées qu'une maison romane serait inhabitable!... Songez à tout ce qu'il faut faire, dire, entendre en un seul jour — il est vrai qu'on a la ressource de ne pas écouter! — pour maintenir sa façade et son prestige, pour défendre ses intérêts et ses relations, pour accroître sans cesse son importance! Songez à la foule de personnes influentes ou glorieuses avec lesquelles il faut entretenir commerce d'intimité! Et les simples visites ne suffisent pas. Seul, le lien du plaisir, des fêtes, des parades et des brillants débinages communs peut vous permettre d'en tirer profit. Diplomaties perpétuelles qui accaparent vos heures et vos forces! Représentez-vous les soins méticuleux et tyranniques qu'une mondaine doit prendre de sa beauté pour maintenir sous sa séduction le troupeau des admirateurs dont le concours favorise les bonnes affaires du ménage, surtout si vous n'oubliez pas que c'est, en général, à l'ancienneté et vers la quaran-

taine, à force de courir les salons, qu'une jolie femme devient célèbre pour sa beauté, juste au moment où celle-ci se fane! Alors quelles roueries, quelles luttes quotidiennes et, chaque saison, de plus en plus absorbantes, pour la défendre et bientôt même pour en donner l'illusion! Imaginez aussi le réseau de combinaisons savantes, enchevêtrées, délicates, pour donner l'impression du luxe, de la sécurité dans la richesse — car sans cela la méfiance s'installe au cœur des amies vite soupçonneuses — avec des ressources incertaines et presque toujours inférieures au train de vie où vous entraînent le vertige du plaisir et la nécessité du bluff! Pense-t-on assez aux prodiges de finesse, d'astuce, de stratégie, que sans cesse il faut faire pour maintenir des amitiés disparates et souvent contradictoires qui doivent s'ignorer l'une l'autre, pour respecter les hiérarchies d'hommages, afin de satisfaire l'arrogante vanité des gens au pinacle sans froisser la vanité ombrageuse de ceux qui n'en sont encore qu'aux premiers degrés de leur escalade! Faites le bilan de toutes les courses, simagrées, figurations indispensables, sourires, shake-hands, saluts qu'il faut avoir toujours l'esprit assez présent pour doser avec tact, non pas seulement d'après le protocole presque simple des situations acquises, mais avec le pressentiment, mille fois plus délicat, des réussites et des croissances futures!

— « M. X... est ministre, Mais M. Z..., qui semble

présentement en pleine défaveur, sera peut-être président du Conseil plus tard. Un très affectueux sourire à Maître Hercule Duvent qui vient d'être photographié partout à l'occasion du beau crime dont tout Paris frissonne et où son trombone retentit, mais pourquoi une grimace moins cordiale à Maître La Teigne qui depuis longtemps, c'est vrai, n'a pas eu la chance d'une pareille réclame mais qui, demain, dans une affaire retentissante, peut lui aussi faire entendre ses vocalises et ses trémolos fameux!... Mme de la Huppe est bien diminuée depuis que son mari a fait ce grave plongeon dans le Rio-Estampo et depuis que, au lieu de ses dîners magnifiques, elle ne peut plus offrir qu'une pauvre tasse de thé hebdomadaire. Sa fourrure est à la mode d'il y a quatre ans, et la manière frileuse dont elle s'y empaquette laisse craindre que là-dessous elle ne soit en guenilles. Mais n'oublions pas que, chez elle, on rencontrait des gloires et des puissances, car son gringalet de mari rendait mille services par ses intérêts dans une foule de combinaisons où le talent a besoin d'être soutenu par des hommes d'argent pour être accueilli, et disons-nous bien que, en huit jours, une spéculation heureuse peut lui rendre son luxe et ses amitiés reluisantes... Une poignée de main chaleureuse à Pierre La Panade qui vient d'être applaudi au Gymnase et qui sautille à grandes enjambées vers la Coupole, mais gardons-nous de vexer par

une moindre saccade d'avant-bras cette peste d'Oscar Vibrion qui a peut-être perdu un peu de temps ces dernières saisons avec les vieilles dames dont il raffole et qui se fait un peu oublier, mais qui a bien de l'esprit, la petite rosse, et qui ne tardera guère à prendre sa revanche. Plutôt que sur mon dos, j'aime bien mieux que ce soit à mon profit! Donc, pour lui, mes dents au milieu du plus floral de mes sourires!... Et toutes les âneries oiseuses dont il faut, en un clin d'œil, pouvoir se souvenir : enfants, maladies, scandales, divorces, décorations, aventures, inimitiés! Le dernier discours de M. Lerat, le récent article de M. Veulette, la courageuse attitude de M. Népomucène Pied. Sans compter, aux heures de discordes politiques, le souci de se faire une opinion prudente qui ne vous brouille avec personne, et surtout assez confusément délimitée pour qu'elle vous permette, avec l'art des nuances, d'être, sans trop risquer de vous faire prendre en flagrant délit de contradiction, en communauté de sentiments avec tous les amis importants qui vous parlent!... Ajoutez à cette exténuante gymnastique les longues heures de représentation, de parade, de plaisir, où l'on jouit, dans une béatitude d'amour-propre, de toutes ces ruses victorieuses, où l'on profite de ses triomphes pour s'en ménager de plus grands. Et l'on veut que nous trouvions le loisir de l'amitié désintéressée, des égards et des attentions

qui lui sont nécessaires! Quel paradoxe vraiment et quelle plaisanterie! D'ailleurs, à quoi bon cette vaine fatigue, même si elle était possible? Nous n'avons ni le temps ni le goût de telles douceurs. Notre vie de vertige et de luttes ne les comporte pas. Et puis, cessons de nous calomnier! Des amis, nous en avons autant qu'il nous en faut et comme il nous les faut! »

Et, à la vérité, ce n'est pas une fanfaronnade. Nos hannetons bruissants, folâtres et amoraux, ont des liens de plaisir, d'ambition, d'orgueil — liens aussi durables que les intérêts d'où ils sont issus — avec des gens auxquels, de la meilleure foi du monde, ils donnent le joli nom d'ami. Ou plutôt, ils le prononcent sans réfléchir, car pour eux, il est dénué de tout sens. C'est un mot banal du répertoire mondain, entre le « Bonjour, cher » et le « Comment Tallez-vous, Tallez-vous, Tallez-vous » qui ponctuent le brouhaha des salons; c'est une chose usée comme une monnaie qui a trop servi, c'est un son auquel on est habitué, que la bouche profère machinalement, qui ne correspond plus à aucune grâce du cœur. Cette manie, analogue à celle de la cigarette ou du cure-dents, est si inconsciente chez certains affolés que sans cesse leur discours s'émaille de ce dérisoire refrain « cher ami », même lorsqu'ils l'adressent à des gens qu'ils rencontrent pour la première fois. On en est diverti autant que gêné. On ne sait s'il vaut mieux les plaindre ou leur taper sur

les doigts. Mais ils n'y mettent en général ni intention, ni malice, et ils seraient bien surpris si on les priait d'attendre. Aussi le sage préfère-t-il sourire. Et, pour ne pas jouer les Alceste à la ville, il sourit encore — parce que toute bouffonnerie l'amuse — s'il s'aperçoit que cette promptitude aux termes d'amitié masque un désir de relations que l'on croit enorgueillissantes ou bien utiles. Il se dit que c'est un hommage rendu à sa gloire ou à sa fortune ou à son élégance, en un mot à sa valeur sociale.

On est l'ami de M. du Poitrail parce que, maître d'une impressionnante fortune qu'il dépense en fastueuses parades et issu d'une antique famille qui eut l'honneur de mettre plusieurs maîtresses au lit des rois de France, il offre chez lui du plaisir élégant et du panache chez les gens qu'il honore de sa visite. On est l'ami de maître Salivas parce qu'il sera premier ministre demain et que, en attendant l'heure de lui demander les menues friandises du pouvoir, c'est-à-dire croix, fauteuils bien rentés et fournitures, on jouit de son prestige de grand avocat, surchargé de causes, ayant, comme l'on dit, « l'oreille du Tribunal », parce que les juges, attentifs à lui plaire, espèrent de lui la robe rouge ou l'hermine présidentielle lorsque, dans le prochain Cabinet, il sera Garde des Sceaux. On est l'ami de l'ignare, vide et infiniment spirituel M. de Murmurard parce qu'il va partout, jacasse sur tout et sur tous,

passe pour n'aller que chez les gens chics, établit par le simple pouvoir de sa fatuité les réputations et que sa seule présence dans une maison est un brevet d'élégance. On est l'ami de la belle Madame Marcassin (ainsi qualifiée depuis que sa beauté n'est à peu près plus qu'un souvenir), parce qu'elle se spécialise dans les amants glorieux qui emplissent son salon d'un état-major brillant où l'on noue des relations utiles. On est l'amie du célèbre peintre Ladislas Machin qui peut-être vous fera votre portrait, un de ces portraits devant lesquels la foule se pâme, ou tout au moins pour l'orgueil de vous promener à son bras par un triomphal après-midi de vernissage. On est l'ami du petit vicomte, fameux pour son impertinence et ses bonnes fortunes, dont le nom blasonné fera très bien dans les échos de vos fêtes un peu trop roturières; du prince Rastaquouëroff, besogneux, mais authentique, qui, chaque soir, va dîner en ville, non pour se divertir, mais pour manger, car la vanité des maîtresses de maison est le plus clair de ses revenus. On est l'ami du dramaturge Eugène Ledol pour avoir une place en vedette à ses premières; du romancier Harry Filandre pour étaler chez soi ses volumes dédicacés et pour être au premier rang le jour de sa réception à l'Académie. On est au mieux avec le docteur Benoît Trifouille, afin de pouvoir l'offrir à ses invités le jour même où quelque opération sensationnelle aura fait de lui une fois de plus la

proie des reporters et des photographes; on est au mieux avec le spéculateur Lamproie pour qu'il vous invite à ses chasses, à quelque brillante série d'automne dans son château d'Eure-et-Loir, surtout pour qu'il vous intéresse à ses affaires toujours splendidement heureuses et vous prodigue les conseils efficaces pour la bonne gestion de votre patrimoine. On est l'amie de M. Barbarin pour qu'il imprime votre nom dans son journal et vous gave de billets de théâtre, du général Langrogne parce qu'il adoucit de mille gracieusetés le service militaire de votre fils, parce qu'il fait galoper derrière ses trois étoiles votre mari pendant ses vingt-huit jours. On est l'ami et l'amie de tous ceux, de toutes celles qui peuvent vous valoir profit ou service, embellir votre façade, accroître votre prestige, vous enchanter de plaisirs, de fêtes, de cadeaux !

Trois mois auparavant, on ne les connaissait pas. On savait seulement leur existence, leur faste, leur pouvoir, leur grande situation, on se disait qu'il serait fort agréable de se trouver par hasard en contact avec eux pour leur faire la cour, vaincre par la flagornerie leur froideur d'idoles habituées à l'encens. On s'ingéniait à découvrir dans son entourage les amis capables de vous les faire frôler, ou bien, on cherchait l'occasion de marcher à l'assaut d'une si brillante relation, d'un salon si resplendissant. Et l'on a fini par trouver l'intermédiaire propice, ou c'est

le hasard qui favorisa l'ambitieux désir. Alors, quelles cajoleries, quel déploiement de séduction ! Songez que la circonstance tant souhaitée ne s'offrira peut-être plus et que l'heure est décisive. La main mise sur Monsieur F... ou Madame de R..., mais c'est votre carrière transformée, le prestige de votre femme accru, votre fortune enrichie de maints bénéfices, vos filles plus magnifiquement mariées. Ou, sans des métamorphoses si complètes, c'est tout bonnement l'avantage particulier, dont vous avez envie à cette minute précise, qui se réalisera peut-être si vous réussissez à conquérir l'amitié de telles gens. Ou bien encore, c'est simplement votre façade mondaine qui resplendira d'un nouveau lustre.

Divertissante comédie ! Aucun spectacle de n'importe quels tréteaux ne peut amuser plus que celui d'un homme cupide ou d'une femme ambitieuse s'évertuant à capter par son manège flatteur des gens d'importance. On s'agenouille, on s'étale. On est le tapis qui demande à ce qu'on veuille bien lui marcher dessus. On s'attache à deviner leurs goûts, leurs opinions, leurs manies. Avec quelle souplesse on élude et fait volte-face lorsqu'on découvre que, sur une fausse interprétation, on s'est aventuré sur une mauvaise piste ! Et quelle astuce pour voiler tant d'obséquieux artifices, pour relever par un peu d'esprit et de verve cette platitude écœurante ! Car il ne faut pas que l'on vous soupçonne une âme de valet. Sans

quoi, dégringolade à l'office! Alors, c'est aux dépens des sincères, des modestes, des braves êtres sans hargne que l'on prend sa revanche de sa bassesse et que l'on acquiert renom d'impertinence.

Et, une fois dans la place, quelle ingéniosité pour s'y faufiler plus avant, pour jeter dehors les amis plus anciens et ceux-là même qui vous ont fait la courte échelle, pour couper les ponts derrière soi! Surtout, quel adroit travail pour tirer tout le parti possible d'une amitié si reluisante! Si c'est par un simple orgueil qu'on le désirait, tous les prétextes seront bons pour en faire parade : promenades en public, soirées au théâtre dans la même loge, attitudes et chuchotements de confidences, sourires de complicité. L'intérêt ou l'ambition furent-ils les principaux mobiles? Alors, on ruse pour que cette amitié porte le plus vite et le plus abondamment possible tous ses fruits.

Assez prudentes par devant, à cause des révoltes que l'on craint, c'est surtout par derrière que les amitiés dont on se pavoise sont bouffonnes d'indiscrétion et de vantardise. Elles équivalent presque à une effraction ou à un crochetage. D'un homme auquel, lui présent, on ne se risque à parler qu'avec déférence et dont l'air distant vous tient en respect, on cite des anecdotes où le tutoiement et l'affectueux appel par le prénom affichent la plus complète intimité d'esprit et de cœur :

— Hercule me disait justement ce matin...

— Tu as tort, m'affirmait Ladislas...

— Tous les soirs je fais des armes avec Guy...

— Juliette me reproche d'être trop sentimentale...

Pas plus Hercule que Ladislas et pas plus Juliette que Guy n'ont autorisé Mme Laigrette ou Mme Frétilly à ces gentillesses familières qu'on ne permet qu'aux vrais intimes et après une longue habitude d'affection. Mais Hercule et Ladislas sont célèbres, Guy jouit d'un grand prestige d'élégance, Juliette poursuit à travers les âges et malgré la cruauté du sien un véritable règne mondain. Par leur propre émoi et par leur propre jalousie en face de pareilles fanfaronnades, Mme Laigrette et Mme Frétilly savent bien quelle favorable impression produira sur leurs auditeurs cet aveu, comme tout naturel, d'intimité, que personne sans doute n'aura le loisir et les moyens de contrôler. Car, bien entendu, elles n'osent de telles forfanteries qu'en des milieux un peu lointains, où leur vaniteuse imposture ne risque point d'apparaître.

Et puis, après tout, faible dommage. On n'est pas à un ridicule près dans un monde où sans cesse les ridicules s'entrechoquent avec un cliquetis si brillant qu'on ne songe même plus à en sourire. Parfois donc leur frénésie de bluff emporte nos hannetonnettes : inconscientes des figurants à qui elles s'adressent, les voilà qui se

glorifient d'intimités mensongères. Si les gens renseignés et observateurs se signalent, d'une œillade narquoise, la bouffonnerie, les affolés ne remarquent rien; prêts d'ailleurs à des roueries analogues, ils trépident et bourdonnent, uniquement soucieux d'éteindre cette hâblerie par une poudre aux yeux plus illusionnante. Pour deux personnes qu'un tel manège convainc de votre cabotinage, dix qui en seront dupes et qui, vous admirant un peu plus, multiplieront les bassesses pour vous conquérir!

Il peut arriver du reste que, par une sorte de veulerie jouisseuse et friande d'hommages, Hercule ou Ladislas, Guy ou Juliette, ronronnant avec béatitude sous vos flagorneries, se soient laissés cambrioler de ce tutoiement que l'on claironne à tout propos, de ces appellations révélatrices d'intimité dont on se pavoise pour mieux éblouir ou rançonner. La mise en valeur de cet enorgueillissant privilège n'en est pas moins comique et renseigne tout aussitôt les spectateurs un peu fins sur la qualité d'âme de la souple acrobate qui jongle avec ses brillants trophées pour fasciner les gogos du monde.

Quelles simagrées délectables! Quelle joie de l'esprit! Goûter jusqu'au fou rire le grotesque de telles parades et s'astreindre à l'air ingénu d'un nigaud qui s'en émerveille, afin d'exciter le fanfaron ou la vaniteuse à paonner davantage! Pour varier et accroître son plaisir un autre jeu tout

à fait exquis c'est, tout en savourant le burlesque de cette esbroufe, de paraître obstinément ne pas s'apercevoir des flatteuses intimités qu'on vous révèle et de sembler n'en pas comprendre l'importance. On a vu des femmes qui, furieuses de leur vaine comédie, vous gardent plus âpre rancune de votre indifférence qu'elles ne le feraient d'un sarcasme ! Ce sont des rancunes qu'il faut savoir s'offrir, car elles vous valent de profondes voluptés spirituelles.

Le monde est un si merveilleux, si riche, si varié spectacle pour qui sait en jouir! Après quelques années de ce plaisant exercice la plupart des autres spectacles vous paraissent, si intenses et concentrés qu'ils soient, pauvres, vides, grossiers, monotones. Et ce bonheur est de toutes les minutes.

La seule précaution à prendre pour s'en régaler du matin au soir, c'est de consentir à ne rien laisser voir de sa joie, à ne pas sembler comprendre tous les trésors qu'on vous livre, c'est de mettre une sourdine à sa verve, à son humour, à son ironie, c'est de se résigner à passer pour un naïf ou un lourdaud. Alors, hannetons et hannetonnettes, croyant se regarder dans leur propre glace, laissent apparaître la pouffante vérité de leurs pitreries.

D'ailleurs, pour un homme, pour une femme de cœur noble ayant le respect de l'humanité et un peu de pudeur pour elle, même lorsqu'elle est

ridicule, le sacrifice est plus facile et plus spontané qu'on ne le pourrait croire : si fort que vous divertissent certaines vilenies pittoresques, on en prend vite pitié et on détourne les yeux pour leur faire la charité de ne pas trop les voir. Cette tendresse des âmes clairvoyantes est la seule chose qui contrarie leur merveilleux plaisir.

*
* *

Ce n'est point assez que ce chapelet de platitudes, de fourberies, de ruses pour escroquer et maintenir certaines amitiés avantageuses. Il faut encore voir les jolies revanches que l'on prend de sa bassesse par l'arrogance, la goujaterie, le sans-gêne avec les êtres moins reluisants, dont on croit n'avoir besoin ni pour l'argent ni pour la gloire.

Envers tout à fait comique qu'on aurait bien tort de négliger ! On veut être adulé à son tour et, surtout, on n'a pas de temps à perdre en égards pour des gens qui, ne vous offrant que leur simple et bonne affection, ne peuvent rien vous rapporter. Alors dédains, rudesses, manque de grâce et d'attentions ! Pour un peu, s'ils s'y prêtaient, on leur ferait faire les courses, car le principe d'une maison bien tenue, c'est que tout hôte serve à sa splendeur ou à son profit. Pas de romance, des actes ! On est pratique.

Et comme, pour soutenir le train fastueux qui permet le bluff, on dépense plus qu'on a de revenus, comme les ambitions, restant toujours supé-

rieures aux conquêtes, exigent qu'on immole tout à leur satisfaction, on veut que chaque amitié, si modeste qu'elle soit, « rende » immédiatement tout ce qu'elle peut « rendre ». On est trop harcelé d'ailleurs par les fringales d'orgueil, d'ambition, de plaisir, par le coût de ce vertige, pour attendre qu'une amitié grandisse, porte ses fruits, pour se créer comme une réserve et une pépinière d'affections utiles.

Un échec, une défaveur, une maladie, ayant pour effet de restreindre votre valeur actuelle, suffisent pour vous faire jeter au rancart, sous cette réserve bien entendu qu'à la moindre velléité de résurrection, les bras s'ouvriront derechef à votre gloire et à votre force réapparues. Que d'ingénuité dans la bouffonnerie! Que d'inconscience dans la laideur! Dire que, chaque jour, des milliers d'hommes intelligents, subtils, perspicaces, sont dupes de cette mascarade si peu renouvelée en ses moyens! Dupes d'un sourire, grisés par un compliment, ils se prêtent à la figuration enorgueillissante qu'on espère d'eux, ils rendent les services qu'on attend de leur influence et pour lesquels seulement on les flagorne.

Née d'une ambition, d'un orgueil, d'une communauté passagère d'intérêts ou simplement de plaisirs, une telle amitié, frénétique, exubérante tandis qu'elle dure, ne survit guère à la courte flambée qui la fit naître. C'est une folle tendresse d'une saison ou de quelque joyeux hiver. Des gens

ne soupçonnaient même pas leur réciproque existence ou, tout au moins, ce n'est pas dans les mêmes milieux qu'ils faisaient leur parade et leur butin, et ils n'avaient pas ensemble d'accointances. Puis, soudain, un voisinage fortuit de bains de mer, de casino, les a rapprochés, ou quelque ami-tampon a servi d'intermédiaire à leurs respectifs et pareils vertiges. Ils ont découvert qu'ils devaient sympathiser, et, réunis, faire merveille. Délire! Joie d'orgueil! Profit!

— « Vous avez les exquises réalités de la fortune; nous goûtons, nous autres, les exaltants mirages de la gloire. Vos relations sont surtout dans la finance où l'on trouve luxe et plaisir, les nôtres dans l'aristocratie de race et de talent qui vous assure voluptés d'amour-propre et prestige social. Chacun peut ainsi procurer à l'autre un peu de l'allégresse et des satisfactions qui lui manquent. Sans nous nuire, nous pouvons accroître semblablement notre terrain de chasse. Cherchez à mon époux les commanditaires dont il a besoin pour la mise en valeur de son génie, et nous tâcherons de vous découvrir la brillante mais besogneuse particule nécessaire au bonheur de votre fille! Cependant divertissons-nous, folâtrons, unissons nos gaîtés et nos trépidations complémentaires! »

Alors, ainsi bloqués par l'intérêt et par le plaisir, nos inconnus de la veille ne se quittent plus. C'est ensemble qu'ils vont s'exhiber au théâtre et qu'ils soupent, ensemble que les femmes

courent les expositions, les magasins, font leurs visites si elles ont des relations communes, ensemble que les hommes flânent, bibelotent et tripotent. On s'étreint, on s'embrasse, on se pourlèche, on se caresse des mots les plus tendres, on se confie ses secrets de ménage et presque d'alcôve.

— Ma chère, quarante-huit heures sans vous voir! Mais c'est un scandale! Qu'êtes-vous donc devenue? J'était si triste sans vous! Ce n'est pas possible que nous ne soyons liées que depuis un hiver. Il me semble que c'est depuis notre petite enfance que nous nous aimons! »

Bientôt le vaniteux désir, l'intérêt de carrière ou d'argent qui avaient fait jaillir cette brusque amitié ont reçu pleine satisfaction. Plus rien à espérer, ni liesse, ni honneur, ni richesse, de cette alliance occasionnelle qui a fait son temps et les razzias souhaitées. A quoi bon s'attarder à des biens désormais sans profit et sans grâce? On n'en a ni le temps ni le goût. La vie est une telle accapareuse! Comme toujours gardons-nous de la romance! Soyons pratiques. Or, que faire ensemble et quoi se dire, lorsqu'on n'a plus l'attache des intérêts communs? Les plaisirs mêmes que l'on prenait côte à côte apparaissent bien mornes dès qu'aucun intérêt sournois n'en avive plus le charme. D'autant plus que, sans cesse, la vie coule, fluide, enchevêtrée, qu'un pareil hasard de plage ou de casino vous a fait

connaître d'autres gens — quels délicieux amis! — correspondant mieux à vos frénésies, à vos fringales, à vos ambitions actuelles, que d'autres intérêts se sont accrochés ailleurs et ailleurs vous procurent du plaisir neuf. Alors, plus le temps, n'est-ce pas? Ah! la gueuse de vie dévoratrice! Les vieilles amitiés dont la bataille quotidienne vous impose le sacrifice! Un pleur et un regret, de pure attitude, aux premières rencontres. Mais elles deviennent de plus en plus rares puisque chacun s'est remis à trépider dans un monde différent. Et, du reste, pourquoi cette vaine lamentation puisque les amis peu à peu délaissés se sont incorporés eux-mêmes à d'autres sarabandes d'intérêts ou de plaisirs!

Quelques mois ou quelques années encore, et les chers amis qui se tutoyaient tendrement, qui s'évertuaient enlacés dans la farandole et ne pouvaient se passer les uns des autres, ne se voient plus, ignorent tout de leur réciproque existence, perdent jusqu'au souvenir du nom des enfants et de l'affectueux tutoiement lui-même. Dans la surprise d'une rencontre soudaine au théâtre, on hésite avec un bredouillement de gêne sur la personne du verbe à employer. Ou mieux, afin de s'éviter tout malaise inutile, on trouve plus simple de ne pas se reconnaître. O prestes voltes de l'amitié hannetonnière!

Parfois même, ces ruptures sont brusques et plus systématiquement calculées. Ainsi Mme Chi-

cotin de la Gouine, est une mondaine fine, adulée, fort importante. De parents bons tacticiens, elle a recueilli l'art de mettre à profit tous ses avantages sociaux. La cravate de commandeur de son père et le salon de sa mère, bien achalandé de gâteux décoratifs, lui ont valu un beau mariage. De ce surcroît de prestige, elle s'est aussitôt servie pour presser l'escalade de son mari. Si la balourdise de celui-ci l'empêcha de se jucher sur les cimes où sa femme le poussait, maintenant c'est pour ses fils qu'elle rêve et prépare cette définitive ascension sociale. Mais on pense bien qu'une telle frénésie n'a pas le temps de s'attarder aux bagatelles de l'amitié! Les vieux amis, bon souvenir sans doute, surtout s'ils ont pu vous bien servir. Mais vraiment, qu'ils mettent le comble à leurs bienfaits, en n'exigeant plus de vous aucun égard à partir du jour où ils ne peuvent vous être utiles à rien!

C'est pourquoi Mme Chicotin de la Gouine qui, tout bien pesé, a établi, chiffres et montre en main, qu'elle ne pouvait faire plus de 400 visites chaque hiver, biffe impitoyablement de sa liste la moins avantageuse de ses amitiés anciennes chaque fois qu'elle se crée une relation nouvelle plus profitable. Pas de sensiblerie ni d'attendrissement sur le passé! Ce n'est pas avec de telles fariboles qu'on fait une bonne maison! Et Mme Chicotin de la Gouine est si bien convaincue de sa noble sagesse que c'est elle-même qui dans le

monde, sans inquiétude ni vergogne, révèle sa froide amputation. Elle a au moins le mérite d'apporter méthode et franchise dans ces diplomaties que d'habitude l'on pratique avec un cynisme plus sournois.

C'est un pareil éloge que nous ferons de Me Raoul Gongor, le sympathique et célèbre avocat, si éminemment parisien, bien qu'il se réclame de six provinces françaises à cause des dîners régionaux et des divers profits qu'un homme adroit en tire.

Récemment, pour fêter le 25e anniversaire de son mariage et, du même coup, ses noces d'argent avec le Barreau, Me Raoul Gongor offrit à ses « intimes » une soirée et un souper par petites tables. Cet heureux homme, bien que chargé d'affaires et de gloire, jouissait de 150 « intimes », — si l'on en juge du moins par le nombre des convives. Par quel prodige de vélocité, de bonne grâce, de tendresse et d'imagination, cet avocat surmené, attentif encore à la politique et à la littérature, guettant des sièges au Sénat et des fauteuils à divers Instituts, pouvait-il donner à 150 personnes les soins et les égards que l'intimité comporte?

Ne vous hâtez pas trop cependant de vous apitoyer sur ce merveilleux ami! Ses intimes de ce soir-là, qui n'étaient certes pas, pour la plupart, ses intimes de l'année dernière, ne seront pas davantage ses intimes de la prochaine fête. Il est de son temps, ce Maître de la Barre, et il sait bien

que certains mots ont perdu beaucoup de leur sens. Pour lui, comme pour tant d'autres, la vie n'est qu'une série d'étapes. Les intimes de chacune d'elles sont les figurants, les comparses à l'aide desquels on a fringué, bluffé et conquis du butin, en la compagnie desquels on s'est amusé et enrichi, dont surtout on espère encore services, profits et lustre.

Aussi ne soyez pas assez ingénu pour chercher dans ce radieux salon, autour de ces tables fleuries, les camarades de jeunesse, les compagnons des premiers rêves et des premiers efforts. Pourquoi y en aurait-il, puisqu'ils ont tous joué leur rôle dans l'élévation de Me Gongor et « rendu » tout ce qu'on en pouvait extraire? Les souvenirs? La reconnaissance? Vous plaisantez. Bien qu'il se dise poète et lyrique de la parole, Me Gongor est un lutteur d'une époque réaliste et scientifique. La sage prévision des croissances futures? — Bah! Frêle hypothèse! C'est pour demain dans tous les cas. Or, c'est aujourd'hui qui importe. D'ici demain, on avisera. Les gens sont si naïfs, et il est toujours si facile de les reconquérir par une démonstration chaleureuse au moment où l'on a besoin d'eux!

Pour cette fête commémorative, qui doit surtout jalonner son ascension et lui valoir de nouveaux appuis pour grimper plus haut, Me Raoul Gongor ne s'est pas empêtré dans le sentiment. Pas de figurants inutiles! Comme ces festins et réjouis-

sances coûtent cher, il faut que chaque assiette « rapporte » le plus possible et immédiatement. Les anciens amis, utiles dans les luttes d'autrefois, ont eu leur place dans les agapes anciennes. De quoi donc se plaindraient-ils? Sans doute, ils représentaient la continuité de l'être, de l'effort, des croyances. Balivernes que toutes ces choses! Depuis longtemps, Me Gongor a perdu toute croyance, après en avoir dix fois changé. La seule chose immuable en lui, c'est son ambition, pour laquelle il n'a besoin d'autre témoin que lui-même et d'autres figurants que ceux qui peuvent présentement la servir.

Place donc aux intimes des toutes dernières machinations! Cent cinquante couverts qui tous soient de bon rapport! Que le Champagne et les truffes équivaillent à des placements de père de famille!

Ici, les journalistes, les échotiers et même les reporters subtils qui propageront la gloire de Me Raoul Gongor. A des places privilégiées, entre les plus belles épaules et les nuques les plus scintillantes de diamants, messieurs les chroniqueurs judiciaires, dont les comptes rendus lyriques claironnent partout le talent et la dextérité du célèbre avocat! Voyez comme il se trémousse pour eux, comme il s'évertue à leur plaire, tout en ne cessant d'admirer dans la glace son faciès glabre, malicieux et fripé! Précieuse mise de fonds que les quelques louis dépensés à les nourrir et à les

éblouir! Rendement immédiat et sûr qui commencera le lendemain même.

Là, les hommes politiques, méprisés naguère de Me Gongor, parce que sa faconde jalousait leur bagout et l'influence qu'il leur valait, et surtout parce que, tout au début de son ambition encore inexpérimentée, il ne pressentait pas le parti qu'il en pouvait tirer. Mais à présent qu'il sait les avantages de leur amitié, — croix sous prétexte de conseils judiciaires de Compagnies officieuses, gros honoraires pour représenter à la barre les administrations publiques, — Me Gongor n'hésite pas à les régaler de sa succulente cuisine. Et maintenant surtout qu'il voit toutes les grosses affaires enrichir le cabinet des avocats politiciens, ministres d'hier et ministres d'après-demain, dont les clients escomptent le prestige aux yeux des juges, Me Raoul Gongor, sentant la nécessité d'accroître sa force par un mandat électoral, les flatte et les abreuve dans l'espoir de leur puissant chaperonnage pour quelque scrutin d'où il sortira sénateur et Garde des Sceaux en expectative.

Puis, voici les financiers dont l'astuce est parfois de bon conseil pour faire fructifier le capital et les gains d'un homme qui se ruine en vaines parades; les brasseurs d'affaires, toujours en combinaisons et en échafaudages d'intérêts, qui sans cesse ont l'occasion d'apporter des dossiers rémunérateurs ou de vous offrir des fauteuils bien rentés à d'opulents conseils d'administration.

Voilà, tout près, des membres de l'Institut, inconnus de la foule, mais fameux chez les spécialistes — d'ailleurs ignorants de leur spécialité, qu'ils n'ont pas la taquinerie de mettre en doute par peur d'une mauvaise farce réciproque — membres de l'Institut décoratifs mais faméliques, heureux en somme d'un fastueux ravitaillement dans un milieu où ils supposent que leur mystérieux prestige fait impression et sur la gratitude vaniteuse autant que stomacale desquels Mᵉ Raoul Gongor compte pour son élection future à l'Académie des sciences morales et politiques.

Enfin, toute une figuration brillante de peintres fameux, desquels Mᵉ Gongor espère son portrait en toutes poses, de sculpteurs notoires qu'il voit déjà modelant son buste, de musiciens célèbres, de littérateurs « arrivés » qu'il lui semble élégant d'avoir à son triomphe sans autre arrière-pensée de profit que le lustre dont leur présence fera rayonner sa gloire. Et tous ces superbes convives, de professions et de mondes si disparates, sont, comme il est d'usage, escortés de leurs épouses apportant là sous leur sourire d'enchantement, un pareil souci de plaisir, d'esprit et de conquête.

Magnifique et brillante assistance! Quel salon glorieux! Vraie tablée de princes! Mᵉ Raoul Gongor, sans perdre de vue dans la glace son glabre et grimaçant visage de maître d'hôtel, et la sèche Mᵐᵉ Gongor, son épouse, sourient de contentement. Rafle superbe autant qu'utile! Pas

une assiette qui soit entre les pattes d'une non-valeur!

Seulement, il y a un écueil que M[e] Gongor n'avait pas soupçonné et que la gêne d'un silence pénible lui révèle à l'instant : venus des coins les plus opposés pour servir ses ambitions selon leurs moyens, ces invités si divers ne se connaissent pas, n'ont pas entre eux le lien d'une seule pensée analogue, d'un souci et d'un intérêt communs. En dépit de leur renom dans leur profession respective, ils s'ignorent les uns les autres. De même, les femmes, habituées à s'entendre parler de ce qui, à l'ordinaire, les préoccupe ainsi que leurs maris, ne découvrent aucun sujet de conversation avec leurs voisins et s'affolent de voir que ceux-ci partagent cette alarme et ce malaise. De la meilleure volonté du monde, mais avec gaucherie, on tâtonne, on sonde, on hésite. D'où ce silence opprimant, glacial, qui semble donner la chair de poule aux épaules nues frissonnant dans cette froideur, et que ponctue, lugubre, le heurt de l'argenterie dans les assiettes.

Pour la première fois, M[e] Gongor regrette de n'avoir point parsemé ses tables de quelques vieux amis d'autrefois qui eussent tout de même payé leur écot en apportant un peu de cordialité réchauffante. Mais il ne se désarçonne pas pour si peu, et, émerveillé de s'apercevoir si majestueux dans la glace, il tonitrue, plaide et fait sonner son rire pour essayer de vaincre le malaise.

Il n'y réussit guère. Mais qu'importe d'ailleurs ? L'essentiel n'est-il pas que les gazettes du lendemain énumèrent toutes les illustrations qui se sont réunies chez Me Raoul Gongor pour fêter ses noces d'argent avec sa hautaine épouse (née Morve) et avec le barreau ?

Mais pourquoi arrive-t-il que des gens bien nés ou ennoblis par leur talent et vivant avec une certaine dignité dans le plaisir, se prêtent aux calculs de tous ces roués de la hannetonnerie ? On s'explique que les affolés, les cupides, les ambitieux qui ont eux-mêmes une fringale de joie ou de vaniteux trophées, ne refusent pas leurs services en échange de ceux qu'ils attendent. Mais comment des êtres glorieux, fêtés, riches, comblés, béats, qui n'ont rien à espérer d'accointances pareilles, se laissent-ils ainsi envahir et tolèrent-ils ces cambriolages d'intimité qu'on utilise aussitôt pour embellir la façade et accroître le butin ?

C'est par simple veulerie de gens trop heureux, inertes dans leur molle félicité, qui, trouvant pénible l'effort quotidien qu'il faut pour se faire et se garder des amis, préfèrent avoir des complaisants avec lesquels on ne se gêne pas. Pour eux, pas besoin des égards, des attentions que les amitiés libres et fières comportent. Quelle économie d'ingéniosité et de bonne grâce ! Ces élégants valets ne s'offusquent de rien et, satisfaits des profits qu'ils s'octroient eux-mêmes,

n'exigent rien. Ils accourent au premier froncement de sourcils, rient et chantent au premier signal de liesse. Société précieuse pour l'égoïsme et l'indolence !

Seulement, quelle fin pour ces parodies, pour ces éblouissantes bravades des choses du cœur ! Il arrive nécessairement un jour où la vérité l'emporte sur le paradoxe. Trente ans on bafoua l'amitié, on abrita sous ce joli mot tendre des calculs et des combinaisons d'intérêts, d'orgueil, de plaisir, qui n'ont rien de commun avec ce sentiment. Ou bien, trente années, on masqua de ce mot une nonchalance d'idole qui, dans sa splendeur, son faste et son pouvoir, veut être adorée. Mais voilà que les astucieuses stratégies échouent, s'enchevêtrent moins aisément dans le cerveau lassé ; il se peut aussi que l'importance croule, que la richesse fonde, que la splendeur s'éteigne. Alors, autour des lutteurs cyniques, plus de complices et de co-partageants pour tenir lieu d'amis ; de même, près des enfants chéris du bonheur qui prenaient pour de l'amitié le simple esclavage à leurs caprices, qui ne maintenaient cette cour pillarde que par leur or, leur prestige et leur influence, désertion complète à partir du moment où tous ces appâts ont disparu !

Qu'une catastrophe soudaine saccage tout cela, que la vieillesse ou la ruine cesse de faire de vous un centre d'attraction pour les intérêts, aussitôt c'est le vide. Plus personne autour de vos dé-

tresses, chagrins ou cheveux blancs! On n'a pas le loisir des attentions et délicatesses sans profit. Le culte des souvenirs n'est plus qu'une fadaise pour manuels de morale... peu pratique. Ne savez-vous donc plus, pauvre épave — ridicule par cela seul que vous êtes une épave, — qu'on ne quitte pas pour des balivernes affectueuses la farandole où chaque minute a sa valeur de profit, d'orgueil et de plaisir? C'est loin de vous, maintenant, qu'elle se déroule, sinistre et féroce sous son apparence de joie, et vous n'avez même plus, dans votre morne solitude, l'écho de son allégresse!

Ce n'est peut-être qu'en ces heures moroses que les pauvres hannetons, dupes depuis leur naissance du vertige où ils ont perdu le sens des réalités graves et douces, comprennent pour la première fois le charme, la grandeur et la force de la véritable amitié!

Quels regrets alors dans leur effondrement! Mais gardez-vous de croire que cette expiation si tragique soit une leçon pour les affolés qui se démènent sur leurs traces!

Ce serait d'ailleurs bien dommage : nous y perdrions un trop beau spectacle de la frénésie contemporaine... qui nous amuse tant.

CHAPITRE X

LES OPINIONS

Bien que, en réalité, on ne s'embarrasse d'aucune opinion — au fond on n'en a qu'une, c'est qu'il faut parvenir et s'amuser ! — il est bon de paraître en posséder deux ou trois, ne fût-ce que pour avoir, en dînant, un prétexte à bavardages, et, dans toutes les autres parades de la vie où l'on fait semblant de causer afin de masquer sa perpétuelle intrigue, pour multiplier les occasions de prendre une attitude pittoresque.

Car vous pensez bien que, cette opinion, on la choisira voyante, bizarre, tapageuse, afin de ne point passer inaperçu dans le radieux hourvari de la volière. Sans ce profit de vedette, à quoi bon s'offrir le tintouin de happer au passage quelques idées et quelques phrases, de se recueillir dix minutes dans l'incessante griserie de la sarabande pour combiner quelques bribes de raisonnement ?

Foin du bon sens, terne, banal, étriqué, qui

n'attire pas les regards sur vous! D'ailleurs il est d'un maniement difficile autant qu'ingrat. Bien malaisé vraiment d'en faire preuve avec esprit et brio! C'est ce qu'on appelle au théâtre « jouer les pannes », ou les « faux bons rôles ». Quel avantage à tirer des feux d'artifice qui pétaradent sous la cendre et auxquels personne ne prend garde? Ce sacrifice ne peut tenter que les sœurs de charité du monde, qui sont plutôt rares. Sans compter qu'encore faudrait-il avoir du bon sens et que cette vertu est fort loin, quoi qu'on dise, d'être la mieux partagée!

Parlez-moi au contraire, pour faire reluire l'acrobate ou la jongleuse qui s'y évertue, de l'outrance bien pailletée, du paradoxe étincelant, du sophisme à facettes radieuses! Sous les lustres, parmi les feux des diamants et les décolletés lumineux des femmes, cela fulgure, scintille, fait merveille. Tous les élégants gobe-mouches sont fascinés, toutes les phalènes virevoltantes du monde bourdonnent dans l'ivresse. On se délecte ou bien l'on se récrie, on dodeline du chef avec une moue de protestation ou, en guise d'assentiment, on encense de la tête — si joliment mobile sous l'aigrette de la coiffure — comme un cheval de cirque agite son panache. Et même que l'on susurre, chuchotte, ricane, peu importe! C'est le succès. On vous écoute, on vous regarde, on vous discute. Vous êtes pour une minute la reine ou le pittoresque scandale du salon. « Amusante! Pas

banale! » murmurent les sympathiques. « Cabotine! » décrètent les envieuses. Mais leur hargne même n'est qu'une nouvelle preuve de triomphe.

Quel vaniteux bonheur de briller aux dépens des braves êtres dont la sincérité, la culture et la réflexion vous portent ombrage, et dont on a si vite fait d'éteindre, par quelques éblouissantes facéties, la claire et sereine raison! Au fond on les jalouse pour leurs vertus. N'est-ce pas enrageant de les découvrir si pleins de charme, de goût, de vrai savoir, de rayonnante droiture, mais avec discrétion et comme avec une pudeur de leur propre mérite! Quelle revanche exquise d'annuler tout cela aux yeux du monde par une simple pirouette!

De même que, chez les autres et dans leur propre salon, nos hannetonnettes ambitieuses ou cupides rusent pour isoler leurs amis des personnages importants dont elles n'admettent pas que d'autres puissent tirer plaisir ou profit, de même elles excellent à déconcerter, grâce à leur astucieux cabotinage, la franchise et le bon sens de ceux qui les humilient par leur beauté morale. C'est encore une des stratégies plaisantes qu'il faut savoir discerner dans le brillant tohu-bohu de la volière!

Un second avantage de ce manque de sincérité si précieux, de ces acrobaties à effets, c'est de vous permettre, selon la mode de l'heure, selon les ambitions que l'on a, les plaisirs qu'on espère ou le rôle qu'on veut jouer, de feindre les opinions

qui vous favorisent le mieux et donnent de vous le sentiment le plus flatteur. Jeu bien comique. Là nous entrons dans la plus délectable bouffonnerie. Soyons pleins de gratitude — irrévérencieuse si vous voulez — pour ceux et celles qui nous en offrent les délices!

Telle gourgandine, que, jeune fille, on a connue flirteuse jusqu'à l'impudeur pour conquérir un mari par l'affolement, et qui, au début de son mariage, était prête aux pires cabrioles galantes pour aider la trop lente escalade de son époux, émerveille soudain le monde par son intransigeante pruderie à partir du jour où le ménage, suffisamment pourvu d'or, se rue à des honneurs que, seule, cette grimace d'honnêteté peut lui valoir, ou bien lorsque, ayant fait toutes les razzias possibles dans le milieu désinvolte qui leur est habituel, nos astucieux conjoints veulent les prolonger en des salons où la vertu est de rigueur.

Alors il faut voir notre fine mouche, il faut l'entendre! Le mari lui-même, malgré le brio de son propre cabotinage et l'habitude qu'il a du mensonge, s'étonne d'une telle virtuosité. Il détourne la tête pour mieux sourire ou se voit contraint de dire quelque gaudriole afin d'avoir un prétexte à pouffer librement. Quoi! Cette petite personne qui, en face de la perversité, a un si gracieux air d'innocence, quasi trop candide pour comprendre, et qui se révolte, impitoyable et

outragée, contre les pauvres faiblesses humaines, c'est la demi-vierge de naguère qui, par tant de coquetteries savantes, surexcitait son désir, c'est la femme de parade et de séduction qui se faisait une cour par l'étal et l'offre de sa beauté?

Prodige de souplesse! Don des métamorphoses! Jadis elle promenait sous les yeux des hommes, près de leurs narines frémissantes, près de leurs lèvres crispées dans une fringale d'amour, son charme et son parfum de grande fleur vénéneuse, sa chair de bacchante toujours à demi dévêtue et comme pâmée pour le plaisir : maintenant elle a la grâce immaculée d'un lys dans la fraîcheur du matin! C'est à se tordre! Ceux qui savent auraient envie de lui crier « Bravo! cabotine! » s'ils ne préféraient se divertir longtemps, en secret et en silence, de cette farce qu'ils se gardent bien d'écourter.

Faut-il que le butin convoité soit tentant pour que notre péronnelle, friande de joie grasse et libre, s'astreigne à ce rôle! Tout au début ce lui est une amusette. Pour une virtuose de sa sorte, quel plaisir de jouer la difficulté! Plus tard, très vite blasée sur ce genre de satisfactions, elle est soutenue par l'orgueil de faire admirer sa fausse « belle âme » aux gogos ravis, que son manège dupe, et par le bonheur de voir s'accroître chaque jour les profits de lustre, d'argent, de puissance qu'elle en retire.

Tout de même, après l'exténuante parade, quel

soulagement de retirer le masque, lorsqu'on se retrouve seule avec le mari, co-acteur et bénéficiaire de la même farce, et avec les parents les plus intimes, complices et associés, au moins pour la gloire, de ce bluff à la vertu ! Quelle béatitude de reprendre enfin sa vraie nature, cynique et basse, son ricanement d'amorale féroce que, seules, la perversité cruelle et la pittoresque abjection réjouissent, de pouvoir enfin se délasser bien à l'aise dans sa sincère et confortable ignominie !

Aussi, lorsqu'on a été une jeune fille sans foi, sans pudeur, sans tendresse, une jeune femme sans autre amour que la toilette, le pouvoir et le gain, lorsqu'on a été toute sa vie un radieux bibelot de luxe, de conquête, de plaisir, malgré les hommages des naïfs en extase devant cette vertu feinte, malgré le riche butin qu'elle peut vous valoir, malgré la splendeur de certaines relations qu'elle vous aide à crocheter, cette comédie austère est un rude dressage d'abord et toujours une bien mauvaise corvée pour une personne ayant l'habitude de jeux plus folâtres ! Si elle ne s'agrémentait pas de bons profits et de quelques autres délectations, peut-être faiblirait-on à la longue.

Heureusement, de temps à autre, elle vous offre le plaisir d'humilier par votre fière vertu cabotine la vertu beaucoup moins arrogante de telle brave créature que l'on jalouse, non point

certes parce qu'elle vous dispute votre ripaille, mais simplement à cause de son grand cœur sincère et de sa fine intelligence, trop délicate pour recourir aux grossiers tapages de l'artifice.

Richesses du dedans, dont, à la vérité, on ne se soucie guère, car elles passent inaperçues dans le vertige moderne où elles sont plutôt une gêne pour le bluff et la curée, mais que l'on exècre tout de même comme une fleur rare, à laquelle on sait trop ne pouvoir prétendre et que nulle des ruses habituelles ne vous donnera jamais! Sans compter le risque toujours présent et toujours craint que le vrai visage de la vertu, si émouvante dans sa grâce de sincérité, ne finisse par faire apparaître aux plus légers et aux plus sots l'imposture du masque! Aussi quelle aubaine de pouvoir éteindre le prestige d'une âme d'élite, par une brillante esbroufe de moralité! En même temps qu'un jeu des plus agréables, c'est un acte de défense.

— Comment pouvez-vous excuser et recevoir pareille créature? demande un jour, en ma présence, une de ces péronnelles (devenue très-collet monté sur le tard, sans doute pour mieux cacher sa désinvolture ancienne) à une irréprochable femme qui se montrait indulgente au bref vertige d'une passionnée de leur monde.

Il s'agissait d'une sentimentale, née pour les profondes joies de l'amour unique, qui, tristement mariée à un trop rude homme de lucre,

s'était laissée glisser vers un espoir de tendresse après des années de dégoût, de solitude, de martyre et, enfin libérée de cette première union qui longtemps l'avait contrainte à un bonheur illégitime, venait de pouvoir calmer par un nouveau mariage les susceptibilités et les hypocrisies du monde, toujours plein de mansuétude pour le pot-bouille des sournoises trahisons et toujours sévère à la franchise des coups de passion.

L'indulgente amie, trop sensible aux émois du cœur pour se montrer impitoyable, et d'une droiture trop belle pour se draper dans une orgueilleuse vertu aux dépens des êtres qui souffrent, trouvait bon et juste d'oublier le scandale en faveur de la longue détresse morale qui l'avait provoquée, des larmes qu'il faisait couler encore et surtout des sentiments sincères, loyaux et forts qui, expliquant l'acte, importaient beaucoup plus que l'acte lui-même pour les êtres de bonté.

Cette défense de la faiblesse par une femme qui jamais n'avait failli, que même la hantise d'un bonheur pervers n'avait jamais effleurée, apparaissait jolie de grandeur charmante et de grâce. C'est si touchant l'effort des pauvres endoloris vers un peu de félicité! De quel droit les traiter avec rigueur lorsqu'on vit dans un calme et perpétuel enchantement? Et pourquoi ne pas faire servir son prestige moral à leur réhabilitation, si vraiment par le cœur ils en sont dignes! Délicatesse et générosité qu'on devinait sous les paroles

de cette femme exquise et que sa discrétion rendait plus émouvantes encore, car dans cette simplicité on ne sentait ni pose, ni désir d'attitude.

Mais que font tendresses, misères, élans du cœur à une arriviste, ne songeant qu'à tirer parti de tout ce qui s'offre à elle pour s'en faire un piédestal? Floraison douloureuse qu'on écrase sans vergogne, si l'on a l'espoir de se dresser plus triomphante au milieu d'elle. Quelle occasion de se grandir dans l'esprit des fantoches ou des naïfs, non seulement par des meurtrissures aux cœurs endoloris, mais par des nasardes aux âmes de noblesse et de bonté !

— Une passion ! Appelons la chose de ses vrais noms, si vous voulez bien, c'est-à-dire traîtrise et lubricité ! La fuite du domicile conjugal et le refuge dans un amour coupable ! Et, par-dessus le marché, la prétention de vivre irréprochable selon son cœur sans l'appui du monde et des lois ! Et après la tardive régularisation de cette fantaisie galante, l'audace de la faire absoudre par des amies trop indulgentes ! Quel aplomb ! Jamais de la vie ! C'est trop d'aventures pour mon goût ! La société française meurt de tous ces chassés-croisés. Bientôt le mariage moderne ne sera plus qu'un immense et dérisoire jeu des quatre coins. Cela me répugne ! Tant pis pour votre protégée, si elle est esclave de son cœur ou de ses sens. Qu'elle en soit victime ! Une femme honnête doit savoir sacrifier toute cette petite

musique intime au bon ordre social. Malgré votre chaleureuse plaidoirie en sa faveur, elle ne n'intéresse pas, oh, mais là, pas du tout! votre sentimentale errante. Je suis la femme d'un seul foyer et qui pense à l'atmosphère morale du pays!...

L'indulgente interlocutrice a beau se récrier, vouloir établir que, loin d'exalter l'aventure, elle la déplore, mais en comprend les touchantes raisons qui la lui font excuser, rien n'y fait. Le coup est porté, l'effet produit. Hallucinées par ces brillantes fanfaronnades de vertu, nos hannetonnettes rabrouent la faiblesse coupable, blâment *in petto* l'inexplicable mansuétude de leur amie et rendent hommage à la crâne, à l'héroïque vertu de la justicière!

— « Délicieuse femme! Si noble! si vaillante! D'une âme si haute! Et quel ravissant ménage! Parfaite union où il n'y a pas de joint pour la discorde! Aussi est-elle très goûtée! Sa sereine droiture lui ouvre tous les salons et tous les cœurs. Son mari en profite. Il paraît que la Droite de l'Institut en raffole. Avec cela, si simple, si dénuée de cabotinage!

Et voilà notre ex demi-vierge, notre ancien quart d'honnête femme qui rayonne dans son auréole de mensonge! Assez pervertie dans sa jeunesse pour n'être point exposée aux coups de cœur qui eussent gêné son escalade, n'ayant aucune espèce de morale, de croyance, de respect

humain, de délicatesse dans cette course vertigineuse au plaisir, à la fortune, au pouvoir, prête à toutes les hontes favorables à ses ambitions, trop pratique même pour être capable d'une faiblesse sincère et désintéressée qui eût presque été comme un ennoblissement de son cynisme, voilà notre austère personne qui, au nom de son faisandage glacial et avisé, tranche, morigène, rabroue, se pose en arbitre de vertu, affecte une répulsion d'hermine devant la boue, accable la moindre faute, censure toute velléité d'indulgence! Peu lui importe la cruauté de sa rigueur, le préjudice que son esbroufe de justicière peut valoir, les larmes que peut-être elle fera pleurer. L'essentiel est qu'elle se drape dans une noblesse factice qui attire sur elle les regards et favorise son ascension!

Même bouffonnerie dérisoire pour toutes les autres opinions, littéraires, artistiques, politiques et sociales lorsque, selon la mode et les circonstances, on croit élégant ou profitable de paraître en avoir une. Alors on la porte avec ostentation, comme un drapeau, on s'en pavoise ainsi que d'un fulgurant bijou. Il faut que tout le monde s'en aperçoive et glorifie la frénétique qui s'en pare comme si elle l'avait inventée.

La veille, elle arborait des préférences en absolue contradiction avec celles dont elle se décore aujourd'hui. Qu'importe ? Un léger friselis de la mode ou bien le coup de vent d'un intérêt déter-

mina cette brusque volte-face. Et comme dans le tohu-bohu des salons on a tout juste le loisir des bavardages superficiels, comme on n'y peut remarquer que les attitudes pittoresques et les brillantes formules, pas besoin de raisons bien réfléchies pour expliquer cette métamorphose : deux ou trois banalités lues dans un journal, recueillies à la diable dans la rumeur des conversations suffisent à lui fournir les propos de table ou de five o'clock nécessaires au nouveau rôle. Une plus longue méditation serait bien superflue. Presque toutes les opinions mondaines étant ainsi improvisées, nul contrôle à craindre! L'aplomb, la grâce spirituelle et la passion factice ne doivent-ils pas venir en aide à l'incertitude? Il est si facile de faire illusion!

Surtout que les apôtres anciens et autorisés de la doctrine en vogue ne se permettent pas la moindre restriction! Avec quel dédain on les accuserait de tiédeur ou même de traîtrise! Car nos nouveaux convertis, qui tiennent avant tout à ne point passer inaperçus, sont fanatiques, intolérants, surexcités. Avec eux, pas de nuances. Ils les méprisent et les redoutent, car, nécessairement peu tapageuses, elles ne confèrent pas la vedette. Et à quoi bon, je vous le demande, prendre la peine d'affecter une opinion si ce n'est pour en avoir le bénéfice? Aussi, avec la belle désinvolture de l'ignorance et du toupet, avec une volubilité étincelante, ricaneuse, paroxyste,

on affirme et l'on s'enthousiasme, on vitupère et l'on bafoue. Les réserves ne sont pas plus tolérées que les objections. Personne ne paraîtra jamais en assez belle effervescence aux yeux de nos exaltés soucieux de briller dans leur nouvelle attitude. Malheur surtout au grotesque qui, attaché depuis longtemps aux idées en faveur, est trop convaincu pour feindre la frénésie, ou bien en ayant poussé très profond l'étude, ose quelques justes critiques! Il est honni, pris en pitié, tourné en dérision.

A l'époque déjà lointaine — les modes vont vite! — où le wagnérisme commençait à devenir la religion des snobs, une causeuse trépidante humilia devant moi par son fanatisme un de nos amis qui, fervent de Wagner à une heure où l'élégance mondaine voulait plutôt qu'on l'injuriât, se faisait un scrupule d'honnête homme et d'artiste sincère de dire à sa belle interlocutrice toute sa pensée sur Wagner après quinze ans de travaux et de réflexions. Ingénuité touchante! Fallait-il avoir vécu calfeutré au milieu de ses livres pour prétendre à un jeu si vain? Que pouvaient bien faire les judicieuses remarques de mon ami à cette personne si excitée qui se souciait uniquement d'être regardée, entendue, et, dans ce salon fameux pour l'essor des réputations, d'acquérir à jamais celle d'une artiste frémissante, audacieuse et brave? Tout à sa démonstration qui d'ailleurs le passionnait, mon naïf ami ne s'apercevait pas que, par

ses objections, il avait été au début l'utile tremplin permettant à la brillante acrobate de mieux faire valoir sa voltige, mais que ses ripostes finissaient par lui paraître exaspérantes comme une taquinerie à son succès. Grisée par son propre ramage, elle ne les écoutait d'ailleurs pas. Et les spectatrices de ce match, préoccupées d'avoir elles aussi leur rôle et leurs petits effets dans cette exaltation wagnérienne qu'elles voyaient poindre, n'étaient pas plus attentives. Seulement, renseignées pour la plupart sur la compétence de mon ami, elles se gardaient de le prendre en pitié et s'amusaient de la désinvolture avec laquelle notre fougueuse bavarde lui reprochait sa tiédeur :

— Quelle hérésie de préférer en Wagner le musicien au poète dramatique! Il faut ne jamais l'avoir entendu! Je vous affirme — et vous pouvez m'en croire — qu'il est encore plus sublime dramaturge que grand compositeur. Voyons! Un élan de spirituelle franchise! Avouez, zélateur timide, que vous n'en jugez que par ouï-dire! Je ne désespère pas de vous voir venir à nous. On vous aidera! Du reste, vous savez, on a le droit de rester réactionnaire! A quoi bon s'en cacher!...

Désespérant de faire apparaître son opinion précise au milieu de cette volubilité dédaigneuse, affirmative et compatissante, notre wagnérien des premières luttes se replia, le sourire aux lèvres, avec un geste d'impuissance résignée sous cette rafale, mais aussi avec un peu de malice dans le

regard comme pour prendre à témoin de cette injuste disgrâce la maîtresse de maison. Maintes fois elle avait essayé d'interrompre l'exaltation sarcastique de sa visiteuse pour lui crier gare et faire respecter les mérites de mon ami. Mais elle n'était point parvenue à glisser son avertissement parmi les vocalises de l'emballée qui s'étourdissait de son brillant ramage. Pour mettre en relief sa victoire elle minauda, pouffant de rire et simulant une confusion apitoyée, dès que le discret artiste eût disparu, honni, éteint, bafoué :

— Pauvre garçon! Je me reproche d'avoir un peu trop peut-être houspillé son ignorance. Mais, ma foi, tant pis, on n'a pas idée d'une telle balourdise! Encore un qui ne va pas me porter dans son cœur! Qui est-ce? Je n'ai pas entendu son nom lorsque vous me l'avez présenté. Au moins faut-il connaître ses ennemis! Dans tous les cas il n'osera plus attenter à Wagner devant moi? Que fait-il dans l'existence, ce mécréant?

— Comment, vous ne le connaissez pas? Mais c'est M. Gardner, l'un des tout premiers pèlerins de Bayreuth, l'un des plus fins commentateurs de la mystérieuse cathédrale wagnérienne!

— Ah! répondit-elle sèchement, les lèvres pincées, un soudain malaise glaçant son air de triomphe...

Mais elle pensa qu'un tel regret, jailli de sa surprise, trahissait trop sa confusion. Sans montrer sa rage contre la maîtresse de maison qui n'avait

pas su l'avertir à temps, elle préféra masquer sa gêne devant l'auditoire, fort réjoui et déjà sardonique, en allant jusqu'au bout de son arrogance dédaigneuse...

— Si je l'avais su, ricana-t-elle, — mais son rire sonnait faux, — j'aurais eu la charité d'épargner à ce piètre musicographe la honte de voir ainsi resplendir sa nullité!... Tant pis après tout!... Sans qu'on l'en prie, il vient de nous fournir la preuve que sa réputation est usurpée... Chaque jour nous offre de ces dégringolades... Ce n'est qu'un réactionnaire, votre fameux critique d'avant-garde!

Combien de fois, dans les milieux les plus divers et pour toutes les opinions dont le snobisme s'engoue au hasard, nous fut-il permis d'assister à des tournois d'une bouffonnerie pareille! Le caractère du snobisme étant l'excès, le caprice, la prestesse de ses voltes, il fait très vite un immense saccage d'idées et de formes. A moins d'une guigne paradoxale, nulle théorie, si saugrenue et inféconde qu'elle soit, nulle mode, même barbare, qui, avec cette fringale de nouveauté et cette promptitude de dégoût, n'ait chance d'être six semaines ou six mois en faveur!

Seules, trop sévères dans leur force logique et tranquille, les belles créations ne courent guère ce risque. Quel mérite aurait-on à les découvrir? Elles naissent à leur moment dans l'évolution normale des idées et des goûts. Du passé, elles

fleurissent pour éclairer l'avenir. Pour s'en émouvoir il ne faut que le recueillement et le bon sens. Peut-on faire sensation dans le monde avec un engouement que le commun va peut-être partager? Fi donc! C'est ainsi que les grandes œuvres calmes, riches d'humanité mais exemptes de tout rastaquouérisme baroque, ne triomphent qu'avec peine, à l'ancienneté pourrait-on dire, car elles ne sont jamais portées en ville par nos hannetonnettes qui n'y trouvent pas un prétexte suffisant à leurs feux d'artifice. Aussi s'étonnent-elles toujours de les apercevoir en plein rayonnement de gloire, alors que tous les petits feux de paille, qu'elles ont tour à tour allumés en poussant des clameurs d'extase, sont depuis longtemps et à jamais éteints même dans leur pauvre mémoire falote!

Alors, vers cette gloire qu'elles n'ont pas faite, dont elles ne se sont aperçues que lorsqu'elle devint une flamme éblouissante, elles se précipitent, prodiguent les gestes et les paroles d'exaltation. Elles dansent autour jusqu'à ce qu'elles en soient illuminées, jusqu'à ce que dans la splendeur des reflets on ait reconnu et cité leurs noms. Arrière les croyants des premières luttes! Ils sont trop obscurs et trop discrets dans leur foi profonde. C'est de l'emphase, des pâmoisons, du vertige qu'il faut! On rabroue leur grave conviction. Et, à force de s'évertuer pour l'art ou pour la doctrine qu'on a tout d'abord méconnu, à

force de surenchérir et de se récrier, on finit par passer, aux yeux des fantoches qui créent les réputations, pour l'un des tout premiers et plus fervents apôtres de l'idée en vogue. Ses défenseurs quasi héroïques de la première minute n'ont plus qu'à s'enfouir, moqués, et à se taire tout honteux.

Encore ne s'agit-il que d'opinions mondaines artistiques, littéraires, pour lesquelles on se passionne peu, car, en dehors des professionnels et de quelques bonnes toquées prétendant à l'influence académique, personne n'y a intérêt ou profit. Qu'importe pour la carrière d'un fils ou le fructueux mariage d'une fille que leurs parents préfèrent la musique de M. Debussy à celle d'Ambroise Thomas, raffolent des harmonieuses fulgurations d'Albert Besnard plus que des froides minuties de feu Meissonier? Dès lors, à quoi bon se trémousser sinon pour se mettre en vedette et réunir un cercle autour de soi? Indifférent ramage qui n'a guère qu'une valeur décorative, ne fait courir aucun risque et ne nécessite aucun génie !

Tandis que, au contraire, il est, des opinions politiques, religieuses, sociales, où il ne faut s'aventurer qu'avec une circonspection extrême et qui exigent des prodiges de rouerie. On a des amis dans tous les camps, n'est-ce pas? car il est sage d'étayer sa vie sur les relations les plus disparates. Les hasards de l'au jour le jour ont si tôt fait de bousculer les combinaisons et les chances !

En temps ordinaire un ménage avisé parvient sans trop de peine à louvoyer entre maintes croyances rivales. Sous la réserve de ne pas trop hésiter à se contredire, on s'en tire par les risettes, la bonne grâce indulgente et les spirituelles dérobades. Évidemment, il faut à ce jeu du tact, de la virtuosité, de la souplesse. Mais quelle force que l'absence de toute conviction ! Et lorsque, en outre, on a bien soin d'écarter de son salon tous les forcenés qui pourraient y apporter le scandale d'une opinion ferme et combative, il n'est plus très difficile, à force d'adresse au milieu de cette veulerie élégante, d'éviter les conflits et la fâcheuse nécessité de choisir entre deux idées rivales. La pirouette est alors une gymnastique secourable. Une ingénieuse facétie vous tire d'embarras. A ces heures d'atonie, les gens ne sont pas dans une surexcitation telle qu'il leur faille absolument savoir ce que cette désinvolture abrite et si l'on trompe quelqu'un.

Par malheur pour nos souples équilibristes, ces périodes de quiétude deviennent de plus en plus rares. On n'en est plus aux discussions académiques qu'on éludait par un mot drôle, aux débats de principes où l'on arrivait à briller sans prendre parti, tout au moins sans ameuter contre soi aucune des opinions en conflit, car la mise en œuvre en semblait si lointaine que les intérêts ne s'alarmaient pas. Brusquement tout a changé. Des lézardes apparurent dans l'édifice fort ver-

moulu sans doute et tant soit peu menacé, mais que d'un commun accord on s'ingéniait à maintenir debout. Dans le fol espoir d'enrayer l'avenir, le passé s'occupa de prendre des précautions contre lui. Quelle chimère de vouloir mettre obstacle à la fatale évolution des mondes! Et l'avenir, pour n'être plus gêné dans son essor, fit des brèches à travers le passé pour lequel jusqu'alors il s'était montré plein de patient respect. Aujourd'hui, dans le sentiment de sa force, il gronde, et le passé, frémissant d'inquiétude, s'irrite. Entre eux, depuis dix ans, la lutte est quotidienne. Elle revêt mille formes. Nul événement de la vie politique, mondaine, littéraire, où elle n'ait sa place. Elle se dissimule dans tel projet de loi d'apparence anodine, dans tel verdict judiciaire qu'on croirait au-dessus de la tourmente. Bien mieux, elle vous explique le succès ou l'échec, dans certain monde, de tel livre, telle pièce, tel tableau qui semblent d'abord étrangers à toute préoccupation de cette sorte. Mais, si prudent qu'ait voulu être l'auteur, telle tendance s'y discerne ou bien ses opinions connues le rendent préventiment suspect, et voilà le clan hostile en émoi. Etes-vous pour? Etes-vous contre? Surtout n'objectez pas qu'il s'agit d'art, de littérature, de mondanité! Fini de sourire! Pas d'équivoque! Etes-vous pour ou contre le passé, la tradition, l'ordre social en exercice?

Fâcheux quart d'heure pour notre arriviste

fûté, pour notre insinuante hannetonnette! Quelles mœurs déplorables! On manœuvrait si fructueusement dans l'ambiguité! Aussi, ce qu'on pardonnera le moins à l'époque présente c'est de nécessiter une si périlleuse franchise. N'eût-on aucune autre raison d'être réactionnaire qu'on le deviendrait par rancune d'une telle contrainte. Quel âge d'or que celui où l'on pouvait faire son butin sans la gêne d'une opinion! A quoi bon s'en être soigneusement affranchi pour mieux les feindre toutes, si c'est pour aboutir à cette ridicule impasse?

— Prendre parti? Merci bien. Sans conviction, je n'ai jamais assez réfléchi pour avoir les moyens de m'en former une. Que m'importe que Durand soit innocent ou coupable, que telle loi abatte ou non le pouvoir politique de l'Église, que tel drame à propos duquel vous vous échauffez soit ou ne soit pas d'inspiration démocratique, que telles mœurs soient de gauche ou de droite? Mes intérêts, savamment combinés, sont de droite aussi bien que de gauche, et ce que je demande avec passion c'est de ne pas avoir à choisir entre eux. J'admire vos superbes mises en demeure, Messieurs? Vous, mon cher du Roc, vous vous êtes toujours offert la belle attitude d'une opinion tranchée. C'était votre luxe, votre élégance, votre sport. Longtemps vous en avez eu les profits moraux et les avantages de salon... ou d'alcôve. Il est juste que vous en revendiquiez fièrement les ennuis. D'ailleurs pour vous quels risques?

Vos intérêts, vos relations, vos flirts sont tous du côté où votre ardeur m'appelle. Votre crânerie ne vous fera perdre ni un jeton de présence, ni un coup de fusil, ni un baiser!... C'est comme vous, impérieux Silberbach, qui voulez nous entraîner dans votre galop de bataille, vous ne compromettez aucun de vos plaisirs et de vos profits habituels... Tandis que nous!... Prendre parti? Vous êtes bien bon!... Entre nous, n'est-ce pas? inutile de bluffer en parlant de nos opinions! Je ne suis ni assez riche, ni assez hurluberlu pour m'encombrer de ce bagage. Et mon élégance pratiqua d'autres sports. Mais, en revanche, j'ai des intérêts. Beaucoup même. Parlons-en. Si je ponte sur l'innocence de Durand, si je joue pour la Liberté contre la Force, je vois bien les appuis que je m'assure, mais je vois non moins net ceux dont je me prive. Nous serons les enfants chéris des salons de Mmes X..., Y..., Z..., W..., qui, désormais très exclusifs et très fermés, deviendront de merveilleux tremplins pour certaines escalades. Mais nous nous fermons les salles à manger de Mmes La Mousse et du Gratin, moins fructueuses peut-être pour le butin immédiat, mais plus utiles pour le panache qui finit toujours par amener l'argent! Et c'est là que mes filles ont les plus belles chances de faire un reluisant mariage. Ah! Non! Décidément non! Pour n'avoir pas à choisir j'irai jusqu'à l'héroïsme de l'inertie!

Alors, par des prodiges de ruses notre adroit

lutteur et sa subtile compagne s'ingénient à prolonger le plus possible l'équivoque. Ils se tiennent aux aguets pendant la tourmente. Jugeant trop périlleuse la parole, ils la remplacent par le sourire, les hochements de tête et les regards au ciel, dont on ne saurait dire s'ils approuvent ou blâment. La rafale s'exaspère-t-elle? Nos gens se terrent et cherchent à se faire oublier. Ils s'abritent le plus possible dans l'élégant vertige des fêtes où musiques, rires, flirts ne laissent pas le loisir des causeries difficiles. Quelle maëstria dans la rouerie, quelle virtuosité dans l'art des dérobades! Surtout quel cynisme tranquille dans les contradictions! Comme ce serait un folâtre dernier acte de vaudeville si leurs divers interlocuteurs, d'opinions et de milieux différents, se réunissaient soudain pour confronter tous les propos disparates de notre malicieux couple! Réjouissante fin d'imbroglio! La morale, hélas, n'a guère de ces revanches!

Il arrive tout de même un jour où, dans cette interminable bourrasque qui sans cesse fait rage et se renouvelle, l'ambiguité ne se peut plus soutenir. Elle brouillerait nos gens avec tous les partis. D'ailleurs la trop longue comédie a tari le répertoire des grimaces et des ruses. La galerie attend. Furieuse d'avoir été contrainte de se prononcer elle-même, elle exige de tous pareil sacrifice. Il faut s'octroyer la désastreuse noblesse d'une opinion.

Halte-là ! Pas encore ! On a un dernier tour dans son sac ! Vous mettez en demeure ce ménage de dire avec qui et contre qui il marche ? Il ne vous suffit pas de savoir que, dans sa vie brillante et folle, il ne s'est jamais trémoussé que pour lui-même ? Eh bien, écoutez sa confession :

— Profond et tragique désaccord de nos âmes ! diront-ils avec des soupirs. Aussi cherchions-nous à le cacher dans la fête. C'est l'unique secret de notre silence. Qui ne comprendrait cette pudeur des déchirements intimes ?... Ah ! les drames mystérieux des cœurs ! Comment notre tendresse conjugale a-t-elle pu survivre ! Sans cesse des heurts et des conflits ! A-t-il fallu que notre union soit forte ! Notre vertige n'était qu'un moyen de nous étourdir... Représentez-vous notre misère : sur rien mon mari ne pense comme moi. Il est prisonnier de son éducation libérale. Et moi je reste irrémédiablement attachée à mes croyances héréditaires. Les premiers temps, l'amour nous cacha cet antagonisme. Et puis le choc des idées était moins violent ! Aujourd'hui, l'immense querelle sociale fait affleurer à nos lèvres nos sentiments. Quel désastre de se découvrir soudain étrangers l'un à l'autre ! Pas un point des conflits présents sur lequel mon mari pense comme moi ! Et à mesure que la bataille se déroule, le désaccord s'accentue. Généreux jusqu'à l'ingénuité, optimiste presque jusqu'à la fadeur, mon mari est pour toutes les folies hasardeuses

qui vous inquiètent. Moi, je me cramponne passionnément au délicieux abri du passé. Dans les faits et les idées de chaque jour notre désaccord trouve un aliment. Et comme si ce n'était pas assez de cette lutte du mari et de la femme, voilà que, par un chassé-croisé bouffon, ma pauvre maman qui raffole de son gendre, participe à son délire, et que, par un heureux contre-poids, ma belle-mère — la raison et la tradition même — s'indigne avec moi ! Ajoutez un pareil salmigondis d'opinions parmi les frères, sœurs, neveux, nièces, et vous aurez une vague idée de la cacophonie familiale ! Comprenez-vous maintenant notre réserve ? Dites-nous que vous compatissez à nos misères et que le retrait de votre amitié ne les augmentera point ! »

— Comment en effet garder rancune à de pareils écorchés ? Ce serait pure barbarie. Chère petite femme-martyre ! Pauvre mari payant de son bonheur conjugal sa foi assurément regrettable mais sincère ! Et, par respect pour eux-mêmes, tous deux la pudeur du silence ! Par l'intensité morale c'est presque Cornélien ! Ce serait mal d'ajouter les rudesses du dehors à tant de souffrances intimes ! Sans compter que si nous nous amputons du mari mal pensant, nous nous privons de la femme dont la grâce rayonne en faveur de notre cause. L'injustice se doublerait d'une faute ! »

Les frénétiques du parti adverse raisonnent

avec autant d'indulgence. L'épouse continue à être choyée à cause de l'époux qui est d'opinion si rassurante. On espère aussi qu'il finira par vaincre les préjugés de sa compagne... d'ailleurs si jolie, si gracieusement perverse et si câline au flirt !

Et voilà que, au grand dépit des envieux qui les guettaient à ce passage difficile, nos époux, s'étant fait, avec l'aide de leurs belles-mères respectives, un judicieux partage des opinions, sont en coquetterie avec tous les camps, trouvent au sein de leur famille, si pittoresquement panachée, de quoi les rassurer et les flagorner tous, jouissent des profits, des plaisirs, du panache que chacun peut leur valoir, sans courir le moindre risque de se compromettre. Chaque époux est le répondant de l'autre à l'égard de la faction qui lui est chère. Ayant ainsi rassuré, c'est-à-dire dupé tout le monde, quoi qu'ils fassent, personne dans l'un et l'autre parti ne prendra ombrage de leurs démonstrations. Et les deux camps leur prodigueront risettes et gâteries.

Combien de fois, au cours de ces années récentes, avons-nous vu chez certains de nos hannetons — qui souvent ne bourdonnent que pour dissimuler leur sang-froid rapace — cette division des rôles et ce cumul du butin ?

Revenus chez eux, après les simagrées, les affûts et les rafles de la journée, lorsqu'ils dressent le tableau des prises, avec quel ricanement vain-

queur ils doivent s'esbaudir aux dépens des bons naïfs qui studieusement interrogèrent le passé pour se faire une opinion et, s'y attachant avec héroïsme, de toute leur foi, de toute leur droiture et de toute leur ferveur, ne parvinrent, le plus souvent, qu'à conquérir la haine de leurs adversaires et celle aussi de leurs partisans dont ils se refusent à flatter les préjugés et les fringales...

— Quels crétins candides ! raillent-ils dans l'orgueil de leurs si fructueuses impostures.

Peuvent-ils se douter que les croyants les prennent en bien plus grande pitié, malgré leurs gains et leurs triomphes, à cause de l'ignorance où ils seront toujours du tranquille bonheur que c'est de vivre avec une croyance ?

CHAPITRE XI

L'AMOUR

Encore un sujet pour décoration de pendule et un thème pour livrets d'opéra! Au sens profond, tragique et rayonnant du mot, bien entendu. Car, malgré la veulerie et le sans-gêne modernes qui écartent tant d'hommes des stratégies amoureuses comme d'une aventure trop harassante, le monde est tout frémissant d'êtres qui se convoitent, flirtent, se dressent des embûches pour se faire désirer mieux ou pour l'orgueil de la conquête. Mais ce jeu désinvolte n'est pas l'amour.

Pourtant, comme si l'amour était vraiment l'irrésistible force du monde actuel, le Théâtre français contemporain n'ergote, ne ricane, ne susurre et ne se crispe que d'amour. C'est d'amour que dissertent conférenciers soucieux de faire salle comble, chroniqueurs attentifs à se maintenir en place, romanciers préoccupés de gros tirages.

C'est d'amour qu'hommes et femmes veulent

qu'on les entretienne et s'entretiennent eux-mêmes lorsque, dans le hourvari de leur vertigineuse existence, l'obligation des repas quotidiens — on n'a pas encore trouvé le moyen élégant de dîner en cinq minutes — les astreint à un bavardage de quelques instants côte à côte. Et il faut voir la pantomime ardente de telles causeries! Sûrs de l'intérêt qu'ils excitent et ravis de sentir que leur parole avive ce feu perpétuel, les hommes, hardis, insinuants, sarcastiques ou câlins, tisonnent avec passion. Et certaines femmes, les yeux fous, la bouche entr'ouverte — très facile et très à la mode l'air « bacchante! » — les écoutent comme dans une griserie et dans une pâmoison. Le rire, qui parfois les secoue, ressemble à un frisson de volupté.

Pittoresque et charmante comédie que tout cela. Ne nous y trompons pas! Même au théâtre le spectacle est dans la salle. Si l'on semble se pourlécher d'amour, c'est pour mieux faire flamber les imaginations et les désirs, c'est pour s'offrir le lustre de la passion, c'est pour rehausser d'une valeur sentimentale, aux yeux des soupirants ou des bénéficiaires, les gentillesses intéressées dont on les régalera.

A voir l'air de dévotion et d'extase avec lequel Mme Beautreillis pérore sur l'amour, tous les hommes épris de sa grassouillette personne blonde et de son prestige mondain peuvent se la représenter comme une frénétique. C'est bien l'impres-

sion que veut produire la fine mouche, ambitieuse d'éveiller ainsi de proche en proche les plus enorgueillissants caprices, au milieu desquels son intérêt choisira. Et c'est bien le genre de trouble que suscite son jeu de grande amoureuse. Quelle erreur pourtant! Jamais la roucouleuse Mme Beautreillis n'eut au cœur une tendresse et c'est dans les assiettes de petits fours que toute sa sensualité s'assouvit! Seulement ses ronrons de chatte enivrée, qui donnent du montant à ses coquetteries, ont valu à sa fringale bien des prises et à son insatiable orgueil mondain des satisfactions qu'elle n'aurait peut-être pas obtenues aussi belles sans de telles simagrées.

Quant au fringant M. Patrice Douillette — dont l'altier prénom corrige un peu la mollesse d'un nom comiquement révélateur de toute sa veulerie — ce fougueux prêcheur d'amour qui semble se consumer dans les plus douces extases, est d'un égoïsme si froid, si méthodique et si prudent qu'il n'aima jamais que lui-même. Mais son verbiage enflammé, sa trompeuse grimace de satyre et ses prouesses hypothétiques lui ont conquis un tel prestige sur les femmes que les plus souhaitables sont comme fascinées par son bluff passionnel et que, au milieu de toutes celles qui s'offrent à lui, ce beau vainqueur peut choisir celles qui flatteront le mieux son orgueil ou dont l'influence accélérera le mieux sa carrière — ses seules passions véritables!

Dans la vie moderne l'amour ne joue certes plus le rôle essentiel qu'il eut jadis. Seulement, comme les acteurs antiques, il s'affuble d'un masque pour faire plus d'illusion. A défaut de l'amour sincère et réel, inspirateur de tous les actes d'une société saine, quel pieux, quel universel hommage rendu à l'amour! C'est sous son enchantement que l'on abrite les pires calculs, les plus sournois intérêts, le cynisme le plus goinfre et le plus rapace. Si banal que soit le trompe-l'œil, c'est par l'amour — bonne bête sympathique — qu'on essaiera de justifier les scandaleux mariages d'affaires, d'orgueil, d'intérêts, c'est l'invincible passion — à genoux, pauvres humains, devant la fatalité! — qui excusera vilenies, acoquinements, détroussages, complaisances. C'est dans l'amour — sublime et bouffon, dévastateur et vivifiant — que certains de nos hannetons pervers, cupides ou vaniteux, cherchent sans cesse comme un alibi moral à leurs ruses, à leurs intrigues, à leurs faiblesses.

Si bien que d'innombrables naïfs sont dupes des paroles brûlantes, des regards de fièvre ou de pâmoison, des attitudes de langueur et de désir, de toutes les tirades qui vibrent chaque soir sur la scène française ou poissent les feuilles de nos romans; si bien que des milliers de braves êtres s'imaginent que c'est réellement l'amour qui fait tressaillir, galoper, s'émouvoir la cohue bourdonnante, bien trop épileptique

vraiment pour connaître la joie lente et grave de l'amour.

Comment, malgré toute leur touchante ingénuité, peuvent-ils croire que le Théâtre moderne, avec sa grandiloquence passionnée, ses drames à plein cœur ou même à fleur de peau, avec son exclusive hantise de l'amour, est le reflet sincère des mœurs d'une société où la grosse affaire c'est l'argent, où le pouvoir lui-même n'a de prix qu'en vue de l'argent, et où l'amour n'est qu'une arme pour l'acquérir? Et, par contre, lorsqu'ils voient crouler sous la réprobation sardonique, indignée, méprisante, du public élégant, toutes les pièces, chefs-d'œuvre définitifs ou bien ébauches hardies, qui montrent en leur jeu tragique et superbe les véritables leviers du monde, c'est-à-dire l'argent, le butin, la conquête, avec leurs cortèges de ruses et de maléfices, ont-ils assez peu d'expérience pour penser que de telles pièces s'effondrent parce que ce sont des interprétations calomnieuses de la vérité?

— N'avouez jamais! me disait une fois un de de ces hannetons, très supérieur à la vie qu'il menait par faiblesse et dont il jugeait très lucidement les brillantes hypocrisies. N'avouez jamais! Tel est le sage conseil qui semble avoir été offert aux sociétés, comme naguère un pittoresque gaillard le jeta de haut à ses imitateurs éventuels. C'est du moins la tactique ou plutôt, si nous avons souci d'indulgence, la coquetterie de

notre monde trépidant, forcené et plus avide de profits substanciels que de menues friandises galantes. Alors, dissertations et pantomimes amoureuses, drames ou comédies de passion, gentilles amusettes dont on se distrait, — car tout de même il n'en est guère de plus affriolantes — sont les moyens par lesquels on dissimule la glace des prudents calculs et des manœuvres avisées. Tout de même, avec un peu de finesse et d'expérience, on n'est pas longtemps dupe de ce ronron, de ces regards pâmés ou voraces, des poses langoureuses et crispées !

« Ainsi point n'est besoin d'une désillusion personnelle pour se douter que la molle et ronde M[me] Civette, qui semble toujours rêvasser dans une sorte d'hébétude voluptueuse, ne songe qu'à conquérir des flirteurs influents pour faire couronner par l'Académie les pénibles chevilles de ses poèmes et pour mettre un camail d'hermine sur la robe rouge de son époux. Voyez le cerne bistré et le trouble enchantement de son regard. C'est à la fois comme un aveu et une promesse. Voyez l'indiscrète apparition de chemise qui s'échappe de son décolleté et qui, joliment tentatrice avec sa transparence sur les roses blondes de la chair, suffit tout juste pour évoquer les plus délicats mystères de ce bibelot féminin. Admirez son perpétuel geste pudique et frémissant pour remonter au-dessus des seins la dentelle du corsage et pour ramener sur l'épaule le frêle ruban

qui semble seul maintenir la robe, comme si, sans ses chastes précautions, la toilette allait tout entière glisser et toute la beauté de la femme apparaître? Ce qui n'empêche que, malgré cette gracieuse mimique de pudeur, si adroite qu'elle finit par être bien plus troublante que l'impudeur même, Mme Civette a toujours l'air de s'être habillée en hâte après une ivresse dont elle frissonne encore et de n'attendre qu'une flambée de passion pour jaillir, câline et tressaillante, de cette robe qui paraît si peu tenir à son corps. C'est avec de tels regards, avec pareilles simagrées de langueur que Mme Civette a fait toute sa carrière de mondaine à succès et toute la carrière, si comiquement injustifiée, de son époux. Bien des nigauds le croient trompé ou consentant. Quelle erreur! C'est en toute quiétude qu'il intrigue de son côté. Il sait trop bien que sa femme, froide et sèche personne, incapable de toute fantaisie, n'a jamais eu que deux passions : la richesse et le pouvoir, et que ses mensongères allures de voluptueuse, suffisantes pour lui valoir les bons offices de tous, ont précisément pour avantage de lui épargner d'autres jeux plus compromettants. C'est la même certitude réciproque qui empêche Mme Civette de prendre garde aux cajoleries présomptueuses par lesquelles son époux, exécrant l'amour comme une corvée, ne pensant qu'à ses blanches fourrures et ses cravates rouges de magistrat, semble subjuguer toutes les femmes.

Elle n'ignore pas que, comme son propre manège, cette esbroufe galante n'a pour but que d'assurer au couple des sympathies utiles. Les gens les plus sceptiques et les plus fêtés vous gardent toujours une vague reconnaissance des hommages rendus à leur esprit, surtout lorsqu'il charbonne, ou à leur beauté, surtout lorsqu'elle a passé fleur.

« C'est comme les trémolos et la grandiloquence de théâtre. Pas malins vraiment ceux qui prennent tout ce tapage pour un écho de la réalité. Qu'elle est donc moins déclamatoire ! Mais il n'y a guère que les sociologues de cabinet et de bibliothèque pour s'y tromper, je pense. Les pénétrantes études qu'ils écriront, qu'ils écrivent déjà, sur les mœurs modernes, d'après les programmes de nos spectacles! Voilà de la gaieté pour nos petits-neveux s'ils sont renseignés par ailleurs. Et c'est dès à présent une de nos joies les plus fines. Solennelles bévues qui, du reste, ne manquent pas de conduire tout droit leurs auteurs à l'Institut! Certes sur toutes nos scènes, subventionnées ou non, on pantèle, on sanglote, on s'étreint et l'on se meurtrit. Il n'est de pièces tolérables que celles où l'amour fait rage. Et si, dans les théâtres du boulevard, les spectateurs folâtres qui viennent entre la ripaille du dîner et les chevauchées ultérieures, préfèrent que l'attendrissement tourne à la facétie et l'éloquence du cœur dégringole au calembour, ce n'en est pas moins l'amour, et

l'amour seul, qui fait recette. Mais comment nos historiens de mœurs ne s'aperçoivent-ils pas que si ce public, fourbu par sa ruée ambitieuse ou cupide de chaque heure, s'émerveille ainsi des prouesses de l'amour, c'est non seulement pour donner l'illusion que l'amour reste la grande affaire et le suprême ressort, mais aussi pour se délecter d'une jouissance qu'il n'a pas le temps de connaître et dont il est de moins en moins capable? Il s'émeut, trépigne, acclame avec la même frénésie émerveillée que les nabots ou les stropiats en extase devant les biceps roulants et les pesantes jongleries d'un hercule. Mais ce n'est pas parce qu'on salue d'une frénétique clameur la levée de cent kilos à bras tendus qu'on a le rein et les muscles nécessaires pour les porter soi-même!

« D'ailleurs si, au lieu de s'empoussiérer l'esprit dans leurs paperasses, nos sociologues de cabinet gardaient l'esprit assez alerte pour interpréter tout ce fatras théâtral, ils n'auraient pas de peine à comprendre, par la manière désinvolte et veule dont il est parlé d'amour dans les plus célèbres pièces à succès de ces derniers temps, que, sur les théâtres où aucune tradition n'oblige les auteurs à se guinder, l'amour, le sublime amour n'est plus qu'une agréable petite chose, pas du tout sérieuse ni profonde, dont on se divertit sans avoir la sottise de la prendre au tragique, gentil passe-temps, un peu moins essentiel que les courses ou le bridge, flatteur en somme pour

l'orgueil, et bien utile parfois pour le prestige! »

Si sagace, mon philosophe mondain méritait vraiment mieux que la folle existence où il traînassait par habitude d'homme trop inerte pour s'en créer d'autre. En le quittant, comme je lui savais gré de sa clairvoyance! Et, prolongeant avec moi seul la conversation — n'est-ce pas le meilleur plaisir d'une promenade dans la nuit? — je me disais :

« Dans un pareil vertige de plaisir, d'ambition et de conquête, l'amour peut-il être autre chose qu'une amusette élégante, qu'un simulacre pour la parade et surtout qu'une arme pour la lutte?

Le seul mot d' « amour » prononcé gravement, dans sa suavité profonde, ferait sourire nos frétillantes oiselles et tous les agités de la fête. Il vous a un petit air vieillot qui vous reporte au temps de Louis-Philippe, au temps des frisons, des coques et des boucles sous l'architecture écrasante des cabriolets de paille, des écharpes caressant les jolies épaules tombantes. Il éveille dans les esprits narquois le souvenir des vignettes romantiques, des peintures sentimentales et des tapisseries à sujets, où jeunes femmes et jeunes filles d'autrefois mettaient un peu de leur tendre rêve.

Est-ce possible qu'il n'y ait qu'un demi-siècle, soixante ou soixante-dix ans depuis ces grâces paisibles? Alors on avait assez de temps et des mœurs assez tranquilles pour aimer. Les voyages, trop difficiles, ne surexcitaient pas sans cesse la

vie. Paris, petite ville calme par rapport à la fournaise cosmopolite d'aujourd'hui, n'était tout de même pas, malgré ses enchantements, le tumultueux rendez-vous de fêtes et de piaffe qu'il est devenu. La Province, gardant son existence et son charme propres, n'était pas encore le désert où quelques bourgeois mélancoliques et bougons, maintenus sur place par leurs petits intérêts, regardent avec une nostalgie envieuse les fonctionnaires passer entre deux avancements. La trépidation des automobiles et des express ne surexcitait pas toute la terre. Surtout, si ardente que fût la mêlée pour l'or et le pouvoir, elle laissait quelque répit. La vie conjugale ne s'offrait pas comme une succession de relais, et les liaisons irrégulieres elles-mêmes avaient une fixité plus reposante. Enfin, les cerveaux, plus paisibles, goûtaient parfois le recueillement qui permet l'amour, et les nerfs, d'un détraquage moins morbide n'exigeaient pas le galop, le paroxysme et le continuel renouvellement des bonheurs modernes.

Mais aujourd'hui, dans leur sarabande de plaisirs, de vanités, de luttes, comment nos hannetons fiévreux, haletants, crispés, auraient-ils le goût et le loisir de l'amour? Qu'on s'en délecte au théâtre, soit! Il faut bien passer ses soirées quelque part, montrer aux lumières ses chapeaux, ses toilettes, ses épaules et ses relations. Sans compter que le spectacle est l'unique aliment des bavardages pour le reste de l'existence! Et puis, si peu

praticable que devienne l'amour dans la vie d'à présent, c'est tout de même un souvenir des temps anciens, une joie traditionnelle dont on continue à parler beaucoup et dont l'évocation reste délicieusement amusante, un péril toujours menaçant dont on se plaît à frissonner de haut et de loin, une émotion que l'on veut connaître au moins par ouï-dire. Au fond, ce qu'il y a de meilleur dans l'amour n'est-ce pas le rêve qu'on en fait et la griserie d'imagination qu'il provoque? Grâce à l'illusion du théâtre, c'est sans le moindre risque que l'on s'en pourlèche et s'assouvit. Aucune perte de temps pour courir au rendez-vous, dégraffer sa robe et renouer son chignon!

Dans la vérité de la vie, c'est une autre affaire! Encore toute menue, à un âge où elle ne devrait connaître que sa poupée et son cerceau, une jeune fille a inauguré sa carrière mondaine dans le coup de vent des jupes maternelles. Dès sa petite enfance jusqu'au mariage, ce ne fut pour elle qu'un tohu-bohu de visites, de réceptions, de racontars, de vernissages, d'expositions, de garden-parties, de bals — les plus masqués n'étant pas ceux qu'on décore de ce nom — de sauteries et de fêtes aussi variées que pittoresques. Dix ans, elle a bostonné dans les salons, caracolé au bois, bondi sur le tennis des plages et des villes d'eaux, roulé en auto, folâtré sur le sommet des coaches. Elle a potiné, ricané, entendu tout bafouer et flétrir. Sa vie ne fut qu'un perpétuel tourbillon

et qu'un éclat de rire sans pensée ni croyance. Si : elle a recueilli, comme toutes les jeunes filles de son monde et de son temps, — mais sans plus qu'elles y réfléchir — les idées en vogue dont on se pare comme de la fanfreluche à la mode. Au cours de ce froufroutant galop elle a eu flirts, satisfactions d'amour-propre, visions et désirs de beaux mariages. Sentiments qui ont pu fleurir ses lèvres d'un sourire ou mouiller ses yeux d'une larme de dépit, selon qu'ils triomphèrent ou furent contrariés. Le plus sincèrement du monde, d'après les opinions en faveur autour d'elle, la pauvre a pu croire que c'était de l'amour. Un riche décor, une situation brillante, des certitudes doublées d'espérances, en faut-il plus pour le bonheur? Dans le tumulte de la farandole on n'y regarde pas de si près.

Et voici notre gracieuse écervelée en ménage. Métamorphose sans grande importance! C'est d'appartement qu'on change, mais non de vie. On préside des dîners chez soi, on fait des visites sans l'escorte maternelle et l'on participe de tout son joyeux bavardage aux propos scabreux dont, par une suprême hypocrisie virginale, il fallait naguère s'amuser sans rien dire. On n'a même plus l'agrément de se décolleter davantage, car on n'a pas attendu le mariage pour abuser de cette licence. L'émotion la plus neuve serait plutôt une émotion de vitesse et de pleine liberté : le galop de la sarabande s'accélère. On trépide comme

d'une frénésie de plaisir, de conquête et de parade. A cette danse de Saint-Guy il faut des orchestres plus entraînants. C'est pour soi-même que l'on travaille. On a un pavillon personnel à porter. Jadis c'est pour le prestige et le butin de la famille que l'on s'évertuait, et de tout son petit cœur fringant certes, car on avait la certitude de se battre en même temps pour soi-même. Mais à présent, c'est pour sa propre gloire que l'on figure et plastronne. Aussi de quelle vaillance on se jette dans la mêlée! Et le soir, au lit, après la journée d'intrigues et de ruses, quels exaltants comptes rendus des progrès accomplis, quels colloques enivrés pour les stratégies du lendemain!

N'est-ce pas le plus noble et le plus solide amour conjugal? Tout au moins c'est — à quelques trémoussements près — le seul que comporte la vie forcenée de notre monde d'affaires et de plaisir. Nous savons, pour nous en être déjà divertis, la place dérisoire — et du reste bien suffisante, n'est-ce pas? — que l'éblouissante farandole laisse pour les joies du mariage à nos chers hannetons convulsifs, haletants, fourbus.

Surmenage, vertige ambitieux ou cupide, caracolades à perte de souffle qui sont les meilleures garanties de la fidélité conjugale! On n'a pas même le temps, sans risques, sans corvées ni courses supplémentaires, de faire risette à l'amour qu'on a chez soi, sous la main, pourrait-on dire, à la portée de ses crispations et de ses langueurs!

On n'a, pour s'en réjouir, que le minimum de gestes à faire. Pourtant, malgré tant de commodités, la tendresse conjugale a si grand sommeil qu'elle s'endort. Et de vaniteux égoïstes, n'ayant pas de façades à embellir, de salon à faire, de hiérarchies à escalader, voudraient qu'une petite femme, affolée de plaisir et d'ambition, prît la peine et le temps de s'amouracher d'eux et de leur prodiguer les régalades d'ivresse?

Quelle prétention! Sacrifice ou démence! Pour encombrer sa vie de telles aventures il faudrait être une manière de sœur de charité galante ou bien une pauvre folle, esclave de ses sens détraqués ou de ses perverses hantises. Sans profit et sans gloire, pour le plaisir d'une brève convulsion dans beaucoup de mystère, se donner le tintouin d'un secret, du mensonge, des combinaisons, des prétextes et du servage, alors qu'on n'a pas même le loisir et la force de grignoter les petites joies conjugales qui, toutes prêtes, s'offrent à vous, alors surtout qu'on n'arrive pas à s'acquitter de toutes les indispensables stratégies mondaines pour accroître son prestige et sa puissance?

Les amoureux, qui prétendent être chéris pour eux-mêmes, apparaissent comme révoltants d'égoïsme. Et, à partir de la minute où un homme a eu l'audace de faire comprendre à une femme qu'il espère compliquer sa vie de toutes ces suppliciantes corvées, il n'est pas loin d'être exécrable ou, mieux encore, ridicule. Un homme élégant

et bien élevé doit avoir le tact d'être de son époque. Et l'on n'a pas l'impertinence de convier une trépidante hannetonnette d'aujourd'hui, qui n'en finit pas avec toutes les fiévreuses obligations de sa vie, à des plaisirs pour lesquels, si goulûment et si vite qu'on les croque, il faut du temps et quelque vigueur. Un déshabillage et un rhabillage de plus, merci bien! Et des diplomaties et des conversations! Amusettes de jadis que tout cela! Sans compter qu'aux clandestins bonheurs on ne peut guère se rendre qu'en fiacre et que la galopade moderne ne permet plus du tout, à une femme éperdûment dans le train, ce moyen de locomotion bientôt préhistorique.

Que les amants exaucés cessent donc de faire les farauds! Si les plus chançards, les plus hardis et les plus tenaces grappillent çà et là quelques faveurs, ils n'en doivent pas attribuer le mérite à leur beau physique ou à leur irrésistible séduction. Si ce n'est point par intérêt qu'on s'offre à eux — et l'intérêt a mille nuances qu'on ne discerne pas toujours d'emblée — c'est par dépit, par rage ou torpeur d'un moment, par volupté de mensonge et de dissimulation, la seule volupté que certaines femmes chérissent. Foucades du reste fort rares dans le monde du plaisir et de la conquête, car nos hannetonnettes, tendant toutes leurs forces pour la parade, gardent trop leur sang-froid et sont trop maîtresses de leurs nerfs pour glisser, même dans l'irritation des pires

déconvenues, à des défaillances si encombrantes.

Non! Lorsqu'elles assument le souci et la charge d'un amant, c'est par lucide calcul, pour accroître leur lustre, leur pouvoir, c'est pour embellir le prestige de leur maison, pour accélérer son triomphe. Négligeons, bien entendu, les ambitieuses médiocres et simplistes qui ne songent qu'à faire payer leurs notes chez le couturier ou la modiste. D'abord, ce problème des échéances ne doit même pas se poser pour une hannetonnette un peu fine qui, si elle porte bien la toilette et sait faire valoir ses relations, s'arrange pour que son harnais de parade lui soit gratuitement offert, pour la gloire, par ses fournisseurs. Ensuite, la « lionne pauvre » qui se laisse discréditer par ces offrandes si grossièrement directes, n'est pas digne des hautes ambitions. Une femme qui rêve de régner sur les cimes ne se laisse pas offrir une fourrure ou payer ses fanfreluches des deux dernières saisons. Ce qu'elle demande à l'amour c'est de mettre autour de sa beauté, de ses ambitions, de ses fringales, un rayonnement de gloire et d'influence qui attirera vers elle tous les hommages, tous les profits.

Une femme qui compte et qui se respecte ne prendra pas un amant parce que la soie dorée de ses moustaches doit faire dans le cou une agréable caresse, ou parce que les muscles de sa jambe se dessinent magnifiquement sous son pantalon d'uniforme, ou parce que ses clairs regards lui mettent au cœur une lumière, ou encore parce

qu'il conte les grivoiseries avec une grâce spirituelle, a de belles attitudes et des triomphes au polo, ou parce que son arrogante bêtise est superbement habillée, ou peut-être parce que c'est un délicieux garçon, tendre, cultivé, plein d'esprit.

Une femme digne des grandes escalades prend un amant pour des raisons moins folâtres. Peu importe qu'il soit laid, bancroche, verruqueux, malodorant, grossier, stupide. Elle n'est pas de ces frénétiques qui veulent à tout prix de la joie sensuelle. Son ambition la rend superbe d'austérité. Pour le prestige de sa maison, la splendeur de sa façade, pour la carrière de son mari, elle est prête à se sacrifier. Il arrive qu'une femme se donne avec une résignation héroïque de martyre. L'ennui de telles simagrées est même assumé parfois au profit d'un homme qui vous répugne. Car une femme ne recule pas devant un amant qu'elle hait. O l'accouplement dérisoire de ces deux mots !

Une femme de belle envergure choisit tel amant parce qu'il est illustre, de race et de nom cotés, de train fastueux, parce qu'il a un grand pouvoir d'argent ou d'influence, parce que son amitié incorpore notre agitée à un clan profitable et augmente sa valeur sociale.

Vous vous demandez comment la jolie Mme Pirogue peut consentir à ce que le museau bourgeonneux du financier Lamproie frôle sa peau si fine, comment l'impérieuse beauté brune de

Mme Fenestrange ne se révolte pas sous la lippe vorace du spéculateur Plumard, par quel prodige d'aveuglement la spirituelle et rieuse Mme de la Tremblaye peut s'accommoder de la morne balourdise du sociologue Mourlon, et quel sortilège peut rendre la fière Mme du Jabot si humblement docile à l'acariâtre impertinence du barbon chenu et maquillé, le duc de Grippesou de la Raflerie? Ne cherchez pas dans les mystères du cœur et des sens. Ne vous montez pas l'imagination par d'alliciantes hypothèses. Aucune émotion exceptionnelle ne récompense Mme Pirogue de vaincre sa légitime horreur. Ce ne sont pas d'ineffables délices que goûte Mme Fenestrange sous la monstrueuse babine de l'argentier Plumard. Ce n'est pas pour le charme de ses pédantes théories que Mme de la Tremblaye se résigne, lèvres en fleurs et regards en joie, aux dissertations de l'académicien Mourlon, non plus que Mme du Jabot abdique tout orgueil devant l'amertume venimeuse de son insupportable gentilhomme. Si toutes, malgré leur surmenage mondain, prennent le temps de leur accorder quelques satisfactions d'amour ou d'amour-propre, selon leur âge et leur tempérament, c'est qu'elles en attendent des avantages sûrs et précis. Si Mme Pirogue cingle vers les corvées de l'adultère, c'est que le Lamproie de ses rêves, boursier matois, conseille chaque quinzaine des opérations sûres et à gros profits qui, décuplant les revenus du ménage, lui permettent

une plus belle façade et, par suite, des ambitions plus hautes. Si Mme Fenestrange ne crie pas d'épouvante aux approches de M. Plumard, c'est que ce spéculateur ingénieux, ayant des intérêts et de l'influence dans toutes affaires, banques, gazettes, y glisse d'autorité le ridicule Fenestrange et fait de ce fantoche un homme important, connu, sollicité. Si Mme de la Tremblaye réprime ses bâillements et son fou rire devant les dogmatiques sénilités du spécialiste M. Mourlon — dont la science non contrôlable et partant non discutée est devenue ainsi un dogme — c'est que cet illustre membre de plusieurs classes de l'Institut attire chez elle une foule de gens notoires, candidats aux fauteuils et aux prix, et fait de son salon un célèbre foyer d'intringues. Enfin si la superbe Mme du Jabot, née Groin, capitule devant les cruelles boutades du podagre Grippesou de la Raflerie qui ne pardonne pas au monde d'avoir vu vieillir sa peau squameuse, c'est que ce grand seigneur, acerbe, fielleux et redouté, donne par sa seule fréquentation un brevet d'élégance à la dame et fait oublier son humble naissance, son nom saugrenu que, seules, d'ailleurs, ses prétentions rendent ridicules.

Avantages certains et monnayables même lorsqu'ils ne semblent que d'amour-propre — car l'argent suit toujours le panache — et qui justifient une femme dans le train d'encombrer sa vie de pirouettes supplémentaires. Heureusement

encore que boursier, spéculateur, académicien, gentilhomme sont très occupés eux-mêmes par leurs tripotages, travaux, tenue de leur rang, entretien de leur prestige, souci de leur réclame financière, littéraire ou mondaine ! Heureusement qu'ils se crispent et s'essoufflent dans le même vertige, qu'ils ont le même malaise à s'offrir deux heures de liberté ! Sans quoi une telle complication serait un supplice. Et des jeunes gens sans gloire, sans fortune, sans influence, oisifs par-dessus le marché, c'est-à-dire exigeants et d'une terrifiante fringale amoureuse, osent demander que, pour la simple caresse de leur moustache, on se résigne à pareil esclavage ! Quelle bouffonne arrogance, en vérité !

Il arrive pourtant qu'une de nos hannetonnettes, romanesque incorrigible ou frémissante de curiosité perverse, par hantise littéraire ou sous la magie de lectures troublantes, ou mieux encore par goût du mystère et de l'aventure, s'offre, pour le seul plaisir, un jeune amant dont elle n'espère aucun profit. Désintéressement presque noble ! Faiblesse quasi respectable ! Saluons-la de nos vœux ironiques et surtout gardons-nous de porter envie à l'apparent bénéficiaire de ses faveurs. Si les joies d'amour-propre ne suffisent pas au jeune désir de l'élu — ce qui est possible même à travers tous les artifices de la hannetonnerie — quels inassouvissements, quelles rages, quelles plaintes ! Inoccupé, plus soucieux de son

plaisir que de ses ambitions, n'ayant pas encore l'orgueil et la responsabilité d'une façade, sans cesse il réclamera les ivresses promises. Et la maîtresse, qui a pris ce rôle en une minute de fièvre ou de langueur, s'effraye de cette goinfrerie jamais rassasiée et toujours implorante, qui semble n'avoir qu'à se surexciter elle-même. Elle y oppose sa curiosité déjà morte, son trouble bien vite apaisé, et s'ingénie à trouver des prétextes pour qu'une telle flamme si indiscrète... se recueille plus souvent. Même si elle garde un peu d'entrain à l'amour et un peu de goût pour les colloques sentimentaux, force lui est d'entrer en révolte contre le servage qu'elle s'est offert si imprudemment. Ecoutez-la morigénant son impétueux petit jeune homme :

— Demain? Mais vous n'y pensez pas! Une bonne fois, comprenez donc ce que sont mes journées... J'ai une maison, des relations, des enfants, un mari !... Allons ! Pas besoin de vous cabrer à ce mot! Je suis bien obligée de vous le rappeler puisque vous ne voulez jamais vous en souvenir dans la folie de vos exigences... Même en me levant à huit heures — et parfois c'est à trois que je me suis couchée, à quatre que je me suis endormie d'un sommeil harassé — je n'arrive pas au bout de toutes mes corvées quotidiennes. C'est de l'aube à l'extrême fin de la nuit que la farandole déroule son éternel serpent. A peine l'abandonne-t-on quelque part, après y avoir figuré un instant,

qu'il faut s'y rejeter ailleurs. Et l'on a beau, chaque fois, écourter la danse le plus possible et prendre des raccourcis pour aller plus vite la rejoindre à un autre lacet, tout de même, si fourbu, si à bout de nerfs qu'on soit, il est des apparitions que l'on rate et qui pourtant seraient fructueuses. Si vous croyez qu'on est dans le plaisir pour s'amuser !... De bonne foi, regardez avec moi le programme de ma journée pour demain. Voici mon carnet. Vous pouvez lire. Rien de secret pour vous !... Peut-être ne m'accuserez-vous pas de l'avoir griffonné pour les besoins de ma cause !... Sans même parler de ma toilette (oh ! qui n'est pas longue ! je n'ai même plus le temps d'être coquette !) que, bien entendu, je ne note pas, voyez : 9 heures, essayage chez le couturier, 10 heures rendez-vous au salon avec le vieux sculpteur Mourgaloux, de l'Institut... Plus le moindre talent, mais célèbre et d'une rosserie si cocasse !... avec le père Mourgaloux pour qu'il me conduise au galop, sans perte de temps, vers les clous, les portraits de cabots et ceux de mes amis... Voilà huit jours que j'en parle comme si je les avais vus et je sens que je ne peux plus guère m'en tirer par l'aplomb !... Onze heures 3/4, le Bois. Rendez-vous avec des amies aux Acacias... Déjeuner. M'habiller... De 2 à 3, défilé de domestiques pour remplacer mon ménage qui file pour l'insuffisance de ses voleries chez moi... Le troisième en six semaines... Je passe ma vie dans les

bureaux de placement... A 3 heures, vernissage des chiens... Vous avez beau rire : c'est ainsi qu'on appelle tous les jours d'ouverture de n'importe quelle exposition ! Et il y aura du monde, des chasseurs fiers de leurs meutes et des amies orgueilleuses de leurs bichons ! Et il faudra s'extasier sur les performances, dire un mot aimable à chaque toutou ami et prendre part aux intrigues pour créer un courant d'opinion en faveur de ceux que leurs maîtres veulent faire primer, entendre des potins, des aboiements, des récits et des trompes de chasse ! Toutes choses pour moi inévitables et qui me retiendront jusqu'à cinq heures, c'est-à-dire jusqu'au thé de la princesse Gorgechodska qui reçoit tantôt, sur invitations très triées, le grand-duc de Brandebourg... Vous comprenez qu'on ne peut guère manquer ça ! Tant d'amis qui ragent de n'avoir pas reçu le carton ! Et les échos de demain matin !... De là je m'évaderai juste à temps pour faire une apparition chez Ritz où doit se réunir toute une potinière élégante, au sortir de chez les chiens... Puis, retour au galop chez moi, toilette, habillage à la vapeur... Dîner en ville, deux soirées... Ouf ! J'en baille d'avance... Et je ne parle pas de l'imprévu qui, d'ici là, peut surgir !... Et, dans tout cela, pas une minute réservée pour voir, embrasser mes chers enfants, m'occuper d'eux... Car j'ai aussi des enfants. Bon ! Encore la moue ! Que voulez-vous que j'y fasse ?... Et après-demain,

et le jour suivant, voyez, c'est la même bousculade déjà inscrite ! D'ici là que d'obligations nouvelles viendront la compliquer... Voilà maintenant que vous boudez ! O le méchant garçon, égoïste, qui suit comme un maniaque son idée fixe !... C'est ridicule à la fin ! De quoi vous plaignez-vous? De ne pas me voir et m'avoir assez? Toujours la même antienne ! Elle est monotone, mon cher, autant qu'injuste... Récapitulons : Hier, vous m'avez vue à la soirée des du Platras... avant-hier un tour de valse chez les de la Masure... Il y a trois jours, je vous ai permis de m'accompagner jusqu'à la porte de mon couturier. Vous m'avez même embrassée dans la voiture, comme ici même aujourd'hui... Enfin est-ce à moi de vous rappeler que, il y a juste 15 jours, nous avons passé toute une heure, une grande heure chez vous à faire je ne sais plus quelles folies, si bien que je suis arrivée trop tard pour rencontrer chez des amis l'Ambassadeur du Paraguay dont la bonne grâce est si nécessaire aux entreprises de mon mari là-bas... Ce n'est pas pour vous en faire reproche, mais vous ne saurez jamais tous les sacrifices et toutes les négligences que mon amour... Allons ! Embrassez-moi — posément pour ne pas me défriser, — demandez-moi pardon et filez vite, car il faut que je m'habille. Ce sera la troisième fois aujourd'hui et il n'est que trois heures ! Il est vrai que j'ai eu un mariage, ce qui a compliqué mes travestissements. »

Et notre bon jeune homme, s'étant vu prouver ainsi qu'il n'y a aucun moyen de glisser un peu d'amour dans tout ce fatras, refrène ses ardeurs et se résigne lugubrement. Beaucoup moins faraud qu'aux premiers jours d'être l'amant d'une femme à la mode, il commence à regretter ce fâcheux accrochage dans l'élégance qui, sans lui valoir beaucoup de joies nouvelles, ne lui permet plus de prendre plaisir aux voluptés canailles des courtisanes, et finit par être une ruine autrement désastreuse pour son budget.

Tous, n'avons-nous pas connu de ces soupirants à la fois bouffis d'orgueil pour la préférence dont ils sont honorés et pitoyables à cause de tous les inassouvissements dont ils tressaillent et s'humilient? Quels aveux endoloris si l'amour-propre ne les condamnait à faire cœur joyeux contre si mauvaises bonnes fortunes! Naguère, lorsqu'ils se démenaient allègrement dans le plaisir, sans orgueil et sans souci de conquête, on les rencontrait amènes, hilares, comblés. On aurait dit que tous les bonheurs du monde sonnaient en fanfares autour de leur sourire. Et crac! voici que l'amour élégant, avec ses tactiques, ses feintes, ses exigences et ses trahisons, vient compliquer cette libre fête. Le bon jeune homme est d'abord triomphant. Magnifique aventure! Exaltant succès! Il lui semble avoir gagné du coup deux ou trois galons. Qelle supériorité sur ses camarades! S'ils pouvaient savoir, comme la jouissance de vanité

serait plus belle encore! Malheureusement l'honneur veut qu'on se taise. Mais si l'élu résiste à la tentation de parler — réserve fort rare s'il en est à ses premières régalades — toute son attitude fanfaronne révèle son heureux sort. Ivresse qui dure un ou deux mois parce que l'enchantement de l'amour-propre voile les déconvenues de l'amour et parce que la splendide espérance illumine les ternes joies de la réalité. Mais la patience se lasse, le désir s'enfièvre, la jeunesse frémissante et déçue s'attriste et, au bout de quelques semaines, notre amoureux lugubre, veule, amer, semble suivre à jamais le convoi de ses bonheurs anciens.

Pour l'insigne honneur de rencontrer sa maîtresse, il se mêle à la cohue des vernissages et des expositions, des enterrements chics et des mariages à la mode, s'empresse à toutes les « tasses de thé » et à tous les bals où il est sûr de la trouver, galope au Bois pour saluer son apparition, prend avec ponctualité la faction à son jour, assiste — sans pouvoir montrer sa souffrance et son droit à des coquetteries plus discrètes — à la cour que partout on lui fait et aux gentillesses par lesquelles elle y répond, car il faut bien, n'est-ce pas, cultiver les sympathies précieuses et surtout dépister les soupçons. Service astreignant, complexe, difficile et suppliciant, en échange de quoi le pauvre amoureux, chéri pour lui-même, grappillera de temps à autre un baiser

au passage et, de trimestre en trimestre, à la diable, parmi les kirielles de « Quelle heure est-il », quelques instants de satisfaction moins superficielle. Encore ne parlons-nous que pour mémoire des périodes de voyage durant lesquelles le triste délaissé piaffe à l'affût de lettres qui n'arrivent guère et du retour qui se fait attendre! Encore, pour ne pas trop se décourager, s'efforce-t-il de ne pas prévoir le séjour annuel dans le Midi, puis Juillet venu, la villégiature sur la plage à la mode, où, à cause de l'escorte encombrante des amis, toute intimité est encore bien plus impossible.

— En dix-huit mois d'amour, assidu et fidèle je vous prie de le croire, avouait un de ces heureux à jamais guéri de pareilles aventures, j'ai eu trois fois mon amie sur mon cœur... Et même au régiment, pendant mon année de volontariat, je n'avais pas fait service de garde et de faction plus terrible!... Quelle revanche depuis en des bonheurs moins distingués!

Du reste, même aux premières fièvres d'une fantaisie, s'il arrive qu'une de nos hannetonnettes se l'offre pour le seul plaisir et si, tout au début du moins, elle se donne le temps et la peine d'intimités plus fréquentes, que le jeu d'amour se pratique donc en général sans entrain! La coquetterie, le caprice, l'ennui, les perverses curiosités, le goût de l'amusette et du mystère y ont un plus grand rôle que la passion. Attitude et divertis-

sement! C'est une petite crânerie dont on complète son ordinaire désinvolture, et un mince plaisir qu'on ajoute à toute la guirlande des autres distractions de la vie. Ça n'a guère plus d'importance qu'une fête sportive et bien sûr que, si l'on avait à choisir entre une brillante parade sous les lustres et le banal festin d'amour dans la pénombre, on n'hésiterait pas!

Que voulez-vous? La passion ne se porte plus! C'est de l'esbroufe sentimentale démodée. Le mot lui-même a, pour nos frénétiques, je ne sais quelle grâce désuète et falote. C'est une de ces expressions profondes et sonores comme certaines grottes devant le gouffre desquelles on se hâte de rire pour ne pas prendre peur et frissonner. Tandis que « béguin », par exemple, passé du demimonde dans le langage élégamment lâché des gens chics, exprime si bien, dans sa bassesse vulgaire, la goinfrerie prompte, brève, irrespectueuse, d'un désir qui n'ira jamais jusqu'à la tendresse. Petit émoi à fleur de peau, à fleur de cœur surtout, qui surexcite un peu, occupe, permet le marivaudage, les poses mutines ou langoureuses, vous assure hommages et gâteries. Ne sont-ce pas les seules délectations que puisse demander à l'amour une gentille hannetonnette qui n'a jamais vu dans toute la vie qu'une perpétuelle farandole et jamais ne soupçonna les grandes joies profondes?

— L'amour, en comparaison de nos passion-

nettes? me disait un jour une de ces spirituelles affolées... Tout juste une cathédrale gothique par rapport à un coupé automobile! Temple bien trop solennel pour nos courtes extases! Là aussi du soixante à l'heure, là encore la joie vertigineuse d'être une petite folle ivre d'espace et de plaisir!

— Pour votre pénitence, gentille ricaneuse, lui répondis-je, répétez cinquante fois le mot « amour » en essayant de comprendre tout ce qu'il abrite de rêve, de douceur, d'ivresse et de grande force humaine (il y a des mots qui, lorsqu'on les écoute, sonnent dans le cœur des carillons d'allégresse) et peut-être pleurerez-vous de regret et d'émotion pour ne l'avoir jamais prononcé qu'en vous moquant...

Mais déjà le tourbillon de la farandole avait emporté loin de moi mon auditrice incrédule et narquoise...

CHAPITRE XII

LE GRAND COUTURIER

Paris se peuple de statues. Squares, carrefours et quais ne seront bientôt plus qu'une vaste champignonnière de marbres et de bronzes. Quelques-uns de ses parcs, tant les monuments blafards s'y pressent au milieu des feuillages, donnent bien plutôt l'impression d'un cimetière que celle d'un jardin.

Que de héros à illustrer! Que d'artistes surtout en quête d'hommages à rendre! A l'Ecole des Beaux-Arts et à la Villa Médicis de Rome on doit avoir une tendance à penser que les grands hommes sont venus au monde surtout pour y encourager la statuaire. Prolongement imprévu de la théorie des causes finales! Gloire militaire, courage civique, bienfaisance ou littérature, éloquence de la chaire ou virtuosité de palette, hautes spéculations financières ou philosophiques, inventeurs et ingénieurs, remueurs de moellons,

de consciences ou de foules, toute hardiesse de pensée ou d'action devient en quelques mois — juste le temps des intrigues pour la commande, pour la formation d'un comité et le partage des rubans rouges entre ses membres ! — une silhouette maigriote ou mafflue, brillamment chamarrée ou banale sous la redingote, mais qui toujours se détache en fierté sur la grisaille de nos façades.

Gloires universelles ou réputations de quartier, célébrités flamboyantes ou lumignons de petites chapelles, sublimes fournisseurs de rêve ou convives influents des dîners régionaux, vanité, bluff, manigances, héroïsme et même génie, tout s'achève en rondes-bosses sur les places publiques.

Quel paradoxe de reprocher à Paris son égoïsme accapareur ! Véritable ingratitude dans l'âme de la province et de l'étranger ! Loin de réserver sa faveur pour ses fils, Paris la prodigue à tous les chemineaux de la gloire. Vivants, il les attire, les choye, les garde. Morts, il les dresse en bronze sur ses avenues, sans souci de leur extrait de naissance. Avec un enthousiasme qui va jusqu'à la candeur, il recrute dans tous les pays pour l'immortalité, qu'il confère avec tant de grâce. S'il pèche, c'est par excès de bongarçonnisme généreux. Il ne se défend pas assez contre la faconde de Castelsarrazin, la jovialité de Barbezieux ou l'emphase des Flandres, et bien des fois, grâce au mirage du lointain, c'est à des illustra-

tions bien saugrenues qu'il sacrifie la gloire rayonnante de ses propres enfants. Angleterre, Nouveau-Monde, Espagne, Scandinavie, Languedoc, Rouergue, Gâtinais, tous les pays, toutes les provinces se voient ou se verront célébrés à Paris sous les traits d'un de leurs enfants — hommages pas toujours indispensables ! — et il n'y a guère que nos grands artistes français, voire même parisiens, pour la mémoire desquels Paris se montre chiche de marbre et de bronze. Mais, bast, travers bénin, coquetterie d'une Cité généreuse et riche elle-même en héros ! La seule chose qui importe, c'est la grandeur de la race tout entière et, depuis toujours, Paris en apparaît comme le temple.

O grands hommes, endormis peut-être dans la douce certitude d'une gloire éternellement inspiratrice, il nous coûte de vous ravir une illusion — la dernière de celles sans doute à laquelle votre espérance de bronze se cramponne — mais la vérité nous force à ne point céler qu'il n'en est guère parmi vous qui soient aimés et regardés pour eux-mêmes et de la mémoire desquels on aille prendre conseil en face de leurs traits ennoblis !

D'ailleurs, sous les stalactites un peu spéciales dont les revêtent innocemment pigeons, corneilles et les facétieux moineaux de nos squares, il est bien malaisé parfois de découvrir leur visage, leur nom, les dates de l'effort qui les rendit célèbres.

Et combien plus navrante encore l'indifférence des hommes! Combien plus épaisse et plus indélébile la couche de leur oubli! Même lorsque les moisissures, les poussières et les improvisations décoratives des oiseaux n'empêchent pas tout déchiffrage de cette gloire défunte, que de gens dans le souvenir desquels ce nom annoncé n'éveille aucun écho! Ne vous dissimulez pas, héros de la Cité, que la plupart des amoureux qui, aux matins de printemps et par les soirs d'été, chuchotèrent leur amour sous les feuillages qui vous abritent aussi, n'ont pas même eu la pieuse curiosité de lire le nom de la grande ombre qui leur offrait ce refuge et courent à d'autres aventures sans même savoir qui vous êtes!

N'allez pas croire pourtant que ce soit l'annulation décisive de la forte parole d'Auguste Comte « *Les Morts gouvernent les Vivants* ! » Il est possible que les provinciaux fraîchement débarqués et les exotiques à la découverte de Paris, un guide Joanne en main, soient les seuls à dévisager les statues des grands ancêtres. N'empêche que, sans même parler du magnifique héritage d'idées, de découvertes et d'actions qu'ils nous ont transmis depuis le lointain des âges et que nous rappelons ici simplement pour marquer la gratitude qui se cache derrière nos sourires, ils influencent sans cesse notre vie de citadins. Pas moyen de faire un pas ni une course en voiture sans les longer, les contourner, décrire des circuits pour les éviter! Ils

surgissent si nombreux d'entre les pavés de Paris et sont si bien postés sur notre chemin qu'ils déterminent, on peut le dire, toute notre circulation urbaine, nos stationnements et nos flâneries. Dès lors comment n'agiraient-ils pas sur nos états d'âme? Chaque matin, tel bureaucrate, qui parcourt le journal en gagnant son Ministère, doit prendre garde de ne pas donner du front contre Diderot qui est assis sur sa route, puis contre Chappe qui, environné des plus encombrants accessoires, lui barre le passage. Voici que, à la même heure, une ménagère doit infléchir sa course pour atteindre le marché de la Madeleine sans se meurtrir au socle de Lavoisier. Et le trottin qui savoure son pathétique feuilleton en allant au rendez-vous de son petit ami vers le Marché aux Fleurs, sait bien que, sous peine de heurter le sourire de Voltaire, il doit faire un léger détour. Qui donc niera l'influence des grands morts sur la marche du monde et des idées?

Dans Paris qui recèle une si forte garnison de héros en bronze et en marbre et de figures qui, pour être allégoriques, n'en ont pas moins des bras et n'en font pas moins des gestes, il est impossible de contempler l'éveil d'une aube, la féerie vaporeuse d'un soir, le mystérieux chatoiement des nuits illunées sans que des crinières de lions et de poètes, des barbes hirsutes et des chevelures éployées, des poings brandis et des bras en guirlande, des bondissements d'orateurs, de guerriers

ou de chevaux symboliques ne se détachent sur les radieux flamboiements du ciel.

Quel recensement merveilleux! Parmi ces héros dispersés en tirailleurs nous comptons des généraux et des jurisconsultes, des rois et des régicides, des peintres et des sergents d'infanterie de ligne, des prélats et des manufacturiers, des médecins et quelques fous, des journalistes et des poètes que l'innocente foule décore du même nom de « publicistes », des hommes d'affaires et d'état, des musiciens et des orateurs. Les antipodes, se rejoignant dans la gloire, les contraires identifiés dans l'hommage! Toute la gamme! Toute la lyre! Déconcertant et sublime assemblage des prouesses, des grandeurs et des rayonnantes idées de la race! Ce hérissement de gloires diverses c'est la France, c'est Paris! Leur réunion ne forme-t elle pas comme le symbole même de notre génie?

Sans doute ces guerriers et ces navigateurs, ces pasteurs de peuples et ces magistrats, ces avocats et ces joueurs de flûtes, ces écrivains et ces financiers, ces hommes de lettres, de loi, d'épée, d'État ou d'affaires représentant un peu de notre âme. C'est beaucoup, mais ce n'est pas assez. Il manque quelque chose dans ce chaotique troupeau de bronze pour que la grandeur totale de Paris soit représentée, pour que rien de son élégance ne manque à son évocation.

En absolue franchise, tout le génie de Paris ne revivrait-il pas si, au milieu de ces capitaines,

croque-notes, griffonneurs, apôtres, manieurs de blaireaux, d'ébauchoires et de truelles, qui symbolisent à merveille notre amour du faste guerrier, des beaux rythmes de lignes, de couleurs, de sons et des nobles phrases, se dressait enfin — hommage nécessaire! — au centre même de la piaffe et de l'élégance, la statue, allégorique ou non, du *Grand Couturier Parisien*?

Balzac, Victor Hugo, Michelet, Renan, Pasteur, soit! C'est bien qu'ils dominent de leur majesté notre tohu-bohu, d'abord pour fournir à nous-mêmes et aux autres l'illusion qu'une piété véritable nous attache à eux, ensuite pour que les titres de leurs œuvres et de leurs découvertes, inscrits dans le marbre pour notre ignorance, nous tiennent lieu d'une connaissance plus approfondie.

Mais si glorieux qu'ils soient, ils ne représentent tout de même pas les grâces essentielles de Paris. On les vénère, c'est entendu, mais de loin. Leur œuvre, qu'on n'a plus le temps de lire, se résume en un nom qu'on admire de confiance et qui a pris déjà comme une valeur légendaire. Comment s'étonner dès lors qu'on leur fasse attendre un carrefour... et même leur statue, ou bien qu'on les exile dans quelque terrain vague des faubourgs? C'est de la gloire trop austère pour la mousse et le vertige du Paris fringant.

Tandis que pour la statue héroïque et monumentale du *Grand Couturier Parisien*, il n'y aurait ni hésitations ni obstacles. Tous les quartiers

d'élégance s'offriraient pour l'honneur de ce symbole. Tous les sculpteurs de la fanfreluche, de la poudre aux yeux et de la danse de Saint-Guy modernes se mettraient sur les rangs pour édifier ce monument à la gloire du chiffon. Tous ceux qui en raffolent, qui en vivent, toutes celles dont il est la volupté, apporteraient d'enthousiasme leur obole. On n'aurait que l'embarras du choix pour la place, pour l'artiste, et pas même la peine du boniment pour la collecte.

Songez donc : le Grand Couturier Parisien ! c'est-à-dire le poète subtil et inventif qui s'hypnotise sur le charme des femmes, l'artiste merveilleux qui orne de grâces nouvelles leur grâce, qui trouve le moyen de faire quasi de la beauté avec la laideur et de l'élégance avec la balourdise ! Le créateur adroit, ingénieux de la poupée parisienne, le costumier et le metteur en scène de la radieuse féerie qui nous enchante, le magicien de l'éblouissante voltige mondaine, jamais à court de prestiges et de trouvailles !

Le Grand Couturier Parisien ! c'est-à-dire le Dieu, bien plus doux que tous les Jupiter tonnants responsables de tant d'injustices, le Dieu qui corrige les rudesses et les cruautés de la nature, qui réussit à faire de la féminité la plus médiocre une vision plaisante, le vrai créateur de la beauté moderne, toute de morbidesse pimpante, floue et colorée, de cambrures se devinant sous des fanfreluches. Le transformateur lyrique de la vérité

souvent trop plate ou trop massive, auquel nous devons les vaporeuses ondes multicolores que fait dans un bal le tournoiement des robes claires, cette lente et fraîche coulée de fleurs qu'est un défilé au retour de Longchamp, les resplendissantes guirlandes que sont autour d'une table les toilettes des femmes.

Le Grand Couturier Parisien! c'est-à-dire — hélas il faut bien le reconnaître, — la grâce, le charme, l'élégance, la distinction de bien des hannetonnettes qui, sans ses prodiges toujours renouvelés, seraient de bien ternes oiselles. Le confident des angoisses et des désirs de la femme, le devineur de ses secrètes espérances, le sorcier capable de métamorphoser même ses disgrâces physiques en une bizarrerie victorieuse, le psychologue fin, hardi et souple, ayant assez d'empire sur la plus rétive Parisienne pour lui faire renouveler sans cesse sa parure au gré de son caprice, pour obtenir qu'elle sacrifie d'un cœur léger les formes et les couleurs les plus favorables à sa beauté et qu'elle se résigne avec une inconscience joyeuse aux baroques accoutrements dont son charme personnel est parfois amoindri!

Le Grand Couturier! C'est-à-dire le seul oracle qu'on interroge encore avec une ferveur craintive, le seul souverain dont l'impérieuse fantaisie soit sans contrepoids, sans appel, sans contrôle, qui puisse soumettre, selon son humeur, à ses lois chaque année changeantes, le peuple le plus docile

et le plus dévot, et qui, libre d'être cassant dans l'exercice de sa tyrannie, daigne cacher son despotisme par des sourires.

Gloire qui serait reconnue par tout le monde, pour tous très significative et qui symboliserait admirablement la séduction mousseuse, pimpante, superficielle du Paris de l'élégance et du plaisir. N'est-ce point par l'art de la fanfreluche et du chiffon qu'il acquiert tout son charme? Aux yeux de l'étranger n'est-ce pas, hélas! le plus reluisant de ses prestiges? Enfin pour nos sémillantes hannetonnettes, aristocratiques ou plébéiennes — car autour des lampadaires faubouriens il y a des phalènes éblouies et vertigineuses comme sous les lustres des salons — rien n'est plus passionnant et de plus grave importance que les perpétuelles trouvailles du couturier. Comme l'âme est une vieillerie négligée qu'on ne dérange plus dans son grave mystère, à une époque où tous plaisirs sont de surface et viennent du dehors, c'est des prouesses du couturier que naît la joie : joie d'amour et d'amour-propre, contentement de soi-même et d'autrui. Il y a longtemps qu'une robe très réussie donne à nos belles frénétiques plus de sérénité et d'allégresse que l'âme la plus pure! Succès, conquêtes, pouvoir, influence, mariage, liaisons, fidélité, dévouements, tout dépend des magies du couturier. Et surtout qu'on n'objecte pas la véritable beauté! Dans le triomphe actuel de l'artifice, elle apparaît secondaire et comme surérogatoire.

Une gaucherie du couturier l'annule. Au contraire les preuves abondent de ce que sa virtuosité fantastique est capable de faire rendre à la laideur. C'est précisément là qu'est le tour de force pour lequel le Paris de l'élégance les admire et les récompense de sa gratitude.

Dans ce monde du plaisir, l'humanité n'est ni plus belle, ni plus harmonieuse, ni plus souple qu'ailleurs. Elle a les mêmes tares d'usure, les mêmes morbidesses, les mêmes déformations que le reste du troupeau citadin. Elle s'afflige plutôt de névroses, de détraquages et de misères physiologiques qui résultent de son trémoussement perpétuel. Et pourtant elle donne, cette humanité falote, l'impression de la beauté, de la fraîcheur, de la sveltesse et de l'eurythmie! Tout cela par la sorcellerie du couturier, prodigieux réparateur du bibelot fatigué et délicat qu'est la femme moderne!

Son œuvre synthétise ce que le Paris de la fête espère et obtient sans cesse de l'ingénieux Paris du travail si fertile en artifices. Son œuvre d'illusions et de franfreluches représente à merveille la grâce superficielle, froufroutante, de Paris tout entier, joyeux de son pimpant plumage et grisé de son alerte chanson.

Car il ne faudrait pas croire que, seules, les fastueuses hannetonnettes dont l'esbroufe peut recourir aux sortilèges du grand couturier retrouveraient la matérialisation de leurs fringances et de leurs soucis dans la statue de leur cher artiste en chif-

fons! Son art rayonne, fait école, se propage par l'imitation. Notre créateur donne le « la ». Aussitôt, pour être nippées à l'œil, quelques personnes prêtant leur joli corps à ses fantaisies, promènent partout, triomphantes, adulées, ses trouvailles de la saison. Envieuses de leur succès, cinquante femmes en quarante-huit heures escaladent l'étage du couturier, envahissent ses salons pour s'orner en toute hâte des manches pagodes ou de la jupe cloche qui semblent devoir être, — celles-là ou d'autres, peu importe! — le gabarit à la mode. Si ces ferventes de nouveauté ont du prestige ou de l'influence, si l'une d'elles est une actrice en vogue qui exhibe ces falbalas dans une pièce à succès, voilà lancé, si baroque qu'il puisse être, le petit air de notre grand couturier. Mille affolées le fredonneront à leur tour. Et le Tout-Paris féminin, toujours aux aguets des friselis qui passent sur les chiffons, ne tarde guère à accompagner au refrain. C'est ainsi que, en six semaines, le caprice d'un couturier bouleverse la silhouette de toutes les femmes et, par suite, l'aspect de Paris.

Il règne en même temps qu'il enchante. Il est le poète aimé encore plus que le souverain. C'est avec volupté qu'on lui obéit, chez les bourgeoises et les trottins comme dans la brillante cohue de la Farandole, parce que l'on retrouve en ses fantasmagories tout l'artifice dont on est épris, parce que l'on s'y reconnaît soi-même.

Que sa statue soit donc inaugurée bientôt, par

une de ces blondes et comme soyeuses journées de printemps où Paris en fleurs et en toilettes a vraiment toute sa grâce, — non au son des rauques *Marseillaises* d'usage, mais dans un mélodieux concert de rires perlés, de chuchotements et de froufrous, — sans cortèges ni costumes officiels, mais dans une foule chatoyante de robes et d'ombrelles claires!

Et si l'on est repu d'allégories et de symboles, si nos sculpteurs sont d'assez piètre imagination pour n'en plus découvrir de nouvelles, n'hésitons pas à remplacer cette figure idéale de la fanfreluche parisienne par la figure bien vivante d'un de nos grands couturiers les plus illustres.

J'en connais de si subtils, si raffinés, si artistes, que, dans leur simple individualité, ils apparaissent comme admirablement représentatifs de tout le charme artificiel que nous voulons évoquer.

J'en connais un, en particulier, qui, spirituel, attendri, goguenard, câlin, plein de goût, connaît si bien Paris et la Parisienne, qu'il en a tout l'esprit et l'attrait, et que, de cette atmosphère, dont il perçoit avec tant de finesse les parfums, les susurrements et les langueurs, il est comme une émanation pittoresque et séduisante.

De Paris et de la Parisienne il a la fantaisie et la prestesse de pensée, la brusque effervescence d'enthousiasme et les promps dégoûts, le sourire fûté, la verve malicieuse, la caresse de parole et d'attitudes, ce je ne sais quoi de mousseux, de

languide, de frénétique et de crispé qui constituent leur ensorcellement. Il a le goût, le tact, la mesure. D'instinct il est artiste. Tout son personnage est une brillante œuvre d'art. Délicat bibelot parisien, par la vibration nerveuse et le sens de l'artifice, il apparaît aussi, cet homme qui, sans cesse tressaille de toute cette électricité féminine, comme une quintessence un peu virilisée du charme féminin le plus subtil.

Aussi, comme il connaît bien la femme de Paris, celle qui s'y trémousse dans la fête et dans la parade! Il n'a qu'à lire en lui-même pour deviner son mystère, qu'à interroger sa propre fièvre et les saccades de ses nerfs pour comprendre sa piaffe, ses émotions, ses désirs. Ses caprices eux-mêmes, il les prévoit, tant il sait par son personnel frémissement, de quelle manière elle réagira sous l'influence de telles modes, idées, températures.

Pas besoin qu'elles se racontent longtemps pour qu'il possède leur secret! Avant toute imprudence de paroles elles sont d'emblée trahies. Du moins lui suffira-t-il d'un regard, d'un soupir, d'une intonation, de la fièvre ou de l'indolence qu'elles mettent à palper une étoffe, à suivre les voltes du mannequin, d'un peu plus de langueur ou de nervosité pour qu'il pressente presque à coup sûr l'angoisse ou l'espérance, la béatitude ou la satiété, l'orgueil sans tendresse ou l'humilité sans amour.

Avec quelle malice il devine encore — et là sa psychologie d'artiste sert ses intérêts commerciaux — les embarras d'argent sous le faste, les roueries et la mise en scène pour que le rassurant éclat de la façade cache les lézardes profondes, la stratégie déployée afin que les vertigineuses ambitions puissent être poursuivies avec des ressources dérisoires, parfois même dans la détresse, jusqu'à ce que les savantes intrigues et l'imperturbable parade aboutissent enfin à l'argent, au pouvoir !

Tout de même, il y a des femmes dont l'arrogance l'emporte sur l'astuce et qui, ne supposant pas que leurs détresses d'orgueil, d'amour, d'argent puissent être si bien perçues par un homme auquel sans doute elles croient révéler le seul mystère de leurs formes extérieures, commettent la faute de se montrer dédaigneuses avec ce fournisseur « qui n'est pas du monde ». Quelle imprudence ! Dans l'intimité comme il se divertit à prendre sa revanche tout en montrant son esprit, ses subtilités, sa verve malicieuse et cinglante de boulevardier qui n'ignore rien de Paris, ni de la femme de luxe, de plaisir, de parade, exquise et mousseuse fleur de Paris !

Écoutons-le à un dîner d'aimables camarades de fête qui tous, spirituels, souriants, philosophes désabusés, croient être et sont en effet des connaisseurs sceptiques du tréfonds parisien. Ils citent des noms fameux, se pourlèchent de jolies

anecdotes, s'amusent au jeu des hypothèses scabreuses, pittoresques, possibles, sur la vérité des existences dont on ne voit que la brillante esbroufe. Certes, ils sont avertis, pénétrants et caustiques. Et tout de même, aux prises avec la gouaille, avec les hardis et justes déshabillages du grand couturier, fin psychologue autant qu'il est artiste, devineur des ruses et comédies féminines, sardonique flaireur de la pitrerie mondaine, nos fûtés compagnons semblent des provinciaux mal renseignés.

Comme, après maintes nasardes à des gens dont la splendeur feinte ne trompe personne, ils s'émerveillent de silhouettes et de façades qui, un peu plus illusionnantes, n'en sont pas moins fort truquées, le voici, notre grand couturier parisien, qui claironne de sa voix sarcastique :

— Vertueuse, Mme de Montjoie? Elle le fut peut-être aux heures déjà lointaines où sa beauté altière, souveraine, arrogante, était tout son plaisir, son unique passe-temps et la raison suffisante de son perpétuel triomphe. Mais, aux premières flétrissures, il a bien fallu, pour régner encore, suppléer par quelques complaisances au prestige pâli! Pour maintenir autour d'elle les dévots que sa splendeur fanée ne gardait plus en extase, la déesse a dû condescendre à être femme. Comme son pouvoir et ses joies avaient jusqu'alors été faciles, elle ne put les prolonger qu'en ne lésinant pas sur le don d'elle-même. Si

bien que cette condescendance a été plutôt une dégringolade !

« Présentement, ravagée et mafflue, elle fait pitié ! Ses tout derniers espoirs sont les jeunes hommes de la génération de son fils. Elle a su en grouper autour d'elle une volière brillante et bien choisie : Jeunes poètes dont on parlerait davantage s'ils parlaient moins d'eux-mêmes, diplomates bien apparentés, jeunes savants naïfs et même un peu stupides en dehors de la petite mécanique bien montée qui les fit réussir aux examens, auteurs dramatiques qui se font découvrir par les salons !

« Par eux, coquebins éberlués de son ancien prestige, elle goûte encore la volupté de l'amour, de la puissance, du règne. Mais quelles ruses pour leur faire oublier ses cinquante ans ! Elle est à la fois superbe et misérable ! C'est sa dernière carte qu'elle joue, son avant-dernière, si vous voulez, pour être généreux !

« En ce moment surtout, elle halète d'angoisse. Le mariage fait fureur autour d'elle. Véritable épidémie dont elle a l'épouvante ! Trois désertions le mois dernier dans sa petite classe ! Et quel fâcheux exemple ! Si la contagion allait gagner son chéri, minéralogiste qui n'a encore vu qu'elle, la pierraille du Muséum et ses collègues de l'Institut ?

« Aussi la lutte est-elle passionnante. On m'interroge comme si j'étais un oracle. Avec quels

regards d'imploration et de fièvre on attend de moi l'impossible ! Ce qui n'empêche que, une fois le beau costume de guerre obtenu pour séduire notre jeune gloire de la minéralogie, on se permet la plus ingrate désinvolture ! Vertueuse, Mme de Montjoie? Allons donc! Voilà bientôt quinze ans qu'elle s'assure un semblant de règne et une médiocre réalité de bonheur par la galanterie !

« Si vous saviez comme vous me faites rire encore avec les délicatesses et la fierté de la majestueuse Mme Grandgorge, dont le train vous impressionne ! La superbe, la hautaine Mme Grandgorge? Mais elle mendie! Vous m'entendez bien : elle mendie! Voilà plusieurs années que mon confrère Turquin la nippe, et même lui paye ses notes chez la modiste pour que l'ensemble des toilettes fasse honneur à sa maison ! En échange de quoi Mme Grandgorge « voyage » dans le monde pour les chefs-d'œuvre signés Turquin. Je le sais bien, puisque c'est à moi que l'affaire avait été tout d'abord proposée ! Mais j'ai trouvé Mme Grandgorge trop mafflue pour faire valoir la grâce de mes créations et pas assez lancée pour moi. J'ai choisi de plus belles épaules et des femmes plus en vedette !

« Quant à la princesse Borborygmof, autre quinquagénaire orgueilleuse et lascive, malgré toutes modes, malgré tous risques de monotonie, elle ne consent à se vêtir que de rouge, parce

qu'elle a la certitude scientifique, contrôlée sans doute par d'innombrables expériences, que le rouge est la couleur de l'affolement et du désir!

« L'air élégiaque de Mme Carousse vous attendrit? Vous imaginez une âme de rêve? Mirifiques gogos que vous êtes sous votre gouaille! Ce n'est pas le ciel que reflète son regard bleu, c'est la glace d'un cœur féroce et vide! Et les meurtrissures des paupières — d'ailleurs accentuées par le bistre pour mettre en valeur la pervenche de ses yeux! — ne vient pas, oh, mais là pas du tout, des nobles mélancolies que votre jobardise lui impute. L'origine en est autre et beaucoup moins éthérée! On a connu jadis Mme Carousse très folâtre, et c'est encore, loin de toute galerie, une personne d'humeur joyeuse. C'est seulement depuis la culbute de son mari à la Bourse et l'obligation pour elle d'un luxe moins fanfaron, qu'elle a adopté cet air séraphique qui s'accommode de toilettes plus simples! La fine mouche n'a pas tardé à reconnaître aussi que la demi-teinte vaporeuse s'accorde délicieusement avec sa maturité sans éclat. Alors, regards, attitudes, intonations, sourires se sont harmonisés avec le costume. Mais votre angélique bibelot, si vous le pouviez voir dans l'intimité, quelle matrone rigolarde et véhémente!

« Pour Mme de la Housse, à laquelle vous prodiguez l'indulgence, son nom a toute la justesse d'un pseudonyme : c'est un vieux meuble fatigué

des trop bons accueils qu'il fit à trop de gens pendant un quart de siècle, et dont la robe a pour mission de voiler par maints artifices son usure et sa décrépitude. Amusante femme d'ailleurs, par le soin qu'elle a, chaque saison, d'adapter sa vêture aux ambitions particulières qu'elle poursuit, aux passions dont elle flambe et aux hommes par qui elle compte les assouvir!

« L'an passé, elle guignait un ambassadeur et visait au salon diplomatique : une cuirasse de soie puce! Cette année un peintre de l'Institut qui voit toute la vie sur fond peluche : aussitôt un harnais de velours cramoisi. Si le peintre s'évade avant le prochain réassortiment, la nouvelle couleur exigée par la dame me renseignera tout de suite sur la vanité et le « chopin » de l'exercice. Si c'est du violet, j'opine pour un prélat! »

Au milieu des rires, notre fin causeur continua sa pittoresque revue. Averti, perspicace, ingénieux, narquois, trousseur de réputations solennelles et arracheur de masques, non pour faire le justicier, mais pour se divertir, il révélait la bouffonnerie de l'artifice. C'était Paris spirituel, aimable, gamin, s'esclaffant de se voir si drôle et souriant de lui-même.

Aussi, à défaut d'une figure allégorique évoquant la radieuse magie du *Grand Couturier Parisien* qui donne au monde de la fête son charme tout extérieur et symbolise si bien son illusionnante fanfreluche, qu'on dresse en bronze... ou

en pâte de crayon pour les lèvres ou en poudre de riz agglutinée, la statue triomphante de mon brillant, verveux et subtil couturier!

Le Paris du plaisir et du chiffon aura enfin le monument qui le représente!

CHAPITRE XIII

PARMI LES FANTOCHES

Et il y a des hommes d'intelligence haute, de fier talent, qui naïfs, émerveillés par cette étourdissante farandole, s'exténuent à maints cabotinages ou, pis encore, se renient eux-mêmes pour l'orgueil d'y jouer un rôle ou tout au moins d'y figurer!

Pauvres dupes! C'est à l'opinion de tels fantoches et de tels arrivistes qu'ils tiennent, comme si ces fantoches et ces arrivistes pouvaient avoir une opinion, comme si le semblant d'idées à la mode, qu'ils happent au passage dans leur galopade vers le plaisir ou vers le succès, risquait d'offrir le moindre intérêt moral, comme si la faveur de tous ces frénétiques uniquement préoccupés d'eux-mêmes pouvait leur valoir le moindre enchantement!

C'est un des spectacles les plus bouffons et les

plus lamentables de cette bouffonnerie brillante et mélancolique qu'est le monde.

A force de talent, de travail, de foi en ses idées ou en son art, après dix ou vingt ans de luttes presques héroïques contre l'indifférence, les sarcasmes et la misère, un homme est parvenu à la gloire personnelle, peut-être même au triomphe des croyances qui lui sont chères. Et voilà que, soudain, à la première risette du succès, le pauvre être — grisé par la banale flagornerie dont une hannetonnette sémillante l'aura salué pour obtenir qu'il figure dans son cortège — oublie le dédain, les ricanements, l'incompréhension par lesquels, pendant toute sa jeunesse, ce même monde, si gracieux à l'heure de la gloire, a combattu son effort; et, sottement ingrat, il traite avec la désinvolture fièrote d'un enfant chéri des salons, les êtres plus humbles qui furent les compagnons de sa pensée et même, par l'atmosphère de confiance que leur affection créait autour de lui, les soutiens de son labeur.

Périlleux vertige. Car, pour continuer à faire œuvre originale et forte, il faut rester en contact — si puissant créateur que l'on soit — avec le milieu dans lequel on a vécu et où l'on n'a conquis la notoriété qu'en se faisant l'interprète de ses fièvres, de ses passions, de ses croyances.

Délire bien plus redoutable s'il monte au cerveau d'un homme qui n'ayant pas encore dit tout ce qu'il pouvait dire, est pris, à mi-côte, de cette

fascination qu'exerce le monde de la parade et du plaisir. Si sonore que sa voix retentisse et si résolue que semble son allure, il ne poussera plus les cris et ne fera plus les gestes dont les démoniaques de la fête auraient peut-être ri longtemps encore, mais qui eussent peu à peu rassemblé derrière lui une foule enthousiaste et frissonnante.

Combien les annales des lettres, de l'art, de la politique en montrent-elles de ces faillis presques célèbres un moment, qui, victimes de cette fascination, prennent de bonne foi les lustres de fête pour la radieuse lumière des sommets et s'indignent de ne plus entendre les applaudissement de la grande foule libre qui depuis longtemps, s'aperçoit, elle, de leur inutile et cabotine voltige sur place? Sans compter que, au silence de la place publique répond toujours tôt ou tard le silence des épileptiques du plaisir ou de la vanité. Comme ils n'ont fêté leur faux grand homme que pour en avoir un profit de parade, à partir du jour où ils découvrent qu'il brille du seul éclat dont leur admiration l'illumine et que ce sont eux qui donnent au lieu de recevoir, brutalement ces forcenés, qui n'ont pas le loisir des politesses sans avantages, abandonnent l'épave dans le recoin où leur tourbillon l'a jetée!

Douloureuse fin d'existence pour ceux qui, après des années de fièvres, de griseries et de

fadaises, se réveillent tout à coup effarés par le silence qui s'est fait autour d'eux et, dans une lueur de lucidité, comparent la misère de l'œuvre accomplie parmi tant d'agitations, avec la beauté de leurs espérances et les fières promesses de leurs débuts! On en devine qui, exténués, aigris, impuissants, doivent sangloter de chagrin devant les œuvres ou les nobles idées de leur jeunesse, lorsque, après trente ans de piaffe, de vertige et de plastronnage, ils s'aperçoivent enfin qu'ils ont gâché en vaines pitreries les dons les plus précieux, les plus grandes forces de passion et d'enthousiasme.

Que de simples arrivistes, des vaniteux ou des goinfres de plaisir — qui sont presque toujours des médiocres — se résignent d'une âme ravie à cette déchéance, un tel plongeon dans le tumulte brillant n'a rien qui puisse surprendre. Mais que des hommes de haute culture, sachant par expérience la volupté et la souveraine noblesse du travail puisqu'ils lui doivent leur dignité en même temps que leurs joies, ayant le cœur aussi chaud que profond l'esprit pour bien saisir le sens des choses, puissent s'éprendre de si grossiers mirages, de tout ce clinquant et de cette épilepsie, bien humiliante dérision pour l'élite humaine!

Par quels sortilèges puissants sont-ils donc affolés? C'est que la plupart d'entre eux, d'humble origine ou de vie austère, ayant grandi en province à l'écart du luxe et de la fête, ou bien dans

les faubourgs de Paris très loin de l'élégante farandole, la découvrent soudain avec effroi et admiration, comme un monde nouveau. Tout d'abord ils sont plus craintifs que tentés, car leur gaucherie les paralyse et le monde ne met aucune coquetterie à leur venir en aide. A quoi bon? Pour quel profit de vanité ou d'argent? Inconnus, sans prestige et sans forces, ils ne paraissent même pas souhaitables pour grossir le troupeau des figurants. Et comme dans cette course au pouvoir, au butin, on n'a pas le temps de se créer des réserves pour l'avenir, on bouscule et décourage leur timidité. Eux-mêmes, pleins de vaillance, trop près de leurs origines pour échapper déjà à leur saine influence, sont dans toute l'ardeur de la lutte pour créer selon leur foi. D'ailleurs ils sont encore à l'âge où les sincères tirent de l'effort leur plus chère récompense et où l'on n'a pas le vertige des satisfactions extérieures. Une fois donc qu'ils ont entrevu, avec émerveillement et terreur, ce tohu-bohu, ils retournent sans nostalgie et sans impatience au travail qui les enchante de leurs plus belles joies.

Mais voici qu'un plaidoyer retentissant, s'ils sont avocats, un projet de loi autour duquel on se bat comme s'il s'agissait d'un drapeau dans la mêlée, une pièce dont la foule frissonne, un poème qui l'enchante ou l'exalte, un roman où elle s'attendrit de retrouver ses propres palpitations, tire brusquement notre laborieux obscur

de son ardente et solitaire vie intime, de son recueillement où, heureux et grave, il construisait pour l'avenir.

On parle de lui. Ou bien si ce n'est pas la première fois que son nom est jeté à l'indifférence étourdie des masses, c'est du moins la première fois qu'on l'écoute sans ricaner et sans se mettre en défense. Aux antérieures manifestations de sa force neuve on s'était cabré ou bien l'on avait répondu par les facéties coutumières. Mais la poussée d'opinion dont il est l'apôtre a fait son œuvre. En l'écoutant gronder on s'est apprivoisé peu à peu. Aujourd'hui on se préoccupe de cet homme singulier. C'est avec plaisir qu'on le montrerait dans son salon comme un phénomène. Sans doute il est quelque peu scandaleux de nouveauté. Mais sa bizarrerie n'est qu'un attrait de plus. En devançant les bonnes amies toujours à l'affût de prodiges et de monstres, on se donnera le prestige mondain d'avoir découvert ce génie. C'est de la gloire pour tout un hiver, et qui sait? peut-être pour toute l'existence, car par ces temps de cataclysmes sociaux où les cadres officiels et les hiérarchies craquent, pourquoi cet hurluberlu ne serait-il pas le grand homme de demain? Portraits et interviews aguichent la curiosité. Comment est-il? Un sauvage? Raison de plus! Quel triomphe de l'adoucir et de le domestiquer! Quelles ruses alors pour l'approcher, pour le faire venir! On le cajole et l'amadoue. Avec quelle bonne

grâce on vient au secours de sa timidité! Nul risque maintenant qu'elle s'effarouche et se replie. Sa balourdise même devient une cause de succès. C'est ainsi qu'on l'aime. On fait fête à sa maladresse. Et qu'il se garde bien de prendre l'habitude du monde! On ne lui pardonnerait pas de perdre sa charmante originalité de rudesse, d'inélégance, de gaucherie!

Véritables délices pour notre homme que ces grâces et cet engouement! S'il conservait son sang-froid il reconnaîtrait sans doute parmi ceux qui l'exaltent aujourd'hui, parmi celles qui lui prodiguent les sourires, des hommes et des femmes qui jadis exerçaient leur verve à ses dépens. Mais la griserie a déjà éteint sa lucidité. Comme il est arrivé à l'âge où l'on a des faiblesses pour les satisfactions extérieures, même grossières, où l'on est blasé sur la joie de la création, il voit tout splendide et sincère dans ce monde, si gracieusement frénétique et tapageur, où on lui fait si bel accueil.

Il croit à la poignée de main des hommes et au sourire des femmes. Il se pourlèche avec tant de béatitude des compliments qu'on lui fait que, réputé cependant pour sa clairvoyance, il ne remarque même pas leur banalité et leur manque d'à-propos. Il est si émerveillé que, lui naguère fameux pour sa finesse et son irritable orgueil, ne sent pas la grossièreté factice de tels éloges. C'est dans un murmure de fête, dans un décor de

luxe, par des gens de grand nom, de superbe élégance ou d'éblouissante situation qu'ils lui sont offerts et il y attache du prix. Il ne sent pas que ces êtres, trop vertigineux pour prendre le temps de se faire une opinion personnelle sur quoi que ce soit, n'ont assurément pas interrompu une seule minute leur folie pour réfléchir aux œuvres, aux trouvailles, aux projets de loi, à l'action publique qui l'ont rendu célèbre.

De même, étourdi par la rumeur du plaisir, enivré du parfum des femmes et de l'encens dont elles l'affolent, il n'a plus assez de raison pour se dire que ce n'est pas lui que la brillante troupe fête par ses hommages, mais que c'est elle-même qu'elle honore et qu'elle sert en annexant cette gloire à tous ses prestiges. Comme trompe-l'œil à ses rafles pour la parure de son omnipotence et de son plaisir, il lui faut ce perpétuel racolage de dupes qui, hallucinées par le clinquant de cette farandole fructueuse, ne demandent rien pour eux-mêmes que l'honneur d'y figurer et la viande creuse de la flagornerie.

Alors, grands et naïfs enfants auxquels suffit la joie de courir après la lune, ils s'exténuent à suivre la sarabande, tout au moins à la voir passer dans les milieux où elle se déroule, à l'embellir de leur présence, à l'égayer de leur verve.

Ils s'y ennuient et sont convaincus qu'ils s'y amusent. Ils s'y dégradent et pensent au contraire grandir. Ils s'y vident le cerveau et s'imaginent

l'orner de mille impressions neuves. En toute conscience, avec héroïsme et béatitude d'orgueil, ils remplissent ce rôle pitoyable et grotesque de figurants sans le savoir !

Ils sont hypnotisés par les coquetteries des belles affolées ou des sémillantes arrivistes qui, défendues contre toute faiblesse par leur froideur de jolies bêtes de course et de parade, par le perpétuel galop de leur existence, laissent derrière elles un sillage de séduction pour fasciner les ingénus dont elles veulent enrichir leur cortège. Ils croient à leur comédie d'amour, comme ils croient à la vérité de leur maquillage, au mordoré vaporeux de leur chevelure, à la sincérité de leurs joies, de leurs enthousiasmes et de leurs colères, au paradoxe de leur inaltérable jeunesse !

Au milieu de leurs épaules, dont la blancheur est parfois elle aussi un séduisant mensonge, dans la palpitation des éventails qui leur apportent comme des caresses de souffles embaumés, parmi leurs attitudes langoureuses et crispées, sous les fanfares de leurs rires et les chuchotements de leurs câlineries espiègles, ils se rengorgent et plastronnent. Enfin ils sont célèbres ! Enfin ils ont conquis l'estime et l'adulation des gens de qualité ! S'ils avaient gardé assez de sang-froid pour reconnaître l'état civil et l'état moral de ces brillants frénétiques, pour apercevoir le gouffre de leur indifférence utilitaire, peut-être auraient-ils moins d'orgueil.

Mais ils s'étalent dans l'extase et l'ivresse. Et ils se trémoussent pour se rendre tout à fait dignes de la danse de Saint-Guy qui les fascine. Ils déjeunent en ville et ils y dînent et ils y prennent le thé et ils y soupent! Ils écoutent de la musique et des potins, font de l'esprit et s'émerveillent des mots d'autrui pour qu'on daigne s'amuser des leurs. Ils gâchent leurs matins en papotages au Bois, leurs après-midis en visites, leurs soirs en parades mondaines. Pour être vus partout et garder le prestigieux contact, ils rivalisent d'assiduité avec les brillants oisifs qui n'ont qu'à s'occuper de leur beau physique et de leurs belles manières et de leurs élégants plaisirs. Ils vont pieusement se rencoigner au fond des loges, pour ne pas entendre, derrière deux rangées d'épaules et le murmure des bavardages, les pièces dont il faut pouvoir dire qu'on les a vues. Ils rejoignent des femmes aux vernissages et aux expositions pour, de là, leur faire escorte jusqu'aux thés où il est chic de paraître et de saluer beaucoup de monde.

Et quelles femmes? D'esprit si libre, de cœur si ardent et si généreux, de chair si délicate, d'élégance si raffinée! Et quels hommes autour d'elles? Des caractères, des volontés, des compétences! La distinction, le charme, l'élan du cœur! Voilà des amis et des amours, des conversations et des plaisirs qui nous changent enfin des vieux compagnons sans prestige et sans entrain, des

monotones amours pot-au-feu qui fleurirent à l'époque de la vache enragée, des aigres rabâchages sur les principes et les théories, des lugubres plaisirs sans élégance ni parade!

Les vieux camarades des beaux rêves de jeunesse, on les distance et les éparpille. Les principes, les croyances? Il faut bien qu'on les garde puisque c'est d'eux que résultent l'originalité et la gloire; mais on les calamistre et on les parfume, pour qu'ils n'apparaissent plus trop vilainement rébarbatifs.

Quant aux compagnes des jours lointains de travail, d'espérance et de misère, femmes ou maîtresses, on ne les abandonne pas tout à fait, par vague respect humain ou encore par lâcheté superstitieuse; mais on les cache, on les tient en dehors de sa nouvelle existence de succès et de liesses. On oublie que, fille du peuple ou modeste petite bourgeoise ou jeune femme de distinction simple et de belle culture, elles furent, par l'héroïsme de leurs résignations, par l'encouragement de leur tendresse et souvent aussi par l'aide de leur fine sensibilité, les meilleures collaboratrices de l'homme ingrat. Mais comment affronter avec leur gaucherie ou avec leur élégance discrète la superbe des reines de l'intrigue et de la piaffe et des grands victorieux de ce monde?

Si vilaine que semble cette honte, encore est-ce une prudence et une sauvegarde pour l'avenir. Car au moins la femme, toute endolorie qu'elle

soit, reste dépositaire des anciens espoirs et des souvenirs heureux, pour être la consolatrice du désastre inévitable. Tandis que, lorsque le pauvre frénétique, vaincu par le vaniteux désir de sa femme, l'a sacrifiée, elle aussi, en la jetant au vertige de la farandole, il a fait d'elle une créature bien plus affolée encore, bien plus victime de toutes les apparences, bien plus prête aux faiblesses et aux reniements.

Sans doute le poète Mirliton de Grandval, qui doit sa pauvre petite fleur de talent, si vite fanée, à la tendresse inspiratrice de son humble femme et à la vaillance de sa vie laborieuse, est fort ridicule de déserter chaque soir, depuis quinze ans, son modeste logis où il eût travaillé en paix, sa compagne dont le grand cœur simple lui eût suggéré peut-être d'autres émotions, et cela pour promener vaniteusement sous les lustres le souvenir déjà bien vieux de son jeune succès, que de fades imitations n'ont pas renouvelé. Pensant accroître son prestige grâce à cette parade qu'il pense nécessaire et qu'il trouve délicieuse, il brode sur ses origines, cache son pot-bouille dont il a honte, renie ses amitiés et l'amour qui le fit ce qu'il est, trompe sa femme, confiante ou résignée, se fourvoie en de galantes aventures sans bonheur, pour aller jusqu'au bout de son rôle et, parvenu goinfre, pour se gorger de tous les élégants plaisirs. Du moins sa femme lui reste-t-elle, suprême ressource pour les finales décon-

venues, avec la douceur de son âme tranquille.

Mais combien plus terrible le sort du politicien Ulysse Trombe, du romancier Quignon et du peintre Jérôme Nubian qui, se laissant fléchir par les criailleries de leurs femmes ou désireux d'avoir l'aide de leur astuce dans la mêlée mondaine, ont eu l'imprudence de les entraîner dans le tourbillon !

M. Trombe eut son heure de célébrité parce que, fidèle encore aux nobles idées de sa jeunesse et dans l'enivrement de leur beauté, il avait trouvé à la Chambre, un jour qu'on laissait s'obscurcir les principes sous le lacis des intérêts, les justes accents de colère, d'indignation, de foi, qui émeuvent les consciences claires et impressionnent les voraces aux aguets. Aussi, devinant une force qu'il fallait aveulir ou capter, s'empressèrent-ils d'attirer à eux l'inconnu capable d'une telle action. Les salons, les femmes, les flagorneries, les affaires, la navrante ambition d'être pareil aux autres, ne manquèrent pas d'avoir en quelques mois raison de l'âpre croyance, de l'enthousiaste fermeté qui donnaient à M. Trombe toute sa valeur. De même M. Quignon, dont la seule originalité était un sentiment très aigu des comédies et des drames de la vie populaire et qui, engourdi par le monde, n'a plus rien donné de fort depuis qu'il a mis une sourdine à sa verve de Gavroche pour s'évertuer à des œuvres d'élégance et devenir ainsi tout à fait chic. De même encore Jérôme

Nubian, dont la folâtre troupe de l'artifice s'était toqué au hasard parce que ses rayonnantes études de plein air et de vie humble avaient fait une sorte de brillant scandale et qui, énervé par un puéril désir de « distinction », n'a plus voulu peindre que de fades anecdotes mondaines en éteignant toutes les flammes de sa palette.

Et, au lieu de se tenir à l'écart, croyantes, fortes, peut-être même endolories, pour leur rappeler leur foi ancienne et pour leur être douces plus tard à cause de leurs douleurs mêmes, leurs femmes, victimes du même mirage, les ont suivis ou précédés dans la sarabande !

Il faut les voir inquiètes, fébriles, ambitieuses, crispées, bluffant pour l'importance, rusant pour la gloriole et les profits, s'évertuant aux simagrées dont elles n'ont pas la tradition mais où elles ne tardent pas à devenir expertes. Pour assurer une faveur, qui très vite leur devient plus indispensable qu'aux maris, encore un peu soutenus par le sentiment de leur art et de leur force, elles sont les premières à conseiller accommodements et concessions. C'en est fait du bonheur intime, seul propice à l'effort. Revenues au logis, elles ne songent qu'à recenser leurs diplomaties et leurs prises, leurs blessures ou leurs joies d'amour-propre, qu'à préméditer des stratégies nouvelles. Loin de réconforter l'époux, fourbu de travail et de piaffe, elles le surexcitent et l'aigrissent. C'est l'enfer. C'est le perpétuel encoura-

gement à la lâcheté, aux malices de métier ou d'existence. L'amour lui-même, — s'il en reste ! — au lieu d'être un éperon à l'effort ou sa douce récompense, devient une arme pour obtenir les apostasies ou les faiblesses que l'on croit avantageuses.

C'est même là le plus douloureux de cette douloureuse bouffonnerie! Si les hommes de talent qui s'asservissent à cette parade au milieu des hannetons du plaisir et de l'intrigue, pouvaient devenir une minute conscients de leur sottise, avec quel haussement d'épaules ils s'évaderaient! Ils sacrifient leur repos et leur travail, c'est-à-dire tout ce qui est le bonheur pour un homme soucieux de créer. Et pour quelles joies, pour quels profits? Pour un mirage de lumières, de parfums, de sourires, de froufrous, d'alliciants et mousseux propos. Pour n'être que d'humbles figurants tout au bout de la hiérarchie mondaine, juste après le dernier petit vicomte et le plus récent baron, d'humbles figurants toujours moqués et, il faut bien le reconnaître, souvent ridicules.

Ridicules ils le sont d'abord de ne pas reconnaître en leur griserie de vanité que, dans ce monde de perruches et d'arrivistes, ils ne comptent que comme amuseurs, trophées vivants, bibelots de prestige ou de luxe, qu'on ne les estime point pour ce qu'ils valent, car on n'en sait rien et on n'a aucune curiosité de l'apprendre, mais pour le seul brillant de leur réputation. Ridicules ils le sont

encore par leurs pénibles velléités d'élégance, par la gaucherie de leur désinvolture apprise, par leur disgrâce d'hommes qui veulent s'assouplir trop tard aux cabrioles des fantoches. Ils s'ingénient au badinage, aux facéties, aux fadeurs spirituelles ou câlines, mais trop visible est la courbature que leur donne ce dressage. Ils s'essoufflent et s'enfièvrent à suivre le train, mais leur halètement fait songer à quelque Sancho Pansa s'essayant à faire des grâces. Personne ne leur sait gré de leur application méritoire. Enfin, ridicules ils le sont surtout par leurs clowneries de renégats, pour la faiblesse honteuse et sournoise avec laquelle, selon l'atmosphère et les modes de la sarabande où ils trépignent, ils replient leur drapeau, font taire leurs croyances, mettent une sourdine à leurs enthousiasmes.

Fougueux, véhément, téméraire, M. Ulysse Trombe, lorsqu'il travaillait passionnément à l'abri de ses doctrines, avait droit au respect de tous. Provincial un peu naïf, prompt aux généreuses colères et à l'apostrophe, il pouvait faire sourire par son intransigeance tumultueuse, mais du moins sa dignité restait intacte, sa physionomie en acquérait une certaine noblesse et sa carrure un peu sauvage donnait l'impression de la force. Nul doute que, assagie par l'expérience, fécondée par l'étude et la culture, son ardente foi ne l'eût conduit à l'action bienfaisante et à la gloire. C'est même le premier cri de cette foi blessée qui lui

valut l'appel si flatteur de toute la hannetonnerie séductrice et endormeuse. Hélas, à partir de ce moment, désireux de plaire, il s'est fait un devoir de ressembler aux sceptiques brillants et délurés aux yeux desquels tout son prestige était dans sa fougue d'apôtre. Il a mis sa coquetterie à rassurer par une désinvolture d'emprunt le cynisme des hommes qui lui faisaient fête, à ne plus effaroucher par une rudesse de mauvais goût les femmes resplendissantes dont le manège le subjuguait. Pour conquérir auprès d'elles droit de flirt et réputation d'élégance, pour mériter leurs sourires, leurs grâces, et le vain mirage de bonheurs plus complets, peu à peu il s'est assoupi et renié. Bientôt il ne fut plus lui-même, sa foi chancelante a redouté et perdu les occasions d'agir, sa force n'est plus qu'un souvenir trop lointain pour justifier ses ambitions désormais ridicules. Aussi dès que nos hannetons, toujours assez fins dans leurs plus affolants vertiges pour apprécier la juste valeur des comparses qu'ils ont autour d'eux, comprennent que M. Trombe n'est plus qu'une épave, avec quelle indifférence ils s'allègent de ce corps mort.

C'est par une telle fascination nigaude, bouffonne, touchante qu'on peut expliquer l'inertie et la faillite de nombreux hommes politiques qui, dans l'ardeur de la jeunesse, purent donner l'impression du talent courageux et qui, semblant partis pour les plus nobles rôles, s'arrêtèrent,

émerveillés et godiches, aux premières amusettes de la route. Eux, des provinciaux? Des fils du peuple? Des rats de bibliothèque? Que non pas! Comme vous ignorez leurs mérites, ô brillants hannetons du plaisir! Sachez qu'ils sont, tout au contraire des raffinés, de brillants causeurs habiles à manier le paradoxe, capables comme tant d'autres de réjouir les femmes par de perverses càlineries, des dilettantes, des voluptueux de l'art, du luxe, de l'élégance et de la griserie féminine! Et pour ne pas encourir de reproches, d'exclusions, de froideurs, pour ne pas s'enlever tout espoir de joies qu'on ne goûtera jamais mais dont la seule illusion est un enchantement pour la vanité, on se replie, on s'éteint, on se cache, on se renonce soi-même. Et le jour où quelque ébranlement vous tire de cette hallucination, on se découvre, vieilli, fourbu, ayant esquivé toutes les heureuses occasions d'agir et, ce qui est pis encore, ayant à jamais perdu, avec ses croyances, l'énergie qu'elles donnent. Un spectre qui, pouvant se rappeler sa force vivante de naguère, aurait en outre le sentiment de sa dérisoire impuissance, quelle misère!

De même le romancier Quignon et le peintre Jérôme Nubian. On les citerait en foule ceux qui, à leur exemple, nous offrent le spectacle de ce calvaire grotesque. Que deviennent la vigueur plébéienne de l'un et l'ardente palette de l'autre, maintenant que leur souci de « distinction » les

pousse à ne représenter que des scènes de fade élégance et qu'ils se supplicient au jeu, pour eux si pénible, des « belles manières » ? Malgré les louanges dont on leur fait l'aumône, — pour se donner à soi-même une raison de leur présence dans le brillant cortège, — on se gausse de leur maladresse et, à leur intention, l'aimable sourire s'accompagne parfois d'impertinence. C'est si comique de voir un homme, qu'on jalouse un peu pour son mérite tout en lui faisant fête, s'empêtrer dans les falbalas des traînes, dans les guirlandes enchevêtrées des compliments, se perdre dans la vive escrime des épigrammes et des brocards, parodier lourdement les attitudes désinvoltes et les gestes de grâce, n'être qu'un figurant timide et gauche là où, selon les hiérarchies normales, il devrait être dominateur!

Déchéance burlesque et pitoyable si l'on songe à la belle dignité simple de l'homme de pensée et de travail chez lui, dans son décor familier.

C'est là que tout naturellement il a son élégance et sa force. Si modeste que soit son origine, si fruste qu'ait pu être son éducation, il porte en lui toute la noblesse que lui confèrent son labeur, sa méditation et sa vie sans discordances. Son veston de chambre peut être négligé, le meuble de son home désuet et branlant. Conquis par la lumière de son regard, par la sincérité du ton et le sérieux des propos, le visiteur ne s'aperçoit même pas de ces inélégances, toutes matérielles.

Il est bien plus frappé par l'harmonieux accord du personnage avec son œuvre et sa vie. C'est cela qui impose le respect.

Et c'est parce que, à la faveur de leurs discours, de leurs écrits et de leurs actions, certains hommes furent entrevus ou imaginés ainsi par la troupe hannetonnière qu'elle a eu le désir de se les approprier.

Au lieu de s'évertuer aux grimaces, aux pirouettes, à l'esbroufe paradoxale et cynique, au lieu de ricaner sur leurs propres croyances et de donner des pichenettes à ce qu'ils aimaient pour se mettre à l'unisson de leurs partenaires, ils sont tranquillement et joyeusement eux-mêmes. Au lieu d'être des acrobates, ils restent avec une souveraine dignité des hommes.

Peut-être voudra-t-on bien croire que c'est encore la meilleure façon d'étonner les Hannetons de Paris et d'ailleurs !

CHAPITRE XIV

LE MARTYRE POUR LA BEAUTÉ

Une vraie jeune fille porte sa beauté comme une fleur s'épanouit dans l'allégresse d'un matin de printemps. C'est une merveille délicieusement fraîche et qui semble toute naturelle. De même que la fleur rayonne sous le soleil sans autre but que d'accroître la magnificence du monde et sans autre fin que de jeter au vent la graine de sa splendeur pour qu'elle se perpétue, la vraie jeune fille, ravissante de grâce et de gaieté virginales, exulte du sourire qu'elle met dans la vie, de toute la joie qu'elle y fait naître et qu'elle en recueille.

Certes, elles n'est pas inconsciente de sa beauté — de quel charme spirituel et de quel triomphant orgueil elle se priverait ainsi ! — mais du moins ne songe-t-elle pas, tant que son cœur n'est pas trop dévelouté, à l'arme de conquête, de pouvoir, de rapine, que sa beauté peut être pour elle.

Il lui suffit de sentir que sa jeunesse, sa joie naïve ou espiègle, son frais visage, le rythme souple de sa démarche s'harmonisent avec les plus délicats enchantements du monde et d'apercevoir sur le visage de tous une béatitude admirative, faite de précaution et de respect.

Plus tard, devenue femme, dans l'illumination de son cœur et le plein épanouissement de tout son être, elle est belle de tout l'éclat qui résulte de l'amour heureux mais attentif pourtant à prolonger son empire grâce à la séduction que donne aussi l'émouvante noblesse de la maternité. Transfigurée par les mystérieux bonheurs qu'elle porte en elle, par les espoirs et par les rêves dont elle enchante sa tendresse, et par l'ampleur de son nouveau rôle, elle ne demande à la pleine floraison de sa beauté que d'être longtemps le reflet magnifique de ses profondes joies et de lui en maintenir longtemps la douceur.

Enfin lorsque, peu à peu, les fatigues de la vie et aussi des ivresses fécondes ont pâli le charme floral de la jeunesse et même de la maturité rayonnante, la femme, se résignant aux devoirs plus sévères mais toujours gracieux de son âge, se pare d'une souriante et calme majesté en accord avec la nouvelle étape de sa vie. Transformation suprême et non sans charme de sa beauté où se retrouve, à un regard, à un geste, à une câlinerie d'intonation, l'émouvant souvenir de sa merveilleuse jeunesse.

Et comme cette femme, si digne en ses divers rôles, n'eut jamais souci de faire de sa beauté un moyen de bluff et de butin, elle ne s'est pas révoltée contre ses flétrissures, elle n'a point recouru aux supercheries lamentables et suppliciantes pour essayer de les faire disparaître.

Tout au plus s'est-elle ingéniée — ce qui était un souci légitime de femme ne se dérobant pas au joli devoir d'augmenter les charmes de la vie — à mettre en valeur sa beauté et à la maintenir avec le plus de grâce possible dans tout son éclat. D'ailleurs, beaucoup mieux que d'autres qui s'exténuent aux vains travaux de restauration, elle y réussit sans sortilèges, car la meilleure hygiène de beauté physique a pour principe la beauté morale. C'est par le dedans que l'on soigne et préserve le dehors. Pour garder la chair ferme, le regard clair et le teint frais, l'unique stratagème — qui n'est pas à la portée de toutes les bourses et ne se trouve pas chez les marchands de parfums — c'est encore, n'en doutez pas, de maintenir intactes sa jeunesse de cœur et toute la force de son espérance joyeuse.

Mais comment nos fringantes héroïnes du plaisir, de l'artifice et de la conquête préserveraient-elles cette flamme vivifiante que leur printemps sénile et glacé n'a jamais connue?

Miracle tout simple pour les cœurs de pureté et de quiétude, mais formule dérisoire pour les âmes flétries.

Or n'est-ce pas ainsi qu'elles sont dès l'enfance, à cause de l'atmosphère de cabotinage et de cynisme où elles se façonnent? C'est donc à la suprême et inefficace ressource que, tout de suite, on se rue : de même que l'on dissimule par le rictus des sarcasmes la vieillesse du dedans, on cache sous le grossier mensonge des fards les flétrissures de chair qui révèlent si bien misères et laideurs intimes.

Malgré son charme artificiel et l'élégance de sa piaffe, quelle impression de tristesse et de déchéance donne, en son ensemble, le monde du plaisir! Peut-il en être autrement? Pensons à l'existence forcenée de toutes ces femmes qui depuis leur plus frêle enfance caracolent pour la puissance, la richesse et la fête. Comparez aux sains et paisibles bonheurs de la femme normale, que nous venons d'esquisser d'après les lois de la nature, les vertiges et les fièvres de nos trépidantes affolées, aux diverses saisons de leur vie.

Si tant est encore que leur pauvre vie, bien monotone en son perpétuel paradoxe, ait des saisons! En réalité, à part quelques années de nursery et, tout à l'autre bout, de petite voiture ou de bergère au coin du feu, elle ne comporte ni enfance ni vieillesse. Et, en dépit de son long éclat de rire sous les lustres, elle ne connaît pas non plus les belles joies ardentes du jeune âge.

Songez à l'éducation cocasse et pitoyable d'une petite fille née dans l'artifice : le cabotinage ins-

tinctif puis encouragé qui se développe sous les applaudissements et avec l'exemple de la famille ; la science précoce de la vie mondaine et des valeurs sociales, l'apprentissage des ruses, des hypocrisies, des mises en scène pour bien profiter de toutes relations ; le prompt éveil des perversités qui fanent la fraîcheur de sentiment, des coquetteries qui corrompent la grâce ; l'immédiat pressentiment du prix de l'amour et la beauté, non pas peut-être pour des marchés directs de chair et de plaisir — encore les trois quarts des mariages et des adultères ne sont-ils que des trocs d'argent ou de vanité ! — mais pour l'influence, la domination et les rafles d'or dans le monde.

Presque dès la robe courte, elle sait cela, l'astucieuse poupée qui n'attend que l'âge du flirt et du mariage pour mettre en pratique ces nobles vertus. Peut-être même déjà, associée à tout le bluff et à toutes les frénésies de sa famille, est-elle flétrie en outre par les angoisses d'argent que fait naître l'existence de parade, par tous les stratagèmes dégradants pour en conquérir et pour n'en pas verser ! Ainsi, chez ses parents et pour leur compte, elle a les affres et les crispations de la vie hannetonnière.

Que sera-ce plus tard, lorsque, ayant fondé un foyer personnel de pouvoir, de butin, elle connaîtra toutes les splendeurs de la vie en fanfares et en armes ? A partir de ce moment et jusqu'à l'ex-

trême décrépitude qu'aucun maquillage ne peut voiler, pendant presque un demi-siècle, c'est la même existence de fêtes, d'intrigues, de coquetteries, d'aventures, qui se prolonge dans sa monotonie forcenée. Pour régner, pour maintenir son prestige et ses chances de profit, il faut qu'une femme reste invariablement jeune et tant soit peu désirable, au moins par la corruption. Existences sans saison, avons-nous dit, pour lesquelles le printemps, trop hâtif, fleurit en une immuable jeunesse, horrible et tragique à la fin dans son artificielle parure.

Alors, à cette vierge dérisoire, puis à cette jeune femme au cœur depuis si longtemps défloré, plus tard à cette quinquagénaire encore en falbalas de jeunesse et de conquête, il faut les couleurs et la plastique du rôle.

Ce n'est pas seulement à l'heure des ruines que commence cette lutte pour la beauté. La singulière jeune fille que nous venons d'entrevoir, fanée par le milieu de fantoches où elle a vécu, ne se contente pas du charme pur et frais d'une véritable jeune fille. Du reste, elle ne le possède pas. Son cœur vieilli avant l'âge ne lui met pas aux joues cette grâce de vénusté. Et même, sans parler de ces raisons morales, l'existence vertigineuse qu'a la jeune hannetonnette dans le coup de vent des jupes maternelles, dans le tourbillon du plaisir et de la parade, ne comporte pas cet enchantement de tranquille et fraîche allégresse. Les beaux

regards purs, les visages aux tons de fleurs ne resplendissent guère dans ce tohu-bohu.

Mais surtout cette trop discrète innocence n'aurait pas un attrait suffisant pour le rôle de conquête que l'on souhaite. Il faut le piment et la violence de l'artifice. Il faut que le teint brouillé devienne tout à fait blafard sous la crème blanche où s'agglutine la poudre de riz. Il faut que dans ces faces lunaires les lèvres saignent, parafées de rouge et qu'entre les sourcils peints les regards de malice ou de pâmoison promènent leurs perverses lueurs.

Jeunes filles descendues non pas d'un vitrail, comme l'on dit, mais bien plutôt d'une affiche de raccrochage pour music-hall !

Puis, lorsque le mariage, petite formalité toute physique qui ne révèle plus rien à des cœurs si complètement avertis, est venu libérer notre vierge cocasse des quelques contraintes d'attitudes et de paroles auxquelles, par une suprême déférence pour les préjugés, elle daignait encore se soumettre, il est indispensable que la beauté prenne plus d'éclat encore et plus d'accent pour assurer le triomphe dans le nouveau rôle, bien autrement complexe.

Il ne s'agit plus, en effet, de concourir au prestige et aux rafles de sa famille par l'ensorcellement du sourire ni d'aguicher — jusqu'au mariage inclus — des flirteurs un peu godiches, mais d'assurer le succès et le lustre de sa propre maison, le brillant de sa façade, l'importance de son

salon à soi, le renom, le pouvoir et les gains d'un homme qu'on s'est annexé pour toujours, — sauf bien entendu la culbute toujours possible du divorce.

Alors, pour être une petite femme victorieuse et une maîtresse de maison influente, il ne faut pas craindre de prodiguer son sourire, sa beauté, sa grâce, ni surtout d'en accroître, par l'artifice, la séduction.

Il devient nécessaire de frapper plus fort. A ce jeu exténuant de la conquête le peu qu'il restait de fraîcheur ne tarde pas à se flétrir. On y supplée par un crépissage plus résolu, par des balafres de vermillon plus accentuées sur la bouche, par des coups de crayon plus audacieux pour sertir la câlinerie suspecte des yeux. On s'aperçoit que, blasés, les hommes ont, pour s'émouvoir, besoin de cette barbarie grisante. Et les femmes elles-mêmes, s'accoutumant peu à peu à ce montage de ton comme on s'habitue à une liqueur forte ou à une drogue stupéfiante, ne se sentent plus belles que sous de telles enluminures.

A la vérité, elles ne tardent pas, tant cette vie de parade les rudoie et les fripe, à n'être plus séduisantes que par leur faisandage et leur morbidesse, à n'avoir d'autre beauté que celle qui leur vient de l'artifice.

Songez aux exténuantes servitudes d'une telle existence convulsive, cahotée, frénétique! Com-

ment, au bout de peu d'années, le corps ne porterait-il pas la flétrissure d'un tel régime? Et la plus saine beauté n'aura-t-elle pas bientôt sur elle comme un reflet de toutes les fièvres cupides ou vaniteuses qui s'abritent derrière son sourire? Le masque de grâce ou d'espièglerie joyeuse ou d'élégante lascivité que l'on a pris, selon les ressources de son physique et le genre de succès que l'on ambitionne, et dont on s'affuble sans répit depuis sa jeunesse, a fini par s'incruster dans votre visage, aux plis des yeux, aux commissures des lèvres. Telle moue qu'on a trouvée gentille, tel sourire mutin que l'on répétait avec plaisir parce que le miroir vous assurait de son charme piquant, furent si souvent prodigués que, maintenant, nerfs et muscles assouplis à ce jeu le recommencent sans cesse et que la chair en porte à jamais la griffe. Ce beau pli rieur au coin de la bouche et qui se prolongeait comme un frisson de bonheur sur le galbe frais de la joue, est devenu, après vingt ans d'exercices, une sèche ravine qui, entre deux bouffissures grenues, va rejoindre les bourrelets du menton. Et la moindre contraction du sourire, jadis si charmant, met en relief toute cette affligeante topographie.

Les gymnastiques qu'une affolée de plaisir et de pouvoir impose à son corps sont terribles malgré le dressage auquel on l'asservit dès son plus jeune âge, et la dérisoire hygiène d'une existence

tout en représentation et en frénésies le protège mal contre les stigmates d'une telle usure.

Voici Mme du Putois-Fouinard qui trépide et se pavane dans le monde depuis son seizième printemps. Les rides dont son visage célèbre est creusé, le réseau de petits plis qu'a dessiné autour des yeux son éternel sourire vous donnent la certitude que les lilas ont bien des fois fleuri depuis cette époque lointaine. Plusieurs générations d'hommes, il est vrai, s'émerveillèrent de ces fossettes fameuses où les baisers des fils vinrent s'égarer après ceux des pères. Mais ce n'est pas l'amour qui fatigua la radieuse créature. Il ne fut guère pour elle qu'une amusette où l'on n'a pas le loisir de s'attarder et un grisant mirage pour fasciner son cortège. Ce qui l'a flétrie et ravagée, c'est le long paradoxe de sa vie sous les lustres.

A vrai dire c'est à seize ans qu'elle commença officiellement d'y virevolter. Mais depuis qu'elle est au monde, elle est en parade. Dès la troisième année de son âge elle étalait ses grâces dans les bals d'enfants. Plus tard, en visite chez les amies de sa mère ou bien participant chez elle aux rites du thé, elle s'assouplissait à la grimace mondaine, à la mimique du rôle à jouer.

De même aussi, bien avant ses vrais débuts dans le monde, de perpétuelles fêtes la rendirent adroite aux manèges de parade. Si bien que lorsqu'elle s'élança pour tout de bon dans la vraie farandole, elle était un bibelot déjà patiné.

Et tout de suite la belle vie commence : vernissages, visites et tasses de thé, concerts et conférences, dîners, plusieurs bals par nuit. Enfin le mariage, c'est-à-dire l'agréable formalité qui arrache les dernières entraves pour la grande folie, le tour de clé qui accélère le galop du plaisir, le coup de vent qui vous pousse vers le large de l'aventure ! A partir de ce moment, c'est le délicieux vertige. Luttes, piaffe, séduction, conquête ! Plus une minute de repos ! On se trémousse en plein délire. Du matin au soir on est sur la brèche. C'est miracle que l'on résiste à cette danse de Saint-Guy. De quelle trempe faut-il que soient les nerfs ! Ils se crispent, s'irritent, se détraquent, mais tout de même ils portent fantoches et poupées que soutiennent surtout l'illusion du plaisir, les joies vaniteuses et l'espoir des profits.

Cependant cette figurante qui n'a plus jamais le loisir du sommeil et du repos, de la calme promenade au grand air, du recueillement dans la solitude, de la douce tendresse apaisante, de la passion qui efface tous les irritants tracas, s'exténue et se fane. Tous les rictus du bon accueil, d'allégresse, de spirituelle et fringante cordialité, dont il lui faut sans trêve masquer ses jalousies, ses craintes, ses angoisses ou sa lassitude, finissent par s'inscrire en lignes de détresse sur son visage.

Et c'est ainsi que Mme du Putois-Fouinard

dont les gazettes mondaines disent encore par une tradition déférente la « ravissante » M[me] du Putois-Fouinard est en train de devenir, malgré la rouerie de ses mystérieuses et savantes toilettes, la tragique épave dont vous vous étonnez.

Car il y a belle lurette qu'elle se travaille le derme, notre souveraine des salons pour cacher la disgrâce de ses ruines et pour retarder les flétrissures nouvelles. Même, sa jeunesse avisée donna toujours le coup de pouce à la nature. Son printemps lui-même eut besoin des roses de sa boîte à crayons et des lis de sa houpette à poudre de riz, et l'éclat fameux de son regard dut quelque gratitude au noir artificiel de ses paupières. M[me] du Putois-Fouinard espérait de sa beauté trop d'avantages pour ne pas s'ingénier à la rendre plus affriolante et plus irrésistible!

Ce n'étaient au début que stratagèmes innocents et presque légitimes pour donner plus de saveur à sa beauté. Puis, peu à peu, à mesure que se fanait la jeunesse et que le rôle mondain exigeait une splendeur de plus en plus radieuse et conquérante, on recourait plus cyniquement à l'artifice.

D'autre part, la démoniaque existence, pour les triomphes de laquelle cette parure était usurpée, harassait, ravageait, flétrissait de plus en plus sa victime qui vit avec effroi s'ouvrir l'ère des grands désastres. O l'obligation de grimacer

perpétuellement ce sourire qui chaque fois creuse un peu plus profond la balafre sur la joue! O la terreur des digestions pénibles sous l'armature meurtrissante du corset, avec une raide attitude de parade, dans l'atmosphère étouffante des salons lorsqu'on s'allongerait si bien, en une mollesse béate, à la fraîcheur du soir! O la certitude que la chair se congestionne et que le sang, d'un rythme fâcheusement perturbé, va produire de nouveaux désordres dans cet organisme adipeux ou malingre, en tout cas détérioré!

Mais comment faire? La gloire, le plaisir, la sauvegarde de la façade, la défense des positions conquises exigent qu'on ne se dérobe point à ce surmenage. Il faut se faire voir, plastronner, éblouir le monde de son luxe, de son bonheur, de son succès. On est si vite une disparue, une oubliée!

Evidemment, on pourrait ralentir et se reposer sur son butin. Encore faut-il en avoir amassé un tas suffisant pour y réfugier bien à l'aise sa fatigue. Prévoyance malaisée dans un monde où l'orgueil et la fête vont de pair avec l'argent et où l'on gaspille jusqu'à la folie pour les parades et la liesse!

Mais au cas même où l'on a eu cette sagesse de grippe-sou, n'est-on pas toujours retenu par une suprême espérance de vanité, de gain ou de pouvoir? S'en aller au moment où, après tant de bluff et d'intrigues, on va peut-être bondir jusqu'aux

cimes ! Dételer à l'heure du triomphe définitif et de la plus exaltante puissance, à l'heure où l'époux touche à ses plus belles rafles, où les fils vont abattre leur poing sur des dots dont le chiffre rayonne comme le soleil, où de prodigieux mariages, échafaudés à force de ruses, sont à la veille de mettre leurs filles sur des trônes d'or ou de gloire, ce serait défier le sort !

Sans compter que c'est un tel délice que de se divertir aux lumières, de s'étourdir aux rumeurs et aux froufrous du monde ! Sans compter aussi que, après tant d'années de cette vie brillante, folle, vertigineuse, que l'on a toujours connue à l'exclusion de tout autre, on serait comme un pauvre fantôme épouvanté du silence et de la solitude, on mourrait de spleen et de tristesse. Au dîner solitaire qu'on mangerait en paix sous la douce lampe de jardin et qu'on digérerait avec aisance, comme on préfère le tumultueux festin où l'on se régale de papotages et de rires et d'où l'on sortira hébétée et frénétique !

Lors donc qu'on ne peut ni ne veut débrider, hardi les grands moyens pour cacher les effondrements décisifs qui vous feraient prendre en horreur si l'on avait la sottise de les avouer et qui, vous enlevant toute force de conquête, vous réduiraient quasi à la même impuissance que si vous vous étiez mise hors de la farandole !

C'est à partir de ce moment que la lutte pour la beauté, gracieuse durant la première jeunesse,

pittoresque, affriolante même, au début de la maturité, touchante et mélancolique à la fin, devient peu à peu un drame saisissant, puis une bouffonnerie sinistre et ridicule.

Véritable martyre pour la beauté qui, avec certaines femmes peu favorisées de la nature, commence vers la trentaine et, de saison en saison, devient plus douloureusement et plus ridiculement tragique!

Songez à la hantise de la grassouillette chatte gourmande qui voudrait sans cesse se pourlécher de douceurs et qui, aux tables les plus fastueuses, se voit contrainte, pour ne pas engraisser, de refréner son désir. Imaginez-la molle, indolente, s'éperonnant à la marche, au morne jeu des caoutchoucs extensibles, à la rudesse de la douche glacée, aux régimes les plus rébarbatifs et les plus contraires à la volupté de vivre, et cela dans l'espoir de faire fondre son embonpoint!

Ou bien c'est la passionnée, la maigre, la frénétique, comme torréfiée par le feu grondant en elle, qui, pour ne pas tout à fait devenir un paquet de nerfs convulsifs, un paquet d'os secoué de spasmes, oblige sa danse de Saint-Guy au supplice des longs repos, sa volubilité au silence, son estomac avide de piments à se gorger de farines et de fécules!

La chair proteste, gémit, hurle, à certaines heures, contre l'étau du corset qui étrangle les viscères, froisse les muscles, gêne les rythmes

du cœur et de la respiration. Qu'importe? Comprimons cette chair en révolte, bourrons sous les baleines ces entrailles qui se lamentent, dissimulons par un sourire la grimace de douleur, afin d'offrir au monde une silhouette de beauté et de grâce.

« Vous êtes lasse, endormie et vous voudriez vous coucher tôt? Quelle folie, quel suicide! C'est précisément l'heure où, sous les reflets des lumières, dans l'excitation des flirts et des rires, dans le coup de feu du rôle à jouer, le personnage factice qu'est la femme moderne, si flapie en plein jour, jouit de toute sa séduction.

« Par apathie ou — qui sait? tout arrive! — par engourdissement béat dans la volupté, ou simplement peut-être parce que vous vous êtes réveillée fourbue, o hannetonnette à bout de nerfs et de souffle, vous aimeriez bien vous offrir une paresseuse et grasse matinée au lit? Y pensez-vous? Songez que vous déjeunez en ville, que, avant cela, il faut que, vers onze heures et demie, on vous ait aperçue au Bois, rappelez-vous qu'un suprême essayage indispensable va mordre d'abord sur votre matin déjà encombré des mille soucis de votre maison, des billets spirituels, tendres, et des coups de téléphone, d'amitié ou d'affaires pour tenir en haleine les relations et que, surtout, avant tout, vous aurez dû livrer pendant deux heures l'astucieux et terrible combat de chaque jour pour la beauté. »

Ce n'était guère, au temps de la jeunesse en fleurs, qu'une brillante et preste passe d'armes : une rapide torsion au chignon soyeux, une caresse du peigne aux frisettes bouffantes, ruban par-ci, petit nœud par-là, une nuée de poudre sur la belle assurance du gracieux museau, et le paraphe rouge sur les lèvres pour porter la marque de son époque, c'est-à-dire tout juste le temps de se faire à soi-même risette un peu longue dans le miroir.

Hélas! Que ces joies simples sont vite devenues de rudes et complexes travaux! La peau s'est flétrie, la chair ravagée, l'éclat de la chevelure s'est éteint, les lignes ont perdu leur beau rythme harmonieux. Maintenant c'est plutôt une moue de tristesse et de dépit qu'on s'offre à soi-même dans la glace. Sans doute, il reste encore du charme et de la beauté. Eté splendide, émouvant automne, mais sans l'allégresse de la pleine confiance, avec le souci de maintes précautions, avec l'effroi des prochains désastres. Teintures, massages, élixirs vivifiants commencent à être de rigueur. La toilette n'est déjà plus une volupté facile dont on s'acquitte comme en se jouant et où l'on s'attarde par simple plaisir. Il y faut dextérité, expérience, conseils et secours. Du moins a-t-on le bonheur de parvenir à certains résultats et, tout au début, lors des premières supercheries, l'espoir d'enrayer les décrépitudes. Les drogues habilement dosées et les roueries des spécialistes rendent pour un temps comme une

fleur de jeunesse. C'est le moment des illusions touchantes pour les femmes émerveillées et des ahurissements pour les hommes qui n'y comprennent rien :

— Paris est une ville stupéfiante! disait, près de moi l'autre jour, un promeneur qui venait de saluer une silhouette de grâce aperçue dans sa voiture... Oui, stupéfiante! Voilà une femme que j'ai connue vieille et laide, il y a dix ans, à Berlin, et qui, depuis son transfert à Paris, est devenue jeune et jolie!

Le passant, ingénu sous sa gouaille, ne se précisait pas les raisons de cette métamorphose. Il l'attribuait à la fièvre rajeunissante de Paris, à la grâce de son goût, à sa science si fraîche des accoutrements. Et il n'avait pas tort.

Ce n'était tout de même pas le fond du mystère. S'il avait mieux connu les ruses des cabinets de toilette, il eût été moins surpris. Pommades et mixtures provoquent de ces résurrections et de ces affinements passagers. La gracieuse passante était encore à l'heure bénie où l'alchimie des parfumeurs réalise pour quelque temps de ces miracles.

Hélas! les bénéficiaires, une minute triomphantes, ne tardent pas à en être les victimes terrifiées et déchues. Elles expient par d'irrémédiables désastres les paradoxes de toilette à l'aide desquelles leur visage reprit un éclat factice. On dirait que la chair se venge de tous ces tripotages,

que les nerfs et les muscles du cou, de la face, de la gorge prennent furieusement leur revanche d'avoir été maltraités ainsi! Dégringolades, des-séchements, bourrelets, caniveaux, rugosités et maculatures s'enchevêtrent pour faire la plus lugubre des topographies! A partir du moment où, malgré toutes les ressources des spécialistes, les ruines décisives se révèlent, impossible de les cacher, et l'effondrement s'accélère!

Mais la pauvre forcenée du plaisir ou de l'ambition qui a tant besoin d'un peu de beauté pour la parade et la conquête, ne s'avoue pas vaincue. Elle s'obstine à une lutte sans merci. Avec quels stratagèmes, avec quelle patience, avec quel héroïsme! Duel attendrissant dont il faut se hâter de sourire pour n'en pas pleurer. Comme il complique désormais la journée de l'humble et orgueilleuse créature! Que de soucis s'ajoutant à tous ceux dont son existence est encombrée déjà! Que de triturations, d'exercices en plus de ses ordinaires manèges! C'est trois heures au moins qu'il faut défalquer de chacune de ses matinées déjà trop pleines, pour l'interprétation décorative de son pauvre individu flétri.

Encore la gêne du temps perdu ne compte-t-elle guère auprès des simagrées suppliciantes qu'on vous impose. Femmes stoïques qui endurent le martyre sans se plaindre, pour jouir un peu plus longtemps de l'illusion qu'elles réussissent parfois à donner aux aveugles et aux naïfs!

Ainsi Mme de Virevolte, dont la peau, tendue par d'adroits massages, vivifiée par de mystérieux élixirs, garda jusqu'à la tombe, non pas certes l'éclat, mais tout au moins comme un souvenir de la jeunesse, nous a émerveillés par sa belle défense. Sa femme de chambre, qui s'est fait des rentes au service de son long désir de plaire et de régner, et qui se venge d'un demi-siècle de coups de sonnette en divulguant les ridicules de sa maîtresse, nous a conté au prix de quelles simagrées lassantes cette victime du plaisir et de l'élégant arrivisme prolongea son empire :

Trois fois par semaine, ricanait cette chambrière, Mme de Virevolte courait mystérieusement comme à une honte vers un salon de parfumerie qui, sous l'étiquette de « Temple de Beauté, » s'ouvrait rue Taitbout. Là, pour parvenir aux mains de la sorcière qui lui malaxait la peau, elle devait coudoyer toutes les misérables épaves de l'amour qui, pour n'être pas privées de leurs suprêmes joies, mendiaient humblement un air de jeunesse : femmes du monde mafflues ou desséchées, venant se faire aplanir les joues, raffermir le flasque bouillonné du menton ou lisser la nuque rugueuse, pour ne pas perdre trop vite le baiser de Chérubin dont la timidité s'expérimente auprès de leur savoir ! Cabotines au visage brûlé par les fards, amolli par la perpétuelle grimace du sourire ou par la contraction de la douleur feinte, qui, malgré leur antiquité, s'acharnent

sur les planches pour maintenir le prestige de leur alcôve et viennent se faire corroder, grâce à certaines lotions, leur vieille peau fatiguée, afin que, sous les débris, apparaisse une seconde couche fine et tendre.

Son tour venu, Mme de Virevolte s'offrait, victime extasiée et pleine d'espérance, aux rites les plus burlesques : sur les bouffissures de son visage on promenait des tampons électriques qui, faisant tressaillir nerfs et muscles, provoquaient de désopilantes grimaces ; puis, comme sur une route effondrée, un rouleau appuyé lourdement tentait de faire redescendre les monticules dans les ornières. Afin de consolider ces travaux de terrassement, on badigeonnait ses joues d'un emplâtre ocre qui la rendait pareille à quelque femelle de la Terre de Feu.

Après quoi, pour dissoudre cette croûte et rosir par la violence les peaux jaunâtres, on faisait ruisseler sur son visage de diaboliques mixtures, à peu près comme celles dont se servent les relieurs pour colorer le cuir des bêtes. Un autre enduit caca d'oie, étalé précipitamment, avait pour but d'atténuer la brûlure de cet élixir. Puis une nouvelle eau, pareille à de la gelée de groseilles liquéfiée, balayait en hâte cette verdâtre pommade.

Aussitôt après, sous couleur de raffermir les chairs, de resserrer les tissus et d'effacer à jamais le sillon des rides, l'alchimiste du Temple de

Beauté, voyant quelle précieuse gobe-mouches le désir de rester affriolante faisait de Mme de Virevolte, ondoyait inutilement sa figure de maintes lotions, inefficaces mais fort coûteuses. Il y en avait de dorées qui sentaient le citron, d'autres d'un ton d'aurore qui exhalaient un parfum de chèvrefeuille.

Si bien que, durant ces deux heures de prestidigitation bouffonne, Mme de Virevolte, électrocutée, massée au rouleau, crépie de marmelades diverses, arrosée d'innombrables liqueurs, avait l'agrément de passer par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel et même par celles qui n'ont pas l'orgueil d'y figurer.

Tour à tour jaune d'ocre, bleu paon, caca d'oie, gelée de groseilles, vert bouteille, jaune citron et rose chèvrefeuille, Mme de Virevolte était fort surprise de se retrouver après tant d'avatars, avec sa propre peau et sa véritable couleur !

N'oublions pas que, chaque matin, dans son propre cabinet de travail, c'étaient, pour la prétentieuse et pitoyable loque mondaine, des heures d'analogues massages, de pétrissements et d'ondoiements pareils, avec le secours de la camériste, pour maintenir le bienfait des sortilèges de Jouvence départis dans les arcanes du Temple de Beauté.

Et dire que, parmi ce monde de la piaffe, du vertige, de la guerre en falbalas et en sourires, des milliers de femmes s'astreignent aux mêmes

supplices, à cette répétition quotidienne de la plus affligeante corvée !

Évidemment c'est assez tard que les mystérieux rites deviennent si tyranniques. Mais dans cette vie folle qui fripe et qui flétrit, où la misère du dedans vieillit si tôt le dehors, c'est de très bonne heure que l'artifice, avec ses contraintes et sa mauvaise leçon de mensonge, s'impose aux femmes trop rapidement aveulies et fourbues.

Lorsqu'on les voit passer éblouissantes, radieuses sous les lumières, et si débordantes de vie, de jeunesse, de gaieté dans l'électrique atmosphère de plaisir, si bien renseigné qu'on puisse être, on a besoin d'un effort de volonté pour se dire que telle mousseuse chevelure d'or doit son fluide soleil aux drogues qui décolorèrent et assouplirent une rude tignasse poivre et sel, que la lueur nacrée de ces épaules vers lesquelles déjà l'imagination lance des baisers, résulte d'un savant travail, que ce teint d'aurore fleurit chaque matin sous les pommades appropriées, et même, paradoxe plus déconcertant encore, que ce nez dont le dessin vous enchante, que ce menton et ces joues dont votre désir caresse l'ovale, ont pris momentanément cette forme harmonieuse sous l'action de petites décharges électriques dirigées avec adresse !

Poupées du monde qui se créent à elles-mêmes leur beauté et qui finissent par devenir touchantes à force d'énergie ! Bien plus encore qu'un champ

de bataille, le cabinet de toilette est, pour les femmes, le terrain d'exercice où, sans la griserie des fanfares mais avec un héroïsme plus austère et bien plus difficile, on s'entraîne pour les grandes luttes !

Ne mérite-t-elle pas mille fois le furtif et suprême bonheur pour lequel ainsi, d'un cœur passionné, elle se martyrise, la femme qui, dans le seul but de survivre tant soit peu, même grotesquement, à sa jeunesse, se résigne à cette perpétuelle et consternante refabrication d'elle-même ?

Pour certaines d'entre elles, rassasiées enfin d'amour et repues de satisfactions vaniteuses, quel soulagement d'étaler enfin leurs ravages et de se laisser vieillir !

Elles doivent être heureuses, souriantes et paisibles comme des ruines au bon soleil !

CHAPITRE XV

ÉPILEPSIE MODERNE

Si torturant et malaisé qu'il soit de se rechampir chaque matin le visage, ce n'est pas tout hélas! Il ne suffit point de se donner un faux air de jeunesse et de splendeur : encore faut-il avoir la force de la porter en ville! Et, avec le harassement de la vertigineuse existence que l'on mène, c'est bien des fois une tâche méritoire.

Après tant d'années de ce galop éperdu, de cette piaffe et de plastronnage sans répit, de ce perpétuel sautillement, et de cette jacasserie sans fin dans l'étourdissante rumeur des salons; après tant de journées épileptiques et de nuits sous les lustres, après tant de dîners en ville, de figurations, intrigues et diplomaties mondaines, d'ambitieuses contentions d'esprit pour s'insinuer et parvenir, on est une chiffe brillante qui ne retrouve un peu de consistance que dans le coup de vent du plaisir.

On est à bout de sang et de nerfs. On est fourbu, inerte, veule, tour à tour convulsif et torpide, une pauvre silhouette effondrée de pantin qui a trop servi. Quel soulagement si l'on pouvait déserter la sarabande et s'abstenir enfin de se dresser sur ses ergots trop las et ses ressorts détendus!

Hélas, on est l'esclave du luxe et de l'arrivisme. Debout! En marche! Le sourire aux lèvres et l'attitude fringante! Il faut rebondir encore, rebondir toujours, et garder le même entrain aux pirouettes. Hop! Hop! Et ce ne sont ni les marmelades de beauté ni les élixirs bons à vivifier la peau qui vous rendront l'énergie factice, nécessaire pour ces cabrioles et ces plastronnages!

C'est en vain qu'une femme exténuée ligottera par des bandelettes les rides de son front pour empêcher que leur jeu trop libre pendant la nuit n'approfondisse leur gouffre; en vain qu'elle comprimera par des caoutchoucs qui la jugulent, la molle emphase de son menton et les renflements de son col pour vaincre la coulée des tissus; en vain qu'elle dormira, comique et terrifiante pour elle-même, véritable figure de cauchemar, sous des enduits qui dissolvent sa graisse ou rafraichissent sa couperose, sous des masques onctueux qui corrodent ses rugosités!

Ruses tout extérieures et partielles qui ne suffisent pas à la tenir droite et piaffante, face à l'adversaire, parmi la radieuse mêlée. Il faut pour cela d'autres stratagèmes qui réveillent et

secouent le peu de forces survivantes, qui mettent en danse tout ce qui est encore capable de vibrer ou plutôt — car il ne reste rien d'actif en ces jolis êtres claqués, — qui donnent le coup de fouet nécessaire pour les parades du jour, la brève excitation factice dont on a besoin pour le rôle d'un soir.

C'est alors qu'il faut recourir aux grands moyens. Songez donc : un mois, une saison hors de la farandole et loin de la curée, quel désastre! La moindre intermittence dans la fête ou dans l'intrigue vous afflige déjà d'une telle infériorité! Ne doit-on pas être constamment en beauté, en verve, en souplesse, à son poste de lutte et de parade, à l'affût de toutes les occasions propices, de toutes les vedettes qui s'offrent? Même, gardons-nous de laisser croire, par le moindre soupçon de tristesse ou de fatigue, qu'on n'a plus toute sa force de conquête, de malfaisance ou de protection! Sans quoi, ne craignant ou n'espérant plus rien de vous, les chers amis de la sarabande vous écarteraient sans vergogne des régalades de vanité, d'argent ou de pouvoir!

Donc, ô frénétiques hannetons et trépidantes hannetonnettes, pas trop d'absence ni d'incapacités d'intrigue, jamais le moindre stigmate d'usure, de lassitude, d'effondrement! Etes-vous exténués, sentez-vous vos jambes fléchir et votre cerveau se voiler de vertige? Vite, courez à la

douche, retournez-vous suffoqués et gémissants sous la trombe d'eau qui va ragaillardir peut-être et plus certainement surexciter vos forces vitales engourdies. C'est pour vous un supplice? La crainte de ce tumultueux arrosage vous met dans les transes, la surprise de ce choc brusque et glacial vous arrache des sanglots? Allons! Qu'importe? Pas de larmes ni de halètements! Pensez au monde qui vous attend, qui vous guette et pour la domination duquel il vous faut à tout prix reconquérir de la vigueur. Après cette gerbe d'eau chaude qui vous a brûlée, douillette petite femme, une soudaine rafale vous transit et vous congèle? Voyons! Soyez héroïque pour la sauvegarde de votre beauté et les longs triomphes qu'elle peut vous valoir encore. Au lieu de larmoyer comme une petite fille que sa gouvernante débarbouille avec un peu de rudesse, domptez vos affres en vous représentant que ce cataclysme torrentiel va peut-être raffermir vos tissus, vous rendre fraîcheur, souplesse, énergie, gaîté. Un peu de courage et c'est un nouveau bail pour la fête, pour l'amour, si vous y tenez (tout au moins pour les profits qu'il assure), pour le pouvoir et le butin! C'est la prolongation des hommages et de l'influence. Et la femme, aisément héroïque pour toutes les joies dont elle s'enivre, arrête son frisson, suspend son cri, étouffe sa plainte. L'enveloppement de la douche n'est plus

qu'une auréole vaporeuse au milieu de laquelle, extasiée, pleine d'espérance, elle sourit.

Elle se résigne, d'un cœur ardent, à bien d'autres tortures. De toutes, celle-ci n'est-elle pas la plus bénigne? Même jaillie du mystère des hautes montagnes neigeuses, même vous jetant sur le corps toute la froidure des cimes glacées, elle est accueillie comme une résurrection.

Mais voici de plus lents et de plus irritants supplices. Votre chair, Madame, est-elle lourde, ankylosée, molle ou durcie? Astreignez-vous à des gymastiques qui rendront de l'élasticité à vos muscles. Sans révolte ployez-moi votre torse raide en flexions de tous rythmes. Vous êtes inerte le matin et votre torpeur s'accommoderait des longs repos sans pensée, sans efforts, des allongements où votre fatigue s'oublierait dans la somnolence et la tiédeur? Mais vous n'avez pas le droit de vous prélasser ainsi! Ce n'est pas une telle béatitude apathique qui préservera votre beauté des désastres prochains, qui vous rendra les forces et la fringante allure nécessaires pour le sport mondain. Oust! Hors du lit, délicieuse carcasse exténuée! Arrachez-vous à la volupté de l'engourdissement d'où vous sortirez plus fourbue et qui ne vous donnerait certes pas d'entrain pour vos pittoresques voltiges de l'après-midi et du soir. Vous exécrez la marche ainsi que toute gesticulation un peu vive? Tant pis : Il faut mélancoliquement vous évertuer sur les

caoutchoucs de votre « exerciser », tendre et assouplir vos muscles, secouer l'immobile mollasserie de votre chair, faire jouer et gémir vos articulations. Et puis, que la brise glacée gerce la peau ou que le plein soleil la rissole, si hostile que vous soyez à toute locomotion, sur la grand' route poussiéreuse ou craquante de gel, taille cambrée, pectoraux saillants, et les coudes bien libres, remuez et aérez-moi votre pauvre corps qui s'étiole depuis tant d'années dans l'air irrespirable des salons!

Divertissez-vous, hommes éblouis par la conquérante esbroufe des femmes de plaisir en représentation sous les lustres, à surprendre ou plus simplement à imaginer toutes les ruses, toutes les bouffonnes gymnastiques et aussi tous les avalages de drogues par quoi elles essaient de se maintenir debout et bien en formes pour la parade :

Cette sphère de caoutchouc et de bandelettes qui roule sur l'oreiller dans la pénombre de la chambre close, c'est l'opulente Mme Lardon de Gressard en train de s'éveiller pour un nouveau jour de figuration, de vertige et de luttes. Huit heures déjà! Elle est harassée. Avec quelle joie elle resterait anéantie dans une douce torpeur! Mais toutes les pirouettes indispensables de l'après-midi et de la soirée lui reviennent en mémoire. Il faut qu'elle reconquière la force de les accomplir et réalise sur elle-même assez de jeunesse et de beauté pour y être victorieuse. Or

c'est à peine si toute la longue matinée, jusqu'à plus de midi, lui suffira pour les innombrables manipulations qui lui sont prescrites. Donc, pas de faiblesse! Au travail!

La voici qui, tout d'abord, dégrafe la muselière de cuir qui, toute la nuit, comprima la chair débordante de ses joues, les bourrelets de son triple menton, sa forte encolure d'empereur romain, et qui, obstruant sa respiration, lui donnait une sonorité de trombone. Après sept heures de carcan et de contracture, quel soulagement d'avoir enfin sa chair libre, ses muscles à l'aise et de pouvoir souffler à pleine gorge!

Puis, avec autant de prestesse, elle arrache de sa figure le masque onctueux dont elle l'a revêtue pour la tenir en fraîcheur. A présent, vite démaillotons la gorge de la camisole rigide qui, pendant ce repos paradoxal, eut mission d'en interrompre la coulée et de resserrer les tissus. Le décolleté n'est-il pas l'essentiel d'une belle silhouette noblement représentative? Ouf! Quel bonheur de pouvoir, deux minutes, entre la cuirasse de la nuit et celle du jour dont il va falloir s'affubler tout de suite pour ne pas faire prendre à la chair de mauvaises habitudes et aussi parce que, à cette étape d'écroulement et de fatigue, on ne peut plus s'en passer, quel bonheur de pouvoir respirer jusqu'au fond de la poitrine et de sentir son corps s'étaler sans contrainte!

Mais ne nous attardons pas à cette volupté.

Une femme soucieuse de se ragaillardir pour la lutte n'en a pas le loisir. Un peu d'énergie, voyons! Sur une poussée de bouton électrique, la caméristе apparaît. Si la masseuse est là, vite faites-la entrer. Et voici que la spécialiste aux mains fermes et aux attouchements légers, qui, tout en régalant la patiente du récit de ses cures pittoresques ou merveilleuses, de ses victorieux duels avec la graisse et même avec la maigreur, enfonce ses mains dans la houle de chair pour saisir et tripoter les organes de vie. Quelle chasse douloureuse à la tripe éparpillée, quelles brutales et méprisantes chiquenaudes pour faire vibrer tout cet inerte lacis! Plongeons des doigts dans la masse adipeuse pour saisir les méandres de l'intestin : rudes pétrissages pour vaincre leur atonie, petites secousses afin de leur rendre un peu de souplesse. Et les membres que l'on écartèle, ploie et disloque pour faire jouer les articulations; et les nerfs que l'on frictionne à grands coups! La patiente geint, soupire, oppose une main protectrice et implorante aux triturations de la duègne. Qu'importe! Il faut ce quotidien travail pour que son corps mafflue garde la forme féminine, ne fasse pas faillite à ses fonctions les plus strictes et reste capable de se soutenir dans la brillante et fructueuse parade.

Après quoi commencent les stratagèmes pour la beauté. Une heure durant, pas plus, à cause de ce vertige d'hygiène, le visage de Mme Lardon

de Gressard sèche sous les plâtras, s'amollit sous les pommades, ruisselle sous les lotions. Ses cheveux, ternes, gris, ici étoupe, là soie floche, n'ayant plus de couleurs à force d'avoir eu tour à tour les plus contradictoires, macèrent dans les teintures de soleil ou de nuit.

Maintenant son automobile l'entraîne en quelques minutes à l'Institut de Mécanothérapie où, parmi d'autres femmes adipeuses qu'un pareil sort oblige à la discrétion réciproque, elle offre ses membres lourds à des engins qui, d'eux-mêmes, les tendent, les courbent, les font virevolter, elle installe sa chair excessive en des mécaniques qui la mettent en branle. C'est un ressort qui lui tient lieu de volonté. C'est une courroie de transmission qui supplée l'énergie. C'est un rouage à déclenchement qui manœuvre cette chair inerte. Ah! Madame! vous êtes trop pesante, trop apathique pour vous remuer et cependant vous en sentez l'impérieux besoin? Soit. Un appareil vous dispensera de vouloir. Asseyez-vous sur ce siège truqué, et un mécanisme de moulin à poivre va faire cahoter vos hanches sur votre bassin. Passez vos poignets dans ces anneaux et un levier va tendre pour vous-même vos bras. Couchez-vous indolemment sur cette planchette dont le doux va-et-vient sera interrompu de secousses, cerclez vos chevilles de ces boucles, et nous nous chargeons de vous offrir d'utiles mouvements giratoires dont jamais vous

n'auriez eu toute seule la volonté. Votre première impression est lugubre ? Vous trouvez funèbre de vous évertuer parmi des épaves, de devenir vous-même une mécanique happée par d'autres mécaniques, d'avoir ainsi la preuve de votre ankylose, de vos déformations, de votre manque d'énergie, de votre misère physique et morale? Tant pis. Songez aux bénéfices probables de tous ces trémoussements automatiques et sinistres! Résignez-vous à leur tristesse puisque c'est, à eux peut-être que vous devrez la prolongation de vos plaisirs et de vos triomphes.

On s'étonne de ne pas voir entrer à l'Institut Mécanothérapique l'imposante Mme de Hautecoënne pour la molle emphase de qui pareil tripotage machinal semblerait secourable. Mais c'est vers d'autres joies que, chaque matin, l'emporte au galop sa voiture. A peine a-t-elle frissonné sous la douche qu'elle se précipite au Bois pour une marche en plein air. Chez elle la corpulence se complique de congestion et d'apoplexie. Gourmande et surexcitée, elle mange trop, elle mange mal lorsqu'elle dîne en ville devant des friandises qui la tentent et au milieu de gens qu'elle veut émerveiller et séduire. Or, pendant huit mois de l'année il ne lui arrive jamais de dîner seule dans la bienfaisante paix familiale. Aussi son intestin s'encombre-t-il de la flore la plus néfaste, des ptomaïnes les plus meurtrières, et son sang charrie-t-il des poisons. Pour elle il ne suffit pas qu'on

remue et fouaille la chair. Il faut encore la régénérer, l'assainir par des bains d'air pur. C'est pourquoi vous apercevez Mme de Hautecoënne dans les allées désertes du Bois où les « satyres » eux-mêmes reculeraient devant son apparition essoufflée, transpirante, rougeaude. Elle déteste marche, exercice, solitude. Elle a horreur du mouvement qui fatigue, du soleil qui vous cuit la peau, des brises trop rudes qui la gercent. Elle est si indolente que, depuis vingt ans, elle ne se donne plus la peine d'aller chercher son souffle jusqu'au creux de la poitrine. Et pourtant voyez-la qui se démène dans les petits chemins, qui accélère sa course haletante, qui bat pesamment la terre de son pas lourd. Si elle passait près de vous sans vous voir, vous pourriez entendre le sifflement de sa respiration qu'elle prolonge le plus loin possible en elle-même pour aérer la pestilence de son estomac, pour oxygéner les fermentations pernicieuses de son intestin. Autant de tortures pour elle que toutes ces simagrées! Mais elle s'y asservit avec une humble docilité dans l'espoir de reconquérir un peu de force et de souplesse pour le tourbillon d'intrigues et de fêtes.

Si l'osseuse Mme Durillon et la sèche Mme de Roquépine n'ont pas à refréner leur embonpoint, soyez sûr que, pour différent que soit leur martyre, il n'en est pas moins terrible. D'abord pour raffermir les peaux tombantes de leur visage flétri par les veilles, pour en adoucir le parchemin

grenu et pour combattre l'efflorescence des rides, elles soumettent leurs figures aux mêmes arrosages variés, à d'identiques cataplasmes, se jugulent de muselières et de masques semblables. Leurs chevelures aussi trempent en des bains de même sorte. Mais la différence de leurs tempéraments varie le pittoresque des médications générales.

Mme Durillon, anémique, translucide, paraît n'être qu'un souffle venu des mystères de l'ombre pour expirer à la surface de cette terre. Perpétuel exténuement, attitudes de torpeur et de pâmoison qui du reste ne l'empêchent pas de surgir, cadavérique mais follement agissante, partout où il y a un rôle à jouer, une vedette à prendre, un profit de vanité ou d'argent à recueillir.

Effondrée, geignarde, grimaçante, Mme de Roquépine — qui apitoie par sa faiblesse les gens qu'elle n'a pas d'abord séduits par son bluff de passion dévoratrice et langoureuse — n'en figure pas moins, de l'après-midi à l'extrême soir, à tous les bons postes de guet, de représentation, d'escalade qu'elle s'est conquis.

L'épuisement est la seule comédie que toutes deux ne jouent pas. Depuis des années elles sont vraiment à bout de course et de souffle. Même pour se rendre agréables et mieux triompher dans le monde, elles cachent plutôt sous des airs de bonheur leurs moues de courbature, et trouvent en public la force d'une désinvolte allégresse.

Mais au prix de quelles simagrées, de quels périlleux avalages toutes deux acquièrent assez de vigueur factice et passagère pour soutenir leur train de vertige!

Voici bientôt un quart de siècle que, dans sa frénésie de parader à toutes les fêtes, Mme Durillon ingurgite, avec une candide ferveur de gobe-mouche, toutes les drogues successivement lancées par des guérisseurs astucieux et cupides, et qui sont, tout au moins pour un semestre, d'irrésistibles panacées. Un baril de pilules, plusieurs bonbones de sirop et de potions diverses, les cachets les plus saugrenus et la plus pittoresque variété de granules ont voyagé à travers son corps — sans faire autre chose que tour à tour le surexciter et l'engourdir.

Plus bizarres encore et plus mouvementées peut-être les aventures médicales de Mme de Roquépine qui, dans sa fièvre plus impérieuse de domination et de butin, s'est efforcée par tous les moyens possibles de raviver sa force. Non contente de suivre dans leurs fructueuses expériences tous les acrobates de la thérapeutique officielle, charlatans vaniteux ou voraces qui profitent de leur prestige académique pour conquérir gloire et argent avec le scandale de leurs trouvailles, Mme de Roquépine étendait ses randonnées médicales jusqu'aux cuisines suspectes de tous les grotesques irréguliers : homéopathes à théories abracadabrantes, à systèmes cocasses, à rites mystérieux, ou, pire dé-

gringolade encore, à tous les suspects gaillards, vendeurs d'orviétan, maniaques de la consultation, exploiteurs goguenards de la souffrance qui, spéculant sur le besoin de force et d'action d'une humanité en ruines, dévalisent sans vergogne les pauvres naïfs.

C'est ainsi que Mme de Roquépine, laissant Mme Durillon s'abreuver de drogues selon le codex officiel, se bourrait à toute heure de poudres secrètes, ou bien, d'après des rites bizarres qui frappaient son imagination, s'inondait l'estomac, aux heures les plus baroques, de dilutions mirifiques.

Aussi toutes deux, mais l'une plus encore que l'autre, selon les hasards de leurs consultations, selon les fantaisies du médicastre qui les soignait, passaient-elles tour à tour de la fébrilité à la torpeur. Certains jours où elles s'étaient trop gorgées de drogues surexcitantes pour bien se trémousser jusqu'au bout dans la folie mondaine, on les voyait congestives, trépidantes, le geste nerveux, la parole saccadée, le rire comme une secouée d'hystérie. D'autres fois où, soumises à la discipline d'un nouveau médecin désireux d'abattre ce vertige et d'équilibrer cette force hagarde, elles s'étaient nourries de drogues stupéfiantes, elles traînassaient molles, inertes, véritables fantômes cataleptiques, mettant toute leur énergie à ne rien perdre, gain ou honneur, de ce qui passait à leur portée.

Mais, en outre, impatientes de se sentir invariablement en verve, en force, en fringance pour leurs perpétuelles voltiges du monde, elles ne peuvent s'empêcher de recourir — comme tant d'autres — à des expédients médicaux d'efficacité peut-être courte mais en tout cas immédiate. Poudres, élixirs et granules n'agissent qu'à la longue lorsqu'on s'en est offert des écuelles, et c'est une résurrection immédiate que l'on veut! Alors il faut bien se risquer à d'autres aventures.

Ce matin-là, précisément, Mme Durillon, fourbue par trois mois d'épileptique parade dans l'atmosphère déprimante des salons, s'est réveillée inerte, la cervelle en bouillie, la vue trouble, avec de l'embarras dans la parole et les membres comme brisés. Ni la douche, ni le massage, ni les drogues les plus surexcitantes ne pourront lui rendre, à coup sûr, les forces dont elle a besoin pour son terrible programme de l'après-midi et de la soirée : tout un chapelet de simagrées harassantes, de figurations indispensables. Elle s'affole à la seule pensée de toutes les phrases qu'elle devra entendre, auxquelles il lui faudra répondre avec esprit, grâce, à propos, de toutes les diplomaties délicates dont il est nécessaire qu'elle s'acquitte en ce jour. Elle ne peut pourtant pas laisser le champ libre aux rivales et déserter l'exquise fête perpétuelle! Comment faire? Quel miracle va soudain la galvaniser?

Les fameuses piqûres, peut-être, dont on dit

merveille et dont la plupart des frénétiques d'aujourd'hui ne se passent pas plus que de nourriture? Plusieurs de ses amis lui en ont vanté l'immédiate bienfaisance. Quel risque court-elle? Au point d'intoxication par les drogues que sa manie lui a fait atteindre, elle ne peut plus guère accroître son détraquage. Du moins aura-t-elle, pour quelques heures, le sursaut d'énergie et de gaîté dont elle a besoin pour ses pirouettes du soir.

Le temps de s'habiller et la voici dans l'antichambre du spécialiste momentanément le plus en vogue pour transformer en écumoire la chair de sa veule clientèle. La première silhouette qu'elle reconnaît dans la cohue froufroutante, crispée, fébrile, attendant l'injection réparatrice, est celle de Mme de Roquépine qui depuis plusieurs mois l'a précédée dans cette tentative. Et s'engage aussitôt le dialogue de leur respective angoisse :

— Vous aussi! — Il faut bien chercher partout la force de vivre! — Souveraines, n'est-ce pas, ces piqûres? — Au moins est-on sûr que leur substance pénètre bien dans l'organisme. C'est au glycérophosphate que vous les prenez? — Plus maintenant. Il guérissait beaucoup l'année dernière. Mais, ce printemps, c'est plutôt le cacodylate qui agit. Tout le monde s'en arrose. — Ça ne martyrise pas trop? — Bah! Nous nous sommes résignées à bien d'autres tortures! A peine une brève lancée au moment de la pénétration. Et

rapide le jet! Juste le temps de vider une petite ampoule de rien du tout. Un coup de tampon après, pour sécher la gouttelette de sang qui a pu jaillir. Et fini! Il ne reste qu'une légère grosseur vite abattue. Au bout d'une heure, plus la moindre trace. On pourrait montrer son corps à n'importe qui! Tenez, Mme Tendrette, que vous voyez près du piano, passe tous les jours ici avant d'aller faire les délices de M. Gourdin, son amant. Ça n'a pas l'air de la gêner! — Alors, elle ragaillardit vraiment, cette piqûre? — C'est-à-dire, ma chère, qu'on est transfigurée. On conquerrait le monde! L'unique inconvénient, c'est que, après quelques semaines, on est entièrement à trous. Ainsi, moi, on ne trouve plus où enfoncer l'aiguille. Malgré tout je viens ici comme à une fontaine de Jouvence... »

Mais déjà sans doute le cacodylate, passé de mode ainsi qu'un chapeau du début de la saison, commençait à ne plus guérir. Ou bien peut-être la veulerie convulsive de Mme Durillon exigeait-elle des arrosages plus copieux. Dans tous les cas, notre célèbre médecin, envoyant le cacodylate rejoindre les glycérophosphates et autres substances désuètes parmi les rossignols et les illusions de la thérapeutique, se mit en devoir d'infliger à notre frénétique malade des seringuées bien plus terribles.

— Trop anodines vraiment, ces doses! lui assura-t-il. Elles ne rénovent pas assez le sang.

Ce qu'il vous faut, c'est une masse de liquide pour un lavage énergique. Allons! Le gras de votre cuisse et un peu de patience! Là! Bien! Trois cents grammes de sérum physiologique sous cette peau si délicate et ce sera merveille!

Malgré sa foi et son désir de vigueur, c'est avec épouvante que Mme Durillon le vit accrocher au-dessus de sa tête un énorme récipient tout rempli de liquide, flamber une aiguille, lui trouer la chair avec une violence d'assassin qui poignarde et lui malaxer les tissus de la haute jambe pour hâter l'invasion du précieux élixir. Cri vite étouffé par une paternelle bourrade du docteur et voilà que le sérum commence à passer de l'ampoule dans la peau.

O cuisse dont le galbe potelé est un légitime sujet d'orgueil pour sa propriétaire, quelle disgrâce est la vôtre! Voilà qu'elle se renfle en un monstrueux boudin, que les tissus, comme abîmés soudain par l'éléphantiasis, se distendent, se mamelonnent, déforment toute la grâce de cette douillette féminité! Mme Durillon s'inquiète de se voir si fâcheusement bossuée.

Mais, après tout, sa cuisse n'a aucun rôle dans ses diplomaties du soir. Il y a belle lurette que M. Durillon ne s'en soucie plus! Quant à aimer en ville, depuis longtemps on en a perdu le loisir et le goût! L'essentiel est qu'on puisse être debout, même sur colonnes torses et renflées, pour toutes les bousculades d'orgueil et d'ambition.

Bientôt, de plus en plus harassée, Mme Durillon ne tarde pas à trouver que le jet d'eau tri-hebdomadaire dans sa carcasse décharnée la galvanise d'une trop brève ardeur. Alors, ayant fait un examen rapide des suprêmes ressources inexplorées qui restent encore à la disposition de son éternelle lassitude, elle pélerine, suppliante et pleine d'espoir, vers les cabinets des électriciens en vogue. Autres échantillons de la cocasserie médicale, autre temple de bouffonneries pitoyables!

Là, mieux encore que chez le seringueur des plus abracadabrants sérums, elle a le plaisir de retrouver une chambrée amie. Séances exquises d'élégante mondanité. Les salons du célèbre Dr Fulgur sont les plus brillants et les plus agréables qui soient : toutes les aristocraties, race, fortune, alcôve, talent, s'y donnent rendez-vous. Décor de grâce intime et de joie discrète, assistance que les hauts prix du docteur rendent nécessairement fort triée. Un mélange à peu près égal des deux sexes, car les hommes, non moins fourbus que les femmes puisqu'ils s'épuisent à la même sarabande, viennent y chercher aussi le réconfort. Juste ce qu'il faut de cabotines et d'éblouissantes demi-mondaines pour exciter l'émulation, la causticité et distraire le cénacle d'affriolants potins.

C'est une halte délicieuse et de bon ton, quelque chose comme l'heure du thé dans un somptueux hôtel à la mode. Avec cette seule différence

qu'on y retape sa veulerie de quelques frissons électriques. Mais, comme dans les halls les plus réputés, on y vient en toilette, on se réunit par groupes, les flirts s'y donnent rendez-vous. Et si l'on n'y prend pas de thé — ce qui serait plaisir banal — du moins le Docteur a-t-il la bonne grâce de ravitailler sa clientèle, de biscuits pétris selon sa formule et où il prétend avoir emmagasiné de la force, et d'un chaleureux porto — de derrière les piles — où il se targue d'avoir fait passer un courant électrique. Quelle joie, tout en se pourléchant d'un goûter agréable, de pouvoir se dire que l'on reconstitue son énergie !

— Mon cher petit Docteur, voulez-vous être un amour? Comme il se trouve que Monsieur La Trompe, Madame Morillon et Monsieur de la Panade, qui sont tous de ma bande, viennent prendre leur douche statique en même temps que moi, vous serez bien aimable de nous réserver des tabourets voisins dans la même salle. Nous pourrons ainsi joyeusement bavarder. La distraction est un précieux adjuvant de la cure. Et vous nous entendrez rire de si bon cœur que vous ne pourrez pas vous empêcher de venir faire causette avec nous !

Le malicieux docteur Fulgur sait trop que ces traitements-flirts sont interminables pour ne pas s'y prêter avec une complaisance dont sa caisse se trouvera bien. Avec bonne grâce il réserve les tabourets et même les rapproche. Il se borne à

isoler ses malades à l'aide de coquets paravents, non certes dans un vain souci de pudeur, mais pour que les électrisés ne voient pas respectivement leurs cheveux se dresser sur la tête, ce qui pourrait effaroucher l'amour et aussi — Ah ! notre électricien est un fin psychologue ! — pour accroître la sensation d'intimité secrète, pour que les froufrous des robes, les voix et les rires soient troublants comme s'ils arrivaient du mystère d'une vraie chambre.

Déjà on a eu le temps de se faire des agaceries et des gentillesses dans les salons d'attente. On s'est diverti des scabreuses anecdotes qui courent. Voici maintenant qu'on est en place sur les hauts tabourets de douche et que, dans l'atmosphère sèche, les machines commencent à ronfler. L'électricité jaillit, crépite. Les brosses électriques se balancent au-dessus des têtes qui se tendent, dociles, à cette pluie d'effluves. D'un paravent à l'autre, on échange coquetteries, marivaudages. Rires, bruits d'étoffes froissées qui évoquent d'harmonieuses mobilités féminines : tout un pittoresque allumage à distance ! Les patients qui, n'ayant pas de glace sous les yeux, ne voient pas l'horreur de leurs cheveux dressés par le rhumb électrique, ne se représentent pas le hérissement plus fantastique encore des casques dénoués de leurs compagnes. Et voici que le docteur ou ses aides viennent frictionner, avec leurs bâtons chargés de fluide, la nuque, l'échine et les mem-

bres des affaiblis qu'il s'agit de revivifier. Les bras sont-ils particulièrement débiles ? Une caméríste a devêtu de son corsage la patiente, pour que Monsieur Fulgur puisse bien à l'aise promener son sceptre sur la peau, faire crépiter les étincelles tout le long du bras où le fin duvet d'or se lève comme sous une rafale à fleur de chair. Mais aux aguets dans leur alvéole, les voisins se bornent à entendre le pétillement de cette caresse électrique qui fait aussitôt surgir dans leur esprit la ligne pleine et lumineuse de beaux bras féminins. S'ils pouvaient voir ce hérissement et ces contractures de suppliciées, que leur imagination serait donc moins alerte !

Le bain de lumière en commun parachève ces délices. C'est la plus étourdissante trouvaille du docteur Fulgur ! Dans un boudoir orné de glaces, réjoui de fleurs, cent lampes électriques rayonnent, reflètent leurs lueurs aux miroirs du pourtour. Illuminations, flamboiements, gaîté ! La Côte d'Azur sans l'ennui des quinze heures d'express, sans l'agacement des interruptions de flirts, de plaisirs et d'intrigues ! Vous êtes las et morne. Vous sortez du lugubre, du fuligineux Paris de décembre. En vous toute force est abolie, toute joie éteinte. Vous vous laissez choir sur les divans d'un salon presque obscur. Et voici que, à la simple volte d'un bouton électrique, la splendeur des pays de soleil s'épand, radieuse, autour de vous, pénètre en votre corps, chante en votre

âme, vous exalte et vous réchauffe. Enivrante métamorphose ! Après vingt minutes d'un tel éblouissement, comment ne pas sortir plein d'allégresse? Il semble qu'on ait — pour quelques minutes au moins — toute la tiédeur du Midi dans le sang, son azur et son rire dans le cœur. Surtout lorsqu'on a eu cette régalade de lumière en compagnie de femmes dont le parfum et la chair complètent l'enchantement !

Si la griserie de lumière est une volupté sans péril, il arrive parfois que le flot électrique dont le praticien enveloppe au petit bonheur son élégante clientèle, la détraque et la surexcite. On se repose bien à l'aise sur le tabouret de la douche dans l'engourdissante musique des machines qui ronflent, on se divertit des spirituels papotages qui s'élèvent d'un paravent à l'autre, on a foi en la puissance de cette force mystérieuse dont la caresse vous pénètre, on a foi aussi en l'attention prudente du médecin. Mais l'homme de l'art, se laissant distraire par les jacasseries de ses langoureuses ou frénétiques malades, oublie que le fluide a un terrible pouvoir et que, s'il n'est pas rigoureusement dosé, en exacte proportion avec l'atonie du patient, il risque de faire tressaillir tout son système nerveux de la plus folle danse. Amusé, soucieux de maintenir son renom de « savant bien parisien » et de cultiver quelques flirts énivrants, le docteur Fulgur, ne calculant plus la durée des séances, sature d'électricité ses

fidèles, de même que certains lanceurs d'eau froide, ne pensant qu'à briller devant leurs belles clientes, perdent de vue le temps de l'arrosage et les inondent à flot, violemment, comme des murailles qu'on veut assainir !

Alors, tout en leur prodiguant galanteries et hommages, il les affole. Les malheureuses sortent de là les nerfs en révolte, le cerveau congestionné et hagard, dans une stupeur exacerbée.

Certes, ainsi surchargées de fluide, elles ont la force de se tenir debout et de ne pas défaillir, le soir, dans le vertige de la farandole. Elles sont même si parcourues d'énergie factice qu'elles trépident, balbutient avec une volubilité de démentes, gesticulent comme des pensionnaires de Saint-Anne, ont des rictus d'hystériques. Visiblement leurs nerfs n'obéissent plus à leur volonté. Et comme le lendemain, hypnotisées par l'espérance et l'habitude de cette recharge quotidienne, elles recommenceront, sans plus de réserve, cette stupéfiante griserie, on devine le désarroi et les ravages prochains qui accélèreront la déchéance de ces misérables corps exténués par la plus paradoxale existence.

C'est alors la claustration en d'élégantes et fastueuses maisons de santé où, dans la quiétude d'un parc, d'autres docteurs, peut-être moins distraits mais plus systématiques, harcèlent leurs malades de soins méticuleux et compliqués, cherchent à expérimenter sur eux la justesse

de leurs théories. Malgré l'enchevêtrement des gymnastiques saugrenues, des plus pittoresques arrosages glacés, des trombes électriques et des drogues les plus audacieuses, les reclus finissent tout de même par reprendre un peu d'équilibre et de calme, simplement parce que, arrachés à leur éternel vertige, ils connaissent enfin les douceurs de la vie lente et normale dans la joie vivifiante de la nature !

Ou bien, en cas de détraquage pire, c'est l'enfermement dans quelque solitude alpestre, dans quelque ruche à maniaques tapie au fond d'une gorge, où l'eau des cimes neigeuses dégringole directement de deux à trois mille mètres sur la nuque endolorie des malades et sur leur corps en perpétuelle trépidation.

Spectacle hallucinant qu'il faudrait montrer comme une menace à tous les affolés, pas trop fourbus encore, qui se démènent dans la sarabande jusqu'à l'heure du claquage futur :

« Voici Madame Brinqueballe, qu'on a connue si fringante et qui aujourd'hui, dans son refuge pour névroses distinguées, sanglote d'épouvante lorsqu'il lui faut franchir toute seule les cent pas de la cour qui la séparent des appareils à douche.

« Cet agité si lugubre que vous voyez tourner en rond à l'intérieur de cette charmille, comme une bête triste dans sa cage, et que vous entendez peut-être marmotter sans cesse un invariable

mot obscène qui constitue tout son répertoire d'éloquence, c'est le fameux Paulin Lepaon, naguère si frétillant, si leste à l'intrigue, si ingénieux dans la rhétorique flagorneuse et qui, à force de se dépenser dix heures par jour en palabres et en cabrioles d'arrivisme, est en effet arrivé à une telle fatigue cérébrale que, présentement, il a perdu la mémoire des mots.

« Quant à ce sournois promeneur qui frôle les taillis, mieux vaut ne pas le regarder : c'est le poète Flambard-Naviot, dont vous avez certainement entendu parler... par lui-même, car c'était son unique sujet de conversation, et qui, tout à fait égaré par la hantise de voir sans cesse son nom imprimé dans les gazettes, est châtié de sa démence, le pauvre garçon ridicule, par l'inguérissable manie de chercher partout des excréments pour écrire en lettres fécales, sur les murs, les syllabes de son nom trop chéri! Tenez, voilà le gardien attaché à son délire qui interrompt son gribouillage commencé. « Le premier poète de ce temps c'est Fl..... » Il gémit pour ne pas abandonner ses matériaux si précieux. Pitoyable délire de la vanité!

« Regardez plutôt (ce n'est pas moins triste, mais c'est plus ragoûtant!) cette errante frénétique qui vient à nous, une feuille d'arbre dans la bouche et dévastant toutes les verdures qui restent encore sur son trajet quotidien de sa chambre à la douche. C'est Mme Rateau de la Grimpette, si

célèbre jadis pour son ambition et son adresse aux profits de toute sorte. Elle s'est si fort trémoussée pour l'influence et pour l'argent que la voici momentanément parée de toutes les phobies, de toutes les marottes. La plus bouffonne chez cette insatiable lutteuse est celle qui consiste à cueillir, à prendre et à manger tout ce qui traîne à portée de ses doigts. Dans le parc il y a des orangers où elle n'a pas laissé le moindre foliole! Des buissons entiers furent tondus par elle! Une pluie de sauterelles eût été moins dévastatrice. Ne croyez pas d'ailleurs que sa fringale ne raffole que des choses de nature! Si on a l'imprudence de lui laisser entre les mains un journal ou un livre, c'est dans son œsophage qu'elle en achève la lecture. Peut-être même, si l'on n'y mettait ordre, ne laisserait-elle jamais à M. Flambard-Naviot de quoi écrire!

Par bonheur l'eau des glaciers est inépuisable. Pendant des siècles encore elle dégringolera des hautes cimes en tumultueuses cascades sur les névroses de plus en plus douloureuses d'une humanité de plus en plus fourbue et frénétique.

Peut-être, avant les cataclysmes lointains qui l'empêcheront de couler, les pauvres hommes, si pitoyables dans leurs vertiges, finiront-ils par comprendre que le seul remède est, non point dans ces barbaries dérisoires, mais en eux-mêmes, dans la salutaire beauté d'une vie douce, grave et toute joyeuse des simples joies humaines!

CHAPITRE XVI

MONDANITÉ SUPRÊME
LE GRAND ENTERREMENT

Trépidation et danse de Saint-Guy qui finissent tout de même par aboutir à l'immobilité, vraiment bien gagnée, du cercueil! En supposant que ces stratagèmes thérapeutiques ne hâtent point, par leurs téméraires fantaisies, le grand repos de cette humanité fiévreuse et convulsive, ils ne peuvent guère produire qu'une atténuation passagère.

Sitôt que trois ou quatre semaines de halte, de vie sans secousse et sans vertige dans la sérénité fortifiante de la nature, ont rendu un peu d'équilibre à nos papillons exténués, les voici qui, d'une aile encore un peu lasse, reprennent leur vol hagard vers les lustres et la chatoyante cohue de fête.

Tandis que, prostrés par le mal, assagis par le pressentiment du désastre et par la saine influence de la retraite, ils se recueillaient sous

l'ombre séculaire des arbres, devant le lumineux infini du ciel, avec toute la gravité dont ils sont capables ; tandis qu'ils s'abandonnaient à une mélancolique revision de leur passé et à des rêves un peu moins futiles d'avenir, ils s'étaient bien fait le serment d'une existence grave, réfléchie, belle de tendresse et d'amour. Idylle enchanteresse et noble dont on se délecte, dans la paix reconquise de ses nerfs, en regardant les papillons voleter, les frais feuillages verts frissonner dans l'azur, en écoutant les roulades des oiseaux sous le mystère sonore des branches, et les clarines des vaches au timbre si pur dans le silence de la futaie! Certes non, après ce menaçant colloque avec la Mort, on n'aura plus la folie de s'exténuer à nouveau dans la sarabande! En face du néant, à l'horreur duquel, pour la première fois peut-être, on a eu le temps de réfléchir, elles apparaissent si dérisoires les niaiseries d'orgueil ou d'ambition dont la conquête vous tue! Douce nature, bonne conseillère, comme on va désormais mettre à profit tes leçons! Le souvenir de ta sereine quiétude, qui a si bien vaincu nos crispations, planera maintenant sur nos pensées, nos désirs et nos actes. Quelle douceur de vivre à un rythme ralenti et plus grave, dont, grâce à toi, nous emportons en nous-mêmes la mesure!

Mais peu à peu déjà, dans le train qui vers Paris ramène nos apaisées, la hantise de la farandole et de la lutte brillante les ressaisit à mesure

qu'on se rapproche de la ville aux tourbillons et aux lumières?

Ainsi Mme Ronron de Bourdonne se demande ce qui a bien pu se passer en son absence :

Mme de la Mousse a-t-elle réussi à toquer de sa fille le richissime financier Goldenberg? Les Truelle, dont le succès et le faste commençaient à offusquer la convalescente avant son départ, ont-ils obtenu leur adjudication des chemins de fer au Maroc et les privilèges par eux convoités en Asie-Mineure? Elle serait curieuse aussi de savoir si M. Frédéric Tapir, qui se démenait tant pour être cravaté de rouge sans avoir jamais rien fait qu'esbroufe et démarches, a donné au monde le scandale de sa promotion. Enfin son amie, la grassouillette Mme de la Caille, qui déjà lui disputait par maintes flagorneries la possession du ministre Hégésippe Drouillard, dont elle avait besoin pour la carrière de son fils, n'aurait-elle pas profité de son départ pour accaparer définitivement cette Excellence friande de câlineries expertes et mûres?

Qu'une si brusque disparition en pleine bataille a donc été fâcheuse! Que d'intérêts familiaux compromis! Que de bons postes d'affût abandonnés ainsi au guet des rivales! Comme il faudra se débattre pour rattraper le temps et les positions perdus!

Si encore, malgré toutes les grotesques défenses du médecin, on avait eu la sagesse de faire con-

naître jour par jour à la voyageuse les modifications de l'échiquier, les péripéties de l'éternelle bataille mondaine, déjà elle aurait pu dresser son plan et régler sa tactique! A peine débarquée, elle eût commencé les opérations. Mais, durant trois mois, n'a-t-on pas eu la maladresse de lui cacher toute la vie pour que ses fièvres ne la troublassent pas? Et maintenant elle ne sait même plus où poser le pied, à une heure où il lui faut en hâte reprendre sa course à travers un hérissement d'obstacles inconnus! Si les manèges de ses anciennes rivales en influence ont triomphé, songez donc qu'il lui faudra pour rétablir l'équilibre, marier splendidement sa fille, obtenir pour son mari une émission de valeurs à lots, l'enrubanner plus largement d'écarlate et s'asservir, à force de séductions, d'autres politiciens de marque.

Tant de victoires, coup sur coup, en quelques semaines! Sans quoi, faisant d'autres butins, ses astucieuses amies garderaient leur avance. La hâte d'être renseignée la crispe. Que ce rapide traînasse donc en route! Il n'arrivera donc jamais? Son esprit inquiet s'irrite de l'inaction que le voyage lui impose, est exaspéré par la trépidation de cet express dans le tumulte duquel il lui faut être immobile tandis que sa pensée galope si vite.

Enfin voici tout là-bas, dans les ténèbres, l'immense flamboiement de Paris! Bientôt elle perçoit la rumeur grondante de l'humanité qui

s'agite, en rut, en fête, en travail, au milieu de toutes ces illuminations. C'est là qu'il va falloir se rejeter aux vaniteuses parades et à l'intrigue. La féerique lueur du champ de bataille achève d'enfiévrer notre convalescente, aux intentions tout à l'heure si louables. Et à la minute, où dans la cohue frénétique elle s'offre à l'embrassade de sa famille, elle est déjà toute frémissante de son perpétuel vertige.

Rien qu'à la voir débarquer en une telle surexcitation, on devine l'état de fièvre et d'éreintement où la mettront bien vite quelques semaines d'une vie toute d'esbroufantes simagrées. A peine raffermi au grand air, le corps s'étiole et se détraque derechef.

Elle ne tarde guère à ne plus avoir la force de soutenir la perpétuelle tension de l'esprit toujours en effort de conquête. Il fléchit à nouveau sous les saccades des nerfs invariablement convulsifs et crispés. D'autant plus rapide est cette fois la débâcle que la guérison récente n'était que précaire. Il faudrait recourir encore à la vivifiante solitude des sommets.

En pleine saison, après une longue absence déjà si fâcheuse et dont on n'a même pu réparer tous les préjudices, comment se résigner à une telle disgrâce? Le devoir est de rester coûte que coûte dans la brillante figuration de bataille et de vanité. Plus tard on verra. Mais d'abord marions nos filles, amorçons sur des chemins favorables

l'escalade de nos fils, faisons de notre époux un personnage chamarré, puissant et flagorné, tâchons de nous bien et fastueusement divertir en rendant notre façade de plus en plus magnifique !

La retraite dans la nature apaisante serait une trahison. Sans compter qu'il est si commode d'y suppléer victorieusement par les prodigieux remèdes à la mode, capables de faire tenir la pauvre loque humaine contre toutes les bourrasques de la vie !

Jusqu'au bout on veut grimacer et cabrioler dans la farandole, si superbement tragique, de ces silhouettes démoniaques qu'on voit aller vers le tombeau en ricanant et en faisant des pirouettes. Danse macabre d'aujourd'hui, qui n'est pas une imagination angoissante et lyrique, mais une vision de réalité que certains salons d'arrivisme et de fête nous offrent bien des fois.

Et il vient un jour où s'abat définitivement ce demi-cadavre que, galvanisé par les poisons, par la fringale de plaisir ou de butin, on a vu depuis plusieurs mois, s'agiter convulsivement aux lumières.

Tout à coup on apprend la mort de Mme de Revermont, cette charmante femme, toujours si pareillement jeune, si vertigineuse et si folâtre, qui était de tous les cercles et de toutes les fêtes.

— Comment? Mme de Revermont morte? Mais elle était encore il y a huit jours au thé de Mme Lamproie !

— Mais nous avons dîné avec elle la semaine passée chez les Margottin !

— Mais rappelez-vous que nous l'avons aperçue à la soirée des Baudet-Poitrinard.

— Nous nous sommes même un peu moquées d'elle !

— C'est vrai qu'elle était si comique avec ses airs de vouloir ensorceler le Secrétaire général du Ministère des Fonds Secrets ! Il a beau être très jeune, il n'en a pas mois dépassé l'âge où l'on raffole des maternelles beautés.

— Elle n'était peut-être pas si antique que le prétendait l'arrogance de notre jeunesse ?

— Chérie, votre indulgence pour les morts vous égare ! Songez qu'au beau temps de ma mère, qui a eu la sagesse de passer avec la plus spirituelle résignation à l'état de mère-grand, Mme de Revermont avait déjà conquis cette enviable épithète de « belle » qui ne consacre guère que la seconde beauté !

— Alors quoi, quarante-cinq, cinquante, soixante ans !

— C'est comique. On finit non seulement par ne plus savoir, mais même par être incapable de faire un pronostic sûr ! Voici plus de quinze ans que Mme de Revermont n'a pas changé et qu'elle promène sous les lustres son opulente maturité....

Et, en effet, à partir du jour où Mme de Revermont se résolut à mordorer la terne grisaille de sa chevelure, àétendre sur sa peau flétrie un

maquillage blafard et vermillon, à partir du jour où, tour à tour renforcée et aplatie selon les exigences de la mode et de sa chair plus ou moins emphatique, elle est devenue une silhouette tout à fait artificielle, Mme de Revermont est restée invariablement la même. Il n'y a que ses rares contemporains qui puissent fixer ses débuts dans le tourbillon du monde. Quant aux nouvelles venues, accoutumées à voir sous le mirage des lumières son immuable visage peinturluré et ses épaules d'une ligne encore assez belle sous l'émail dont elles sont revêtues, elles ne s'aventurent plus dans le passé de cette figurante qui ne peut être pour elles que de la préhistoire, et ne savent même plus de quelle Exposition universelle ou de quelle grande guerre date son véritable printemps.

De même, les papoteuses du monde que nous venons de voir si ahuries par la mort rapide de Mme de Revermont, rétrécissent un peu, pour diminuer leurs remords de ne s'être pas enquises de sa disparition et de sa santé, le temps depuis lequel elles n'ont plus revu cette surannée compagne de fête. Il y a peut-être plus d'une semaine que, à bout de forces, elle abandonna le train d'allégresse. Mais il est si vertigineux, si étourdissant, qu'on ne s'aperçoit même pas de ceux qui le quittent. Du moment qu'il reste des mains aŭxquelles la vôtre puisse s'agripper, des rires pour répondre à votre éclat de rire, des flirts

attentifs à vos coquetteries, des complaisances au service de vos désirs ambitieux ou cupides, des joies pour enchanter votre besoin de plaisir, qu'importe les compagnes et les camarades laissés en route? Même, s'il arrive que, parmi les chuchotements, les fanfares et les rires, on entende la rumeur d'une anicroche de ce genre, on se hâte de faire une volte et une cabriole de plus qui vous entraînent ailleurs, afin d'ignorer le plus longtemps possible un bruit capable d'attrister la fête, d'émouvoir fâcheusement votre égoïsme et de vous obliger à une assommante visite près d'un lit austère, — politesses dont le hourvari moderne ne vous laisse vraiment plus le loisir!

Mais, cette fois, plus moyen de fermer l'oreille à ce glas qui retentit soudain au milieu des rythmes de joie et des papotages d'intrigue. D'ailleurs, au point décisif où en sont les choses, il n'en peut résulter aucune corvée obscure, ennuyeuse, loin de témoins élégants et sans la récompense des échos flatteurs, puisqu'il ne s'agit plus d'aller faire risette à une agonisante solitaire. Sans compter que, pour une femme qui depuis plusieurs lustres n'était plus qu'une enluminure quotidiennement repeinturlurée, une telle visite n'aurait été sans doute qu'une indiscrétion à laquelle les proches ne se fussent pas prêtés. Aussi, avec un peu de finesse, aurait-on pu, sans perte de temps et sans maussaderie,

s'en donner le mérite! Tant pis. Les délicatesses sans tapage ne comptent guère. Personne ne vous en sait gré.

Mais à présent que Mme de Revermont, bien morte, est devenue, de par son trépas, une actualité élégante, à présent que les feuilles mondaines relatent son décès, énumèrent les nobles familles mises en deuil par cette disparition, à présent que ce fait-divers mondain alimente les causeries, c'est une autre affaire! Mme de Revermont pouvait être ridicule en ses accoutrements, ses maquillages et son demi-siècle de jeunesse. N'empêche qu'elle était de bonne souche, alliée à une très reluisante famille, et jouait un rôle important sur les tréteaux du monde! On a pu la railler de son vivant, lui décocher par derrière les mots les plus cruels. Mais aujourd'hui que sa mort défraye la chronique salonnière et devient un événement parisien, il faut « en être ». On verra tout le gratin autour de ce cercueil. Crayon en main, les reporters sont aux écoutes. En avant donc la vieille amitié, et les nobles vertus de la défunte qu'on était si peu nombreux à bien connaître! Vite, au trot, pour ces quelques heures de vedette.

— Cette chère amie, puissé-je arriver à temps pour l'embrasser encore une fois!

Mais il n'y a aucun risque pour la pleureuse que cette corvée lui soit offerte. Aussi peut-elle se donner le luxe sans péril d'en exprimer véhé-

mentement le désir. Car les parents de la pauvre hannetonnette, desséchée aux flammes, ou du hanneton épuisé de sa bourdonnante course en zigzags, ont eu la pieuse coquetterie de dissimuler par une prompte mise en bière tous les stigmates de vieillesse, toutes les secrètes laideurs que la défunte ou le défunt s'ingéniait si bien à faire disparaître sous l'émail ou les teintures et que viennent de cruellement révéler deux semaines de maladie grave, pendant lesquelles tous les habituels subterfuges de toilette sont devenus impossibles.

Comment laisser voir, même aux amis intimes, ce visage flétri, ces chairs molles, ces jaunes boursouflures, que vingt ans de stratagèmes avaient cachés à tous? Ne serait-ce pas aussi comme une impiété de faire constater sur un lit de mort le long mensonge de cette chevelure dorée qui, en quinze jours d'abandon et dans les affres de l'agonie, est si vite redevenue la vilaine broussaille terreuse que, pendant un demi-siècle d'astucieuse élégance, on avait si bien cachée?

Aussi, par une sorte de pudeur déférente pour le mort, s'est-on hâté d'ensevelir et de mettre au cercueil cette lugubre image de vérité si tragiquement contraire au chef-d'œuvre artificiel que le disparu, homme ou femme, avait, depuis vingt ans, réalisé avec les pauvres ressources de sa personne, pour accroître ainsi sa force de séduction, de profits et d'intrigues.

Alors, tout au bout des immenses, des fastueux salons aménagés pour la fête, et si mornes lorsqu'un tohu-bohu de fête ne les anime pas, on découvre le petit cercueil qui, entre deux cierges, parmi des jonchées de fleurs, recèle sévèrement son mystère de mensonge et d'artifice. Qu'elle est lugubre cette enfilade de salons, et que tout ce luxe de parade semble dérisoire en ces heures où le drame humain surgit dans toute sa gravité! S'ils étaient capables de méditation, ces fantoches qui les traversent dans la solitude et le deuil après s'y être si souvent trémoussés dans le plaisir factice et la brillante intrigue, ils comprendraient le ridicule de leur vaine agitation. Mais là encore, ils ne voient que l'attitude à prendre et que le rôle à jouer. Pourtant, sans son habituelle cohue jacassante et trépidante, il est triste, ce magnifique décor de mondanité, comme un vaste théâtre entrevu de jour sans son peuple pittoresque de figurants.

D'ailleurs, à quoi bon s'attarder? Comme les visiteurs s'échelonnent sur tous les moments de la journée, il y a peu de gens autour de ce mort dont l'ensevelissement hâtif est encore un suprême subterfuge, et c'est sans profit de réclame qu'on s'exténue au vague ronron des condoléances. Après avoir bien pris la précaution d'inscrire son nom en grosses lettres, orgueilleusement lisibles, pour qu'il ne risque pas d'échapper au coup d'œil des reporters, l'élégant

lutteur réserve ses effets pour le « travail » en public, qu'il lui sera loisible de faire avec tant d'avantages durant la longue cérémonie des obsèques. Domicile, église, cimetière, trois étapes, trois champs d'action où l'on est sûr de trouver du monde, de serrer des mains importantes, d'avoir des contacts profitables, de se démener en belle vedette. Quelle circonstance propice à la voltige mondaine qu'un grand enterrement pour un homme ou pour une femme tant soit peu habile!

C'est un quart d'heure avant la levée du corps que commence la manœuvre vraiment utile. D'abord une toilette un peu austère, mais tout de même seyante, précisera votre intimité douloureuse avec cette reluisante famille en deuil et fera valoir, par un savant contraste, la fraîcheur du teint et l'éclat doré de la chevelure. Car il faut plaire, n'est-ce pas, et conquérir des sympathies précieuses. Et jamais la séduction n'a plus de prise que dans le funèbre appareil de la mort. Par une instinctive réaction contre les fâcheux émois, on se rattache à tout ce qui représente, en un tel décor, les grâces et les joies de la terre. Or, la beauté féminine, inspiratrice du désir créateur, troublante conseillère de survie, est la plus agréable vision. Quel prestige elle a! Quelle fascination elle exerce! Rien qu'à lire dans le regard des hommes, une femme un peu avisée sait qu'elle peut obtenir d'eux, là plus qu'ailleurs encore,

toutes les promesses, toutes les complaisances favorables à ses désirs.

Tandis que son mari étale derechef sur le registre, et puis sur des feuilles bordées de noir, le paraphe du ménage, tandis qu'il serre des mains, échange des regards, d'aimables saluts, des petits bonjours folichons, des sourires complices et de banales paroles, son alerte compagne s'évertue de son côté à des jeux analogues.

Plusieurs clans du même monde sont là réunis. On se connaît. On est heureux de se retrouver. On chuchotte et l'on papote. C'est le bavardage de la veille qui continue. On se rappelle les souvenirs d'hier, on fait des projets pour l'après-midi et l'on prend des rendez-vous pour le lendemain. Le « Comment allez-vous? Tallez-vous, tallez-vous? » des cohues mondaines résonne sans répit. Et les ordinaires propos reprennent dès que, par une dernière hypocrisie de pudeur, on a échangé deux paroles furtives sur le trépassé :

— Très réussie la soirée des Pintadon! Etes-vous restés tard? Nous avons dû en partir d'assez bonne heure pour faire une apparition au bal des La Flamusse. Vers quelle heure ça a-t-il fini? Vous verra-t-on tantôt au vernissage des pastellistes, rue de Sèze? Tâchez de venir. Nous serons toute une bande à aller prendre le thé chez Ritz. Frelampier nous a promis le régal d'un potin scabreux et tout à fait inédit. Ah! J'oubliais! Si vous êtes libre demain soir, voulez-vous deux places

dans ma loge pour la première de la *Grenouille lascive*, aux Capucines? Nous aurons avec nous le fils du grand-duc de Fouettenbourg, délicieux de câlinerie émerveillée pour les femmes... Voyez donc la vénérable Mme Courtillière au milieu des petits jeunes gens qui convoitent son abondance expérimentée, et la bonne grâce de M. Courtillière parmi ce pensionnat de coadjuteurs qui lui assurent le repos de son âge mûr et la longévité!... — Oh! quelle figure de circonstance a Mme du Roncier! C'est avant-hier seulement qu'elle a su, par une maladresse volontaire d'une bonne petite rosse d'amie, le mariage de l'irrésistible M. Pipeau, son amant. Voilà quatre hivers que leur liaison durait et, comme elle s'en délectait jusqu'à l'ivresse, elle n'avait pas prévu cette brusque dérobade. Aussi se trouve-t-elle prise un peu à l'improviste pour la succession. C'est dans toute la fureur de l'amour-propre blessé que nous la voyons et dans la mélancolie d'un interrègne!

Les petites jacasseries espiègles, mordantes, fûtées, l'alerte évocation des aventures en cours n'empêchent pas les manèges favorables aux affaires, toute la souple diplomatie d'attitudes et de paroles en vue du prestige et du butin. Au contraire, le persiflage jovial prépare les confidences utiles et les amabilités de bon rapport; il permet de les insinuer adroitement, à travers la causerie, sans en avoir l'air. Que de rendez-vous on peut s'offrir ainsi, sans avoir eu à les solli-

citer, sans paraître les avoir cherchés, derrière un corbillard empanaché qui cahote lentement sur un parcours de plusieurs kilomètres !

Il y a des gens avisés et désinvoltes qui « font » un cortège funèbre comme certains hôteliers de ville d'eau « font » un train bondé de voyageurs qui amènent des proies à leur voracité.

Suivez du regard M. Agnan Morveau qui sautille, ralentit, galope le long de cette grappe humaine en procession. Il « voyage » pour les produits de sa fallacieuse industrie littéraire, pour les livres qu'il fait écrire à des tarifs de misère par des faméliques et qu'il signe sans vergogne. Tout le monde connaît cette escroquerie de gloire et cette exploitation cynique de la faim. Ce qui n'empêche que, par veulerie, par crainte ou par besoins des relations utiles que M. Agnan Morveau s'est faites dans tous les mondes trop ahuris pour contrôler, on se prête complaisamment aux randonnées utilitaires de cet influent mercanti. Il est si affairé, si soucieux de ne perdre ni une minute ni une occasion de cette cérémonie si propice à ses desseins, qu'il se heurte sans cesse, à la tête, à la queue et sur les flancs du long cortège, au doux rêveur, au noble artiste fièrement désintéressé, le poète Gaspard Crécelle qui s'évertue avec frénésie au même travail de représentation et de réclame au profit de son tout dernier recueil de vers lancé la veille par son éditeur et qui ne manquera certainement pas

de bouleverser la pensée française. Il se rue vers les critiques pour leur suggérer tout le bien que, pour leur propre gloire, ils devront dire de ce chef-d'œuvre ; il happe au passage les membres de toutes les Académies, officielles ou hérétiques, pour leur faire comprendre que le bon renom des lettres françaises exige la plus éblouissante récompense pour ce livre qui n'est pas seulement un volume, mais une date ; il flagorne et divertit les femmes, non certes pour en obtenir de l'amour — ce qui serait une trop fâcheuse traîtrise à la poésie de France et un trop irréparable déchet —, mais pour leur démontrer charitablement, que le souci de leur prestige mondain ordonne que, pendant une quinzaine au moins, elles portent en ville leurs dithyrambes les plus lyriques sur ce livre (qui n'est pas seulement un volume mais une date !).

On voit aussi des collaborateurs pour drames ou vaudevilles, des associés d'une même retentissante affaire qui se trémoussent pour la raison sociale et qui se répartissent la besogne de représentation. L'un se pend aux basques de la critique, l'autre, plus entendu aux choses de négoce, se spécialise dans le pourléchage aux directeurs. Tel coassocié se démène auprès des puissances pour les croix et les honneurs, tel autre se réserve pour exalter les produits de la maison et pour rafler les commandes.

Dans une même famille, les divers membres

se partagent les offices et les rôles. Le mari, l'épouse, voire même les enfants, s'ils sont déjà suffisamment experts en roueries, s'utilisent à des raccrocs divers et quelquefois contradictoires. Ici c'est le mari qui joue le noble désintéressement, l'altruisme à majuscules, et, tandis que les gogos sont émerveillés de sa phraséologie généreuse, dans son sillage sa femme, préposée au terre-à-terre de la vie, récolte le bénéfice de son emphase humanitaire. Si l'on a des rejetons en âge de participer à la recette, l'un est préposé au soin de séduire les gens d'un parti, l'autre a la mission d'amadouer l'opinion rivale.

L'historien Dindon-Nabot, pareil sous ses cheveux frisés à un pot de fleurs, et bombant la poitrine comme s'il éclatait d'orgueil, a pour attitude de pérorer à l'infini dans un langage si fumeux et sur des idées si obscures que tous les auditeurs, si opposés qu'ils soient de croyances, sont convaincus que M. Dindon-Nabot bavarde dans leur sens. Equivoque lyrique et tumultueuse à la faveur de laquelle notre brillant arriviste compte bien retenir compactes, autour de ses innombrables ambitions, les équipes diverses dont il a besoin pour toutes les escalades auxquelles il se prépare.

En des cérémonies de cette sorte qui réunissent l'élite de tous les mondes il faut le voir piaffant du talon, lançant sa rhétorique désordonnée aux nuages... et jetant de temps à autre un coup

d'œil pour surveiller si son père, sa mère, sa belle-mère, ses frères, ses sœurs, ses amis, ses obligés emploient bien ces deux heures de grandes manœuvres et s'évertuent autour d'hommes et de femmes valant la peine que l'on pirouette pour eux. Sinon, une œillade impérieuse les avertira de modifier leur jeu et de mieux utiliser leur tir.

Cependant, la pauvre morte s'en va, cahin-caha, tressautant sur les pavés inégaux, glissant avec plus de douceur le long des chaussées de bois sur lesquelles elle a si souvent roulé en somptueuse toilette de fête pour se rendre à des dîners, à de vaniteux plaisirs ou à des foyers d'intrigue.

Personne ne pense plus à elle. Elle est un prétexte et une occasion. Derrière la forme géométrique de son cercueil et le buisson fleuri de son corbillard elle entraîne à sa suite un long sillage d'effervescence et de diplomatie mondaines.

Bien des fois dans sa vie elle n'eût été qu'une figurante dans la mêlée si, comme tant d'autres plus naïfs, elle avait eu la simplesse de se laisser bousculer sans jouer des coudes. Dans le brillant tohu-bohu qu'est le monde, combien d'êtres, ingénus, timides, mal avertis, ne sont à jamais que des figurants? On ne leur demande que d'être là, vêtus, pensant et faisant des gestes selon la mode, pour grossir le troupeau ébloui et inconscient qui renforce le plaisir, sert de paravent et de prétexte à la perpétuelle intrigue. Vivante, la défunte ne

se résignait guère à ce rôle de dupe enchantée. Elle se démenait de toute sa frénésie dans cette foule qui était également devenue pour elle un décor très propice à ses cabrioles. Immobile maintenant dans sa caisse de chêne où enfin elle se repose, elle n'est plus debout pour prendre sa part, comme durant tant d'années, des circonstances favorables, des plaisirs de vanité et d'intérêts qu'offre toute réunion mondaine, fût-elle pour des pompes funèbres. Mais elle en a si souvent profité que si, du grand salon divin que le ciel doit nécessairement finir par être pour une imagination falote de mondaine, elle aperçoit derrière sa dépouille mortelle ce long cortège de sourires, de flirts et d'intrigues, ce frémissant sillage où évoluent tant de souples requins, merveilleux de grâce, de fascination et d'élégante voracité, elle n'en conçoit certes pas la moindre amertume. Au contraire, elle ne pourrait se souvenir qu'avec une certaine émotion des innombrables cortèges où elle se trémoussa avec autant de brio.

Jusqu'au bout et presque d'une manière posthume, cette femme de salon, ayant vécu avec passion pour la foire aux vanités et aux intérêts qu'est le monde et qui si souvent offrit chez elle des occasions de parade pour que d'autres lui fussent offertes ailleurs, rend à toute la hannetonnerie bourdonnante le service de lui fournir un suprême prétexte aux pirouettes d'orgueil et aux simagrées d'arrivisme !

Elle ne compte encore, et pour une heure ou deux, dans l'esprit des gens, que par la brillante et profitable réunion dont son trépas est la cause.

Dans l'intonation presque tendre et apitoyée avec laquelle, par hypocrisie de condoléances ou mieux pour amorcer un entretien utile, certaines assistantes murmurent « Pauvre chère amie ! », entre un peu de gratitude pour la défunte qui, sur le point de quitter à jamais la scène du monde, a organisé ce dernier plaisir.

Le grand drame de la Mort, qui devrait si bien donner — au moins pour quelques minutes — le conseil de vivre un peu gravement la vie, ne déconcerte en rien tout cet artifice. L'humanité ne reprend pas ses droits et le vertige continue. C'est d'une bouffonnerie admirable et douloureuse.

Peut-être dans l'indifférence qu'ont les gens du peuple au passage de ces cortèges affairés et de ces corbillards trop fleuris semblables à des pavois de fête, y a-t-il comme le pressentiment un peu goguenard de toutes ces comédies dont la Mort est l'occasion et de la dérisoire petite chose qu'est réellement la Mort dans cet appareil funèbre si solennel et si truqué.

Le populaire, un peu diverti et fort scandalisé — car d'ordinaire il attend au moins, pour penser au triangle de fromage de Brie et au gros vin rouge, que l'inhumation soit faite ! — devine confusément ces mascarades. Mais il arrive que certains êtres, connaissant assez bien ce monde de fan-

toches pour en fuir résolument toutes les cabrioles, en précisent la bouffonnerie de traits acerbes. C'est ainsi qu'un de mes amis, écœuré et plus du tout amusé par le spectacle des grands enterrements, — et qui n'y prenait jamais part que lorsqu'ils étaient bien finis, pour aller saluer le défunt d'un hommage solitaire sur sa tombe, si le défunt méritait à ses yeux ce pèlerinage, — me dit un jour devant le convoi funèbre d'une femme ambitieuse et frénétique pour laquelle son mari n'avait jamais été qu'un prête-nom loin de qui elle se démenait séparément pour son propre plaisir et la splendeur de la façade commune :

— Tiens! M. Ruffianet si près derrière sa femme! C'est bien la première fois depuis vingt-cinq ans qu'on les aperçoit ensemble!

Et comme ce veuf, très solennel dans son devoir conjugal de conduite suprême, paraissait nostalgiquement prêter l'oreille à la rumeur de vanité et d'intrigue qui grondait dans son dos, mon sceptique ami, qui connaissait les sentiments d'accariâtre antipathie de ces époux l'un pour l'autre et qui savait la brutale et cupide manière dont tous deux avaient mené jusqu'alors la vie, ajouta :

— Voyez-le : il est inconsolable... de l'excellente occasion que l'hypocrisie conjugale lui fait perdre. Et pendant cette longue procession, si avantageuse pour le nombre de gens à voir, pas moyen d'être autre chose qu'un mari éploré! Il

s'irrite de sentir que ses invités abusent de l'impuissance à laquelle le condamne cette figuration, pour avancer leurs affaires.

Ce qui n'empêche que, tout à l'heure, après tant de salamalecs et de simagrées sans rapport avec la pauvre défunte enfin parvenue au repos, on prodiguera, avec des regards de détresse, les plus tendres paroles de compassion au survivant qui les accueillera avec une pantomine de désespoir et de gratitude.

Puis une volte, un détour entre deux tombes et le visage des affligés reprend aussitôt son air d'allégresse et d'indifférence et le « Comment allez-vous? Tallez-vous, tallez-vous? » recommence de plus belle.

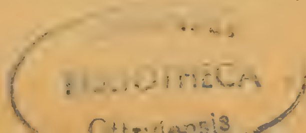
Le grand enterrement, mondanité suprême, la plus comique et la plus navrante de toutes! Hannetons et hannetonnettes s'y trémoussent sans même avoir assez de raison pour se dire que, pour tous et pour toutes, un jour viendra où ils seront aussi le prétexte d'une brillante et fastueuse mondanité comme celle-là!

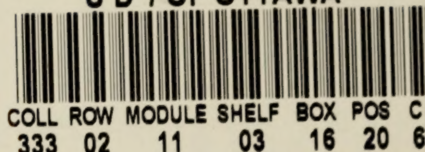
Il est vrai que, en même temps, d'autres pitreries analogues continuent autour des berceaux et des lits d'accouchées et que la pittoresque farandole se prolonge pour la joie mélancolique et la pitié de nos petits-neveux!

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — L. MARETHEUX, IMPRIMEUR, 1, RUE CASSETTE. — 10816.





DERNIÈRES PUBLICATIONS

ANDRÉ BEAUNIER
Le Roi Tobol . . . . 1 vol.

FÉLICIEN CHAMPSAUR
L'Orgie Latine . . . . 1 vol.

JULES CLARETIE
Brichanteau célèbre . . . . 1 vol.

MICHEL CORDAY
Les Demi-Fous . . . . 1 vol.

LÉON DAUDET
Le Partage de l'Enfant . . . . 1 vol.

GASTON DESCHAMPS
Waldeck-Rousseau . . . . 1 vol.

GUSTAVE GEFFROY
L'Apprentie . . . . 1 vol.

JULES HURET
En Amérique : De New-York à la Nouvelle-Orléans . 1 vol.
— De San-Francisco au Canada . . . . 1 vol.

CAMILLE LEMONNIER
La Vie Belge . . . . 1 vol.

GEORGES LECOMTE
Les Hannetons de Paris . . . . 1 vol.

PIERRE LOUŸS
Sanguines . . . . 1 vol.

MAURICE MAETERLINCK
Le Double Jardin . . . . 1 vol.

CAMILLE MAUCLAIR
De Watteau à Whistler . . . . 1 vol.

CATULLE MENDÈS
Le Carnaval fleuri . . . . 1 vol.

OCTAVE MIRBEAU
Farces et Moralités . . . . 1 vol.

JULES PERRIN
Les Bonshommes en papier . . . . 1 vol.

ÉDOUARD ROD
L'Indocile . . . . 1 vol.

DOCTEUR TOULOUSE
L'Art de vivre . . . . 1 vol.

PIERRE VILLETARD
La Maison des Sourires . . . . 1 vol.

ÉMILE ZOLA
Vérité . . . . 1 vol.

ENVOI FRANCO PAR POSTE CONTRE MANDAT

19176. — L.-Imprimeries réunies, rue Saint-Benoît, 7, Paris.